This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06730855 5

ŒUVRES BADINES;

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

TOME SEPTIÈME.

Caylus
NKE

ŒUVRES BADINES;

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

TOME SEPTIÈME.

Caylus
NKE

ŒUVRES BADINES;

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

TOME SEPTIÈME.

Caylus
NKE

ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

PREMIERE PARTIE.

TOME SEPTIÈME.

A AMSTERDAM,

Et ſe trouve à PARIS,

Chez VISSE, Libraire, rue de la Harpe, près de la rue Serpente.

M. DCC. LXXXVII.

NEW YORK PUBLIC

LENOX LIBRARY
NEW YORK

LES

MANTEAUX.

RECUEIL.

SECONDE PARTIE.

AVIS DE L'IMPRIMEUR,

Imprimé en tête de l'édition de 1746.

LA plus grande partie de mes confrères trop ardens & trop avides, impriment aſſez indiſtinctement tous les ouvrages qui leur ſont offerts, ſans les faire examiner par des perſonnes éclairées. Pour moi qui trouve mieux mon compte à meubler de livres les cabinets des curieux que d'en emplir mon magaſin, je n'ai jamais manqué de conſulter. Il eſt vrai que j'ai le bonheur d'avoir depuis long-temps à ma diſpoſition un ſavant, ſur le jugement duquel je puis compter; il a lu tous les manuſcrits, les chartres, les diplomes, les vieilles chroniques, tous les titres les plus enfumés; toutes les pièces enfin, de quelque nature qu'elles ſoient, ſont gravées dans ſa mémoire, & au moyen de cette étude ſuivie, il eſt parvenu à ſe former un goût ſûr & délicat;

ſes déciſions ſont ſans appel, je lui ai envoyé les *Manteaux* en manuſcrit, il étoit alors à la campagne, & ſa réponſe, que j'inſére ici, eſt preſque une diſſertation, où l'on verra le jugement qu'il porte ſur cet ouvrage, la critique judicieuſe qu'il en fait, & les moyens qu'il m'a fournis pour enrichir cette édition.

LETTRE DE M. Z***.

» Vous ne courez pas grand riſque, » mon ami, d'imprimer les *Manteaux*; » le titre ſeul eſt ſéduiſant pour tout » littérateur qui aime la recherche des » mœurs & des uſages antiques. Mais » quelle a été ma ſurpriſe de trouver » un recueil de nouvelles hiſtoriques, » genre d'ouvrage proſcrit, avec raiſon, » de nos ſavans, qui ne peut plaire même » à des eſprits ſuperficiels que par des » tableaux animés des paſſions, par la » connoiſſance qu'il donne des hommes, » par la grace du ſtyle, par la fécondité

» de l'imagination, & qui eſt d'autant
» plus pernicieux, que la vérité diſparoît
» ſous les ornemens qui lui ſervent d'en-
» veloppe. Si l'idée que préſente le
» titre avoit été remplie, ce recueil
» auroit été placé avec honneur à la
» ſuite de ces précieuſes diſſertations
» ſur les différentes eſpèces de *robes* (*),
» de *veſtes*, d'*habits* & d'*agraffes*, ſur les
» *chauſſures*, les *chapeaux*, les *bonnets*,
» & toutes les autres eſpèces de *couvre-*
» *chefs*; de même que ſur les *maſques*
» & les *pantouffles*; ſur les *portes*, les
» *clefs*, les *ſerrures* & les *ſonnettes*, le

(*) Ald. Manut., de togâ Romanorum. id. de tunicâ.

Barthol Bertholinus, & Jo. Bapt. Dominius de utraque pœnulâ.

Oct. Ferrarius & Albert. Rubinicus, de re veſtiariâ.

Joan. Bapt. Caſelius, de fibulis.

Theoph. Raynaldius, de Pileo, cæteriſque capiti tegminibus.

Otho. Sperlingius, de crepidis veterum.

Gaſp. Sagittarius, de januis veterum.

Laur. Joan. Molin, de clavibus veterum.

Mario Colles, de perſonis & larvis.

» *poil* & la *barbe*, dont on ne peut trop
» relever les avantages. Mais l'auteur
» ne me paroît pas avoir aſſez de fonds
» pour traiter ſa matière, il ne fait qu'ef-
» fleurer ſon ſujet ; pour vouloir être
» court, il néglige ce qui étoit eſſentiel
» à dire, il confond les objets. Au lieu
» de citations, d'autorités, il a recours
» à la fiction. Quand il ſeroit permis de
» mettre la table des matières dans une
» préface, a-t-on jamais mis une préface
» dans une table des matières ? Vous
» pouvez cependant ſuppléer à ce qui
» manque à cet ouvrage, en y ajoutant
» une ſeconde partie, qui contiendroit
» un recueil de pièces inſtructives, ſous
» le titre de *Preuves*. Le goût de la lit-
» térature de notre ſiècle exige qu'on en
» mette à la fin des livres, ſur-tout à la
» fin des livres d'hiſtoire ; l'on auroit tort
» de vous diſputer que celui-ci ne tient
» pas au genre hiſtorique ; on a recueilli
» des faits de la plus grande antiquité ;
» l'auteur même auroit pu remonter

» juſqu'au déluge, & citer le *Manteau*,
» dont la piété de Sem & de Japhet fit
» uſage pour couvrir la nudité de leur
» père Noé. D'ailleurs, la narration eſt
» ſemée de portraits, de réflexions, de
» maximes. Si ce n'eſt pas là le véri-
» table caractère de l'hiſtoire, je ne m'y
» connois pas; enfin on entre dans quelque
» détail des révolutions qu'a éprouvées
» ſucceſſivement un vêtement ſi utile;
» c'eſt du moins un commencement d'hiſ-
» toire des *Manteaux*. Ce ſeroit en effet
» trop exiger, que de demander celle de
» tous les hommes qui en ont porté.
» Vous approuvez ſans doute mon projet,
» mais vous jugez avec raiſon que l'au-
» teur ne ſe prêtera pas à l'exécuter.
» Obtenez ſon conſentement, & ſans
» rien changer à ſon ouvrage qui fera
» la première partie, je m'offre de vous
» fournir les matériaux de la ſeconde,
» le contraſte qui ſe trouvera entre les
» deux pourra être piquant; le livre
» excitera du moins la curioſité des ſavans

» & des gens du monde, les premiers
» ſeront pas fâchés d'avoir le droit
» lire des fadaiſes qu'ils mépriſeront ſi
» doute, & dont ils s'amuſeront peu
» être; les autres ſe trouveront engagé
» ſans y penſer, dans une lecture ſoli
» qui leur inſpirera du goût pour l'étu
» Qu'importe, après tout, que l'ouvra
» réuniſſe leurs ſuffrages ou leurs c
» tiques, ſi votre édition eſt vendue aſſ
» rapidement pour en préparer une ſ
» conde. *Ainſi ſoit-il.*

LE MANTEAU
OU
PALLIUM.

Par rapport aux Monumens antiques.

LE *Pallium* ou *Manteau* étoit un vêtement fort ordinaire aux Grecs, & il ne fut guère en uſage à Rome avant le temps des Antonins. Quintilien le compare à la toge par ſa longueur, & on ſait que la toge deſcendoit juſqu'aux talons. Inſtit. Orat. XI. c. 3.

Quelques auteurs ont prétendu que le Pallium étoit une pièce d'étoffe quarrée, & d'autres qu'elle étoit taillée en rond ou demi-rond; c'eſt qu'il y en avoit de deux ſortes; ſuivant le temps & les lieux. La manière de le porter varioit auſſi; il y avoit des gens qui le retrouſſoient au-deſſus du genou, & d'autres qui le laiſſoient traîner juſqu'à terre. Ces deux excès étoient Lib. X. c 11.

taxés de négligence ou d'impoliteſſe. Ælien ſe moque d'un homme de ſon temps qui, ſe faiſant raſer la tête juſqu'au ſang, nourriſſoit une barbe épaiſſe, & avoit un *manteau* qui ne lui venoit qu'aux genoux. D'un autre côté, Thaïs, dans l'eunuque de Térence, dit à Chrémès, *ramaſſe ton manteau*; & Donatus, autre acteur de la même ſcène, ajoute qu'il faut que Chrémès ſoit bien ſot, ou bien ivre pour le laiſſer traîner ainſi.

Acte IV, ſcène 6.

Les Romains, qui tenoient à honneur d'avoir reçu des Grecs, les arts, les loix & le culte de la plupart de leurs divinités, avoient une averſion marquée pour leur habillement: on remarque que quand quelqu'un de leurs généraux prenoient le Pallium, ce n'étoit qu'après être ſortis de l'Italie. Un des chefs de l'accuſation intentée contre C. Rabinius Poſthumus, fut d'avoir paru en *manteau* à la cour de Ptolomée Auletes. Et Cicéron, qui plaidoit pour lui, le défend ſérieuſement ſur cet article. Auguſte fut ſi choqué de la liberté que prirent quelques Romains de paroître devant lui en *manteau*, qu'il les défendit auſſi-tôt par une ordonnance expreſſe.

Orat. pro C. Rabinio.

Ces pallium ou *manteaux* étoient ordinairement de laine; le luxe en amena de ſoie dans la ſuite; la plupart étoient blancs, & ce n'étoit guère que dans le deuil, ou autres

Sueton. in Aug. cap. 98. §. 5.

circonſtances douloureuſes qu'on en prenoit d'un brun foncé, quelquefois même noir. Les nouveaux mariés avoient ſeuls le droit d'en porter de différentes couleurs, & les ſophiſtes affectoient de les avoir teints en pourpre.

Le *manteau* étoit le premier apanage des philoſophes, de même que leur barbe : un d'eux, à qui Hérodius Atticus demandoit de quelle profeſſion il étoit, lui répondit : *ne le voyez-vous pas ?* A quoi l'autre repliqua : *je vois bien la barbe & le manteau*, mais je ne vois pas le philoſophe. On prétend que leurs différentes ſectes ſe reconnoiſſoient à la différence des *manteaux ;* ce qui eſt vrai, c'eſt que les plus auſtères & les plus cyniques en portoient de plus bruns, de plus ſales & de plus déchirés : il n'eſt donc pas étonnant de les voir toujours repréſentés avec cet habillement ſur les marbres, ſur les médailles & ſur les pierres gravées antiques. A. Gellii noct. Attl l. 9. c. 2.

Ce qui eſt plus digne de remarque, c'eſt de trouver ſur les mêmes monumens, les dieux & les héros repréſentés auſſi avec des *manteaux*. Tel eſt Jupiter ſur une des plus belles agates du cabinet du roi, gravée & expliquée dans le premier tome des Mémoires de l'Académie des belles-lettres. Son *manteau* auſſi court que celui d'un petit-maître de robe ou de l'abbé de France le plus coquet, ne lui va qu'aux l'partie h page 273.

genoux. Apollon en a un qui descend tant soit peu plus bas dans une autre pierre gravée, dont Beger nous a donné le dessein à la page 56 du premier tome du *Thesaurus Brandeburgicus*; & une belle cornaline gravée par Dioscoride, qui y a mis son nom, représente Mercure de face & debout, avec un *manteau* semblable à celui que porte Jupiter sur l'agate du cabinet du roi.

Apud Baronem Stosch.

Thelesphore fils d'Esculape, & particulièrement honoré à Pergame, est représenté sur quelques pierres gravées & sur plusieurs médailles du temps d'Adrien, de L. Verus & d'Elagabal, avec un *manteau* qui descend communément jusqu'à mi-jambe & quelquefois plus bas; il a d'ailleurs cette singularité, qu'il paroît tenir à une espèce de capuchon qui lui couvre une partie de la tête, & forme exactement le *bardocucullus* de nos moines.

Tristan, t. 1, pag. 131.

Patin Num. m. p. page 01.

Buonarotti, Planch. VI.

On trouve sur une médaille consulaire de la famille MAMILIA, l'histoire d'Ulysse qui arrive chez lui & qui est reconnu par son chien; & ce héros est représenté avec un *manteau* tout pareil à ceux de Jupiter, d'Apollon & de Mercure, que nous avons décrits ci-dessus. On lui voit le même habillement dans un bas-relief de marbre, dont le savant Buonarotti a donné le dessein & l'explication à l'entrée de son ouvrage sur les médailles antiques.

Patin. fam. Rom. p. 103.

Vaillant. fam. Rom. in MAMILIA.

LES MANTEAUX

DES SAINTS.

MANTEAU D'ÉLIE.

PAR-DESSUS ſes habits, le prophète Elie portoit une mélote. Le mot de mélote chez les Grecs ſe prend pour la peau de toutes ſortes d'animaux quadrupèdes, comme remarque Henry-Etienne en ſon tréſor de la langue grecque. Néanmoins, à proprement parler, il ſignifie une peau de brebis à laquelle eſt jointe ſa laine & ſa toiſon : *Melota eſt pellis corpori ovis detracta una cum lana*, dit Cornelius à Lapide ſur ce lieu de l'apôtre. Le mot de mélote vient du grec μῆλον qui ſignifie brebis, & partant mélote ſignifiera la dépouille d'une brebis avec ſa peau : or, que la mélote de notre Elie ait été faite de peau de brebis, les pères l'enſeignent ; tant ceux qui ont dit ci-deſſus, qu'Elie étoit couvert de peaux de chèvres & de brebis, que ceux qui en termes exprès appellent une mélote du nom de peau de brebis. Théodoret expliquant le fait de

ſaint Eliſée, qui diviſa les eaux du Jourdain avec la mélote d'Elie, dit : qu'il frappa les eaux avec une mélote ou peau de brebis, dans la créance qu'il avoit qu'une peau de brebis ſuffiſoit pour faire ce miracle, *melotâ ſeu pellis ovina percuſſit aquam* nihil dicens, *ſed exiſtimans ſufficere ad faciendum miraculum pellem ovinam.* Saint Chryſoſtôme dit : qu'Elie n'avoit qu'une peau de brebis, *Elias nihil habebat præter pellem ovillam.* Et ſaint Epiphane dit : qu'Elie étoit couvert d'une peau de brebis.

Il faut maintenant examiner quelle forme de vêtement ſaint Elie avoit donné à cette peau de brebis : je dis qu'il en avoit fait un *manteau.* La preuve en eſt manifeſte, en confrontant notre verſion vulgaire avec celle des Septante : car par-tout où notre verſion parle du *manteau* d'Elie, les Septante tournent la mélote d'Elie : quand notre prophète fut ſur la montagne d'Oreb, il ſe couvrit le viſage avec ſon *manteau*, le grec porte mélote. Quand il appella Eliſée pour le ſuivre, il lui jetta ſon *manteau*, le grec porte mélote. Au quatrième des Rois, Elie frappe les eaux du Jourdain avec ſon *manteau*, le grec porte mélote : Elie laiſſe tomber ſon *manteau* à Eliſée qui le relève, le grec porte mélote : comme auſſi quand il eſt dit qu'Eliſée frappa les eaux du Jour-

dain avec le *manteau* d'Elie. Les pères grecs ſont de ce ſentiment. Origène dit: qu'Elie frappa le Jourdain avec ſa mélote; ſaint Athanaſe & ſaint Grégoire de Nyſe diſent de même: & ce dernier, en la vie de ſaint Melatius, dit: qu'Eliſée ſe conſola du raviſſement de ſon maître, ſe voyant poſſeſſeur de ſa mélote; & ſaint Grégoire Nazianzène dit: qu'Eliſée a hérité de la melote d'Elie. Les latins diſent de même. Saint Jérôme écrivant à Lucinius, dit: qu'Elie montant au ciel a laiſſé ſa mélote en terre, *melotem reliquit in terris.* Et ſaint Iſidore de Séville dit: qu'Elie diviſa le Jourdain avec ſa mélote. Saint Ambroiſe ne donne point d'autre vêtement à Elie qu'une mélote: *Elias cibi indigus, melotide vili, ſine filiis, ſine ſumptu, ſine comite*, Extrait du livre intitulé, *de la ſucceſſion du ſaint prophète Elie, en l'ordre des Carmes & en la réforme de ſainte Thérèſe.* Paris, 1682; page 85, *recto.*

A cette cérémonie de l'onction, le ſaint prophète Elie en ajouta une autre, qui fut de jetter ſon *manteau* ſur Eliſée: *cum veniſſet Elias ad eum miſit pallium ſuum ſuper illum.* Les Septante diſent que ce fut ſa mélote, laquelle, comme nous avons remarqué ci-deſſus, lui ſervoit de *manteau.*

Par cette cérémonie, Elie vouloit montrer

qu'il l'appelloit à être de ſa famille & de ſon inſtitut. Quand Ruth voulut témoigner à Booz qu'elle déſiroit être ſa femme & faire un même ménage avec lui, elle le pria d'étendre ſon *manteau* ſur elle, *expande pallium tuum ſuper famulam tuam* : & je dis qu'Elie mit ſon *manteau* ſur Eliſée, pour montrer qu'il l'appelloit à ſon inſtitut & à mener une vie ſemblable à la ſienne : & comme ſon inſtitut étoit monaſtique, il faut dire qu'il l'appelloit à l'état religieux. C'eſt ce que veut dire Sanctius ſur ce paſſage des Rois : *Injecto pallio, in ſuam ſibi ſocietatem aſcivit, quaſi ejuſdem ſecum inſtituti participem*, &c. *Unctio fecit prophetam Eliſæum : Pallium autem conturbanalem & monachum*, ibid. pag. 99. *recto*.

MANTEAU
DE SAINT FLORENT.

IL arriva que le roi Dagobert étant en ſon palais à Kircheim, envoya ſes gens à la chaſſe dans cette forêt-là, qui étoit proche. Eux, avec une grande meute de chiens, coururent preſque tous ſans faire rencontre d'aucun gibier : ce qui les étonna merveilleuſement ; mais beaucoup

davantage, quand ils abordèrent la cellule de ſaint Florent, & qu'ils y trouvèrent un ſi grand nombre de bêtes de toutes eſpèces, dont les unes paiſſoient, les autres étoient couchées, les autres ſe promenoient, & toutes avec une telle privauté, qu'elles ne s'émurent en aucune façon, bien qu'elles ſe viſſent environnées d'hommes & de chiens qui aboyoient après elles. De quoi s'indignant contre le ſaint, qu'ils trouvèrent en ſon travail manuel au milieu de de ces bêtes, ils lui ôtèrent ſa robe qu'ils penſèrent emporter. Ils ne connoiſſoient pas quels étoient les mérites d'un ſi ſaint perſonnage, qui, au lieu de crier ou de ſe fâcher contre eux, courut après, leur porter ſa hache: mais ils n'allèrent pas loin ſans reconnoître leur faute, d'autant qu'étant arrivés à un certain marais par où il leur falloit paſſer, leurs chevaux s'arrêtèrent tout court, en ſorte qu'il ne fut pas en leur pouvoir de les faire paſſer outre. Dieu permit qu'ils reculèrent plutôt que d'avancer. Penſant en eux-mêmes d'où pouvoit procéder cet accident, ils s'avisèrent que peut-être c'étoit une punition de Dieu, pour avoir ôté le vêtement de ce bon-homme qu'ils venoient de quitter; ils rebrouſsèrent donc chemin, & vinrent à la rencontre de ſaint Florent qui couroit après eux: ils lui rendirent ſa robe, &

depuis pourſuivirent leur chemin ſans aucun empêchement. Cette rencontre méritoit bien que le roi en fût averti. Chacun courut à l'envi l'un de l'autre, à qui en ſeroit le premier porteur. Auſſi-tôt le roi envoya un cheval à ſaint Florent, & le pria de monter deſſus pour le venir voir. Le ſaint obéiſſant au commandement du roi, s'achemina pour l'aller trouver, ſans toutefois ſe ſervir de ce cheval, ſe contentant de ſon âne, qu'il avoit coutume de mener; mais voici d'autres merveilles. Il n'eut pas plutôt mis le pied ſur le ſeuil de la porte du palais, que la fille du roi, ſourde & muette dès ſa naiſſance, recouvra l'ouïe & la parole enſemble, remuant miraculeuſement la langue pour ſaluer ſaint Florent, l'appellant par ſon nom, qui avoit été juſqu'alors inconnu à un chacun. Ce n'eſt pas tout : il n'avoit aucun ſerviteur avec lui : comme il fut prêt d'entrer dans la chambre du roi, ne ſachant à qui donner ſon *manteau* pour le garder, il le jetta ſur un rayon du ſoleil qui paſſoit par une vitre, & miraculeuſement ce *manteau* ſe tint ſuſpendu en l'air ſur ce rayon, comme ſur une perche, tant qu'il demeura à parler au roi, & juſqu'à ſon retour. Le roi en demeura ſi ravi, que pour ce reſpect, reconnoiſſant par-là, la ſainteté du Saint, il lui donna une grande partie de cette forêt pour

y bâtir un monaſtère, & y ajouta pluſieurs villages pour ſon entretenement. Il ſe nomme aujourd'hui le monaſtère de Haſſen, & il jouit à préſent de tous ſes revenus & priviléges.

[Extrait des vies des Saints, compoſées en eſpagnol par Ribadeneyra, traduites en françois par Gautier; Paris, 1686, in-fol. Tome ſecond, page 431.]

Comme je ne veux rien rapporter dont on puiſſe conteſter la vérité, on ne doit point exiger de moi que je faſſe mention du *manteau* de ſainte Urſule. Il eſt vrai que tous les tableaux qui repréſentent cette ſainte, lui donnent un *manteau* d'une ampleur exceſſive. Les onze mille vierges, les autres compagnons de ſon martyre, & les religieuſes qui reconnoiſſent cette ſainte pour leur patrone, en ſont couvertes, & s'y trouvent raſſemblées comme ſous un pavillon; mais c'eſt une imagination de peintre qui n'a rien de réel, & qui ne peut être regardée, tout au plus, que comme une allégorie. J'ai conſulté tous les légendaires, tous les auteurs des vies des ſaints, Ribadeneyra, François Horœus, & en particulier M. Baillet écrivain judicieux & bon critique, aucun d'eux ne dit abſolument rien ſur ce *manteau* myſtérieux.

Je n'ai rien trouvé non plus dans ces auteurs qui puiſſe autoriſer ce qu'on entend dire tous les jours, au ſujet du *manteau* de ſaint Martin. On prétend qu'étant encore ſoldat, il ôta ſon *manteau*, le coupa en deux, & en donna la moitié à un pauvre tout nu, qui lui demandoit l'aumône. Je ne conteſte point le fait, mais je ſoutiens que le vêtement qui fut diviſé n'étoit point un *manteau*; c'étoit une caſaque, ſorte d'habit militaire en uſage chez les ſoldats romains, ainſi qu'on le peut voir dans la vie du ſaint, écrite par Sulpice Sévère; on ne doit donc pas trouver mauvais ſi je ne fais pas entrer ce *manteau* en ligne de compte.

J'en dirai encore moins ſur le *manteau* de ſaint François, qui n'a rien de plus remarquable que le *manteau* de tous les autres moines, ſi je n'étois obligé de parler des diſputes que cette partie de l'habit du ſaint excita parmi ſes diſciples peu après ſa mort. Ils vouloient tous être regardés comme de parfaits modèles de leur ſaint fondateur, & dans cet eſprit, les uns prétendoient que le *manteau* dont ils ſe couvroient, devoit deſcendre juſqu'au jarret, tandis que d'autres, à la tête deſquels étoit le fameux frère Elie, & qui affectoient de mener une vie plus auſtere & plus ſainte, écourtoient ſi fort leur *manteau*, que ſaint Antonin dans

ſa chronique, 3ᵉ partie, tit. 2. chap. 19, dit qu'il ne leur venoit que juſqu'aux feſſes. Les eſprits s'échauffèrent, on en vint aux injures; on ſe prodigua les titres d'hypocrites, de faux frères; & peut-être eût-on été plus loin, ſi une autorité ſupérieure n'eût impoſé ſilence, & laiſſé la liberté de rogner ou d'alonger ſon *manteau*, & de ſe dire ou cordelier ou capucin. Quant à ſaint François de Paule, il paſſe pour conſtant qu'il a traverſé un bras de mer ſur ſon *manteau*; les auteurs que j'ai lus, & Ribadeneyra lui-même convient du fait; mais ils diſent tous qu'il l'a paſſé ſur ſes habits: la vraiſemblance eſt pour le *manteau*, mais je ne puis le rapporter autrement que les auteurs.

LE MANTEAU,

OU

LE PALLIUM,

Par rapport au Clergé.

LE *Pallium*, ſelon l'auteur du cérémonial romain, eſt un ornement que les ſousdiacres du pape ſont chargés de faire de la laine de deux agneaux, à laquelle cependant on ſupplée d'autre laine, quand celle qu'ils ont fournie n'eſt pas ſuffiſante ; mais ces deux agneaux ont été offerts dans l'égliſe de ſainte Agnès de Rome, au moment de l'*Agnus Dei* du jour de ſainte Agnès.

Lorſque le *Pallium* eſt fait, on le porte ſur le tombeau des ſaints apôtres Pierre & Paul durant une nuit. Après quoi les ſousdiacres le reprennent & le gardent juſqu'à ce qu'on l'envoie à ceux auxquels on le deſtine. Il s'attache ſur d'autres ornemens avec de groſſes épingles.

Primitivement il ſe mettoit ſur les épaules ſans épingles. C'eſt ainſi qu'il étoit il y a onze

cents ans, du temps de ſaint Grégoire; & il étoit alors de fin lin blanc.

Quelques uns croient que ſaint Silveſtre reçut ce droit de Conſtantin le Grand.

Il y a eu des temps où les patriarches le donnèrent aux évêques de leur patriarchat.

Il y en a eu auſſi où les évêques d'une province le donnoient à leur métropolitain lorſqu'ils le ſacroient.

Depuis il ne fut donné qu'aux métropolitains qui alloient à Rome, & qui le demandoient. Enfin on a vu par la ſuite le demander par un autre, *inſtanter*, *inſtanti's*, *inſtantiſſimè*.

On a regardé comme illicites les ordinations faites par les métropolitains, avant qu'ils euſſent le *Pallium*.

Les archevêques prennent rang entr'eux, ſelon le temps qu'ils ont reçu le *Pallium*; & certains évêques qui l'ont eu, ſe ſont faits qualifier d'archevêques, tels que ceux de Metz.

Il y a des jours & fêtes limités pour le port du *Pallium*. Le pape aſſignoit quelquefois ces jours.

Un archevêque ne peut pas le porter hors de ſa province, excepté en Eſpagne, où les métropolitains ne ſont point contraints à cet uſage.

Il n'y a que le pape qui s'en ſert par-tout & toutes les fois qu'il officie.

Cependant quelquefois, par grace ſpéciale, les papes ont permis de s'en ſervir *ad libitum*; mais on croit que dans ce cas, il y en avoit de deux ſortes; l'un pour tous les jours avoit été donné pour récompenſe, & l'autre à l'ordinaire des métropolitains.

Les archevêques l'ont reçu avec reſpect dans un plat d'argent préſenté par un évêque.

Etant transférés à une autre métropole, il leur faut un autre *Pallium*; & ils ne peuvent ſe ſervir de celui que laiſſe l'archevêque mort ou transféré; cependant il y a eu des exceptions pour les archevéques éloignés.

Si on dégrade un archevêque, on lui ôte le *Pallium*; cela ſe faiſoit dès les premiers temps.

Des évêques régionnaires l'ont ſouvent eu.

Chez les Grecs tous les évêques ont le *Pallium*.

Dans les Gaules le *Pallium* n'eſt connu que depuis le ſixième ſiècle.

L'archevêque d'Arles eſt le premier qui l'ait reçu.

La forme eſt celle d'une bande de trois doigts qui entoure les épaules comme de petites bretelles, ayant des pendans longs d'une palme

par devant, & par derrière, avec des petites lames de plomb arrondies aux extrémités, couvertes de soie noire, avec quatre croix rouges.

Quelques Archevêques ont entouré leurs armoiries du *Pallium*, en forme de collier d'ordre.

Le *Pallium* ne se portoit point aux processions.

MANTEAUX

DES DUCS ET PAIRS,

ET DES PRÉSIDENS A MORTIER.

J'AVOIS toujours imaginé qu'il me ſeroit facile de trouver les éclairciſſemens que ces *Manteaux* pouvoient exiger, ſoit ſur leur origine, ſoit ſur leur parité, ſoit enfin ſur leur différence; je n'ai rien vu de ſatisfaiſant dans les livres qui ont rapport à ces matières. Je regardois le procès des ducs & du parlement, comme une pièce qui m'inſtruiroit ſuffiſamment; mais l'un & l'autre parti n'ont point fait uſage de ces moyens pour flatter leur vanité, ou pour humilier celle de leurs adverſaires; procédés qui ſe rencontrent aſſez ordinairement dans les procès. Le point de critique dont il s'agit eſt aſſez peu important par lui-même; mais cependant, comme on en examine tous les jours qui ne ſont pas plus intéreſſans, j'ai été étonné que perſonne ne l'ait encore entrepris. Malgré le piquant d'une matière neuve, je ſuis bien éloigné de vouloir m'y attacher; je me contenterai

seulement de rapporter tout ce que j'ai pu ramasser sur ces espèces de *manteaux*, & de renvoyer le lecteur curieux aux sources. Il peut en attendant lire, s'il veut s'ennuyer, les extraits qui suivent. Ils sont justes, faits avec soin; cependant je ne les regarde encore que comme une indication très-imparfaite, mais suffisante dans un ouvrage de la nature de celui-ci.

EXTRAIT

De l'histoire de la Pairie, par M. le Laboureur; manuscrit tiré de la bibliothèque du Roi, sous la cote 133.

CHAP. XII. *De l'institution du premier Président du Parlement de Paris, & des grands Présidens, autrement appellés les Présidens à Mortier, & de leur habit.*

Après avoir fait l'histoire de l'institution du parlement; après avoir fait voir que dans son origine, il n'y avoit que des personnes des deux anciens ordres de l'état, des clercs & des nobles qui y fussent admis, ce qui a mérité, par excellence à ce corps illustre, le nom de cour de France & de cour des pairs; & que ce parlement, composé de personnes titrées que le

prince choiſiſſoit, ſe renouvelloit très-fréquemment, juſqu'à ce que, par la néceſſité des affaires, il fut rendu ſédentaire & perpétuel vers l'année 1320. M. le Laboureur remarque que peu à peu les chevaliers, obligés d'aller à la guerre, ſe diſpensèrent d'aſſiſter à ces aſſemblées, ſur-tout depuis qu'ils ne furent plus préſidés, comme ils l'avoient été autrefois, par les plus grands ſeigneurs du royaume; qu'alors il ſe forma une eſpèce de conſeil appellé *l'étroit conſeil*, qui ſuivoit la cour & avoit le ſecret de l'Etat, tandis que le parlement étoit uniquement deſtiné à juger les procès des particuliers. Il montre encore que pendant très-long-temps, il n'y eut à la tête de cette compagnie que des conſeillers qui exerçoient la préſidence par commiſſion, & que cette place importante ne fut donnée à titre d'office que vers l'an 1349. Le premier qui la poſſéda à ce titre, fut Simon de Bully; & les collégues qui lui furent donnés pour élider à chacun des divers parlemens qui ſe tenoient à chaque année, peuvent être regardés comme les premiers d'entre les préſidens à mortier. Succeſſeurs des pairs du royaume & des chevaliers, qui en étoient la principale nobleſſe, ils devinrent les héritiers des honneurs & des prérogatives qui appartenoient à ces derniers; le droit de préſidence les en revêtit, &

c'eſt auſſi ce qui les mit en poſſeſſion du même habit dans les ſéances, lequel leur a, avec le temps, communiqué la qualité de chevalier, dont il eſt la marque expreſſe, & cet habit, auſſi-bien que la place qu'ils tiennent dans cette auguſte compagnie, les rendent ſans difficulté d'un rang très-honorable après la pairie.

Il eſt ſans doute que les préſidens, ainſi établis dans l'ordre de l'ancienne chevalerie, ſont capables de toutes les graces & de tous les honneurs qu'on peut acquérir dans la profeſſion des armes. Quelques-uns ont cru que c'étoit l'ancien habit royal, & cette penſée eſt bien digne de l'idée qu'on doit avoir d'un corps ſi illuſtre; mais l'expérience du contraire m'oblige de dire qu'il n'y a aucune convenance. Car l'habit royal étoit d'une écarlate violette, tant la tunique ou veſte que l'épitoge ou *manteau*; & outre qu'il étoit ſans manches, il étoit ou ſemé ou bordé de bandes en broderie de fleurs de lis d'or. Cet épitoge ou *manteau* royal ſe portoit diverſement, fendu par-devant ou ſur l'une des épaules, & noué par l'endroit du col, ou agraffé d'un fermail de pierreries; il n'étoit point trouſſé, ou rebraſſé ſur le côté gauche qui eſt le côté de l'épée, parce que nos rois n'en portoient point dans les ſéances royales; & c'eſt pour ce ſujet particulièrement qu'on ne les voit point armés

dans leurs ſceaux, où ils ont voulu paroître en habit de paix, comme juges & arbitres de leurs ſujets ; mais dans les actes que nous avons d'eux comme ſeigneurs de Gènes ou ducs de Milan, qui étoient des dignités ſéparées & inférieures à la royauté ; au lieu de la cire jaune dont ils ont hérité de la ſeconde race, auſſi-bien que du droit de l'empire & que les rois électifs de la Germanie, ſoi-diſans empereurs, ont emprunté d'eux, ils ont ſcellé en cire rouge comme les barons anciens ou ſeigneurs particuliers, non aſſis & en habit royal, mais armés & à cheval.

Or, que nos rois dédaignaſſent de porter l'épée dans leur royaume, il paroît par le témoignage d'Alberic, auteur de près de quatre cents ans, qui dit, ſous l'an 1193, que le roi d'Angleterre avoit corrompu des aſſaſſins d'Orient pour le tuer (*) ; il ſe contenta de peur, de ſurpriſe, de porter à ſa main une petite maſſe d'armes, & prit des gardes autour de ſa perſonne qu'il arma de même ; & de-là vient l'inſtitution des ſergens d'armes qui portoient des maſſes, & qui ſont aujourd'hui repréſentés par les gardes-du-corps.

Les barons & les chevaliers, tout au contraire des rois, ſcelloient armés de toutes pièces pour déſigner le ſervice de leurs fiefs, qui les

(*) *Philippe II.*

rendoient hommes du roi ; ils ne quittoient jamais leur épée, & la portoient plutôt à la cour, plus pour le ſervice du prince que pour la défenſe particulière de leurs perſonnes. Mais quant à leur habit, ils le rendoient le plus conforme qu'ils pouvoient à l'habillement du prince, duquel il eſt naturel à tous les François d'épier les inclinations pour s'en faire une mode. C'eſt un effet de l'amour qu'ils ont pour leurs ſouverains, qui de leur part ont pris plaiſir à cette généreuſe émulation, & qui l'ont plutôt entretenue que condamnée ; c'eſt ce qui a introduit ce grand luxe à la cour de France, & de-là vient qu'on continue encore de les imiter en tout ce que l'on peut.

Cela n'étoit pas autrefois dans un uſage, ou plutôt dans un abus ſi général qu'il eſt aujourd'hui ; chaque condition avoit ſes habits, & il n'y avoit que les chevaliers qui puſſent être vêtus comme le roi ; parce qu'il n'y avoit que les chevaliers qui puſſent prendre de l'or & porter des *manteaux*. Les écuyers ne portoient aucun ornement ; & s'ils prirent de l'argent avec le temps, c'eſt que le roi le permettoit ſur les habits qu'il leur donnoit aux fêtes de cour ; mais quand ils ſe préſentoient pour recevoir l'ordre de chevalerie, c'étoit avec une longue tunique de couleur brune & modeſte, toute

unie ; & ce fut en cette même ſorte que Louis duc d'Anjou, roi de Sicile, & Charles ſon frère, ſe préſentèrent, l'an 1389, devant le roi Charles VI, qui les fit chevaliers à Saint-Denis, ſelon l'hiſtoire de ſon règne que j'ai traduite & donnée au public.

Le *manteau* ainſi réſervé pour les chevaliers, devint ſi bien le ſymbole & le ſigne de la chevalerie, que nos rois même s'accoutumèrent à faire préſent de ces *manteaux* aux nouveaux chevaliers qu'ils honoroient de l'accôlée aux fêtes ſolemnelles & aux jours qu'ils tenoient cour plénière. Pour les rendre plus honorables, ils les diſtribuoient le plus ſouvent d'écarlate vermeille qui étoit la couleur la plus approchante de leur habit ; mais parce qu'ils étoient obligés de porter une épée ſous ce *manteau*, il fallut par néceſſité, pour n'en être point embarraſſé, qu'on relevât ou retrouſſât le côté de l'épée, & il paroît relevé de la même ſorte aux *manteaux* des préſidens à mortier.

Ces *manteaux* [illegible]donnoient tous les ans pour l'été & pour l'hiver, par le roi, aux principaux ſeigneurs du royaume & aux chevaliers de ſa maiſon ; & cela s'appelle livrée, ou livraiſon de *manteaux*, du mot de *liberatio palliorum* ; qui faiſoit un chapitre dans les comptes de la dépenſe ordinaire de leur maiſon.

L'ancien parlement étant composé de ces chevaliers & seigneurs de la maison du roi, ils y entroient par honneur avec cet habit ou *manteau ;* & c'est pour cette raison-là qu'on appelle indifféremment du mot de *pallium*, le *manteau* & la robe, dont la délivrance s'est continuée jusques dans le quatorzième siècle ; mais elle fut enfin appréciée à cent sols, qui étoient dix livres, qu'on payoit pour les deux saisons à chaque président ou conseiller, outre les gages ordinaires de chaque jour de leur service. J'ai exprès fait cette différence entre *manteau* & *robe*, parce qu'elle est de conséquence en ce sujet ici ; car il faut savoir que quand les chevaliers cessèrent de composer le parlement que l'on traite de nosseigneurs, en mémoire de cette ancienne chevalerie représentée par les présidens ; parce que le chevalier étoit ainsi appellé par ses supérieurs, & même par ses égaux aussi-bien que par ses inférieurs ; depuis, dis-je, qu'il fut non-seulement sédentaire, mais perpétuel, on y introduisit des personnes de lettres, lesquelles, n'ayant point le caractère de chevaliers, n'en purent porter l'habit, mais prirent la robe qui garda le mot de *pallium* dans les comptes de la dépense des rois, où l'on confondit l'un & l'autre sous l'ancien chapitre ; alors on vit le parlement bigarré ; les chevaliers qui y restoient

portèrent le *manteau*, & ils étoient distingués par la qualité de meſſire & de monſeigneur, affectée aux ſeuls chevaliers, d'avec ceux qui ne l'étoient point, & qui n'étoient encore qualifiés que maîtres, fuſſent-ils même préſidens à mortier, ou premiers préſidens.

Peut-être m'oppoſera-t-on à l'égard des premiers préſidens, que j'entreprends ſur la créance vulgaire; que le premier préſident eſt chevalier né, & que c'eſt pour cette raiſon qu'il porte l'empreinte de l'accolée ſur ſon *manteau*, comme étant fait chevalier en vertu de ſes lettres. J'avoue que cela eſt bien penſé, parce que cela devroit être; je demeurerai d'accord même que cela eſt vraiſemblable, en ce qu'il y auroit à redire qu'un magiſtrat, non chevalier, préſidât & primât des conſeillers qui ſeroient chevaliers, dans une ſéance où l'on n'admettoit originairement que des ſeigneurs & des chevaliers. Mais cela n'a pas toujours été vrai, & je le prouverois par l'exemple de meſſire Jean de Popincourt, qui ne fut chevalier que long-temps après qu'il fut premier préſident, & qui peut-être eſt le ſeul qui ait reçu cette accolée de la main du roi; dont j'ai la preuve par l'exemple de maître Robert Mauger, qui fut toujours maître en vertu de ſes degrés, & jamais meſſire, ni ſa femme madame, parce qu'il n'étoit point chevalier.

valier. Par celui de Philippe de Morviller, qui, quoique gentilhomme, fut long-temps maître & premier préſident avant que d'être chevalier & meſſire; & de pluſieurs autres premiers préſidens que je m'abſtiendrai de citer.

Il réſulte de ce diſcours que la robe des préſidens du parlement dérive de ces *pallia militum*, ou *manteaux* de chevaliers que le roi donnoit aux chevaliers de ſa maiſon, parmi leſquels il choiſiſſoit ceux qui devoient tenir ſon parlement; & comme ils tenoient à honneur de paroître en cet habit de la cour du roi, quand ſa majeſté venoit en ſon parlement; c'eſt la raiſon pour laquelle le parlement prend encore la robe rouge quand il plaît au roi d'y venir tenir ſon lit de juſtice: comme étant non pas l'habit, mais l'ancienne livrée de nos rois. Les préſidens y paroiſſent en habit de chevaliers, dont ils ont été bien conſeillés de garder le caractère, qu'on ne leur peut plus conteſter; & les conſeillers ſous celui des anciens chevaliers dont ils occupent la place, leſquels on diſtinguoit par le titre de monſeigneur & de monſieur; d'avec les clercs & gradués, qui ont confondu dans la ſuite des temps en une même perſonne, la qualité de monſieur-maître, comme pour la même raiſon l'on a continué à tout le parlement la qualité de noſſeigneurs du parle-

ment, en mémoire de la séance des pairs, & du choix qu'on faisoit de plusieurs chevaliers pour composer avec eux l'ancien parlement de France. Ainsi tous les avantages de ce même parlement lui viennent de la chevalerie ancienne ; & comme il ne peut porter ses prétentions plus haut, les pairs étant d'un ordre supérieur à la chevalerie, qui leur a de tout temps fait mépriser la qualité de chevalier, comme l'un de leurs moindres attributs, en ce qu'ils étoient seigneurs des chevaliers ; il est sans doute que le parlement faisant une action de chevalerie dans sa fonction de juge, elle est subordonnée de fait & de droit à celle des pairs.

CHAP. XVIII. *Des Couronnes & autres marques, tant de la Pairie, que des autres dignités de la Couronne & de la Cour de France.*

J'obmets tout ce que l'auteur rapporte concernant les droits attribués aux seuls nobles ou chevaliers d'avoir des armoiries, de porter l'écu penché, de le timbrer du casque ou du volet appellé vol banneret, pour me renfermer dans ce qu'il observe au sujet du *manteau* ducal.

Depuis, dit-il, que par un désordre digne de l'attention du roi, les qualités & les marques

d'honneur ſont arbitraires, & qu'on n'eſt plus obligé comme autrefois de mériter la qualité de chevalier de la reconnoiſſance du ſouverain, tous les nobles, & même pluſieurs roturiers ſont, comme il leur plaît, chevaliers, marquis, comtes & vicomtes : perſonne ne veut plus du titre de baron, jadis confondu avec celui de pair de France ; l'on n'uſurpe pas ſeulement la couronne ducale qui eſt à l'abandon ; mais ſi l'on trouve un écu de ſes ancêtres avec le volet ou *manelet* de chevalerie, on étend ce manelet pour en faire un *manteau* d'hermines, quoique ce ſoit la ſeule marque qui reſte à la pairie de France.

C'eſt un article que je ſuis obligé de toucher, puiſque j'écris de ſes droits ; & je le touche avec tant de modération, que perſonne de ceux qui pourroient y être intéreſſés ne m'en doit ſavoir mauvais gré, puiſqu'il s'agit de parler du *manteau* ducal, & qui n'eſt pourtant en effet que le *manteau* de la pairie confondue avec la duché, parce qu'on ne fait plus de pairs qui ne ſoient ducs. C'eſt aſſez de dire que c'eſt la marque de la fondation du ſacre, où les pairs officient avec cet habit qui ne ſert en nulle autre cérémonie, pour faire voir qu'il n'appartient qu'aux pairs d'en décorer leurs armes ; comme par la même raiſon il

n'appartient qu'aux ducs de prendre la couronne de fleurons. D'ailleurs c'eſt un habit royal, parce que la fonction eſt royale, & ſi chaque dignité a ſa marque dans les armes par un uſage moderne qui eſt reçu & approuvé, n'eſt-il pas très-juſte que la plus ſublime dignité de l'État ait la ſienne? Cela s'eſt même établi en Allemagne, où l'on a mépriſé l'uſage des couronnes; car les électeurs ont chargé leurs armes des marques de la fonction aſſignée à leur électorat le jour du couronnement des empereurs, & cette marque n'eſt propre qu'à la perſonne ſeule de l'électeur. Sur ce fondement, qui m'a ſembléinconteſtable, l'on peut dire, que les ducs non pairs de France, en prenant ce *manteau*, uſurpent les marques de la pairie, & il ne doit pas convenir avec plus de raiſon aux princes qui ne ſont pas du ſang de France, puiſque ce n'eſt qu'en vertu de la pairie unie à leur qualité qu'ils ont commencé à ſe parer du *manteau* de pair, & qu'ils ne ſont en poſſeſſion de ce *manteau* & de la couronne ducale qu'en vertu de l'un & l'autre titre; par conſéquent, ce n'eſt pas un ſimple ſigne d'une nobleſſe extraordinaire; & quand tout le monde en ſera déſabuſé, comme il le doit être, il ne ſera pas plus injurieux de s'abſtenir de cette uſurpation vaine, que de celle du cordon bleu

& des colliers de l'ordre du roi, qui rendroient un homme ridicule s'il les prenoit de ſon autorité ſur ſa perſonne & ſur ſes armes, fût-il préſomptif héritier de la couronne, s'il n'étoit fils de roi.

J'eſtime qu'il n'y a rien de plus facile que de régler cet abus, ſi l'on renvoie chacun aux marques de ſa dignité. Les princes du ſang, les ducs & les pairs auroient ſeuls le *manteau* de pair joint à la couronne de duc; les ducs ſeuls auroient la couronne ducale, & ainſi des marquis, des comtes, des vicomtes & barons, ſi l'on ne veut point toucher à leur entrepriſe, pourvu qu'ils le faſſent à bon titre.

Extrait du traité de la nobleſſe, par M. de la Roque. Rouen, 1734, in-4°. pages 19 & *ſuivantes.*

La chevalerie étoit eſtimée de ſi grand prix, que ceux qui en étoient honorés, recevoient anciennement une finance *pro pallio novæ militiæ*; cela ſe voit à la chambre des comptes dans les rôles des années 1248, 1287, 1288; & dans le livre intitulé *Formule theſauri*, qui commence le premier août 1326, & qui contient pluſieurs cédules de la finance reçue par les chevaliers, &c.

Extrait de M. Ducange.

L'on pouvoit eſpérer que le traité manuſcrit de M. Ducange, *du droit des armes*, qui contient cinquante-huit chapitres, l'un deſquels traite *des ornemens extérieurs des écus, timbres & caſques*, auroit fourni des éclairciſſemens ſur le ſujet de ces *manteaux*; mais ce manuſcrit eſt ſi délabré, que n'en pouvant rien tirer qui forme une ſuite, & ne pouvant, quant à préſent, avoir la communication des autres manuſcrits de M. Ducange qui ſont à Vienne dans la bibliothèque de la reine de Hongrie, l'on ſe contente de propoſer quelques idées établies ſur des principes tirés de M. Ducange.

L'on ne ſait ſur quoi peut être fondé ce qu'on lit dans le dictionnaire de Furetière, que l'uſage des *manteaux* fourrés d'hermines n'a guère plus d'un ſiècle, & que celui des préſidens eſt bien plus moderne. Quoique l'on ne trouve rien de poſitif ſur ce ſujet dans M. Ducange, ſon ſilence paroît une preuve négative; car, cela ſuppoſé, il en auroit preſque vu l'origine de ſon temps. Bien loin de cela, on peut appuyer une opinion contraire, ſur différens paſſages qu'il fournit. Il obſerve que dans l'antiquité la plus reculée, les caſques & heaumes des chevaliers étoient enrichis de

figures de bêtes farouches, soit pour ornement, soit pour effrayer l'ennemi. Plutarque, parlant de la bataille des Cimbres contre Marius, proche Verceil, rapporte que leurs casques parurent relevés de figures de toutes sortes d'animaux, qu'ils avoient mis pour paroître plus grands & plus effroyables aux yeux des Romains. Si de là nous passions aux anciens Gaulois, nous verrons que leur vêtement le plus ordinaire a été la cotte d'armes, qui avoit la forme de la tunique de nos diacres, & que, quand les François s'établirent dans les Gaules, ils quittèrent une sorte de *manteau* qui leur étoit particulier, pour prendre cette cotte d'armes sur laquelle ils firent éclater leur magnificence, en la faisant ordinairement de drap d'or & d'argent, & de riches pannes, ou fourrures d'hermines, de martes, &c. L'abus de ces dépenses vint à un tel excès, sur-tout dans les voyages d'outremer, que Philippe-Auguste & Richard roi d'Angleterre entreprirent d'y remédier l'an 1190. Deux parlemens d'Angleterre firent les mêmes défenses en 1334 & en 1363; dans la suite les chevaliers, pour se distinguer, diversifièrent leurs cottes d'armes, en découpant les draps & les fourrures, & firent empreindre ces mêmes figures sur leurs écus. C'est de là vraisemblablement que les

héros ont emprunté les métaux, les couleurs & les pannes qui entrent en la compoſition des armoiries. Quelques-uns néanmoins continuèrent à porter leurs cottes d'armes ſans découpure, & conſervèrent la même couleur dans leurs écus; voilà pourquoi les comtes & les ducs de Bretagne portèrent l'hermine ſimple; on pourroit en rapporter d'autres exemples, mais ils ſeroient inutiles ici.

Ces cottes d'armes étoient vraiſemblablement attachées au caſque par des liens ou des agraffes; peut-être même qu'elles couvroient le caſque ou armure de tête, & en cela elles auroient mieux imité la peau naturelle des animaux, telle qu'Hercule & les anciens héros l'ont portée, & que nous la voyons encore dans les médailles de Trajan, d'Adrien & de Commode. Ceci une fois établi, il eſt aiſé de concevoir que le caſque ou heaume ayant été ajouté à l'écu, on y a laiſſé pendre la cotte d'armes qui faiſoit partie de l'armure complette, & même une partie ſi eſſentielle, que ſouvent on ne comptoit les combattans à la guerre que par le nombre des cottes d'armes. L'uſage ayant depuis converti ces cottes d'armes en *manteaux*, on en a pareillement orné l'écu d'armoiries; & j'imagine que les ducs & princes ſouverains l'ont retenu plus particu-

lièrement, parce que le *manteau*, outre qu'il repréſentoit la cotte d'armes, étoit encore le principal & le plus apparent de leurs habillemens de cérémonie. Le gloſſaire de M. Ducange, au mot *mantum*, fournit des choſes qui pourroient venir à ce ſujet; il fait voir que l'inveſtiture des plus grandes dignités ſe faiſoit par le *manteau*. Le vieux cérémonial (comme ſe doit gouverner un duc en bataille) dit, que le duc doit être à cheval, & ſon cheval couvert de ſes armes, & lui-même armé de ſa cotte d'armes, &c. Le cérémonial françois, au ſacre de Charles VIII, dit: les pairs ſéculiers y étoient vêtus de manteaux ou tocques de pairie, renverſés ſur les épaules comme un épitoge, &c. M. Ducange ne doute pas que les ducs n'ayent paru avec leurs couronnes dans les occaſions de cérémonie, & particulièrement dans les cours plénières & ſolemnelles de nos rois; cette opinion ſemble porter celle du *manteau*.

A l'égard du chancelier & des préſidens, la choſe eſt maintenant fort ſimple, puiſque, ſuivant la tradition reçue, leur mortier avec ſes accompagnemens, n'eſt que la repréſentation des ornemens royaux que nos rois leur communiquèrent en leur abandonnant leur palais de Paris, pour en faire un temple de juſtice,

Le mortier eſt une ſorte de couronne, dont les rois de la première race ont uſé, & qu'ils avoient imitée d'après les empereurs de Conſtantinople qui en avoient une ſemblable ; ce diadème a paſſé dans la ſeconde & dans la troiſième race. Saint Louis paroît avec cet ornement aux vitres de la Sainte-Chapelle de Paris.

J'ajouterai aux recherches de M. Ducange, celles que fournit le père Meneſtrier jéſuite, dans ſon *Origine des ornemens des armoiries, imprimée à Lyon* en 1680. Il dit, pages 130 & ſuivantes :

C'eſt de l'ancien uſage des tournois qu'eſt venu celui des *manteaux* qui ſont nommés dans les anciens manuſcrits *blaſons, enſeignes d'armes & houſſes d'écu*. Dans un manuſcrit *de la manière des anciens tournois* que m'a communiqué M. Ducange, il eſt dit : *doivent les héraults crier que l'on boute hors les bannières, blaſons & houſſes d'écu, ou enſeignes d'armes ; par quoi on puiſſe tournoyer en accord.*

Il n'y a guère plus d'un ſiècle que l'uſage s'eſt introduit de mettre les *manteaux* fourrés d'hermines & armoyés ſur les replis autour des armoiries pour les princes & pour les ducs. Le plus ancien que j'ai vu en armoiries, eſt autour des armoiries des ducs de Lorraine,

dans l'armorial allemand. L'Etat d'Angleterre, parlant des armoiries de ce royaume, dit : un riche *manteau* de drap d'or, d'hermines & de vair les couvre.

Aujourd'hui tous les ducs & pairs les mettent autour de leurs armoiries fourrés d'hermines avec les figures de leurs blasons sur les deux replis des côtés. Les pairs ecclésiastiques portent aussi le *manteau* depuis ce siècle seulement. Les présidens, depuis une vingtaine d'années, mettent aussi ce *manteau* autour de leurs armoiries; mais ce n'est pas un *manteau* armoyé comme celui des ducs & pairs. C'est un *manteau* d'écarlate doublé d'hermines & de petit gris, qui est le *manteau* qu'ils portent en cérémonie quand ils sont au parlement en robes rouges. Celui des premiers présidens a trois galons d'or sur le repli gauche, pour marque de la chevalerie qui est attachée à leur dignité.

Celui du chancelier est de drap d'or, & ne doit pas être armoyé; les cardinaux princes mettent en France le *manteau* armoyé de leurs armoiries.

Les armoiries du cardinal Georges d'Armagnac, qui fut légat d'Avignon, sont en ce pays-là sur quelques ornemens d'église avec le *manteau* armoyé, depuis l'an 1520. Peut-

être le fit-il parce qu'il étoit resté le dernier de sa maison.

Le cardinal de Richelieu, porta un pareil *manteau* ayant pris la qualité du cardinal duc.

Le cardinal Mazarin l'a porté depuis, & M. le cardinal de Bouillon le porte à présent.

L'usage de ces manteaux n'a guère passé aux autres pays, & ils sont rares ailleurs qu'en France. Le même auteur s'explique à peu près de la manière dans la *méthode abrégée du blason, imprimée à Lyon* en 1661, page 49. Voyez ce qu'on y lit concernant le *manteau* des ducs.

Les ducs & pairs enveloppent leurs armes d'un *manteau* doublé d'hermines, armoyé au dehors des pièces de leurs blasons sur les replis; ils les accostent aussi de deux palmes, s'il n'est entouré de quelque ordre.

Et dans *son véritable art du blason*, Lyon, 1671, page 285; il s'explique ainsi par rapport aux *manteaux* des présidens:

Les premiers présidens des parlemens, particulièrement celui du parlement de Paris, mettent derrière leur écu un *manteau* d'écarlate fourré d'hermines & de petit gris par bande en rayons, & sur le repli du côté gauche trois galons d'or en forme de boutonnières à longues queues, pour marque de chevalerie,

le mortier bordé de velours de deux galons d'or en cimier. Les préſidens à mortier placent pareillement l'écu de leurs armes ſur un *manteau* d'écarlate fourré de petit gris, & portent le mortier de velours noir avec un ſeul galon d'or ſur le bord d'en haut. L'origine des trois galons d'or ſur le *manteau* du premier préſident vient de ce qu'anciennement les enfans, pour ſuccéder aux bénéfices de leurs pères, ſe faiſoient faire chevaliers; & pour les diſtinguer des autres en qualité de fils de chevaliers, durant la vie de leurs pères, ils portoient ſur l'épaule des nœuds lambeaux ou labeaux, nommés en latin *laquei*. Quand ils étoient faits chevaliers, on leur coupoit les bouts de leurs lambeaux. Le galon du *manteau* du premier préſident eſt un reſte de cet uſage: cette obſervation eſt tirée d'un ancien livre intitulé *de la Chevalerie ancienne & nouvelle, du P. Meneſtrier. Paris*, 1683.

Il réſulte de toutes les obſervations précédentes, qu'on ne peut point diſputer à MM. les ducs ni à MM. les préſidens le droit de porter le *manteau*, & que chacun a le ſien qui lui appartient en propre. On a vu dans le dernier ſiècle deux frères qui ont brillé depuis parmi les ducs, être fort embarraſſés de n'avoir à eux deux qu'un ſeul *manteau*: ce qui obligeoit l'un de garder la

chambre, tandis que l'autre alloit au louvre faire ſa cour au prince, ayant ſur ſes épaules un vétement, ſans lequel il auroit ſans doute couru riſque de ſe morfondre dans la foule des courtiſans. Voyez, *Mémoire du parlement contre les ducs.*

LES BLANCS MANTEAUX,

Ordre de Saint Benoît, Prieuré.

Il y a apparence que les *Guillemins*, à préſent nommés *Blancs-Manteaux*, ont été premièrement de l'ordre de ſaint Auguſtin; mais que depuis ils ont pris l'ordre de ſaint Benoît comme le plus auſtère, & ont ſeulement retenu la forme de l'habit, la ceinture large de cuir, avec la groſſe boucle des Auguſtins.

Quant à l'origine de ce mot *Blancs-Manteaux*, il vient de l'habit blanc que portoient certains religieux appellés ſerviteurs de la Vierge Marie, vulgairement dits *Blancs-Manteaux*, leſquels ayant acheté une maiſon qui relevoit du Temple, Amaury de la Roche, lors commandeur des chevaliers templiers en France, en l'an 1258, leur permit de faire en ce lieu un cimetière, & d'y conſtruire une chapelle avec une maiſon propre pour y demeurer. Renault de Corbeil, évêque de Paris, y conſentit auſſi-bien que le curé de ſaint Jean en Grève, & Robert abbé du Bec: voilà quelle a été la première origine de ce prieuré des *Blancs-Manteaux*.

Quant aux Guillemins qui poſſédoient ce prieuré, ils habitoient auparavant à Mont-rouge près Paris, & l'ordre de ces frères ſerviteurs de la Vierge Marie ayant été aboli au ſynode à Lyon ſous le pape Grégoire X, Boniface VIII, l'an 1297, le 15 des Kal. d'août, & Philippe-le-Bel roi de France au mois de février 1298, donnèrent ledit monaſtère aux frères hermites de ſaint Guillaume; & ceux qui le poſſédoient furent contraints de l'abandonner, & de prendre l'ordre de ſaint Guillaume.

Ce monaſtère eſt de la fondation de ſaint Louis, & il s'eſt maintenu avec ſes religieux dits *Blancs-Manteaux*, juſqu'en l'an 1618, que les bénédictins de la congrégation de ſaint Maur & de Cluny y furent appellés par le conſentement des pères Guillemins, & furent établis cette année en ce monaſtère par permiſſion de Henri de Gondy, cardinal évêque de Paris.

Le couvent des Blancs-Manteaux de Paris, de ſable à ſix beſans d'or, 3, 2, 1.

Le prieur & couvent des bénédictins dits *Blancs-Manteaux*, 60 liv. ſur la recette générale des finances de Paris, par l'édit d'août 1720.

A eux pour autre partie ſur id. 172 liv. 17 ſ.

LA RUE FROIDMANTEAU.

Le petit fief de Frementeau ou Froidmantel appartient au chapitre de Saint-Honoré. Il ne comprend guère que la rue de ce même nom, ſituée vis-à-vis le cul-de-ſac de l'Opéra. Il y a apparence qu'il a donné ſon nom à cette rue ; le territoire de ce fief fut réglé par la chambre du Tréſor, au mois d'avril 1584, & par le parlement de Paris, au mois de mars 1610.

Regiſtre vert du châtelet, fo. 147. Sauval, t. 3, pag. 632, il a été crié que toutes femmes diſſolues tenant bordel à Paris, aillent demeurer & tenir leurs bordeaux aux lieux publics à ce ordonnés & accoutumés, ſelon l'ordonnance de S. Louis ; à ſavoir à l'abreuvoir de Maſcon, en la rue Froidmantel, près le Clos Bruſnel-en-Glatigny, en la rue Chapon, & en Champ-flory.

Je ne puis plus trouver le livre où j'ai lu que le nom de Froidmanteau tiroit ſon origine de ceux que l'on dévaliſoit autour de ce fief, & depuis dans cette rue, dont les habitantes n'attirent pas ordinairement la meilleure compagnie d'une ville,

& qui de plus, ſe trouvant alors dans un pays perdu, conduiſoit à la rivière.

Au reſte Paris eſt un pays trop libre pour avoir des rues abſolument conſacrées à quelque choſe que ce ſoit, pendant long-tems, à l'imitation de quelques villes d'Italie; il eſt vrai qu'on a forcé les femmes publiques à habiter des endroits indiqués, mais cette contrainte ne ſubſiſte plus, le terrein ſe trouveroit trop limité, & tous les quartiers préſentent aujourd'hui indifféremment tous les ſecours dont on peut avoir beſoin; les honnêtes femmes & celles qui ne le ſont pas, ſe trouvent abſolument confondues, & cette confuſion fort utile pour les unes & pour les autres, rend la ſociété de Paris fort commode & fort agréable.

EXTRAIT

DE

DIFFÉRENS AUTEURS

IMPRIMÉS ET MANUSCRITS,

ET

PRINCIPALEMENT DES DICTIONNAIRES.

MANTE. Grand voile noir, traînant juſqu'à terre, que les dames portent dans leſ cérémonies, & ſur-tout dans le deuil. *Peplum.* Ce voile, mais d'une couleur différente, eſt en uſage au théâtre.

MANTE. On appelloit ainſi balandrans, capes de Béarn à long poil, & autres couvertures, que portoient des voyageurs.

MANTE. On appelloit de ce nom, la couverture que les Bohémiens, qui couroient autrefois toute l'Europe, portoient ſur l'épaule, & qui ne leur couvroit qu'un bras.

MANTE. *Mantus*, *Mantum*. Habillement fort court dont les Eſpagnols ſe ſervoient, qui ne couvroit pas les mains.

MANTE. Grande couverture de lit, faite de laine, appellée par quelques-uns *paſſe-grande*, *fleuron* ou *paſſe-paſſe*. Leur différence conſiſte à la longueur, à la largeur, & à être marquées de cinq ou ſix points, ſuivant les ſtatuts des tapiſſiers. On en fait à Montpellier, à Avignon & à Paris.

MANTE PAPALE. Chape de laine avec un chaperon, par laquelle le premier des diacres inveſtiſſoit le pape du ſouverain pontificat, en lui diſant: *ego inveſtio te de papatu*, *ut præſis urbi & orbi*.

MANTEAU. *Pallium*, *Lacerna*. Vêtement qu'on ſe met ſur les épaules par-deſſus l'habit, quand on veut aller par la ville ou à la campagne. Ac. Fr.

Il faut convenir que l'on n'en porte preſque plus aujourd'hui à Paris; la conſidération que l'on a pour les perruques, empêche à-préſent de mettre ſon chapeau, ce qu'on eſt obligé de faire quand on eſt couvert d'un Manteau; ainſi les parapluies de poche l'ont emporté ſur les Manteaux, & l'on ne rencontre plus, pour ainſi dire, que les chevaliers de l'ordre qui ſe font ſuivre par un laquais

chargé de leur Manteau, ou qui les portent ainſi que des vieux ſeigneurs, qui pour ſe donner un air de conſidération, en portent aux ſpectacles & dans leurs carroſſes.

MANTEAU. En termes de blaſon, eſt la repréſentation de la cotte d'armes du chevalier, qu'on met derrière ſon écu, & qu'on chamarre de ſes armoiries. Ces anciens Manteaux, qui étoient ouverts ſur le côté, & qui deſcendoient plus bas que le nombril, en manière de juppe volante, avoient les manches raccourcies à l'endroit du coude.

Les princes non ſouverains & les ducs & pairs de France en couvrent leurs écus, & ce Manteau eſt fourré d'hermines. Ce n'eſt que depuis un ſiecle, qu'on a mis en uſage les Manteaux fourrés d'hermines, ils ſont armoyés ſur le repli.

Ceux des préſidens ne ſont pas de la même ſorte, ils ſont d'écarlate doublée d'hermines & de petit-gris : l'uſage en eſt plus moderne. François I & Charles IX mettoient un grand Manteau de gueules, rebravé d'argent, ſur leurs armoiries. Les Manteaux ſont appellés dans les anciens manuſcrits blaſons, enſeignes d'armes & trouves d'écu.

MANTEAU que les Romains portoient ſur leur robe, ſe nommoit *épitoge*; ce mot eſt encore préſentement en uſage, & ſe dit du vêtement des

préſidens à mortier, & de l'habit que les eccléſiaſtiques mettent par-deſſus leurs autres habits.

MANTEAU employé dans le vieux langage pour une meſure ou lé d'étoffe.

MANTEAU, terme de fauconnerie, la couleur de la plume des oiſeaux de proie, ainſi on dit : le faucon a le Manteau tout bigarré.

MANTEAU de cheminée, ce qui paroît de la cheminée dans une chambre ; on appelloit autrefois Manteau le haut de la cheminée qui empêche que la fumée n'entre dans la chambre, *caminí teſtudo*. Les anciens Manteaux étoient faits en hotte, comme celui de la grand'chambre du palais de Paris, qui eſt ce qu'on appelle aujourd'hui faux-Manteaux; depuis on les a faits avec de grands ornemens d'architecture. On les a réduits enſuite à une petite ſaillie, où l'on mettoit quelques bas-reliefs, & à une corniche ſur laquelle on poſoit des buſtes & des porcelaines. Aujourd'hui ils ne ſont plus ornés que par des glaces ; & quoique dans le vrai, ce ſoit un contre-ſens, il eſt pardonnable à cauſe de ſon agrément. Selon l'uſage moderne, le Manteau de la cheminée ne veut plus dire que la partie inférieure, compoſé du chambranle : il étoit ainſi nommé, parce qu'il couvroit la hotte & le tuyau de la cheminée.

les Italiens le nomment *nappa*, & M. de Cambray, dans sa traduction du Palladio, a employé le mot de nape pour signifier le Manteau de la cheminée.

On appelle, selon Daviler, Manteau de fer, la barre de ce métal, qui soutient la platte-bande, ou l'anse du panier de la fermeture d'une cheminée.

MANTEAUX de porte, les deux pieces d'une porte qui s'ouvre des deux côtés, c'est ce que depuis on a nommé vantaux.

MANTEAU royal, est un riche habit de cérémonie, qui s'attache sur l'épaule droite, & se releve sur la gauche, traînant devant & derrière jusqu'à terre. Il est chargé en France de fleurs de lys d'or en broderie & doublé d'hermines. Le roi le porte en son sacre & en d'autres occasions; au reste, il faudroit avoir été roi pour parler saînement de cette illustre parure. Les préjugés sur une telle matière ne sont ni sages ni bons à débiter. L'auteur se contente de désirer ardemment avec tous les François, que son roi porte son Manteau avec autant de gloire qu'il a fait ces dernières campagnes, & autant d'années que le prince son bisaïeul.

MANTEAU, est aussi une espece de robe de

chambre que mettent les femmes ; leſſus leurs corps de jupes, & qui eſt relevé par derrière ; de façon qu'il n'a point d'autre nom que celui de Manteau trouſſé. Les robes abattues en ont fait tomber la mode, elle ne ſe conſerve plus qu'au théâtre, & pour les filles à marier.

MANTEL, vieux mot qui ſignifie Manteau ; & qui ne peut plus avoir d'uſage que dans le burleſque. C'eſt peut-être de lui que le mot Manteau eſt dérivé : On trouve en effet *mantellum* dans Plaute ; mais l'étimologie eſt trop ſimple pour plaire aux érudits, ils aimeront mieux ſans doute la puiſer dans le grec ancien *μανδύον* ſuivant Perionius, dans le grec du bas-âge *μανδύας*, ſuivant Servius dans un mot latin, de *manticetum*, dans le compoſé de deux mots latins *manus & tegere* ou *quòd manus tegit tantùm*. Voyez Iſidore. De Mantel en langage celtique, bas-breton & flamand ; enfin, de Mandré, en perſan.

MANTELÉ, terme de blaſon, qui ſe dit d'un écu chargé d'une eſpece de chappe un peu étendue dans la pointe, qui prend naiſſance des angles de la pointe de l'écu, & finit au tiers vers le chef. Lions mantelés.

EMMANTELÉ, terme de fauconnerie. Voyez

le Manteau, terme de chaſſe, Corneille emmantelée.

MANTELET, eſt depuis quelques années fort en uſage, pour ſignifier un petit Manteau de drap écarlate, de velours ou d'autre étoffe de ſoie, que les femmes mettent ſur leurs épaules pour ſe garantir du froid.

MANTELET, en terme de blaſon, eſpece de lambrequin large & court, dont les chevaliers couvroient leurs caſques & leurs écus, que quelques auteurs ont nommé camail.

MANTELET, ſe dit du pavillon des armoiries, quand elles ne ſont pas couvertes de leurs chapeaux.

MANTELET. Terme de guerre, parapet portatif, dont ſe couvrent les pionniers.

MANTELET. Signifie auſſi les cuirs qui s'abattent ſur les portières & aux côtés d'un carroſſe ou d'un coche.

MANTELET. C'eſt un petit Manteau violet que portent les évêques ſur leur rochet, lorſqu'ils ſont devant le pape ou le légat.

MANTELINE, petit Manteau que les femmes portent à la campagne.

MANTILLE, c'eſt une mode qui vient d'Eſpagne. La Mantille que les dames ont tant portée ces hivers ſur leurs épaules, eſt une eſpece de grand fichu à trois pointes, dont celle de derrière eſt arrondie. On les fait ordinairement de velours ou de drap écarlate, bordées d'un galon; c'eſt un ornement très-utile pour garantir du froid le col, la gorge & les épaules. Mercure de mai 1726.

Le Mantelet a ſuccédé à la Mantille, & il en eſt différent, en ce qu'il eſt tout rond, comme les Manteaux des hommes, & qu'il n'a point de pointe.

Id. MANDILLE. Manteau que portoient, il n'y a pas long-tems, les laquais, qui leur étoit particulier & qui les faiſoit diſtinguer des autres valets. Il étoit fait de trois pieces, dont l'une leur pendoit ſur le dos, & les deux autres ſur les épaules. Quand on veut reprocher à quelqu'un ſa baſſe naiſſance, on lui dit que ſon pere a porté la Mandille, qu'il a été laquais.

MANDILLE, *Sagum*, étoit autrefois d'uſage pour les ſoldats, ſergens, huiſſiers, hocquetons, &c.

PORTE-MANTEAU, eſt une petite piece de menuiſerie attachée au mur ou dans une armoire, qui eſt propre à y attacher des Manteaux, des chapeaux & des habits longs. On le dit auſſi de pieces d'étoffes, taillées en rond en forme de valiſe, dans leſquelles on enveloppe les choſes néceſſaires en voyage, & qu'on met ſur la croupe du cheval, quand on va en campagne. Ils ſont d'ordinaire de la livrée de celui à qui ils appartiennent.

PORTE-MANTEAU, Officier chez le roi. *Pallii geſtator.* Il y a douze Porte-Manteaux qui ſervent par quartier; ils prêtent ſerment de fidélité entre les mains du premier gentilhomme de la chambre. Leur fonction eſt de garder les hardes que le roi quitte pour les reprendre; comme ſon chapeau, ſes gants, ſa canne, ſon manchon, ſon épée, &c. Ils le reçoivent immédiatement du roi, en l'abſence du grand chambellan, du premier gentilhomme ou du grand-maître de la garde-robe. A certaines cérémonies, quand le roi a un Manteau de parade, c'eſt au Porte-Manteau à le lui ôter, ou à le reprendre, en l'abſence des officiers qu'on vient de nommer. Il y a un Porte-Manteau de ſervice chez M. le Dauphin. Il y a auſſi un Porte-Manteau chez Madame, & c'eſt lui qui porte la queue de Madame.

Je n'ai pu remonter plus haut ſur ces charges

qu'en l'année 1585, c'eſt-à-dire, en rapportant pluſieurs réglemens, arrêts du conſeil donnés en leur faveur & en leur occaſion.

Réglement général fait par le roi Henri IV, le 1 Janvier 1585, ſur tous les états de ſa majeſté.

L'ordre que le roi veut être tenu par ſes Valets-de-chambre, Porte-Manteau, &c.

Les deux Porte-Manteaux ſervans ſix mois, ſe rendront ſujets auprès de ſa majeſté avec le Manteau, chapeau, & ce qui lui eſt néceſſaire, & ſeront, dès les cinq heures du matin, en la chambre d'état, & entreront, quand ſa majeſté ſera éveillée, en la chambre d'audience, & pourront après entrer, quand la cape & l'épée entrera dans la chambre royale, & ne faudront de ſe trouver en tous lieux où ſa majeſté aura beſoin de prendre ſon chapeau, ſans la faire attendre, & le bailleront pour le préſenter à ſadite majeſté, au maître de la garde-robe, s'il y eſt, ou aux autres princes; MM. les ducs de Joyeuſe ou d'Epernon, officiers de la couronne, & ceux des affaires de ſa majeſté, ou à un des gentilshommes de la chambre qui ſera en quartier; ou ſinon le baillera lui-même.

Arrêt du conſeil, ſans date, mais de l'an 1643, intervenu ſur le différend d'entre les Ecuyers & les Porte-Manteaux du roi, par lequel ſa majeſté veut que ſes écuyers portent ſon épée par-tout où elle marchera à cheval ou en carroſſe à ſix chevaux,

& ſes Porte-Manteaux, quand elle marchera de ſon pied en bas de ſoie, ou qu'elle montera en carroſſe à deux chevaux ſeulement.

PORTE-MANTEAUX de quartier, 12.

Gages par le tréſorier de ſa maiſon. . 660 liv.
Récompenſe pour le quartier. 120
Bouche à la table des valets-de-chambre : celui qui ſert chez M. le Dauphin a pour ſon quartier. 450

PORTE-MANTEAU ordinaire, 1.

Gages par le tréſorier de la maiſon. .1320
Récompenſe 120 liv. par quartier. . . 480
Table au ſerdeau, & à manger pour ſon valet.

BREVET

De bouche à cour pour le ſieur Labé de Montgival, Porte-Manteau ordinaire.

Aujourd'hui 22 février 1720, le roi étant à Paris, mettant en conſidération les ſervices que le ſieur Labé de Montgival, ſon Porte-Manteau ordinaire, eſt tenu de lui rendre, & la dépenſe qu'il

eſt obligé de faire à la ſuite de ſa majeſté, p
n'avoir pas bouche à cour, ſa majeſté, de l'a
de monſieur le duc d'Orléans, régent, lui a
cordé & permis d'avoir bouche à cour pour pa
vin & viande au ſerdeau de ſa maiſon, en la mê
manière que ſes gentilshommes ſervans. Voul
que ſes ſucceſſeurs en ladite charge jouiſſent
reillement du même droit; & pour témoignage
ſa volonté, ſa majeſté m'a commandé d'expéd
ce préſent brevet, qu'elle a ſigné de ſa main,
fait contreſigner par moi conſeiller ſecrétaire d'ét
& de ſes commandemens & finances.

Signé PHELYPPEAUX.

RÉFLEXIONS HISTORIQUES SUR LES MANTEAUX.

NOUS avons vu nos bons bourgeois de Paris avec un Manteau de camelot de Bruxelles ſur les épaules, doublé de panne ou de velours pour les plus étoffés ; cet habillement étoit un meuble de famille, paſſoit du père au fils, & faiſoit partie d'une ſucceſſion.

Le luxe qui gâte tout, mit à la mode les Manteaux de drap écarlate ; on vouloit des vêtemens qui ſe renouvellaſſent plus ſouvent. Les vers qui s'attachent à la laine & qui la rongent, la crotte qui les tache, ſervit de prétexte honnête pour faire la fortune des teinturiers des Gobelins. Les militaires, pour ſe diſtinguer, endoſſèrent la Brandebourg, eſpece de Manteau plus étroit, & lui firent quelque tems après ſuccéder la Roquelaure, tous deux enfans du Manteau, mais plus nobles que leur

père, & qui affectèrent de porter des noms de terre ; & l'on vit paroître ſur l'un & ſur l'autre le galon, la broderie, le bouton & la boutonnière d'or.

Le Manteau rouge alla ſe confiner dans la garderobe des vieux barbons ; pour le Manteau gris, il fut abandonné aux frères poſtulans des Chartreux, meſſagers de Bretagne & de Normandie, aux étudians dans les Univerſités d'Allemagne & des Pays-Bas, & à quelques ſavans qui s'en ſervent encore. Enfin il ne fut plus queſtion de Manteau, de Brandebourg ni de Roquelaure chez les perſonnes d'un certain monde. On prétexta qu'il étoit incommode & dangereux pour la ſanté, de laiſſer les uns & les autres dans une anti-chambre, quand on alloit rendre des viſites ; car il avoit été jugé que le Manteau étoit un habillement meſſéant, & qui ne pouvoit paroître devant les perſonnes auxquelles on devoit du reſpect. Le Manteau fut donc proſcrit, & l'on convint que, courrier, comme homme de ville, pourroient ſe faire voir en tous lieux avec la Redingotte crottée, & les femmes, d'un état à porter des Capottes, dégoûtantes de pluie. La Redingotte eſt une eſpece de Hongreline ou de Manteau plus étroit, mais ayant des manches larges, dont les Anglois ont autrefois tiré la mode de France.

Car il n'y a pas cinquante ans que nos cochers

&

& nos laquais en portoient encore, nous l'avons enſuite repris de ces mêmes Anglois qui nous ont donné le ton ſur la Redingotte, comme ſur bien d'autres choſes, & l'on a vu pouſſer en France la délicateſſe au point de ne pas trouver bien faite toute Redingotte qui n'étoit pas faite à Londres.

SUPPLÉMENT.

Le Manteau étoit appellé chez les Hébreux *Galom*, *Takerik*, *Phatil*, *Meïl*, *Maataphot*, au pl. *Maathé*; *Ketonet*, &c. chez les Chaldéens & Syriens, *Kittin*, *Meil*, *Meïlo* & *Kittouno*; *Koutino*, *Martouto*, *Schouſchipho*, *Talekeſcheto* & *Talekouſcheto*, & enfin *Redido*. Ce dernier mot ſignifie auſſi une cape de femme que les Grecs appellent καλύπτρα; les Chaldéens lui donnoient encore le nom de *Sarebolim* qui revient au grec χλαμύδες. Quoique l'Arabie ſoit un Pays fort ſec & chaud, les Arabes ne laiſſent pas d'avoir pluſieurs mots [illegible] exprimer celui de Manteau, tels que *Rida* [illegible] ou *Ridaouan* & *Ritaf*. Les Ethiopiens [illegible] moins, parce que les Manteaux étoient [illegible] moins en uſage chez eux, ou peut-êtr[illegible] la langue égyptienne eſt moins riche [illegible] arabe. Cependant ils s'en ſervoient [illegible] ſans en ont à-peu-près [illegible]ant que [illegible] Syriens qui ont infini[illegible] tiré de [illegible] ont gouverné long- [illegible], & [illegible] preſque tous leurs [illegible] juriſprudence & de [illegible] une grande partie [illegible]

terme grec χιτὼν ou χιθὼν comme l'écrivoient les Ioniens, à moins qu'on ne veuille faire venir le mot grec de l'hébreu *Ketonet*. On objectera peut-être que le mot χιτὼν se prend assez souvent pour une chemise ou pour un vêtement de dessous. Témoin ce bel endroit du II livre de l'Iliade, où le sage Ulysse menace l'insensé Thersite de lui ôter tous ses habits & même sa chemise, φίλα εἵματα κλαῖναν τε ἥδε χιτώνα & de lui découvrir, devant l'assemblée des Grecs, ce que l'on doit cacher. Menace qu'il n'effectua pas par bonheur, & qu'il commua en quelques coups de sceptre (ou de bâton) effectifs, qui firent rire tous les Grecs, à l'exception du malheureux Thersite qui en pleura à chaudes larmes.

Mais le mot de χαλκοχίτων qui se trouve dans le même chant, & qui signifie une cuirasse, fait voir qu'il se prend aussi pour un habillement de dessus, & le mot de χιτὼν se trouve pris dans bien des sens différens dans Démosthènes, Plutarque, Théophraste, Orphée, Hésychius, Eustate & Athenée. Mais tous ces sens rentrent presque toujours dans celui de Manteau.

Les Latins appelloient le Manteau *Pallium*, mot qui ne vient ni de celui de *Pellis*, ni de celui de *Palam*, parce que le Manteau est un habillement très-visible; ni même du grec παλλειν, secouer, remuer, agiter; ce qui convient cependant assez

aux Manteaux qu'on traite à-peu-près de la sorte; le mot de *Pallium* vient du mot hébreu *Pala* ou *Phala*, cacher, couvrir, être couvert, être caché; d'où les Chaldéens & les Syriens ont tiré les termes de *Peleto*, *Pileato*, qui signifient une parabole, une énigme, une chose dont le sens est caché, est inintelligible ou fort obscur, ce qui pourroit se dire de la plupart de nos poésies modernes.

On pourroit rappeller à ce même mot *Pala*, ceux de *Palais* & *Pallier* en notre langue. C'est en effet au Palais & dans les Palais plus qu'en aucun lieu du monde que la vérité & la vertu sont le plus cachées, & que l'imposture & le vice sont palliés davantage, & couverts de prétextes spécieux qui leur servent comme de Manteaux.

Les Grecs, outre les mots rapportés ci-dessus, en avoient encore plusieurs pour exprimer celui de Manteau, tels sont ceux de τριβών, venant de τριβω, user, frotter, & de περίβλημα, venant de περιβάλλω, environner, ceindre, couvrir, &c. ἱμάτιον, μαντιον, ἀμφίεσμα, &c. Les Grecs de nos jours l'appellent φερραιόλο, mot pris de l'italien, & φερεντζος; Μὲ τὴν ἀφορμην signifie chez eux sous le Manteau, sous prétexte.

Les Espagnols lui donnent le nom d'*Herrervelo* qui revient à-peu-près à celui de φερραϊόλο. Un Espagnol ne sort guere sans *Capa* ou sans *Manteo*.

Enfin, pour en venir à notre langue, le mot

de Manteau, ou de Mantel comme on disoit autrefois, paroît d'abord venir du celtique Mantel, qui est resté dans l'allemand, dans l'anglois & dans presque toutes les langues du nord; ou peut-être de *Muttul* ou *Mottul* en saxon; cependant on doit le faire venir aussi de l'orient, & même du fond de l'Arabie. *Mana*, chez les Arabes, signifie donner, *Minat*, signifie don & présent. Et personne n'ignore que dieu fit présent à nos premiers pères, au sortir du paradis terrestre, de Manteaux pour les couvrir & pour les préserver du froid & des injures de l'air. Ainsi la divinité elle-même a fait les premiers Manteaux, & c'est la première chose qu'elle ait faite depuis la création de l'homme. Les tabliers, au contraire, quoique un peu plus anciens, ne sont que d'invention humaine. C'est sans doute cette considération qui a fait prendre aux tailleurs, pour leur fête, celle de la Trinité.

Quant à la lettre *L* qui se trouve à la fin du mot de *Manuel* ou *Mantello*, on peut fort bien la prendre pour un diminutif du mot arabe *Alla*, dieu. Ainsi Mantel vient directement de l'arabe *Minat illa*, présent de dieu. Le changement ou le retranchement des voyelles ne fera aucune difficulté à ceux qui sont au fait des langues orientales, & qui savent par conséquent, combien les points voyelles y éprouvent de vicissitudes & de changemens, ce qui

ne ſauroit manquer d'être infiniment commode aux faiſeurs d'étymologie.

Tout ce que l'on ſait de la forme des Manteaux des anciens, (1) c'eſt qu'il y en avoit de carrés, tels que celui de la ſorcière de Pétrone; de pentagones, d'hexagones, de couſus & de non couſus. Ce ſont de grandes queſtions, ainſi que celles qu'on peut faire ſur le Manteau des prophetes, que les faux-prophetes imitoient au mieux, faute de pouvoir imiter le reſte.

A ce ſujet je rapporterai quelque choſe de ſingulier, touchant les Manteaux de Mahomet; il n'eſt pas fait mention de Manteau dans l'Alcoran, quoiqu'il y ſoit parlé aſſez ſouvent des dépouilles: ce qu'il y a de certain au moins, c'eſt qu'il n'y a pas de Surate qui en porte le nom.

Mais en récompenſe, les hiſtoriens de la vie de Mahomet, parlent de deux Manteaux de ce faux-prophete, qui devinrent auſſi fameux chez ces peuples, que l'oriflamme de S. Denis parmi nous. Le premier de ces Manteaux devint célebre à l'occaſion ſuivante.

Un certain Caab', poëte, (2) qui étoit un des proſcrits dont on devoit verſer le ſang à la

(1) V. Laz. Baiſius & Oct. Ferrarius de re veſtiaria, & alii.

(2) Gagnier, vie de Mahomet t. 2, p. 208.

priſe de la ville de la Mecque, vint trouver un jour Mahomet, lorſqu'il étoit dans la moſquée, & après avoir fait ſa profeſſion muſulmaniſte, il ſe mit à chanter les louanges de Mahomet en vers pompeux, ce qui fit tant de plaiſir au prophete, que tirant ſon Manteau de deſſus ſes épaules, il le jetta ſur celles de Caab, comme le prix de ſa poéſie & de ſa foi. Caab garda précieuſement ce Manteau juſqu'à ſa mort. De ſon vivant le Calife Moavie lui en offrit dix mille drachmes, Abulfeda dit quarante mille drachmes. Quand il fut mort, le même Moavie envoya ſon corps à ſes héritiers avec vingt mille drachmes, & il reçut d'eux le Manteau. Enfin, ce Manteau dans la ſuite ne ſervit plus qu'aux Califes dans les jours ſolemnels juſqu'à Moſſafeim-Billah, le dernier qui fut tué par Trolagu, & le Manteau & le bâton du prophete furent brûlés, & les cendres en furent jettées dans le Tigre. Voilà en abrégé ce qui concerne le premier Manteau du prophete.

Quand au ſecond, il en fit préſent aux habitans d'Ayla au tems de la guerre de Tabuc. Les hiſtoriens rapportent que ce Manteau revint en la poſſeſſion des Califes dans la ſuite, qu'Abulabbas Al-Saſſah, le racheta d'eux pour la ſomme de trois mille dinars.

Ahmet Ben Joſeph, croit que c'eſt le Manteau qui fut en la poſſeſſion des Sultans Ottomans,

celui-là même qu'ils poſſedent encore aujourd'hui, (1) & dont la jouiſſance leur procure de grandes bénédictions : il rend la ſanté aux malades, lorſqu'on leur donne à boire de l'eau dans laquelle il a trempé. Jugez ſi ce Manteau eſt précieux !

Auſſi ſultan Murad Kan, fils de Selim Kan, l'enferma-t-il dans une caſſette d'or dû poids de cent mille ducats, qu'il fit faire exprès.

Enfin le Manteau de Mahomet (2) avoit ſix coudées de long, ſur trois & un empan de large; & Mahomet fut enſeveli dans ſon Manteau.

On trouve dans Pétrone des Manteaux qui ſervoient à eſſuyer Trimalcion dans le bain. (3) Ces Manteaux étoient d'une laine très-fine. Il eſt fait mention dans ce même auteur d'un vieux Manteau où l'on avoit couſu beaucoup de pieces d'or.

Eraſme nous apprend dans un de ſes adages, que la tunique eſt plus proche que le Manteau, ce qui marque la différence qu'il faut faire des amis.

La toge, quoique différente du Manteau, faiſoit une partie de ſes fonctions : tout le monde en portoit, excepté les criminels condamnés & les exilés, au rapport du ſavant Alexander ab Alexandro. (4)

(1) Gagnier, t. 2, p. 223.
(2) Gagnier, ib., p. 362.
(3) Gagnier, ib., p. 387.
(4) Gen. Dier. L. 5.

Je ne m'étonne plus ſi Ovide ſe plaignoit ſi fort du froid dans le pays de ſon exil, qui étoit cependant auſſi tempéré que le nôtre.

Le ſieur de Sigognes a fait une piece intitulée: ode ſur le Manteau d'un courtiſan. Il avoit uſé trente doublures ſelon le poëte, ce qui prouve qu'il étoit de l'antiquité la plus reculée. Cette piece ſe trouve dans le II vol. du cabinet ſatyrique.

Le ſieur de Provins avoit, au rapport de Regnier, ſatyre 14:

A ſon grand balandran changé ſon Manteau court.

Ce ſieur de Provins n'étoit pas des plus ſages de ſon ſiecle. Le balandran étoit une eſpece de Manteau que portoient les gens de guerre.

Ajoutez au proverbe, Rognonet d'un Manteau ne fit qu'un bonnet; encore fut-il trop petit: ce qui eſt bien à remarquer.

La regle de S. Benoît n'ordonne pas à beaucoup près de porter de ſi petits ni de ſi mauvais Manteaux, elle recommande au contraire que les Manteaux de voyage des religieux ſoient d'une étoffe un peu plus épaiſſe & plus forte que celle des habits des moines, afin de mieux réſiſter à la pluie & au froid.

Je ne ſaurois quitter les Manteaux ſans rapporter un article important du gloſſaire du droit françois, par

M. Euſebe de Laurière, Paris, Guignard, 1704; in-4°. t. 2, pag. 92. » DROIT DE MANTEAUX pour » lequel appartient la ſomme de 10 liv. par cha- » cun an, à chacun ſecrétaire de la maiſon & » couronne de France, qui eſt gagé ſelon l'édit » du roi Henri II, de l'an 1554; comme auſſi les » conſeillers de parlement prenoient gages & Man- » teaux accoutumés, & dont eſt fait mention » par une ordonnance du roi Charles VI, de l'an » 1388; & encore de préſent les conſeillers d'é- » gliſe en parlement, ont ce droit de Man- » teaux ».

Voyez encore ſur les Manteaux les gloſſaires de du Cange, *med, & infimæ græcit. & latinatis* aux mots grecs & latins qui ſe trouvent dans ce ſupplément, & dans l'extrait des dictionnaires.

terme grec χιτὼν ou χιθὼν comme l'écrivoient les Ioniens, à moins qu'on ne veuille faire venir le mot grec de l'hébreu *Ketonet*. On objectera peut-être que le mot χιτὼν ſe prend aſſez ſouvent pour une chemiſe ou pour un vêtement de deſſous. Témoin ce bel endroit du II livre de l'Iliade, où le ſage Ulyſſe menace l'inſenſé Therſite de lui ôter tous ſes habits & même ſa chemiſe, φίλα εἵματα χλαῖναν τε αὐτὸς χιτῶνα & de lui découvrir, devant l'aſſemblée des Grecs, ce que l'on doit cacher. Menace qu'il n'effectua pas par bonheur, & qu'il commua en quelques coups de ſceptre (ou de bâton) effectifs, qui firent rire tous les Grecs, à l'exception du malheureux Therſite qui en pleura à chaudes larmes.

Mais le mot de χαλκοχίτων qui ſe trouve dans le même chant, & qui ſignifie une cuiraſſe, fait voir qu'il ſe prend auſſi pour un habillement de deſſus, & le mot de χιτὼν ſe trouve pris dans bien des ſens différens dans Démoſthènes, Plutarque, Théophraſte, Orphée, Héſychius, Euſtate & Athenée. Mais tous ces ſens rentrent preſque toujours dans celui de Manteau.

Les Latins appelloient le Manteau *Pallium*, mot qui ne vient ni de celui de *Pellis*, ni de celui de *Palam*, parce que le Manteau eſt un habillement très-viſible; ni même du grec πάλλειν, ſecouer, remuer, agiter; ce qui convient cependant aſſez

aux Manteaux qu'on traite à-peu-près de la ſorte; le mot de *Pallium* vient du mot hébreu *Pala* ou *Phala*, cacher, couvrir, être couvert, être caché; d'où les Chaldéens & les Syriens ont tiré les termes de *Peleto*, *Pileato*, qui ſignifient une parabole, une énigme, une choſe dont le ſens eſt caché, eſt inintelligible ou fort obſcur, ce qui pourroit ſe dire de la plupart de nos poéſies modernes.

On pourroit rappeller à ce même mot *Pala*, ceux de *Palais* & *Pallier* en notre langue. C'eſt en effet au Palais & dans les Palais plus qu'en aucun lieu du monde que la vérité & la vertu ſont le plus cachées, & que l'impoſture & le vice ſont palliés davantage, & couverts de prétextes ſpécieux qui leur ſervent comme de Manteaux.

Les Grecs, outre les mots rapportés ci-deſſus, en avoient encore pluſieurs pour exprimer celui de Manteau, tels ſont ceux de τριβών, venant de τριβω, uſer, frotter, & de περίβλημα, venant de περιβάλλω, environner, ceindre, couvrir, &c. ἱμάτιον, μαντιον, ἀμφίεσμα, &c. Les Grecs de nos jours l'appellent φερμαϊόλο, mot pris de l'italien, & φερεντζες; Μὲ τὴν ἀφορμην ſignifie chez eux ſous le Manteau, ſous prétexte.

Les Eſpagnols lui donnent le nom d'*Herreruelo* qui revient à-peu-près à celui de φερμαϊόλο. Un Eſpagnol ne ſort guère ſans *Capa* ou ſans *Manteo*.

Enfin, pour en venir à notre langue, le mot

moderne & du XIV ſiecle. C'eſt un in-fol. ſur vélin, à deux colonnes, qui contient le roman de Floiremont, & celui du court Mantel, tous deux en vers, quoique les vers y ſoient écrits de ſuite comme de la proſe.

Le titre de Manteau mal taillé eſt ſans doute plus exact que celui de court Mantel. Pour juſtifier celui-ci, il faudroit que le Manteau n'eût point eu d'autre effet que de ſe raccourcir ; mais le Manteau devenoit trop court ou trop long, à proportion que celles qui l'eſſayoient, étoient plus ou moins coupables.

» La fée (1) fiſt ou drap une oeuvre
» Qui les fauces dames deceuvre.
» Ja dame qui l'ait afublé
» S'ele a de riens meſerré
» Vers ſon ſeignor, ſe ele l'a
» Li Mantiaus bien ne li ſerra :
» Et des pucelles autre ſi,
» Cele qui vers ſon bon ami
» Aura meſpris à nul endroit,
» Ja puis ne lui ſera adroit,
» Qu'il ne ſoit trop cors ou trop long.

On lit dans l'autrre manuſcrit un *oure*, *autreſſi*,

(1) Vers 201 du N°. 7615.

&c. *meffait* au lieu de *meſpris* ; le dernier vers eſt ainſi,

» Qu'il ne ſoit trop lons ou trop cors.

Ce qui peut ſervir à prouver que le court Mantel du N°. 7615 a été corrigé ou changé en pluſieurs endroits dans le N°. 6973, par rapport au langage, aux expreſſions, aux rimes ; on y trouve même de la variété & des additions dans les faits & dans les circonſtances.

Mais quoique le N°. 6973 ſoit plus ample, (1) il y a cependant pluſieurs omiſſions qu'on ne doit vraiſemblablement reprocher qu'au copiſte. Quelle raiſon auroit-on pu avoir de ſupprimer après ce vers,

» Si les mena au rene ſeoir. (2)

les raiſons de conſolation que le N°. 7615 donne aux chevaliers dans leur malheur ?

» Mais auques les reconfortoit,
» Ce que li uns ne pooit mie
» Dire de l'autre vilenie

(1) Il contient 736 vers, & l'autre n'en a que 664.
(2) Vers 610 qui revient au vers 480 du N°. 7615.

» Que li même n'y partiſt.
» . . . . . .
» Moult ne ſont mal parti li gas,
» Quand chacuns en porte ſon fais
» . . . . . .
» Si vous doit ſe reconforter,
» Ne l'un l'autre ne peut moquer.

Dans un autre endroit, le vers,

» Si ſe vont as oſtels couchier.

eſt ſuivi de ceux-ci,

» Sors les tables ſont li ſablier,
» Et li doublier, & li coutel,

Par où l'on voit que l'emploi du tems n'eſt point indiqué, depuis l'heure où l'on va ſe *couchier* le ſamedi, juſqu'à celle ou le lendemain, (1) après que le roi & la reine eurent entendu le ſervice, d'un côté l'on prépare les tables pour le dîner du roi, tandis que la reine ſe retire

» En ſa chambre encourtinée,
» Les pucelles toutes o li;

(1) Suivant le N°. 7615.

Le manuſcrit du court Mantel, N°. 7615, n'eſt pas plus exempt d'imperfections. *Keus* propoſe à *ſa mie d'afubler le Manteau*, elle s'en défend par ces vers;

» Et la demoiſelle li dit, (1)
» Sire, fait-elle, cil vous pleuſt,
» Je vouſiſe que autre l'euſt
» Afublé premierement;
» Que j'en voy, loians plus de cent
» Dont chacune a ſi grant bonté;
» Ne quier faucer lor loyauté,
» Ne nulle ne l'oſe ſaiſir,
» Si nes voloye dementir.

Malgré ſa réſiſtance elle eſſaya le Manteau; mais l'eſſai qu'elle en fit & l'effet qu'il produiſit ne ſont pas marqués; le vers qui ſuit immédiatement commence le détail d'une autre épreuve.

» Li rois priſt par la dextre main
» La mie monſeignor Yvain.

C'eſt peut-être auſſi le copiſte qu'il faut accuſer de ce que, dans ce manuſcrit, il n'y a que la reine

(1) Vers 388 & ſuivans.

reine, la mie à Hector, celle à Keus, celle à Perceval qui ſoient citées pour avoir fait l'eſſai fatal du Manteau. Dans le manuſcrit, N°. 6973, la reine, la mie à Hector, celle à Keus, nommée Androete, celle à Gauvain, celle à Perceval, celle à Agravain, celle à Yvain, enfin celle à Ydier, ſont convaincues ſucceſſivement d'avoir trahi plus ou moins leurs engagemens.

Si dans celui de la fin du XIII ſiecle, Gauvain & Yvain ſont envoyés ſeuls par Artus pour aller chercher la reine & les dames; dans l'autre, l'on trouve Keus le ſénéchal joint aux premiers; on juge aiſément par les vers mêmes que c'eſt une correction dont il ſeroit, à la vérité, inutile de chercher, & peut-être difficile de pénétrer les raiſons.

» Gauvain alez y errament, (1)
» Entre vous Yvain ou toi.
» . . . . . .
» Gauvains allez-y erramment, (2)
» Et Keus, & Yvain, treſtuit troi.

Il y a beoucoup d'autres différences aſſez conſidérables; mais je me bornerai à comparer le N°. 7980, avec celui des deux contes en vers,

(1) Vers 230 du N°. 7615.
(2) Vers 198 du N°. 6973.

d'après lequel le conte en proſe a été plus particulièrement copié : c'eſt le N°. 6973. Encore ne rapporterai-je que les changemens qui méritent le plus d'attention, ſans m'arrêter à ceux que le langage des ſiecles différens a pu ou dû produire. Un *valles* ou *vallet* eſt remplacé par le terme de *jeune gentilhomme* & de *meſſager* ; le mot *malle* ſupplée à celui d'*aumônière* ; ce ſeroit un gloſſaire qu'il faudroit faire à cet égard, & je ne me ſens pas le courage de l'entreprendre.

Je me reſtreins donc à quelques obſervations.

1°. On ne trouve point, dans le manuſcrit en vers, l'envoi *à la demoiſelle ſa couſine ſa mie* ; le poëte entre d'abord en matière :

» D'une aventure qui avint
» A la cor le roi qui tint
» Bretaigne & Angleterre quitte,
» Si come (com) ge l'ay trovée eſcripte,
» Vous en dirai la vérité.
» A la penthecoſte, en eſté,
» Tint li rois Artus cort plenière.
» Onques rois, en nulle maniere
» Nule ſi riche cort ne tint.
» De maint lontaing pays y vint
» Maint roi, & maint duc, & maint conte
» Si comme (com') l'eſtoire nous raconte.

La fin eſt auſſi différente.

» Et quant li mangiers fut feni, (1)
» Caradoς a le congié pris.
» Si s'en alla en ſon pays
» Liez, joyans o lui ſa mie;
» En Gales en une abaye
» Miſtent eſtoyer le beau Mantel
» Qui or eſt trouvez de nouvel.
» Li romans faut; vees cy la fin,
» Or vous dovez boire du vin.

EXPLICIT.

2°. Dans le N°. 6973 on chercheroit en vain la deſcription de la malle qu'apporta le meſſager, & celle du Manteau qui étoit enfermé dans cette malle; il y eſt dit ſimplement,

» Li valles priſt une aumoniere, (2)
» Si en a hors trait un Mantel.

Et plus bas,

» Li dras eſt d'un vermeil famiſt. (3)

Le N°. 7980 eſt plus circonſtancié; la malle y

(1) Vers 718.
(2) Vers 160.
(3) Vers 222.

eſt de fin velours cramoiſi, &c. le Manteau d'un riche pourpre tout *battu à or*, &c.

3°. Dans le premier, on ne lit point le nom de la reine, ni celui du lieu où ſe paſſe l'aventure. On les apprend dans le ſecond. Genievre, Kamalot ſont nommés. Cette ville de Kamalot, ſi connue par les romans de la table-ronde, n'eſt point une ville imaginaire, inventée par nos anciens romanciers. Camden en indique la poſition dans la province appellée aujourd'hui Sommerſet. *IVELLUS, vulgò IVELL qui oritur inter Durotriges, & quàm primùm Somerſettenſem, agrum ingreditur, EVELL forum frequens ſuo nomine donat, rivulumque recipit, ad quem CAMALET mons aclivis & aſcenſu difficilis.... Incolæ ARTHURI palatium dicunt.* (1)

4°. L'ordre dans lequel les épreuves ſe font, n'eſt pas le même dans les deux manuſcrits. Dans celui qui eſt en vers, la mie à Perceval qui ſuccede à la mie à Gauvain, eſt ſuivie de la mie à Agravain, & enſuite de la mie à Yvain. Si dans le conte en proſe la mie à Gauvain fait auſſi l'eſſai la première, la mie à Yvain vient après & avant celle à Perceval, & il n'eſt pas queſtion de la mie à Agravain. De plus, l'effet du Manteau, dans la forme

(1) Camd. Britan. fol. 135. Lond. 1600, in-4°. pag. 187.

qu'il prend pour s'accourcir ou pour s'allonger, n'eſt pas le même par rapport aux perſonnes.

Hazardons une conjecture ſur la ſuppreſſion de ce qui concerne la mie à Agravain; il n'y a que ces dix vers dans l'original.

» La mie Agravain l'orguillor (1)
» Qui étoit tant contrallior
» L'afubla par fort aventure;
» Ne li vint pas à la ceinture:
» Or li dit Keu tout en riant,
» Deu ſi bon mantel à enfant!
» Par le col prent li & ſa mie:
» Or vous baiſez par compagnie,
» Que bien vous eſtes éprovées
» Plus bas que l'oil fuſtes hurtées.

On a pu lire dans le manuſcrit la mie à Gauvain; en ce cas, l'auteur en proſe auroit eu raiſon de ne la point faire reparoître, puiſqu'elle avoit déja eſſayé le manteau; mais il auroit dû peut-être corriger le manuſcrit même, & ſubſtituer le mot Agravain. Le ſurnom d'*orgueillor*, qui caractériſe ce chevalier dans tous les romans de la table-ronde, paroît l'indiquer.

Il me reſte à remarquer que l'auteur-poëte ne

(1) Vers 473 & ſuivans.

donne aucunes vues à la pucelle qui avoit envoyé porter le mantel à la cour du roi Artus. L'auteur en proſe ſuppoſe que la fée Morgain, auſſi envieuſe de la beauté de Genievre, que jalouſe de meſſire Lancelot du lac, qui la mépriſoit, & qui aimoit la reine, avoit enchanté & envoyé ce manteau, dans l'eſpérance que la reine, devenant ſuſpecte par l'eſſai qu'elle en feroit, Artus, en ſe vengeant d'une femme infidelle, la vengeroit d'une rivale odieuſe. Ces motifs ſont fondés ſur ce qu'on lit dans Triſtan, dans Lancelot du lac, des amours de Genievre & de Lancelot, de la jalouſie de la fée, & de la perſécution qu'éprouvèrent ces deux amans de la part de Morgain.

J'ajouterai, par rapport à ce qui fait le fond de l'ouvrage, que ce n'eſt qu'un traveſtiſſement de la coupe enchantée, conte que l'Arioſte a rendu ſi célebre, que La Fontaine a mis en vers, & dont il a compoſé depuis une comédie en proſe, qui parut ſous le nom du comédien Champmêlé. L'idée de la coupe enchantée eſt ſans doute plus ancienne que l'Arioſte. Elle eſt probablement l'original du court Mantel & du Manteau mal taillé.

Pour éclaircir ces faits, il ſuffira de joindre ici un extrait du roman de Triſtan. Ce roman a été compoſé dans le XII ſiecle. L'auteur qui ne s'annonce que comme traducteur, ſe nomme dans une eſpece de prologue qui ſe trouve au commencement

de pluſieurs manuſcrits de cet ouvrage. « Je, » *dit-il*, chevalier & ſire du chaſtel du Gat, voi- » ſins prochains de Salesbieres, comme chevalier » amoureux, emprens à translater de latin en » françois une partie de celle hiſtoire (du S. » Graal), non mie pour ce que je ſache gram- » ment françois, ains appartient plus de ma lan- » gue & ma pallure à la maniere d'Engleterre, » que à celle de France, comme cil qui fu en » Engleterre nes, mais telle eſt ma volonté, & » mon propoſement que je, en langue françoiſe, » le translaterai au mieux que je pourrai.... Et » ferai aſſavoir ce que le latin deviſe de l'hiſtoire » de Triſtan. » Il ne compoſa qu'une partie de cette hiſtoire qui fut continuée par Hélie de Bourron.

C'eſt dans la première partie de ce roman que l'on apprend (1) que Morgain envoya, par une damoyſelle accompagnée d'un chevalier & d'un écuyer, un cor d'yvoire à la cour du roi Artus. Morgain l'envoyoit par les mêmes motifs que l'auteur du Manteau mal taillé lui ſuppoſe à l'occaſion du Manteau ; » C'étoit, *dit l'auteur de Triſtan*, » pour (qu'Artus pût) conoiſtre toutes les bonnes » dames de ſa court, & ſi la roine avoit jeu avec » un autre chevalier, le ſauroit ſon mari par le » cor. On le faiſoit remplir de vin, & on le don-

(1) Fol. 63 & ſuiv. Pariſ. in-fol. Gott. Ant. Verard.

» noit aux dames à boire; celle qui ſon ſeigneur » avoit fauſſé, ne y pouvoit boire que le vin ne » répandît ſur elle; & celle qui ne l'aura pas » fauſſé, y pouvoit boire ſans répandre. »

Il ſeroit inutile d'inſiſter ſur le rapport qui ſe trouve entre le cor & le Manteau : il ne ſeroit pas plus néceſſaire de raconter l'effet que le cor produiſit. L'épreuve ne s'en fit pas à la cour du roi Artus, mais à celle de Marc, roi de Cornouaille, & la haîne de Morgain contre Genievre & Lancelot ne penſa être funeſte qu'à Triſtan & à ſon amante la reine Yſeult, femme du roi Marc.

Fin des Manteaux.

LE

POT-POURRI,

OUVRAGE NOUVEAU

DE

CES DAMES

ET

DE CES MESSIEURS.

AVERTISSEMENT.

Imprimé en tête de l'édition de 1748.

Le public paroît fatigué de brochures ; cependant il demande des nouveautés : pour me ſoumettre à ſon goût, je lui donne en un volume ce que j'aurois pu mettre en quatre parties ſéparées ; ces pieces étant de différens genres & de différens auteurs, le titre de Pot-Pourri m'a paru convenir à ce recueil. En effet, la ſociété n'eſt qu'un Pot-Pourri perpétuel ; on queſtionne, on ne répond point ; on raiſonne, on n'agit guère ; on n'entend que des propos ſans idées, & l'on ne voit que des idées ſans liaiſon ; les principes ne ſemblent faits que pour préparer des inconſéquences ; les têtes ſont légères, les ſentimens ſont rares, les foibleſſes ſont fréquentes, & pour peu qu'on réfléchiſſe ſur ce que l'on ſent, ſur ce que l'on penſe & ſur ce que l'on fait, il n'eſt preſque perſonne qui ne ſoit obligé

de ſe reconnoître pour un vrai Pot-Pourri. Voilà ce qui m'a déterminé à donner un titre ſi moral à un recueil d'ouvrages aussi graves. Je n'en connois point les auteurs ; tout ce que je demande, c'eſt d'en connoître les lecteurs : ſi les uns m'ont trompé, je ne puis m'en dédommager qu'en attrapant les autres.

APHRANOR
ET
BELLANIRE.

Histoire tirée des Annales du Pérou.

L'INÉGALITÉ, les caprices, les graces, les talens, l'eſprit, la beauté, tout eſt de mode, excepté l'amour véritable. Cependant, on n'a jamais tant fréquenté ſon temple, mais on ne l'y trouve plus, & l'on ne s'en amuſe pas moins; on traite ce dieu comme beaucoup d'honnêtes-gens, chez qui on ne ſe divertit jamais plus, que lorſqu'ils n'y ſont pas.

Autrefois, (car par malheur pour moi je ſuis un homme d'autrefois, & l'on ne m'en eſtime pas plus) autrefois donc, on n'alloit dans ce temple qu'en ſecret, & avec la plus grande circonſpec-

tion, à préſent on y va avec des flambeaux. La première fois que ce dieu s'en apperçut, il diſputa avec le ſien, & ne laiſſa que ſon bandeau; la fantaiſie s'en empara, ſe plaça à la porte, & depuis ce tems elle le met ſur les yeux de tous ceux qui ſe préſentent pour entrer. On croit ſans doute que Bellanire voulut y faire un petit voyage; elle n'auroit pu en être tentée que par un mouvement de curioſité : or, je ne ſens pas ce qu'il y a de ſi curieux à voir dans un temple où l'on a toujours les yeux bandés. La ſuite nous apprendra ſi la princeſſe penſoit comme moi.

Elle paſſoit pour être fille d'Orizalchus, grand Inca du Pérou : mais je n'en répondrois pas; car il étoit, dit-on, fort jaloux d'un certain Muzilanor, qui étoit pourtant monſieur ſon frère, & de plus, grand-prêtre du ſoleil.

La reine Zélénide étoit fort dévote, elle étoit preſque toujours au temple; on prétendoit que c'étoit pour le prêtre, moi, qui ai l'eſprit bien-fait, je penſe que c'étoit pour le dieu. En tout cas, ſi Muzilanor étoit le père de la princeſſe, je ne crois pas que cela vaille un errata; qui ſait même ſi on ne s'y tromperoit pas encore, & ſi Bellanire n'étoit pas, comme tant d'autres, un ouvrage de ſociété?

Il eſt certain qu'elle avoit de beaux traits, mais on pouvoit dire en la voyant : voilà le nez de

celui-ci, voilà la bouche de celui-là, voilà le tour du visage de monsieur un tel, voilà le menton de monsieur son cousin ; en un mot, elle avoit un visage qui paroissoit appartenir à quatre ou cinq personnes, excepté à monsieur son père l'inca.

Son caractère paroissoit être comme sa figure, un composé de quatre ou cinq caractères contradictoires, ce qui faisoit une fort belle & fort maussade créature.

De son côté, Muzilanor avoit un fils nommé Aphranor, qui ne lui appartenoit peut-être pas plus que Bellanire à Orizalchus. Cependant, les présomptions parloient en sa faveur, il étoit vain, dissimulé, impertinent, intéressé ; en un mot, il sentoit le prêtre. Après que ces deux bons sujets-là eurent été quinze ans, l'un, entre les mains de Muzilanor, & l'autre, entre les mains de Zélénide, ils s'apperçurent tous deux que leur talent n'étoit pas d'élever des enfans, ils voulurent réparer la sottise de leur éducation. Muzilanor crut y réussir en confiant la jeunesse d'Aphranor à un salamandre de ses amis, nommé Telmais ; & Zélénide, en confiant celle de Bellanire à une sylphide, qui avoit beaucoup fréquenté les hommes, & qui avoit été trop souvent trompée pour ne pas instruire une fille à devenir trompeuse.

Le projet de l'inca étoit de marier sa prétendue fille à son prétendu neveu. On consulta l'oracle

ſur cette alliance ; l'oracle répondit qu'il étoit impraticable, à moins qu'on ne vît arriver trois choſes qui paroiſſoient impoſſibles ; la première eſt, qu'Aphranor ceſſât d'être un ſot ; la ſeconde, qu'une princeſſe abominablement laide devînt auſſi belle que Bellanire ; & la troiſième, que Bellanire & Aphranor ſe rencontraſſent dans le temple de l'amour vrai. Ce dernier article me paroît aiſé, dit auſſi-tôt l'inca, il n'y a qu'à les envoyer tout-à-l'heure dans ce temple. En ſavez-vous les chemins? répliqua la reine. Qui? moi, madame? reprit Orizalchus ; je ſuis fait pour entretenir les chemins, mais je ne ſuis pas obligé de les ſavoir ; je me ſouviens ſeulement que vous voulûtes autrefois m'y conduire, mais vous m'égarâtes ; il eſt vrai, à ce qu'on m'a dit depuis, que je revins chez moi tout ſeul avec ma courte honte : mais je ſuis bien ſot, continua-t-il, de ne pas demander à Telmais où eſt ce temple. Il eſt bien loin, répondit Telmais. Sans doute, dit la reine à la ſylphide, vous ſavez où il eſt ſitué? Il eſt bien près, répliqua-t-elle. Oh! il eſt bien près, il eſt bien loin, s'écria la reine ; accordez-vous donc tous deux. Pour moi, dit Orizalchus, je ſuis de l'avis du ſalamandre, je penſe qu'il eſt bien loin. C'eſt, répartit Telmais, parce que vous l'avez cru ſi loin que vous n'y êtes pas arrivé. Eh bien! reprit la reine, n'avois-je pas raiſon de dire qu'il étoit bien près? C'eſt préciſément,

ciſément, dit la ſylphide, parce que vous l'avez jugé ſi près, que vous n'avez jamais pu ſe trouver. En vérité, pourſuivit Zélénide d'un air irrité, je ne vous conçois pas, vous vous contredites dans le même moment, vous êtes de trop beaux eſprits pour moi.

Nous nous entendons bien, reprit la ſylphide; le temple de l'amour vrai eſt bien près des hommes, parce que rien ne les en détourne, leur gloire, leur vanité, leur bonheur ſont leurs guides, leur réputation naît de leur plaiſir, ils vont à ce temple par projet, & non par mode. Les femmes, qui ont tous les préjugés contre elles, vont bien plus lentement, elles doivent toujours faire ſerment de ne jamais y aller; même quand elles ſont en chemin, elles doivent marcher à ſi petites journées, qu'elles s'imaginent ſe promener, & non pas voyager; il faut même, lorſqu'elles ſont arrivées, qu'elles croient être dans le temple de l'éternité, & qu'elles ne s'appercoivent de leur mépriſe, que lorſque la porte du temple eſt fermée.

Ah! s'écria la reine, voilà bien un ſyſtême de ſylphide; pour moi, je vous avoue que la promenade m'a toujours ennuyée à mourir. Et moi, dit l'inca, les voyages à grandes journées m'ont toujours excédé de fatigue. Cela étant, dit le ſalamandre, vous faites bien de nous remettre vos

enfans : tant que vous leur auriez ſervi de guides, ils n'auroient pu jamais ſe rencontrer dans le temple de l'amour vrai. Eh bien ! reprit l'inca, prenez-en donc ſoin, je ne m'en embarraſſe plus; je prévois ſeulement que mon neveu arrivera dans le temple avant deux fois vingt-quatre heures, & deſſéchera d'ennui en y attendant ma fille qui n'y viendra que lorſqu'elle ne pourra plus avoir d'enfans. Et, ce n'eſt pas mon compte, je vous en avertis, car j'aime mieux qu'ils aient des enfans ſans amour, que de l'amour ſans enfans. C'eſt aſſez diſcourir, dit la reine, ils n'ont pas de tems à perdre; ma chère fille, je prends congé de toi, & je te ſouhaite d'heureuſes promenades.

Après de ſi tendres adieux, la ſylphide s'envola dans ſon char avec Bellanire; le ſalamandre dans le ſien avec Aphranor, l'inca alla végéter dans le palais, & la reine alla faire ſa prière dans le temple du ſoleil, où Muzilanor, ſelon ſa coutume, fit tout pour le mieux.

Après qu'Aphranor eut voyagé deux jours dans le char de feu du ſalamandre, ſans en pouvoir tirer un mot, il ne put s'empêcher de lui dire : Monſieur, je vous trouve bien froid, & je trouve votre char bien chaud. Je vous entends, répondit Telmais, ma voiture vous incommode, & ma perſonne vous ennuie; vous attendez peut-être de moi des leçons. Oh ! pour des leçons, reprit

Aphranor, je vous en diſpenſe volontiers ; mais j'attendois du moins de la converſation. Vous vous êtes trompé, dit le ſalamandre, je ſuis très-ſilentieux : J'en ſuis fâché, répliqua Aphranor, car je ſuis très-grand parleur. Conſolez-vous, pourſuivit le ſalamandre, nous ne vivrons pas long-tems enſemble, nous allons bientôt nous quitter. Comment, nous quitter ! répartit Aphranor, vous vous êtes chargé de mon éducation. C'eſt, répondit le ſalamandre, en vous abandonnant à vous-même, que je vais en prendre ſoin ; les avis, les maximes, les préceptes gliſſent preſque toujours ſur un homme de votre âge ; on ne ceſſe d'être un ſot qu'à force de faire des ſottiſes, vous avez toutes les diſpoſitions poſſibles pour vous inſtruire de cette façon. Afin que vous n'y trouviez point d'obſtacles, je vais changer votre figure, & vous en donner une charmante, cela prêtera de la grace à tous vos ridicules ; plus vous ſerez à la mode, plus vous acquerrez de l'expérience en peu de tems ; & pour lors vous vous direz à vous-même ce qu'il ſeroit inutile de vous dire à-préſent. Il le toucha alors de ſa baguette ; Aphranor en perdant ſes traits, ſans perdre ſa façon de penſer, devint le plus joli ſot du monde, & le ſalamandre diſparut à ſes yeux.

Ce prince, en voyant qu'il n'avoit plus ſa figure, réfléchit qu'il feroit auſſi bien de ne pas garder ſon

nom, & réſolut de prendre celui de Zémire. le moment qu'il formoit ce projet, il renc une jeune perſonne qui étoit un prodige de b & de bêtiſe, & qui avoit pour compagne un dige de laideur & d'eſprit. Aphranor l'aborda façon légère, & lui fit avec grace un compli dans lequel il n'y avoit pas l'apparence de ſens. Elle en fut enchantée, & parut raſſe toutes les puiſſances de ſon ame pour répo Oh! pour cela .... monſieur .... vous ave raiſon. Elle a de l'eſprit comme un ange, s' auſſi-tôt Aphranor. La compagne qui croyoit le prince railloit, voulut ſaiſir la converſatio parla avec toute la fineſſe imaginable. Le pri regardant avec dédain, dit à l'autre: Vous a une amie qui me paroît étrangement babillar eſt vrai, répondit-elle, c'eſt la fille d'une de gouvernantes, car je ſuis princeſſe au moin le crois bien, reprit le prince; mais pour bonne perſonne-là, n'a non plus l'air d'êt fille de quelqu'un. Et dites-moi, je vous p peut-on ſavoir où vous allez? Je voyage me former, répondit la princeſſe. Vous vous quez, dit le prince, il faut voyager pour faire voir, vous trouverez toujours des gen vous formeront tant que vous voudrez. Et v ma belle enfant, dit-il au prodige de laideur, eſt votre projet? Monſieur, répondit-elle, je

Vous avez-là une amie, qui me paroît étrangement babillarde !.

dans les pays étrangers chercher à m'établir. Eh bien, répartit le prince, c'eſt un ſervice que vous rendez au vôtre.

La converſation ſe ſoutint quelque tems dans ce goût-là. Je ſuis perſuadé que le lecteur s'imagine que la belle princeſſe étoit Bellanire, & la laide étoit la ſylphide : c'étoit tout le contraire.

La ſylphide ne fut pas plutôt dans ſon char avec Bellanire, qu'elle lui demanda lequel elle aimoit mieux, d'être parfaitement belle, & parfaitement bête, ou complétement laide avec beaucoup d'eſprit. La princeſſe trouva l'alternative embarraſſante, & demanda vingt-quatre heures pour y réfléchir. Le lendemain elle tint ce diſcours à la ſylphide. Madame, il eſt bien joli d'être belle, mais il eſt humiliant d'être bête. Eh bien ! répondit la ſylphide, je vais vous rendre laide. Arrêtez, je vous prie, s'écria Bellanire. Je vois, pourſuivit la ſylphide, que vous vous déterminez pour la beauté ; cela ſuffit ; je vais vous arracher un cheveu, & vous n'aurez pas le ſens-commun. Mais, madame, dit la princeſſe, en l'arrêtant encore, ſi j'ai de l'eſprit, faut-il abſolument que je ſois laide ? Oui, répliqua la ſylphide, ſi vous voulez avoir de l'eſprit comme un ange, il faut que vous ſoyiez laide comme un démon. Mais pourſuivit-elle, ſeriez-vous bien aiſe qu'on vous admirât ? Oui, dit la princeſſe. Il faut donc être belle, reprit la ſylphide.

Mais aimeriez-vous mieux qu'on vous aimât ? Ah! ſans doute, répondit la princeſſe. Il faut donc être laide, dit auſſi-tôt la ſylphide. Vous m'étonnez, répartit la princeſſe. Je vous parle vrai, dit la ſylphide, il n'y a que les laides qui ſont ſures d'être ſincèrement, ſolidement, paſſionnément aimées. Premièrement, on ne leur fait point de déclaration ſans avoir la tête abſolument tournée, ce qui eſt un grand avantage pour une femme, & il n'y a que des gens d'eſprit qui en ſoient amoureux; au lieu qu'il n'y a que des ſots, qui, par ſottiſe & par air, le deviennent d'une belle bête. D'ailleurs, l'habitude des yeux affoiblit également la beauté & la laideur. L'une, devient inſipide quand on la voit ſans plaiſir; l'autre, devient dangereuſe quand on la voit ſans peine.

Je n'avois jamais imaginé, dit la princeſſe, que la laideur fût eſſentielle pour faire une grande paſſion. C'eſt que vous n'avez point d'expérience, répartit la ſylphide; il n'y a rien de ſi heureux pour une femme que d'être laide. Mais je dis laide à l'excès. Quand elle a de l'eſprit, ſa difformité devient un tréſor pour ſon amour-propre. Le premier moment eſt contre elle, j'en conviens, mais les momens qui ſuivent la dédommagent bien. Elle perd la victoire avec ſa figure, qui eſt l'effet du haſard; mais elle la rappelle, la remporte & la fixe par le charme de ſon eſprit, qui eſt un lien

dépendant d'elle-même. Les qualités de ſon cœur, la ſolidité de ſon caractère, la douceur de ſa ſociété, deviennent un bandeau qui cache ſon viſage, & un flambeau qui éclaire ſon mérite.

Oh! je ne balance plus, s'écria Bellanire. Je meurs d'impatience d'être laide; la peinture que vous venez de faire m'en donne une extrême impatience. Madame, je vous prie de me rendre promptement laide, autant qu'on le peut être. Volontiers, dit la ſylphide. Elle lui poſa la main ſur le viſage, marmota quelques paroles, & lui préſenta un miroir, en lui diſant: J'eſpère que vous aurez tout lieu d'être contente. Ah! s'écria Bellanire, avec tranſport; ah, que je vais faire de paſſions! je ſuis abominable. Ainſi ce fut par la plus grande coquetterie, qu'elle ſe détermina à être laide.

Maintenant, dit la ſylphide, je vais prendre la figure que je vous aurois donnée ſi vous aviez voulu être belle, & je feindrai d'être auſſi bête que vous l'auriez été; vous verrez que je ferai beaucoup de conquêtes, & que je ne ferai pas une paſſion.

Ce fut peu de tems après ces changemens, qu'elles rencontrèrent le prince dont je vais reprendre la converſation. La princeſſe le trouvoit fort ſot, & il trouva la princeſſe fort laide. Peut-on ſavoir, lui demanda-t-elle, où vous allez? Où je vais?

répondit-il ; ah ! parbleu, je vais où certainement je ne vous trouverai pas, je vais au temple de l'amour. Comment ! dit la princeſſe, à qui l'eſprit tenoit lieu d'expérience, vous allez au temple de l'amour, de deſſein prémédité ? Sans doute, dit le prince, je prétens devenir amoureux.

Ah ! croyez-moi, dit la princeſſe, on ne le devient que lorſqu'on ne veut pas l'être. Savez-vous bien, reprit le prince, que voilà une déclaration détournée que vous me faites ? mais je ſuis obligé de vous avertir, que toutes vos avances ne vous avanceront de rien. Paſſe pour cette princeſſe ; il n'eſt pas poſſible de la voir ſans l'aimer. Bon ! dit la ſylphide ; comment voulez-vous me perſuader votre amour ? vous ne m'avez pas ſeulement demandé mon nom ? C'eſt un garçon qui ne ſait pas vivre, dit Bellanire. Je vous avoue, répondit le prince, que je n'ai pas oſé prendre cette liberté. Il eſt certain, répliqua Bellanire, que ſi c'eſt une liberté que de demander le nom de quelqu'un, il y en a d'autres qui méritent la préférence ſur celle-là.

Le prince s'approcha alors de la ſylphide, en lui diſant : C'eſt dommage que la fille de votre gouvernante ſoit ſi affreuſe ; elle ne manque pas d'eſprit, mais en vérité elle eſt trop laide, elle abuſe de la permiſſion. Ha, ha, répondit la ſylphide avec un air chagrin, vous ſavez donc qu'on

lui a donné la permiſſion d'être laide ? Le prince la regardant, en hauſſant les épaules, s'approcha de Bellanire ; il faut avouer, lui dit-il, que votre princeſſe eſt au plus belle, mais elle eſt auſſi trop bête. Bellanire lui répondit par de grands éclats de rire. Je ne vois pas, dit le prince, ce qu'il y a là de ſi riſible. Voilà une jolie rencontre que je fais, deux perſonnes, dont il y en a une qu'on n'oſe pas regarder, & l'autre avec qui on ne peut parler. Meſdames, continua-t-il bruſquement, je vous ſouhaite un bon voyage, mais comme je ſuis preſſé de finir le mien, ne trouvez pas mauvais que je ne vous accompagne pas dans le vôtre.

Eh bien ! dit la ſylphide à Bellanire, ne trouvez-vous pas que je doive être fort flattée de l'admiration que je lui ai cauſée ? Je n'en ſuis pas ſurpriſe, dit Bellanire, vous poſſédez le talent de la bêtiſe, à un degré ſi éminent, qu'il n'y en a aucun portrait qui l'emporte ſur vous. Vous aimez donc mieux reſter comme vous êtes ? pourſuivit la ſylphide. Sans contredit, répartit la princeſſe ; je me mire dans ma laideur, depuis que je vois votre ſottiſe. Puiſque vous penſez ainſi, dit la ſylphide, je puis vous laiſſer le ſoin de votre conduite ; des affaires indiſpenſables me rappellent dans le royaume des ſylphes. Mais je veux, avant de vous quitter, vous marquer ma confiance. Voilà deux petites phioles ; ſi vous voulez éprouver par vous-même,

à quel point la beauté eſt inutile ſans eſprit; frottez-vous le viſage avec trois gouttes de cette eſſence, vous deviendrez belle à ravir, & bête à impatienter. Lorſque vous vous verrez tentée de revenir à l'eſprit, aux dépens de la figure, prenez trois gouttes de cette autre phiole, vous redeviendrez ce que vous êtes à-préſent. Je dois ſeulement vous avertir de prendre garde de caſſer la première phiole; car la liqueur en s'évaporant, vous rendroit votre figure naturelle; il eſt vrai que s'il ſe trouvoit avec vous quelqu'un de transformé, l'enchantement ceſſeroit, & il paroîtroit ſous ſes véritables traits.

La ſylphide, après cette inſtruction, quitta la princeſſe, en lui recommandant de changer de nom, & de s'appeller Phyliride. Phyliride la remercia, & la pria de ne l'abandonner jamais.

Elle marcha quelque tems, n'ayant point de honte d'être laide, parce qu'elle ne rencontroit perſonne. Peu de tems après, elle vit un étranger l'aborder, la regarder, la conſidérer, & s'écrier avec joie : Ah! le voilà trouvé à la fin; c'eſt un tréſor pour notre reine que cette fille-là; aſſurément, continua-t-il en s'adreſſant à elle, il faut que vous ſoyiez bien heureuſe pour être auſſi laide; car, ce n'eſt pas vous flatter, mais je n'ai jamais vu rien d'auſſi laid que vous. Je ne vois pas, répliqua Phyliride, qu'il y ait là de quoi tant vanter

mon bonheur. Comment ! reprit-il ; vous ne ſavez pas apparemment que vous allez devoir la plus grande fortune à votre laideur ? Oui, ſans doute, continua-t-il, je n'ai point vu de viſage plus propre à faire une dame d'honneur. Il y a trois ans que, par ordre de la reine, je cours le monde pour trouver une femme auſſi hideuſe, pour obtenir l'amitié de la princeſſe ſa fille : je n'ai rencontré que des laideurs auxquelles on s'habitue ; mais la vôtre aura toujours la grace de la nouveauté. Qu'il me tarde que la princeſſe vous voie ! vous êtes laide à faire plaiſir.

Certainement, dit Phyliride, je ſens cette préférence comme je le dois, j'en ſuis pénétrée de reconnoiſſance ; mais oſerois-je vous demander le nom de la reine & de la princeſſe ſa fille ? Je vais vous ſatisfaire, dit cet homme. Notre reine s'appelle la reine Inconſéquente, & monſieur ſon mari, le prince Sans-Conſéquence. Voilà des noms, dit Phyliride, qui promettent beaucoup. Je réponds qu'ils tiennent parole, répondit l'étranger. Et la princeſſe ? reprit Phyliride. Elle s'appelle, répartit l'étranger, la princeſſe aux Paſſades. Apparemment, dit Phyliride, c'eſt une principauté qu'on lui a donnée pour ſes menus plaiſirs ? Elle a bien ſon agrément, répliqua l'étranger, mais elle n'eſt pas avantageuſe pour l'établiſſement d'une princeſſe ; comme la nôtre eſt fort belle, elle a beaucoup

d'amans, & comme elle a un bon caractère, elle a beaucoup de bontés pour eux ; mais elle a le malheur de n'en pouvoir garder aucun, ſes dames d'honneur lui en ont tant enlevé, qu'elle s'eſt réſolue de n'en avoir plus qu'une ſeule, qui fût d'une figure à ne lui point faire craindre de rivalité.

En s'entretenant ainſi, ils arrivèrent au palais de la reine Inconſéquente. Tout y annonçoit le caractère de celle qui l'habitoit, les tapiſſeries étoient de velours, & les portières, de toile peinte ; les lits avoient quatre couvertures d'aidredon, il n'y avoit point de rideaux ; on ne faiſoit jamais de feu, & les cheminées étoient garnies d'écrans ; toutes les portes étoient fermées avec des paravents par-deſſus, & toutes les fenêtres étoient ouvertes.

Phyliride fut étonnée de cet arrangement ; elle remarqua qu'il n'y avoit pas un ſiege, pas même un tabouret ; elle en demanda la raiſon à ſon guide. C'eſt, lui répondit-il, parce que la reine, qui eſt la bonté même, veut qu'on ſoit toujours aſſiſe devant elle.

On s'aſſied donc à terre ? dit Phyliride. Il faut, reprit le guide, que vous ayiez bien de l'eſprit, pour avoir pu deviner cela.

Enfin ils parvinrent à l'appartement de la reine, qui avoit une robe de taffetas vert, garnie de queues

de martres zibelines : comme il faiſoit froid ce jour-là, elle étoit avec ſa fille à ſon balcon, environnée de trente courtiſans, dont ving-ſix ſe plaignoient d'avoir une fluxion de poitrine, c'étoit l'infirmité courante.

Tous, en appercevant Phyliride, s'écrièrent : ah, la vilaine créature! Approchez, lui dit la princeſſe aux Paſſades, vous avez une phyſionomie qui me revient aſſez; & je veux bien vous faire ma dame d'honneur. Princeſſe, répondit Phyliride, j'en ai autant qu'un autre. Elle avoit réſolu, pour mieux réuſſir à la cour, de ne pas faire paroître la moitié de ſon eſprit; il n'y a que les gens riches qui ont ſoin de cacher leurs revenus. Elle entra en charge dès le jour même, & ne manqua pas d'étudier avec ſoin le caractère de la reine, de la princeſſe & du roi.

La reine étoit vertueuſe par ſyſtême, & par ſon inconſéquence ordinaire, ne l'étoit guère par pratique; elle penſoit fort bien, & ſe conduiſoit fort mal; elle vouloit avoir des amis, & ne pouvoit avoir que des amans; ſon cœur étoit froid, & ſon imagination étoit vive; l'un & l'autre ſe croiſoient preſque toujours, de ſorte qu'il y avoit des momens où elle ſe croyoit tendre, mais l'imagination varioit, & pour lors elle ſe détachoit ſans regret de celui auquel elle s'étoit attachée d'inclination. Elle n'alloit point à l'opéra, parce qu'elle

n'aimoit pas la danſe, & dormoit très-fréquemment des bals où elle ſe mettoit en nage à force de danſer. Elle haïſſoit ſon mari, parce qu'elle le trouvoit ſot, & elle aimoit un homme beaucoup plus ſot, parce qu'il n'étoit pas ſon mari; de façon que ſi ç'eût été l'amant qui eût été le mari, ç'eût été le prince Sans-Conſéquence qui fût devenu l'amant.

Au reſte, ce prince étoit très-bien nommé; il diſoit des choſes libres, & ne prenoit point de libertés; étoit toujours de l'avis de ſa femme, qui n'étoit jamais du ſien: c'étoit un homme admirable pour faire préparer des tables de jeu, pour donner à tirer, pour ramaſſer les éventails qui tomboient, pour dire qu'on fît ſouper, pour ſervir au commencement du repas, & pour s'endormir à la fin. En un mot, de tous les valets-de-chambre de ſon palais, il étoit le premier, le plus aſſidu, le plus ſoumis, & le plus maltraité.

A l'égard de la princeſſe aux Paſſades, il y avoit deux ſentimens ſur l'étymologie de ſon nom; les uns prétendoient qu'elle s'appelloit ainſi, parce qu'elle étoit le fruit d'une paſſade; les autres ſoutenoient que ce nom lui venoit de ce qu'elle les aimoit. Ceux qui connoiſſoient la princeſſe donnoient raiſon aux ſeconds. Il faut cependant dire à ſon avantage, que ſi elle changeoit ſi ſouvent d'amans, c'étoit par principe d'éducation. Madame

ſa mère, la reine, lui avoit répété bien des fois, que la fille d'un roi, d'un prince, d'un duc, & même d'un marquis, devoit fuir avec ſoin tous ceux qui lui diroient un ſeul mot d'amour, & qu'elle ne devoit faire accueil qu'à ceux qui lui marqueroient de l'eſtime. Peu de tems après, elle donna des preuves de ſa docilité. Deux petits meſſieurs devinrent amoureux d'elle; le premier lui fit une déclaration dans toutes les formes, dans laquelle le mot d'amour & de je vous adore étoit répété à chaque phraſe : elle en fut très-offenſée, & le bannit pour jamais de ſa préſence.

Le ſecond, lui dit ſimplement, que ſes ſentimens étoient fondés ſur la plus parfaite eſtime; ſa vertu en fut ſi fort attendrie, qu'elle le rendit heureux. Mais, par malheur pour lui, il s'aviſa, dans l'ivreſſe de ſon bonheur, de lui dire que rien n'égaloit le tranſport de ſon amour. La princeſſe fut auſſi-tôt révoltée, & lui dit fièrement : Je voudrois bien ſavoir pour qui vous me prenez, monſieur? Voilà des propos bien ſingullers, & qui ne me conviennent en nulle façon; juſqu'à ce moment vous vous étiez tenu dans les bornes du reſpect, & vous m'en manquez? Sortez de chez moi, & ſachez que je prétens qu'on m'eſtime, & qu'il ne me convient pas qu'on m'aime.

Voilà ce que c'eſt que d'avoir des principes, & l'on peut juger par-là combien l'éducation eſt né-

ceſſaire à des enfans. Phyliride ſe conduiſoit très-bien avec elle, & obtint bientôt toute ſa confiance. Phyliride, lui dit-elle un jour, je voudrois bien entretenir ce ſoir en particulier un jeune étranger, & je vous charge de l'introduire dans mon appartement. Madame, dit Phyliride, ſans doute que ce jeune étranger vous eſtime? Il me l'a aſſuré, répondit la princeſſe, & vous ne ſauriez croire combien je ſuis ſenſible à cette impreſſion. C'eſt que madame eſt bien née, répartit Phyliride. Et vous Phyliride, continua la princeſſe, vous eſtime-t-on auſſi? Madame, dit Phyliride, avant que j'euſſe eu la petite-vérole, on m'eſtimoit beaucoup. Voilà qui eſt bien étonnant, dit la princeſſe, je n'aurois jamais cru que l'eſtime & la petite-vérole euſſent quelque choſe à démêler enſemble. Je le croyois comme vous, répondit Phyliride, mais l'expérience m'a convaincue du contraire, & depuis ce malheureux tems, on ne m'eſtime plus. Eh bien, moi, répliqua la princeſſe, je ne vous en eſtime pas moins, & je vous en aime davantage.

La toilette finit, le ſoir arriva, le jeune étranger ſe préſenta. Le lecteur s'imagine que ce jeune étranger étoit Aphranor avec ſa nouvelle figure & ſon nouveau nom, & le lecteur ne ſe trompe pas.

Phyliride & lui furent étonnés de ſe reconnoître; il lui demanda des nouvelles de la belle imbécille; Phyliride

Phyliride lui promit de la lui faire voir, mais en grand ſecret, parce que la princeſſe ne ſouffroit point de belles perſonnes à ſa cour. Le prince, qui alors s'appelloit Zémire, quitta Phyliride pour aller eſtimer la princeſſe. On attend peut-être une deſcription de ce qui s'y paſſa, mais je me ſuis impoſé la loi de ne bleſſer en rien la bienſéance; il faut être aſſez voluptueux pour n'être jamais trop libre. Phyliride, pendant ce tems, eut recours à la phiole de beauté; elle perdit ſur-le-champ ſa laideur & ſon eſprit, il ne lui en reſta que ce qu'il falloit pour lui faire ſentir qu'elle en avoit eu, & qu'elle n'en avoit plus.

Zémire, en ſortant de chez la princeſſe, fut très-étonné de trouver la belle bête; & comme il étoit pour lors plus en état de rendre hommage à l'eſprit qu'à la beauté, il regretta Phyliride; il commençoit à ne la plus trouver ſi laide, & il trouvoit toujours l'autre auſſi ſotte.

Phyliride reprit le lendemain ſa figure ordinaire, & ſon eſprit augmenta encore par ſon enjouement, lorſque Zémire lui confia que la belle princeſſe l'avoit excédé d'ennui. Oui, diſoit-il, je ſerois charmé de la voir pourvu, qu'elle ne parlât point, & je conſentirois à vous regarder, pourvu que vous parlaſſiez toujours. Eh bien, reprit Phyliride, il y a un accommodement; je ferai peindre la belle princeſſe, je vous donnerai ſon portrait, & vous le

regarderez pendant que je vous entretiendrai ; par ce moyen vous verrez la princeſſe ſans l'entendre, & vous m'entendrez ſans me voir, c'eſt, à ce que je crois, un bon marché pour tous les trois. Ce projet fut exécuté ; le prince regarda attentivement le portrait pendant la première converſation ; le lendemain il partagea ſes regards entre le portrait & Phyliride ; une autrefois Phyliride les eut pour elle ; quelques jours après, Zémire ne ſe ſervit plus du portrait ; enfin il le rendit à Phyliride, c'étoit l'équivalent d'une déclaration : Ah ! qu'on eſt flatté d'être aimée quand on eſt laide !

Les entretiens de Phyliride éclairoient de plus en plus Zémire ſur ſes ridicules, & Phyliride faiſoit uſage de ſon eſprit pour ſe corriger de ceux qu'elle avoit eus ſous la figure de Bellanire. Mais il falloit, pour leur perfection, les expoſer en perſpective, & animer ces mêmes défauts ſous ſes yeux : c'eſt ce qui leur arriva.

La princeſſe aux Paſſades prit la réſolution d'aller dans un lieu qu'on nommoit le tourbillon des coquettes. Ce n'eſt point un voyage pour lequel il faille avoir recours à l'art de quelque magicien, ou au char de quelque fée ; on y va ſouvent de plain-pied, c'eſt y être arrivé, que d'y vouloir aller. On mit Phyliride de la partie, afin qu'on s'en moquât, mais elle étoit laide, toutes les coquettes devinrent ſes amies. La princeſſe aux Paſſades

étoit belle, toutes les coquettes furent ſes ennemies. On lui jugea un vilain caractère, parce quelle avoit de beaux yeux. On eut par-conſéquent une bonne opinion de l'ame de Phyliride.

C'eſt-là qu'on voyoit les fêtes ſans gaieté, les intrigues ſans myſtère, l'éclat ſans plaiſir, & le bonheur ſans reconnoiſſance.

Les jours & les momens étoient enveloppés dans une viciſſitude de riens, qui emportoient l'eſprit ſans remplir le cœur; on ne ſe préſervoit de l'ennui, qu'en n'étant jamais avec ſoi-même, on ne ſe garantiſſoit d'un attachement qu'en en variant ſouvent l'objet. Les femmes étoient plus imprudentes que faciles, plus galantes que tendres, plus diſſipées que vives. Elles avoient des amans, plus par air que par goût, & ſe rendoient par complaiſance plus que par ſenſibilité. Voilà pourquoi elles cherchoient ſans ceſſe le plaiſir, & ne le trouvoient jamais. Les foibleſſes ſans paſſion ſont toujours ſans volupté.

Leur jeuneſſe, qui étoit un mélange perpétuel de conquêtes flatteuſes & de ruptures humiliantes, de démarches haſardées & d'imprudences ennuyeuſes, leur ménageoit, par le vuide de réflexion, le paſſage inſenſible & honteux d'un printems inutile à une automne indécente. Elles n'avoient plus le même viſage, & avoient toujours les mêmes goûts; elles avoient manqué le plaiſir, parce qu'elles

ne l'avoient pas connu ; elles le manquoient, parce qu'elles l'effrayoient. L'esprit, qui, comme les étoffes, a des couleurs pour tous les âges, n'en avoit point changé pour elles ; elles vouloient toujours badiner, & elles ignoroient que rien n'a l'air si vieux que le badinage d'une vieille, que les mines deviennent des grimaces, les agrémens, des ridicules ; & qu'il faut prendre le parti de parler raison, quand on ne peut plus la faire petire. Délaissées, désœuvrées & taillées, la rivalité les avoit divisées, & le dépit les avoit réunies ; elles s'occupoient tristement à médire entre elles ; elles croyoient se venger du plaisir, en le censurant dans les autres ; elles déchiroient les femmes qu'elles envioient, critiquoient les hommes qu'elles désiroient, & concluoient par dire, que de leur tems les uns étoient plus galans, & les autres plus modestes.

Telles étoient les femmes du tourbillon des coquettes.

Les jeunes-gens n'y réussissoient qu'à force de faux airs, on comptoit leurs bonnes fortunes, & non-pas leurs agrémens ; ils n'acquéroient une femme qu'en en déshonorant dix autres. Ils avoient de l'impudence au lieu de sentiment, du libertinage au lieu d'esprit, & de l'étourderie au lieu d'imagination. Il ne faut point s'étonner s'ils étoient à la mode, ce tourbillon étoit le temple dont j'ai

parlé au commencement de cette hiſtoire, où l'on n'entroit qu'avec un bandeau ſur les yeux.

On juge aiſément que Zémire ne conſerva pas long-tems ſon crédit auprès de la princeſſe aux Paſſades, qui étoit en pays de recrues; en effet, il fut bientôt quitté. Il reçut ſa diſgrace avec douceur & avec affliction, ſe détermina à ne jamais revoir la princeſſe, & à en dire toujours du bien. Les mauvais propos qu'on tient contre une femme vous décréditent plus qu'elle; on eſt plus puni que vengé, quand on ceſſe d'être honnête-homme.

Elle fit tant de ſottiſes, qu'on fut trop heureux à la fin de lui faire épouſer, par convenance, un petit prince qu'elle n'avoit jamais vu. Il étoit raconteur, ſot & glorieux, avoit le viſage long, le ventre gros & les jambes courtes; ſon viſage étoit l'image des hiſtoires qu'il contoit, ſes jambes étoient l'image de ſon eſprit, & ſon ventre le portrait de ſon amour-propre. Je n'ai pas oüi dire ce que devint la princeſſe avec lui, je crois qu'elle s'endormit.

Zémire s'attachoit de plus en plus, & Phyliride aimoit beaucoup plus qu'elle n'eût voulu. Quand une laide fait tant que d'aimer, elle aime avec fureur; la crainte, preſque certaine de ne pas plaire, la fait réſiſter long-tems à ſa paſſion, & lorſqu'elle n'en peut triompher, il faut que ſon amour ſoit plus fort que ſon amour-propre.

Phyliride connut la force du ſien, par l'excès de ſa jalouſie. Elle apprit, avec une douleur égale à ſon étonnement, que Zémire plaiſoit beaucoup à une princeſſe du tourbillon, nommée Bellanire; elle ignoroit qu'il y eût au monde une princeſſe qui portât ſon nom; mais elle fut bien plus ſurpriſe en voyant qu'elle portoit auſſi ſon viſage. Elle en fut frappée : elle retrouvoit ſes traits, ſa démarche, ſa voix; & ce qui la rendoit plus honteuſe, elle retrouvoit tous ſes défauts. A chaque imprudence que Bellanire commettoit, à chaque ſottiſe qu'elle diſoit, Phyliride rougiſſoit; & Phyliride rougiſſoit ſouvent. Elle ne regrettoit que ſa figure, parce qu'il paroiſſoit que Zémire la trouvoit à ſon gré. Elle étoit un jour ſur le point de lui en parler, lorſque Bellanire ſurvint & troubla leur entretien : Bellanire fit tomber la converſation ſur les figures. Croiriez-vous bien, dit Phyliride, qu'autrefois la mienne étoit abſolument ſemblable à la vôtre? Tout ce que je puis vous dire, répondit Bellanire, c'eſt que ſi vous l'avez troquée contre celle que vous avez à-préſent, vous avez fait un mauvais marché : Mais, pourſuivit-elle, il eſt déja tard, & je m'étonne qu'Aphranor, à qui j'ai donné rendez-vous ici, ne ſoit pas encore arrivé. Aphranor! s'écria Zémire. Quoi! Aphranor eſt ici? dit en même-tems Phyliride? Sans doute, répartit froidement Bellanire, Aphranor eſt ici :

vous voilà tous deux confondus. Zémire, en ſeriez-vous jaloux ? Vous auriez tort en vérité, car c'eſt bien le petit monſieur le plus plat que je connoiſſe. Il a l'eſprit vain, le cœur ſec, & les manières gauches ; ſes ridicules n'ont point l'aiſance du naturel ; il y a cependant trois ans qu'il eſt dans le monde, à ce qu'il dit, mais je crois que c'eſt une prétention, il n'a pas non-plus l'air d'avoir trois ans de fatuité ſur la tête, il paroît n'être un fat que d'hier. La vérité du portrait impoſa ſilence à Zémire. J'en ai entendu parler ſur ce ton-là, dit Phyliride, on ne le loue que ſur ſa figure. Vous avez raiſon d'en dire du bien, reprit Bellanire, car imaginez-vous qu'il prend le parti de la vôtre, il m'a priée de vous le préſenter ; en un mot, il eſt amoureux de vous. Amoureux ! s'écria Zémire d'un air inquiet ; dans l'inſtant Aphranor parut, Phyliride le reconnut. Il fut plus Aphranor que jamais, & le pauvre Zémire fut couvert de confuſion. Eſt-il poſſible, diſoit-il en lui-même, que j'aie été auſſi avantageux, auſſi ſot ! Je ne puis pas m'y méprendre, c'étoit-là ma façon de penſer, ma manière de m'exprimer, j'étois étourdi, glorieux, indiſcret ; c'eſt moi que je trouve en lui, mais heureuſement ce n'eſt plus lui que je retrouve en moi.

Ces quatre perſonnages reſtèrent encore une heure aſſemblés ; Bellanire & Aphranor dirent des

impertinences; Phyliride & Zémire firent des réflexions.

Il ne fut bientôt plus queſtion que des airs, des prétentions & des travers de Bellanire & d'Aphranor; chaque jour donnoit lieu à des ſcènes nouvelles, tous les yeux étoient fixés ſur eux, tous les autres n'avoient en comparaiſon que des ridicules ſubalternes : on ne leur faiſoit pas l'honneur de s'en appercevoir.... C'eſt ce que j'ai deſiré toujours après avoir fait une ſottiſe, ce qui m'eſt arrivé ſouvent, c'eſt que quelqu'un en fît une plus éclatante qui fît oublier la mienne.

Zémire devint vraiment inquiet d'Aphranor; Phyliride en étoit flattée. Raſſurez-vous, lui diſoit-elle, l'amour qu'il feint pour moi n'eſt qu'une ruſe. Un petit-maître veut paroître ne tirer parti de la laideur, que pour ſe mettre en réputation auprès de la beauté. L'événement la démentit, car elle fut tout-à-coup enveloppée d'un nuage, Zémire la perdit de vue, mais il entendit la voix d'Aphranor, qui lui crioit : Zémire, je t'enleve Phyliride, ce n'eſt pas une conquête digne de toi, je te dédommage aſſez en te laiſſant Bellanire.

Quoique Zémire ne fût pas un ſot, il en eut bien la mine, lorſqu'il vit qu'on lui enlevoit Phyliride ſans qu'il pût s'y oppoſer.

Voilà qui eſt beau, dit Bellanire qui ſurvint; de laiſſer ainſi enlever ſes amies! cela vous fera

beaucoup d'honneur dans le monde, & quand on ſaura cette hiſtoire, vous ferez joliment votre chemin auprès des femmes. Madame, répartit Zémire, permettez-moi de vous apprendre que vos plaiſanteries ne ſont pas bonnes ; je ne veux faire de chemin que pour retrouver Phyliride. J'ai peur, répliqua Bellanire, que vous n'en ayiez beaucoup à faire. Voilà pourquoi je pars tout-à-l'heure, dit Zémire en s'en allant. Il me ſemble qu'on peut ſe quitter plus joliment.

Il étoit très-affligé d'être à pied, & d'avoir à attraper un char qui voloit très-légèrement : il auroit bien voulu diſpoſer de celui de Telmais. Telmais, Telmais, s'écria-t-il, m'avez-vous abandonné ? Telmais parut auſſi-tôt, mais il étoit à pied comme lui ; je ne t'abandonne point, dit Telmais, je viens te donner des conſeils. Eh, monſieur ! lui répondit Zémire, ce n'eſt pas-là ce que je demande ; vous devenez parleur quand je ne veux rien entendre, & vous venez à pied quand j'ai beſoin qu'on me mène. Mais, continua-t-il, puiſque vous voulez me donner des avis, où me conſeillez-vous d'aller ? Dans le temple de l'amour vrai, répliqua Telmais en diſparoiſſant. Me voilà bien plus avancé ! dit Zémire ; il y a dix ans que je cherche ce temple ſans pouvoir le rencontrer ; j'ai trouvé bien des temples de l'amour, & je n'y ai vu que des femmes qu'on doit aimer ſans in-

quiétude, ſervir ſans aſſiduité, & quitter ſans chagrin. Il n'y a que ce temple de l'amour vrai, dont tout le monde me parle & que perſonne ne peut m'indiquer ; il faut aſſurément que ce dieu-là ſoit mal logé. En faiſant ce monologue ſur les temples, il en apperçut un avec cette inſcription : Temple de l'amour défendu. Ce titre le piqua, il voulut y entrer ; il y vit un monde infini, il fut tout étonné de reconnoître ce temple, il aborda le prêtre. Il me ſemble, lui dit-il, que je ſuis déja venu ici, mais il n'y avoit perſonne. Vous ne vous trompez pas, lui répliqua le prêtre, ce temple s'appelloit alors le temple de l'amour permis : il fut d'abord très-fréquenté, la volupté douce & tranquille ordonnoit les fêtes, la ſympathie apportoit les offrandes, il n'y avoit d'autres prêtres que les amans, ils avoient la gloire des ſacrifices, & les victimes en partageoient le plaiſir. Les princes, les rois, les dieux mêmes y venoient dépouillés du faſte de leur titre & de l'éclat de leur grandeur ; de ſimples bergers étoient auſſi élevés qu'eux, mais en récompenſe, ils étoient auſſi heureux que de ſimples bergers. Les eſprits ſe rapportoient, les goûts ſe répondoient, les cœurs vrais & ſenſibles donnoient & recevoient des chaînes en même-tems. La défaite & la victoire étoient également douces, il n'y avoit point de vaincu qui n'aimât ſon vainqueur, la perſuaſion étoit le prix de la ſincérité,

le triomphe, le prix de la conſtance, & la confiance intime, le prix durable du triomphe.

Tel fut ce temple dans ſon origine ; mais inſenſiblement la langueur s'y introduiſit ; on étoit trop sûr d'être aimé pour s'efforcer de plaire. Le plaiſir ceſſa d'être une faveur, le bonheur devint une habitude, les liens fragiles de la reconnoiſſance remplacèrent imperceptiblement les chaînes de l'amour, les égards ſuccédèrent aux ſentimens, on ne fut plus fidele que par variété; l'ennui ſurvint, on ſe l'avoua, on ſe ſépara, & l'amour permis reſta ſeul dans ſon temple.

Il y ſeroit reſté long-tems, ſans un expédient auquel il eut recours. Il invita un nouveau dieu, qu'il nomma l'hymen. Il fit un point-d'honneur aux humains d'y venir prendre des chaînes involontaires. L'eſtime, l'amitié, le rapport d'humeur, la douceur de l'eſprit, l'étude approfondie des caractères furent traités de chimères; l'ambition, la richeſſe, la bizarrerie en formèrent la convenance & les nœuds; on s'impoſa aveuglément des liens indiſſolubles ; on jura de s'aimer avant de s'être vus, de s'eſtimer avant de ſe connoître; l'empire même fut partagé inégalement, & l'eſclave n'eut pas ſeulement le choix du maître; dès-lors on vit paroître ſur la ſcène deux crimes qui avoient l'air de deux vertus; la haîne, pour un mari ſouvent très-haïſſable, & l'amour, pour un amant ſouvent très-aimable.

Vous auriez peut-être cru par-là le temple de l'amour abſolument abandonné ; ce fut-là ce qui le repeupla. On ne fit que changer l'inſcription ; les femmes, par vengeance, y vinrent trouver leurs amans ; les époux, par le même eſprit, y vinrent chercher des maîtreſſes. On ſe trompa mutuellement, mais on voulut que la tromperie marchât accompagnée de la décence ; la licence régna ſous les apparences du joug, la liberté devint entière, & les chaînes parurent ſubſiſter. En un mot, l'hymen fut un dieu qui ne ſervit qu'à faire valoir les revenus de l'amour. Mon révérend père, dit Zémire, voilà une hiſtoire fort ſavante, vous ne reſſemblez point à la plupart des gens de votre état, qui connoiſſent mieux le revenu que l'origine de leurs fondations. Votre ſcience me fait eſpérer que vous pourrez me dire où eſt ſitué le temple de l'amour vrai. Le temple de l'amour vrai ? répondit le prêtre, je ne connois pas cela, j'en crois le miniſtre bien pauvre, cela m'a tout l'air d'un bénéfice à portion congrue. Eh bien, dit Zémire, puiſque vous ne connoiſſez pas ce temple, je n'ai plus beſoin de reſter dans le vôtre. Vous y viendrez peut-être, répliqua le prêtre, lorſque vous aurez épouſé Bellanire. Qui ? moi ! reprit vivement Zémire, j'épouſerai Bellanire ! c'eſt préciſément ce que je ne veux point. Vous l'aimez cependant beaucoup, dit le prêtre. J'aime Bellanire ? répartit

Zémire : mais vous vous y connoiſſez ! les prêtres croient toujours ſavoir tout. Je ſais, du moins, répondit le prêtre, que vous croyez aimer Phyliride, & que vous aimez Bellanire. Allez mon pauvre père, dit Zémire, croyez que je ſais cela de meilleure part que vous.

Zémire ſe trompoit, car ce prétendu prêtre étoit Telmais, qui ſavoit très-bien que Phyliride étoit Bellanire, & qui étoit tout auſſi-bien informé du lieu où elle étoit. Mais il ne mit pas Zémire dans le ſecret, auſſi fit-il bien du chemin, bien des réflexions triſtes, & bien des rêves malheureux, avant que d'arriver dans un deſert où l'on ne voyoit que des bois & des rochers. Il y rêva, y ſoupira, s'y ennuya, & s'y endormit ; tout cela eſt en regle. Mais il fut réveillé par une voix languiſſante & ſouterreine, qui diſoit ces mots : Oh ciel ! c'eſt aujourd'hui qu'il faut que j'épouſe Aphranor, & que je renonce à Zémire ! Eſt-ce une illuſion ? s'écria Zémire ; n'entends-je pas la voix de Phyliride que je cherche par-tout, & que je ne trouve que dans mon cœur ? Quoi ! lui répondit Phyliride, quoi, Zémire c'eſt vous ? ... Eh ! venez-vous être le témoin de mon malheur ? fuyez promptement, vous ne pourriez triompher d'une puiſſance ſupérieure qui m'a enchaînée dans cette grotte, & qui ne m'en délivrera que pour me faire épouſer Aphranor. A ces mots, Aphranor deſcendit dans un char

à côté de Bellanire, la grotte s'ouvrit; malgré ſes chaînes & ſes larmes, Phyliride parut tout auſſi laide qu'à ſon ordinaire, & Zémire tout auſſi amoureux. Zémire, dit Bellanire, tu cherches par-tout le temple de l'amour vrai, & tu n'as trouvé que celui de l'hymen; tu vas épouſer Bellanire, & toi Phyliride, c'eſt Aphranor qui va recevoir ta main. Non, répondit-elle, non je ne puis aimer, je ne veux épouſer que Zémire. Eh bien, tu le peux, dit Bellanire, mais à une condition : je ſuis accoutumée à ma beauté, & je commence à connoître mes défauts; ſi tu veux, par le moyen d'un génie qui me protege, me céder ton eſprit, je te céderai ma figure, & tu épouſeras Zémire. Non, répliqua Phyliride, je n'y conſens point; & ſi Zémire m'aimoit mieux avec ta figure, je ne le jugerois plus digne de recevoir ma main; il ne tient qu'à moi de devenir belle, cette phiole m'en donne le pouvoir, mais je ſerois privée de mes bonnes qualités. Seigneur, continua-t-elle en s'adreſſant à Zémire, vous l'avez éprouvé, c'eſt moi qui étois la belle bête. Ah! s'écria Zémire, pour vous mettre dans l'impuiſſance de le redevenir, je prends cette phiole & je la briſe à mes pieds. La liqueur s'évapora auſſi-tôt, & dans le même inſtant Phyliride parut ſous les traits de Bellanire, Zémire ſous ceux d'Aphranor, & on reconnut la ſylphide & Telmais dans ceux qui paroiſſoient être Bellanire & Aphranor.

Eh bien! dit Telmais à Aphranor, je vous avois bien dit que vous épouſeriez Bellanire aujourd'hui. C'eſt donc vous, répondit Aphranor, qui étiez ce prêtre de l'amour défendu ? Il eſt vrai, répliqua Telmais. Tout ce que je vous demande, répartit Aphranor, c'eſt de n'y pas mener Bellanire. Mais, pourſuivit-il, expliquez-nous ce que veut dire cette mauvaiſe plaiſanterie de nous avoir ôté nos figures pour vous en revêtir? C'eſt à cette ſupercherie que Bellanire & vous devez vos vertus ; Aphranor, vous n'auriez pu voir vous-même vos défauts, il falloit vous en faire rougir en vous les expoſant dans votre propre reſſemblance. Et vous, Bellanire, ſi vous aviez été belle vous n'auriez jamais ſongé à autre choſe ; il falloit vous rendre laide pour vous faire ſentir la néceſſité des vertus & des talens : maintenant vous la connoiſſez, & vous êtes digne de la beauté, & vous en jouiſſez ; n'oubliez jamais qu'elle n'eſt qu'un ornement, & non pas un mérite. Tout cela eſt fort beau, dit Aphranor, je vois bien deux points de l'oracle accomplis, je ne ſuis plus un ſot ; & une princeſſe horriblement laide, qui étoit madame, eſt devenue auſſi belle que Bellanire. Mais ce temple de l'amour vrai, où le trouverons-nous ? Ah! pouvez-vous le méconnoître ? s'écria Telmais. Le temple de l'amour vrai eſt partout où ſe trouvent deux amans qui s'adorent ſincèrement. Ce dieu eſt plus attiré par l'eſpece que

par la multitude des hommages, il ſe plaît dans la ſolitude, les ſacrifices les moins ſolemnels ſont les plus doux à ſes yeux. L'amour connu n'eſt qu'un titre, il n'y a que l'amour caché qui ſoit un bonheur. Tout vous inſpire ici le caractère de l'amour vrai ; ce gazon où vous êtes eſt le trône de l'amour, il en eſt le gage, il en eſt le lien ; cette forêt épaiſſe n'eſt pour ainſi dire qu'amour ; c'eſt l'amour ſeul qui paroît l'avoir élevée, il y cache ſes miracles dans le ſein du myſtère ; c'eſt ce myſtère qui l'a engagé à vous y appeller, à vous y attendre ; par-tout il vous cherche, il vous pourſuit, il ſe préſente à vous, & il vous dit avec tendreſſe : Eh ! où courez-vous pour me trouver ? Venez à moi. Ah ! Aphranor, continua Telmais, l'amour vous environne de toutes parts, il vous appelle, il vous cherche, il vous pénetre juſqu'au plus profond de votre ame ; & vous demandez encore où il eſt ! Aphranor & Bellanire ſe regardèrent, leurs yeux leur dirent que le temple de l'amour vrai étoit dans leurs cœurs. Telmais & la ſylphide les unirent & les ramenèrent chez leurs parens, qui furent très-étonnés & très-ſatisfaits de les voir amans, époux aimables & honnêtes-gens.

MÉLAZIE

MÉLAZIE.

NOUVELLE.

En arrivant à Paris, mon premier ſoin fut d'aller trouver Alcidon, ce jeune homme ſi brillant, que vous avez vu dans notre pays. Il n'y fit pas un long ſéjour; cependant, je pris pour lui une amitié dont vous m'avez ſouvent plaiſanté, & vous avez aſſez vécu avec lui pour ſavoir que ſa figure & ſon eſprit le rendent fort agréable pour le monde. Auſſi je puis vous jurer que tel vous l'avez connu dans la province, recherché de toutes les femmes, tel il a vécu depuis le tems qu'il nous a quittés. Enfin, de tout ce que j'ai vu dans cette belle & grande ville, il eſt ſi bien ce qui m'a le plus étonné, que je profite du loiſir dont je jouis pour quelques jours dans une campagne délicieuſe, pour écrire la dernière aventure d'Alcidon; je ne la veux point oublier, & j'eſpère vous en communiquer la lecture quand j'aurai le plaiſir de vous revoir, ou vous l'envoyer ſi ce plaiſir eſt retardé.

Alcidon me reçut avec plus de démonſtrations

d'amitié que vous ne l'aviez imaginé, & que je ne l'avois ſoupçonné moi-même; car l'accueil & l'amitié dépendent abſolument à Paris des liaiſons. Répandu comme il étoit dans le monde, je ne comptois pas en être ſi bien reçu; mais le cœur veut aimer, il a des beſoins, & l'amitié fut toujours la conſolation de l'amour malade. Il faut tout dire, j'étois étranger, Alcidon pouvoit me confier pluſieurs choſes, dont l'aveu auroit pu le faire rougir devant les gens de ſon pays; par-conſéquent il me donna la préférence ſur ſes autres amis, ou plutôt ſes connoiſſances. Je m'apperçus bientôt qu'il étoit peu ſatisfait, je fus etonné; le tourbillon des plaiſirs dans lequel il vivoit me paroiſſoit devoir produire le contraire; & quoiqu'il n'en convînt point encore avec moi, je démêlai qu'il ne faiſoit que s'étourdir. J'avois appris qu'il vivoit alors avec Lucilie, une des plus belles femmes de Paris; je lui en parlai, & il en convint; je l'en félicitai, & voici à-peu-près ce qu'il me répondit : Lucilie eſt une des femmes la plus courue, & certainement elle le mérite, car on ne peut lui refuſer la taille & la beauté; mais que fait la beauté pour une maîtreſſe? Retranchez la nouveauté & la première ſatisfaction de la vanité, deux jours après la jouiſſance, toutes les femmes généralement ſont égales; ajoutez ſeulement à cette vérité, que celles qui ſont déclarées ſi belles par le public, ne ſont que joindre

beaucoup d'incommodités à leur commerce; ſi on a le malheur d'être né jaloux, il faut ſe contraindre abſolument pour les raiſons ſuivantes : La jalouſie n'eſt point du bon air, & la conduite d'une belle femme eſt auſſi éclairée que celle des rois; non-ſeulement mille jeunes-gens prennent ſon parti, & ſavent accabler de ridicules l'amant préféré, mais preſque toutes les femmes de Paris diſent : On prend un amant pour ſon plaiſir, & non pour ajouter une nouvelle contrainte à celles que l'on peut avoir. D'un autre côté, une femme, comme Lucilie, qui ſe trouve placée dans les premiers rangs de la beauté, ſe complaît ordinairement en elle-même, ſes charmes & ſes conquêtes ſont des lauriers ſur leſquels elle ſe repoſe; il ſemble même que ces belles femmes ſaluent leur beauté, comme on dit que certaines dévotes font la révérence à leur bon ange : enfin, l'état de belle exige un *decorum*, dont elles ſont ſans ceſſe occupées. Je conviens, avec étonnement, de ces réflexions, lui dis-je; mais ſi vous voyez Lucilie comme vous me la dépeignez, vous ne l'aimez donc pas? comme cela, me répondit-il. Elle m'a pris, il y a trois mois, pour m'enlever à une de ſes amies à qui il ſemble qu'elle ait réſolu de ne pas laiſſer un amant, & je crois qu'elle ne me garde que dans la crainte de me voir retourner à elle; mais elle a tort, perſonne n'eſt malheureux, abandonné, perdu au point de retourner à ce qu'il

a quitté, ce ſeroit une marque de foibleſſe que le monde ne pardonneroit pas. Cependant, je m'explique pour vous mettre au fait des uſages que vous ignorez. On peut conſerver des droits ſur une femme qu'on a eue, on ſe retrouve dans pluſieurs circonſtances, quelques reſtes de goût font oublier quelquefois qu'on ne vit plus enſemble; mais ces ſortes de politeſſes ne doivent avoir aucune ſuite, & ne ſont jamais comptées, d'autant qu'elles ne donnent aucun droit de part & d'autre.... Ces judicieuſes regles du monde & du bel uſage ne m'empêchèrent point de ſuivre mon objet, & de lui dire: Si vous êtes convaincu de ce que vous m'apprenez ſur le compte de Lucilie, à votre place je la quitterois. Vous en parlez bien à votre aiſe, me répliqua-t-il; il eſt donc bien facile de quitter, à votre avis? Je n'ai rien en vue, autant vaut la garder, cela durera juſqu'au premier goût de traverſe qui prendra à l'un ou à l'autre; pour lors nous aurons une raiſon d'autant plus légitime de nous quitter, qu'elle donnera lieu à nos amis d'attaquer, de défendre, de critiquer ou de blâmer; en un mot, de parler. Entre nous, pourſuivit-il, nous n'en ſommes, ma foi, Lucilie & moi, que ſur le cérémonial; ce qu'il durera, je l'ignore. Que vous êtes heureux! dit-il en me regardant; vous ſavez vous occuper, vous n'avez pas beſoin des autres, par-conſéquent le monde vous eſt ſoumis, & n'eſt qu'une diſſipation

pour vous ; pour moi, j'attends les plaiſirs avec impatience, je m'en fais une idée qu'il leur eſt impoſſible de remplir ; les ſpectacles ne m'amuſent que par rapport aux loges, d'ailleurs, ils m'ennuient. Cependant, le croiriez-vous ? je crains de les voir finir, dans le dégoût où je ſuis du plaiſir qui leur doit ſuccéder. En effet, d'abord qu'ils ſont finis, je vais ſans affaire & ſans objet voir des gens qui me ſont indifférens, & qui partagent mon indifférence après avoir parlé de la nouvelle ou de l'événement du jour ; je me rends dans la maiſon où je dois ſouper, on me fait jouer ſans miſéricorde, & tout ennuyé que je ſuis du jeu, je le préfère peut-être encore à la converſation qu'il me faudroit avoir. On ſoupe avec promptitude ; on fait, il eſt vrai, la meilleure chère du monde, mais elle paſſe comme un éclair, & on ſe trouve à table ſans cette cordialité ni cette joie qu'elle doit inſpirer, & ſans leſquelles elle ne peut être un plaiſir. L'empreſſement de la quitter n'a cependant aucun autre objet que celui d'achever les parties, ou bien d'en recommencer de nouvelles. La ſeule choſe qu'il y ait d'agréable à cette ſociété mal-entendue, à laquelle cependant on s'accoutume comme à tout le reſte, c'eſt d'être avoué pour l'amant de la femme qui vous donne à ſouper, ou qui vous a mené dans la maiſon où on vous en donne. Enſuite on veille à toute force ; en général ce n'eſt pas pour

le plaiſir d'être enſemble, ni pour la liberté de la converſation, car aujourd'hui on n'eſt plus à l'abri des viſites, long-tems même après minuit. Vous le dirai-je avec vérité ? on veille dans la crainte de s'éveiller de trop bonne heure le lendemain... Si bien, lui dis-je, que ſans la meſſe du dimanche & les ſpectacles, qui font ſouvenir qu'on eſt ſoumis à une heure, ſucceſſivement le dîné devient droit le ſoupé. En vérité, je le crois, me répondit-il.... Ces portraits du monde & de la vie que menoit Alcidon, me prouvèrent ſans peine que ſon cœur éprouvoit le dégoût des plaiſirs, & que ſans avoir la force de changer de vie, il ne pouvoit quitter celle qu'il avoit ſuivie juſques-là. Je me trouvai fort embarraſſé ; quels conſeils donner à un homme en cet état ? Auſſi je pris le parti d'attendre & de le laiſſer ſe convaincre par lui-même, & j'eſpérai que la première idée vive, telle qu'elle fût, le feroit ſortir de ſa langueur. Quelques jours après, j'eus cette ſatisfaction, mais elle ne fut pas de durée. Il m'envoya prier de paſſer chez lui, j'y courus ; je ne l'avois vu depuis mon ſéjour à Paris ſi content & ſi gai. Enfin, me dit-il du plus loin qu'il me vit, mon affaire eſt rompue avec Lucile, elle a pris Télamon ; je ne m'y étois pas trompé, j'ai fait le jaloux, le fâché ; voilà ſes lettres & ſon portrait que je renvoie, avec un adieu qu'elle ne ſacrifiera certainement pas, car il eſt tourné en congé de ma

part, & en politeſſe piquante ſur le plaiſir que je lui ai bien voulu faire en me laiſſant prévenir en apparence; je renvoie le tout à une de ſes amies, la plus indiſcrette des femmes. C'en eſt fait, me voilà ſoulagé, je n'en entendrai plus parler. Elle étoit préparée, ſans doute, à cet événement, car elle avoit mon paquet tout arrangé dans ſa poche. Je lui ai dit des choſes vives, elle m'en a répondu d'aſſez piquantes; nous n'avions pour témoin qu'une de ſes amies que je connois très-parfaitement, & qui va paſſer la journée à conter & à broder les détails de notre rupture. Je ſuis content, elle va faire un bruit enragé, & j'aurai du moins, pendant deux ou trois jours, des choſes à dire à tous ceux que je rencontrerai. Vous ne doutez pas, continua-t-il, que je n'aille dès aujourd'hui voir toutes les connoiſſances de Lucilie, que je ne prenne congé d'elles, & que je ne les remercie des bontés qu'elles ont eues pour moi dans le tems que j'ai vécu dans leur ſociété. Je conterai les faits à celles qui n'en ſont point encore inſtruites, je me juſtifierai devant celles à qui on les aura appris à mon déſavantage; en un mot, j'ai de l'occupation pour quelques jours.... Je le félicitai de ſa joie, mais il m'interrompit pour me dire : Graces à dieu, me voilà libre, je prendrai du monde ce qui me conviendra, & je pourrai me livrer abſolument à vous; j'aurai ſoin de vos plaiſirs, vous en aurez

de mon esprit : ce qu'il y a de bien assuré c'est que nous serons inséparables. Les femmes sont incommodes, ajouta-t-il ; sans se soucier de vous, elles veulent vous occuper. Nous dînâmes ensemble, la conversation roula sur de pareils propos, & je le laissai sortir pour aller exécuter ses importans projets. Ils réussirent parfaitement, le bruit de sa rupture passa ses espérances ; chaque partie intéressée, sous prétexte d'avoir le procédé pour soi, dit le diable de l'autre ; & les prétendus amis qui s'étoient mis à la traverse pour empêcher les suites & rétablir le calme, ne servirent qu'à augmenter l'aigreur, par les redites & les rapports sur lesquels leur fécondité ne se contraignit point.

Tout cesse, & cette petite scène eut son cours ; Alcidon se livra à moi, du moins il se persuada qu'il n'étoit occupé que de moi, & de l'envie de suivre mes conseils ; il se prétendit philosophe du moment qu'il n'eut plus de femmes, & fit en ce point comme cent mille autres hommes ou femmes qui s'arrogent ce titre pour s'être promenés seuls un jour, ou s'être renfermés pour la lecture d'un roman. Nous fîmes en effet quelques promenades solitaires, dans lesquelles je le voyois dévoré par l'ennui ; j'en aurois éprouvé un pareil sans la curiosité qui m'engageoit à l'étudier.

Du plus loin qu'il appercevoit une femme, il m'entraînoit de son côté pour la voir ; sa curiosité

étoit peu ſatisfaite, & il lui échappoit à tous momens de dire : Mais il n'y a perſonne ici, & le diable ne connoîtroit pas ceux qui s'y trouvent. Nous allions aux ſpectacles, mais les chef-d'œuvres des ſcènes, & ceux de l'harmonie ne l'occupoient ni le touchoient. Voilà, me diſoit-il dans les plus beaux endroits, madame une telle, où donc eſt un tel? je ne les vois point, ſeroient-ils déja brouillés? Ce n'eſt pas tout, il croyoit de ſon devoir de me nommer tous ceux qui rempliſſoient la ſalle. Je le priois quelquefois de me laiſſer écouter. Bon! me diſoit-il, vous avez vu cela mille fois, vous le verrez quand vous voudrez; l'aventure que je veux vous conter s'oubliera, & vous ne la ſaurez jamais ſi je ne vous en inſtruis. Par complaiſance j'écoutois, & ne connoiſſant point les parties intéreſſées, j'étois peu ſatisfait. Cependant Alcidon, honteux de ſon ignorance, (car le monde a ſes remords) me pria de lui prêter des livres un peu ſérieux; j'y conſentis; je crus que les hiſtoriens le pourroient amuſer, mais il me dit quelques jours après, en me les rendant : J'ai fait tous mes efforts pour les lire, ils ne m'ont point amuſé, mon eſprit s'évapore, les faits ne peuvent fixer mon imagination; de plus, qui m'aſſurera de la vérité de tous ces beaux livres, quand ils ne mentiroient pas? que m'importe à moi ce que ces Grecs ou ces Romains ont fait ou n'ont point fait? Vous avez raiſon en

un ſens, lui dis-je, ils vous ſont parfaitement inutiles; mais tout le monde les connoît, on peut en parler devant vous, vous êtes donc condamné à dire des ſottiſes ou à garder le ſilence : Je ne ferai ni l'un ni l'autre, me répondit-il, j'avouerai mon ignorance, & je parlerai toujours. Ne vous y trompez pas, lui répondis-je, il n'eſt pas trop aiſé d'être un aimable ignorant; pour y parvenir, il faut avoir du naturel, des goûts, & ſur-tout une gaieté que l'on ſoit capable de communiquer; ces dons du ciel ne ſont pas communs, & ſont peut-être plus difficiles à pratiquer comme il faut, que toutes les ſciences enſemble. En voilà aſſez pour vous donner une idée de la vie que nous menions, & de l'inutilité de mes conſeils. Quoiqu'Alcidon eût de l'eſprit, il étoit gâté par celui de la mode & des airs, & il ne répondoit aux choſes ſolides & convaincantes que je lui diſois, que par une épigramme ou par une plaiſanterie ſur ma ſageſſe & ſur ma raiſon. Enfin, ce n'étoit point à moi à le corriger, un plus grand maître le pouvoit perfectionner; & comme dans la ſuite de cette hiſtoire, il n'eſt preſque plus queſtion de moi, c'eſt lui qui va vous faire le récit de ſon aventure, d'autant que les interruptions de deux perſonnes continuellement en ſcène, tiennent trop du dialogue, & coupent trop ſouvent ce qu'on a entrepris de conter.

HISTOIRE DE MÉLAZIE

ET

D'ALCIDON.

Déſœuvré, plein d'ennui, je ne regrettois point Lucilie, mais n'ayant plus d'occupation des femmes, je me trouvois dans une ſolitude complette au milieu de Paris; tout le monde me paroiſſoit occupé en jouiſſant, tandis qu'allant & venant ſans objet, tout me ſembloit revêtu des couleurs & du caractère de l'ennui. Dans cette ſituation, ſuivant la pente pour les objets lugubres que la triſteſſe de l'ame engage à ſuivre machinalement & ſans aucune réflexion, j'allai au catafalque de la dauphine eſpagnole. Placé dans l'enceinte, j'apperçus une petite perſonne, ſans rouge, dont le maintien étoit honnête, & dont le regard étoit ſéduiſant à l'excès. Ce fut d'abord par oiſiveté, & par la malheureuſe habitude de lorgner à tort ou à travers, que j'avois dans ce tems-là, que je m'attachai à la conſidérer. Je fus peu-à-peu ſurpris du feu, du velouté & de la langueur qui tout à la fois régnoient dans ſes yeux; occupé par réflexion de la réunion d'un ſi grand nombre de contraſtes, je fus charmé de voir

que ces beaux yeux avoient remarqué l'impreſſion qu'ils m'avoient faite. Je formois le projet de la ſuivre à la fin de la cérémonie, & de ſavoir ſon nom & ſon état, quand un homme, aux côtés duquel j'étois aſſis, lui fit une profonde révérence. Il étoit bien mis, & j'augurai bien de ſa condition par le reſpect qu'on lui avoit témoigné; car dans les commencemens d'un goût, l'ame eſt ſi attentive qu'il n'eſt point de minuties qu'on n'obſerve, & dont on ne donne une explication. Il me fut aiſé de trouver un prétexte pour attaquer cet homme de converſation, & d'apprendre le nom de cette jeune perſonne; je ſus qu'elle étoit fille, qu'elle ſe nommoit Mélazie, & qu'elle étoit d'une très-bonne famille que je connoiſſois. On craint toujours que la curioſité ne décele l'impreſſion qu'on a reçue; ainſi je me retins, & je n'oſai pouſſer mes queſtions plus loin, je ne m'appliquai plus que du ſoin & du plaiſir de lorgner de toutes mes forces. Je crus m'appercevoir que la petite perſonne avoit démêlé la curioſité que j'avois eue ſur ſon compte, je m'imaginai même qu'elle me regardoit avec plus de complaiſance; que ne s'imagine-t-on point quand l'amour s'établit dans un cœur? La cérémonie finie, je voulus ſuivre & retrouver Mélazie, mais on étoit ſi preſſé de ſortir, que la foule m'empêcha de la rencontrer. En un mot, elle m'échappa; cependant je ne ſortis que le dernier de Notre-Dame, occupé

de la ſingularité de ſes beaux yeux, & frappé de leur modeſtie. Quelle conquête à faire ! m'écriai-je. Je paſſai le reſte du jour plus heureux, car j'étois occupé & mon cœur n'étoit plus dans l'inaction. . . . . .

Sachant le nom de Mélazie, il me fut aiſé de ſavoir ſa demeure, & d'envoyer le lendemain un de mes gens pour s'informer de ſon caractère & de ſes liaiſons. J'appris qu'elle étoit fille, maîtreſſe de ſon bien, qu'elle logeoit avec une vieille tante, dont elle étoit plus amie que niece, & quoique ſa conduite ne dépendit que d'elle-même, je ſus qu'elle ſortoit peu ; qu'elle étoit très-peu répandue, qu'elle n'alloit même à une égliſe voiſine que fort matin, & qu'enfin dans les beaux jours, elle alloit ſe promener à la plaine de Grenelle ou dans des endroits écartés. Voilà, dis-je, en moi-même, tous les caractères & toute la conduite d'une perſonne qui a une paſſion ; j'en aurai le cœur net, je connoîtrai mon heureux rival ; il eſt abſent ſans doute, & ſon éloignement réduit Mélazie à un genre de vie ſi peu conforme à ſon âge, ainſi qu'à ſes beautés. Qu'il eſt heureux ce rival ! mais je traverſerai ſon bonheur, ou je confirmerai tous les maux que je crains. Réſolu d'aller le lendemain à l'égliſe qu'on m'avoit indiquée, je fus me promener le ſoir au Luxembourg. Je rêvois en faiſant mille projets, qui tous avoient rapport à Mélazie ; je marchois ſeul,

il étoit nuit, & paſſant ſans y faire attention auprès d'un banc ſur lequel il y avoit trois femmes & un homme, j'entendis celui-ci qui diſoit : Si je ne me trompe, c'eſt Alcidon. Je me retournai & je reconnus à la voix un de mes amis, dont les conſeils & les ſentimens m'étoient précieux, mais dont juſques-là je n'avois pu faire uſage ; il m'arrêta, me préſenta à ces dames, & me força de demeurer avec elles. Je fus frappé de leur eſprit, & bientôt piqué de curioſité pour ſavoir à qui j'avois affaire ; malgré la ſimplicité de leur converſation, & la quantité de coëffes & de mantelets noirs dont elles étoient empaquetées, le ſon de voix & tout ce que dit la plus petite me firent impreſſion ; mais elle me parut ce que dit Molière,

. . . . . .

Un abrégé des merveilles des cieux ;

. . . . . .

En reconnoiſſant Mélazie, qu'une des deux autres dames appella par ſon nom, malgré toutes les idées dont elles m'avoient trouvé occupé, le peu d'apparence de ces femmes, & l'obſcurité qui m'empêchoit abſolument de les diſtinguer ; enfin, par un reſte de coquetterie, j'étois demeuré debout faiſant la belle jambe, accompagnant mes diſcours de geſtes d'épaules, de ricanemens & de queſtions ſous-entendues. Mais ſoit que j'euſſe honte de faire ainſi le petit-maître, ſoit que j'imaginaſſe que le

caractère de Mélazie vouloit être différemment attaqué, je m'assis à-côté d'elle, je lui dis tout ce qui me parut capable de la faire parler, & je l'écoutai avec avidité; car j'avoue que son esprit me séduisit par un caractère de réserve & de modestie que je n'avois jamais rencontré dans aucune autre jolie personne. Elle est petite, disois-je, mais elle peut croître: & que sert la taille? les graces suffisent; jamais elles ne furent grandes. Je lui demandai la permission d'aller chez elle, elle me la refusa. Qu'y viendriez-vous faire? dit-elle, vous ennuyer, vous moquer de moi? Cette réponse me fournit des protestations qui l'étonnèrent. Mais vous ne me connoissez donc pas? dit-elle. Alors je lui dis l'impression qu'elle m'avoit faite à la première vue; je lui citai le lieu, je lui rappellai toutes ses actions, & je finis par le détail de tout ce que mon laquais m'avoit appris. Vous m'étonnez, répondit-elle, vous me paroissez dans l'ignorance, il vaut mieux que j'aie le mérite de vous en tirer. Ah! ne me parlez point, lui dis-je avec empressement, je ne me doute que trop de l'aveu que vous voulez me faire, je l'ai prévu; vous êtes engagée, & votre genre de vie ne m'annonce que trop un rival que vous comptez toujours me préférer. Un rival! s'écria-t-elle en riant; on ne m'a jamais aimée, je vous le jure; ceci devient très-plaisant, continua-t-elle, vous me paroissez sincère.... J'en convins

avec ſerment. Eh bien, me dit-elle, je vous donne rendez-vous ici, demain au même endroit, à la même heure, & je vous en dirai davantage ; je veux au moins pendant vingt-quatre heures jouer le rôle d'une jolie femme. Enſuite elle m'ordonna avec un extrême ſérieux de la quitter, & me défendit de la ſuivre ; je lui obéis exactement, & je me ſéparai d'elle avec une confuſion d'idées que rien ne peut décrire. Je courus le lendemain matin chez mon ami, & je l'abordai en lui diſant : Je viens vous parler de Mélazie. Il eſt ſévère, & ſans me donner le tems de lui en dire davantage, il me répondit : Vous n'y penſez pas, Alcidon ; Mélazie ne mérite point vos plaiſanteries, elle eſt reſpectable, & ſi vous voulez la perſécuter, ſoyez perſuadé que je n'aurai point à me reprocher d'y avoir contribué. Quoi ! repris-je avec vivacité, vous ne me conduirez pas demain chez elle ? Non certes, me dit-il : premièrement je la connois fort peu, en ſecond lieu, je ne veux aucune part dans vos extravagances. Je me ſentis prêt à le bruſquer, je le quittai plus piqué que je ne l'avois jamais été, & j'attendis le ſoir avec toute l'impatience des deſirs & de la curioſité. Ce que mon ami m'avoit dit avoit pris une ſorte de rapport avec les ſurpriſes qu'elle m'avoit témoignées. Après bien des variétés dans mes idées, je m'arrêtai à croire que c'étoit une plaiſanterie dont ils étoient convenus pour

pour m'éprouver & ſe divertir. Depuis quatre heures j'attendois dans le Luxembourg, & il ne pouvoit être nuit que ſur les neuf.

J'allois, je venois, je regardois de tous les côtés, j'étois dans une continuelle agitation, & je ne ſais comment elles firent pour me ſurprendre, mais je ne les vis point arriver ſur le banc indiqué. J'y trouvai la même compagnie que la veille ; nous connoiſſant tous un peu davantage, le début de la converſation fut auſſi plus vif & plus enjoué. Je fis valoir l'obéiſſance avec laquelle j'avois exécuté les ordres qu'on m'avoit donnés la veille, je peignis l'effort que j'avois fait ſur moi pour ne l'avoir point été chercher le matin dans l'égliſe voiſine de ſa maiſon. Je vous en ſais gré, me dit-elle, vous m'auriez ôté le plaiſir ſingulier que je me promets aujourd'hui avec vous. Et quel eſt-il donc ce plaiſir ? repris-je avec vivacité ; celui ſans doute de me faire enrager ? Non, répondit-elle ; celui d'un aveu que je ne croyois jamais me trouver à portée de prononcer, & qui ſeroit inutile dans toute autre circonſtance. Vous m'aimez, continua-t-elle, vous êtes charmé de ma figure, enchanté de mon eſprit, ma taille ſans doute vous ſéduit. Je l'accablai d'aſſurances & de proteſtations. Souvenez-vous toute votre vie, dit-elle en m'interrompant, de ce qui vous arrive avec moi, & que ce petit événement ſerve à vous empêcher d'en agir jamais avec tant

de légèreté : vous vous engagez à moi pour votre vie, dites-vous, mais je vous rends votre parole; vous ignorez à quel point la nature m'a contrefaite. Vous ? m'écriai-je : Oui, moi ; & perſonne, tranchons le mot, n'eſt plus boſſue. Ces mots me firent concevoir dans l'inſtant ce qu'il y avoit d'obſcur dans ſes diſcours de la veille, & dans ceux que mon ami m'avoit tenus le matin. Si vous ne m'en impoſez point, lui dis-je d'un air tout interdit, votre aveu diminue cette infirmité, & votre caractère acquiert ce que votre beauté y pourroit perdre ; je vous conjure au moins (car je ne ſuis pas trop convaincu) de me permettre de vous voir demain chez vous. J'y conſens, me répondit-elle, & ces dames ainſi que votre ami, ſeront témoins d'un examen peu commun, & d'une inconſtance dont il ne ſeroit pas juſte de vous faire des reproches. Notre converſation languit enſuite, je fis mes efforts pour la ſoutenir ; Mélazie reconnut mon embarras, & propoſa de nous retirer. Vous ne m'avez point vue, me dit-elle, je puis encore employer l'autorité que vous m'avez donnée ſur vous, je vous ordonne donc, Alcidon, aux mêmes titres que je fis hier, & pour la dernière fois, de nous quitter ; demain je prendrai le ton qui convient à ma figure, à mon genre de vie & au vôtre. Je ne répliquai point, & nous nous ſéparâmes.

Si j'avois été agité juſques-là, je ne me trouvai

pas dans une ſituation plus tranquille, ce coup de maſſue m'avoit accablé; il eſt vrai que l'impreſſion de ſes beaux yeux, & celle des agrémens de ſon eſprit ne ſe préſentoient plus à moi de la même façon, cependant je ne pouvois les oublier; j'étois honteux de mon erreur, mon cœur & mon eſprit en étoient bleſſés, & je fus cent fois déterminé à ne point faire une viſite dans laquelle je ne pouvois jouer qu'un rôle ridicule; je redoutai la vue de mon ami. Enfin, la ſingularité de l'aventure, & peut-être un reſte d'eſpérance qu'on ne m'avoit fait un tel aveu que pour m'éprouver & me ſurprendre, me déterminèrent à me rendre chez elle dans le trouble & l'état d'un criminel qu'on mene à l'échafaut. Mais dieu, qu'elle vue! je vais en faire le portrait avec une exactitude qui tiendra du ſcrupule. Sur ſon ſéant, elle n'avoit qu'un pied & demi de hauteur; il eſt vrai qu'elle étoit coëffée fort bas; ſes yeux étoient toujours beaux, mais tout le viſage que je n'avois vu à Notre-Dame que de bas en haut, étoit long; car ordinairement la nature donne à cette partie une longueur qu'elle retranche à d'autres, comme elle avoit fait au col, par exemple; il étoit ſi court, que le dos & l'eſtomac faiſoient ſous ſon menton une eſpece de fraiſe des plus amples: il ne fut jamais de peau plus blanche & plus nette, ni de cheveux plus parfaits, ſoit par leur longueur, la façon dont ils étoient plantés & la

perfection de la couleur ; ſes dents étoient admirables, mais un peu longues. J'avoue que je fus frappé à la vue d'un objet que mon imagination me repréſentoit depuis trois jours ſi vivement & ſi différemment.

Mélazie me reçut avec beaucoup de politeſſe, & me dit en ſouriant : Vous voyez ſi je vous ai trompé, convenez au moins que je ſuis bonne, & que je ne reſſemble point à mes confrères qu'on accuſe d'être méchans ; je ne vous ai pas laiſſé long-tems dans l'erreur. Trouvez bon, meſdames, que je vous préſente une conquête que j'avois faite ; convenez qu'elle étoit aſſez brillante pour flatter ma vanité. Et ſe tournant de mon côté, elle ajouta : L'amour & la reconnoiſſance ſont, à ce qu'on dit, les ſeuls chemins que les femmes puiſſent avoir pour conduire à l'amitié, je veux prouver qu'il en eſt d'autres : je ne négligerai rien pour mériter la vôtre ; ma maiſon ni mes entours ne ſont point brillans, je ne vous preſſe point d'en profiter, mais vous en ferez uſage quand il vous plaira, & vous n'aurez jamais de reproches à eſſuyer quand les amuſemens ou les diſſipations vous en auront éloigné, même pendant long-tems. Je la remerciai, & je voulus mêler quelque terme de galanterie dans mes remerciemens, mais elle m'interrompit pour me les défendre abſolument, elle prit même un air ſévère, en ajoutant : Vous devez ſentir, Alcidon,

combien de tels propos ſeroient ridicules & déplacés; vous ne pouvez les penſer, & je ne ſuis pas aſſez ſotte pour en être flattée, nous ne devons penſer qu'à devenir amis; il eſt juſte, par toutes ſortes de raiſons, que j'en faſſe tous les frais, ces dames ſont aimables & m'aiment aſſez pour y contribuer; votre ami vous verra plus ſouvent, les agrémens de la ſimple ſociété, la vérité, la candeur, ſeront, je crois, des nouveautés pour vous, & vous les trouverez ſans ceſſe dans notre retraite. Enſuite on parla de choſes indifférentes, mais on les rendit agréables par le tour ſimple, & la ſolidité ſous l'enveloppe d'une plaiſanterie agréable. Mon ami ſurvint, qui ne fit qu'augmenter des plaiſirs, qui pour être auſſi ſimples, n'en étoient pas moins vifs; car, je l'avoue à ma honte, ce jour fut le premier où je pus concevoir les charmes de l'eſprit & ceux de la converſation; je ſentis pluſieurs fois par le ridicule de mes réponſes, l'utilité des conſeils de mon ami ſur la lecture & les occupations de l'eſprit. Cependant, j'éprouvois cette coquetterie de l'eſprit, qui n'eſt pas moins étendue que la coquetterie ordinaire, mais dont les ſuites ſont plus ſalutaires & plus profitables. Dans l'impoſſibilité où j'étois de tenir ma place avec des gens accoutumés à faire uſage de leur eſprit, je n'eus d'autre parti à prendre que celui que j'avois propoſé à mon ami, ce fut d'avouer mon ignorance

celui d'un autre. Que devins-je au bout de ce tems ; quand je m'apperçus que Mélazie m'occupoit, peut-être moins vivement que les premiers jours de notre connoissance, mais plus solidement ; & qu'enfin elle m'étoit devenue de cette nécessité qui absorbe tout ? Il n'étoit plus tems de faire résistance. Cependant, voulant avoir recours à ce cruel moyen, je fus plus réservé avec Mélazie, je la vis moins ; son amitié en fut allarmée, mais sa douceur n'en fut point altérée, & je remarquai les efforts qu'elle fit sur elle pour ne m'en rien témoigner. Ne pouvant moi-même soutenir une situation si importune, je résolus de ne lui point cacher mes sentimens ; je les lui déclarai. Mais comment furent-ils reçus ? Avec amitié, avec intérêt, mais avec un refus décidé. Je ne puis ni ne dois connoître l'amour, me dit-elle, des propos tendres feroient un trop cruel contraste avec ma figure, & si je vous écoutois, Alcidon, vous seriez le premier à me donner en vous-même des ridicules qui seroient bien mérités ; demeurons amis, croyez-moi, & ne m'obligez point à me séparer de vous. Si j'avois eu de l'amour-propre autrefois, il faut convenir que dans ce moment ce qui m'en restoit se trouva furieusement humilié. Comment ! disois-je, c'étoit moi qui balançois si je pouvois me déterminer à l'aimer, & c'est elle qui me refuse ! & comment encore ? avec cette façon vraie qui détruit toute

eſpérance. Tant-mieux, continuai-je, j'aurois fait une folie, je m'en ſerois promptement dégoûté, c'eſt une amie que je me conſerve, je lui ſuis obligé. Ces ſentimens ne m'occupèrent pas long-tems, mon cœur ſe révolta par la réſiſtance, & je me trouvai ſans ſecours; car je n'oſai découvrir mon amour à perſonne, pas même à mon ami. Enfin je fus obligé de convenir avec moi-même que j'aimois ſans eſpérance, que j'adorois une boſſue, moi que l'expérience de tant de jolies femmes avoit perſuadé qu'il me ſuffiſoit de me déclarer à celle-là, pour être reçu à bras ouverts & pour être accepté avec tranſport. Que devins-je! je me révoltai & j'aimai davantage. Je le dis ſi long-tems & ſi ſouvent, malgré l'importunité qu'il me parut que je cauſois à Mélazie, qu'elle me dit un jour: J'ai pour vous toute l'amitié qu'on peut avoir, mais croyez-moi, Alcidon, votre amour eſt une fantaiſie qui vous paſſera, & à laquelle je ne puis, ni ne dois me prêter; elle me feroit aſſurément perdre un ami ſans me conſerver un amant. Je répondis tout ce que le ſentiment peut répondre à des doutes dont il ſe trouve offenſé; je l'aſſurai que la perte de l'amant étoit douteuſe, & que celle de l'ami étoit aſſurée; enfin, je perſévérai. Vous ne ſavez pas, me dit-elle quelque tems après, à quoi vous vous engagez; une femme ordinaire vit de ſon amour-propre, perſuadée de ſon mérite, elle ne

celui d'un autre. Que devins-je au bout de ce tems ; quand je m'apperçus que Mélazie m'occupoit, peut-être moins vivement que les premiers jours de notre connoiſſance, mais plus ſolidement ; & qu'enfin elle m'étoit devenue de cette néceſſité qui abſorbe tout ? Il n'étoit plus tems de faire réſiſtance. Cependant, voulant avoir recours à ce cruel moyen, je fus plus réſervé avec Mélazie, je la vis moins ; ſon amitié en fut allarmée, mais ſa douceur n'en fut point altérée, & je remarquai les efforts qu'elle fit ſur elle pour ne m'en rien témoigner. Ne pouvant moi-même ſoutenir une ſituation ſi importune, je réſolus de ne lui point cacher mes ſentimens ; je les lui déclarai. Mais comment furent-ils reçus ? Avec amitié, avec intérêt, mais avec un refus décidé. Je ne puis ni ne dois connoître l'amour, me dit-elle, des propos tendres feroient un trop cruel contraſte avec ma figure, & ſi je vous écoutois, Alcidon, vous ſeriez le premier à me donner en vous-même des ridicules qui ſeroient bien mérités ; demeurons amis, croyez-moi, & ne m'obligez point à me ſéparer de vous. Si j'avois eu de l'amour-propre autrefois, il faut convenir que dans ce moment ce qui m'en reſtoit ſe trouva furieuſement humilié. Comment ! diſois-je, c'étoit moi qui balançois ſi je pouvois me déterminer à l'aimer, & c'eſt elle qui me refuſe ! & comment encore ? avec cette façon vraie qui détruit toute

eſpérance. Tant-mieux, continuai-je, j'aurois fait une folie, je m'en ſerois promptement dégoûté, c'eſt une amie que je me conſerve, je lui ſuis obligé. Ces ſentimens ne m'occupèrent pas long-tems, mon cœur ſe révolta par la réſiſtance, & je me trouvai ſans ſecours; car je n'oſai découvrir mon amour à perſonne, pas même à mon ami. Enfin je fus obligé de convenir avec moi-même que j'aimois ſans eſpérance, que j'adorois une boſſue, moi que l'expérience de tant de jolies femmes avoit perſuadé qu'il me ſuffiſoit de me déclarer à celle-là, pour être reçu à bras ouverts & pour être accepté avec tranſport. Que devins-je! je me révoltai & j'aimai davantage. Je le dis ſi long-tems & ſi ſouvent, malgré l'importunité qu'il me parut que je cauſois à Mélazie, qu'elle me dit un jour: J'ai pour vous toute l'amitié qu'on peut avoir, mais croyez-moi, Alcidon, votre amour eſt une fantaiſie qui vous paſſera, & à laquelle je ne puis, ni ne dois me prêter; elle me feroit aſſurément perdre un ami ſans me conſerver un amant. Je répondis tout ce que le ſentiment peut répondre à des doutes dont il ſe trouve offenſé; je l'aſſurai que la perte de l'amant étoit douteuſe, & que celle de l'ami étoit aſſurée; enfin, je perſévérai. Vous ne ſavez pas, me dit-elle quelque tems après, à quoi vous vous engagez; une femme ordinaire vit de ſon amour-propre, perſuadée de ſon mérite, elle ne

met point en doute l'amour qu'on a pour elle, elle peut ſeulemen douter de l'eſpece & du degré du ſentiment, mais toujours elle compte inſpirer des deſirs; tandis que tous les objets que je vois, tout ce que je lis, tout ce que j'entends, me rappelle à moi-même, & me fera toujours douter d'un amour que j'aurai l'injuſtice de vouloir qui ſoit egal au mien, auſſi-tôt que j'aurai fait la folie de m'y abandonner. Vous me rendrez donc injuſte, méfiante, attriſtée de l'état auquel la nature m'a réduite : quelle vie & pour vous & pour moi ! Car dans le commerce d'une telle paſſion, chacun des intéreſſés doit penſer & ſentir pour deux. Je convins de tout, & à ces bonnes raiſons je n'oppoſai que mon amour. Menacez-moi, lui répondis-je, des plus rudes épreuves, mettez-les à exécution, je m'y ſounets, mon amour eſt devenu ma vie : mais ne m'ôtez pas l'eſpérance. Touchée de la vivacité & de la ſincérité de mes inſtances, je fus enfin reçu & écouté comme amant. Quel plaiſir n'éprouvai-je pas à raſſurer les doutes de ſon cœur ! L'amour-propre lui étoit inconnu, je ne craignois point les rivaux, je n'éprouvois aucune contrainte de ſa part; elle lui eût été inutile, mon cœur me ramenoit ſans ceſſe auprès d'elle. Enfin, une aventure qui m'allarma par réflexion, avança plus mes affaires que tout ce que j'avois fait juſques-là. Je me trouvai à un ſoupé brillant dont je n'avois pu me dé-

penſer. On ne me voyoit plus dans le monde, mon abſence, ma retraite, ma prétendue philoſophie furent le ſujet de la converſation; je fus traité comme un déſerteur, on me nomma le Caton moderne, on continua, on répéta les mêmes plaiſanteries, & je les entendis ſans peine. Mais enfin, une belle dame, après avoir demandé ſilence, dit: Vous n'y êtes point du tout, une ſeule choſe explique vos doutes ſur Alcidon, & met l'affaire au clair. Voyons, voyons, s'écria-t-on, inſtruiſez-nous. Je ne ſavois où elle en vouloit venir, je ne diſois mot, j'écoutois comme les autres. Après s'être fait long-tems preſſer, elle dit : Ne voyez-vous pas qu'il eſt amoureux de la belle Mélazie? Toute la table partit d'un grand éclat de rire, je rougis juſqu'au blanc de l'œil; mais prenant des forces de mon amour, ſans me déconcerter, je fis l'aveu de mes ſentimens pour elle, de mon eſtime, de mon amour, des obligations que je lui avois; & je m'exprimai avec l'éloquence & le feu que l'excès d'une paſſion peut ſeul donner : je crois que ce ne fut pas ſans tomber ſur le corps des rieurs & des critiques qui prirent le parti du ſilence. Quand j'eus mis fin à cette brillante ſortie, on fut quelque tems ſans parler, on remit la converſation ſur d'autres matières; le ſoupé finit, & après avoir regardé jouer pendant quelque tems, je ſortis déſeſpéré de mon indiſcrétion; elle n'étoit pas d'une nature à

pouvoir être avouée à Mélazie, ainſi les remords qu'elles me cauſoient étoient mille fois plus ſenſibles. Cependant, le diſcours que j'avois tenu fit du bruit, & quelque tems après fut rapporté à Mélazie par une de ſes parentes ; le moment de cette explication me parut cruel, & je l'attendois depuis long-tems. J'avois voulu réparer le tort que je me reprochois, par un redoublement d'attentions, mais la choſe étoit difficile, le courant de ma vie en étoit depuis long-tems un redoublement. Enfin Mélazie me dit un jour : Je ſuis fâchée contre vous, Alcidon. Vous ? lui dis-je d'un air interdit. Oui, reprit-elle, de voir que vous avez pu me cacher quelque choſe. Ah ! Mélazie, ne me ſachez point mauvais gré d'un emportement de mon cœur.... Ce n'eſt point auſſi ce que je vous reproche, c'eſt votre réſerve ; car dans le cas où je ſuis, ne voulant aimer que vous, ni être aimée que de vous, votre indiſcrétion ne me fâche point, au contraire elle me raſſure, elle eſt une preuve plus forte de vos ſentimens qu'aucune que vous m'ayiez donnée, elle m'aſſure que l'amour-propre eſt vaincu ; & s'il m'étoit poſſible d'être plus à vous, j'y ſerois dès ce moment. S'il vous étoit poſſible, dites-vous ? Que de préſens vous avez à me faire, ma chère Mélazie, que de faveurs vous reſtent à m'accorder ! Vous n'y penſez pas, Alcidon ; comment ! vous vous êtes perſuadé que je vous accorderois des faveurs ? Sans doute, répliquai-je ;

je vous aime trop pour ne l'avoir pas eſpéré. Et le même ſentiment m'empêchera toujours de vous rien accorder, me répondit-elle : ſi je croyois faire votre bonheur ou vos plaiſirs, qui pourroit me retenir ? Quand le cœur eſt une fois donné, le reſte eſt une ſuite légère : mais que trouveriez-vous dans ces faveurs ? des bizarreries de la nature dont je ſuis la victime, qui conduiroient ſans doute votre cœur au dégoût. Que deviendrois-je alors ? Non, les ſeuls plaiſirs du cœur me ſont permis.... Eh ! n'avez-vous pas voulu vous les interdire ? ſans moi, ſans ma conſtance, vous ſeroient-ils connus ? Je ſuis né heureuſement pour vous les faire connoître en vous aimant uniquement, & par une ſuite de l'amour, je dois vous en faire éprouver les plaiſirs au milieu des tranſports que vous me cauſerez. Je redoublai les baiſers qu'elle m'accordoit depuis long-tems, je pris ſa gorge que je trouvai charmante en elle-même, mais ſéparée par une éminence conſidérable ; ma main en ſuivant les chemins ordinaires ne trouvoit rien de ce qu'on rencontre machinalement ; j'en étois étonné, mais l'amour y ſuppléoit ; j'adorois, ſes beaux yeux me brûloient, tout étoit jouiſſance. Enfin elle ſe donna à moi, & je fus long-tems ſans pouvoir abſolument profiter de ma conquête ; mes peines furent payées par les plus tendres retours, & je fus le plus heureux & le plus ſatisfait des amans.

Je lui ſuis trop attaché, à cette délicieuſe Mélazie, pour n'oſer décrire ſes prétendus défauts ; depuis long-tems ils ne ſervent qu'à m'attacher, & la jouiſſance a redoublé mes deſirs ; je m'en éloigne avec regret, je la retrouve avec tranſport, & je la deſire plus que je n'ai jamais fait aucune femme ; enfin, j'avoue que je jouis avec elle des plus grands plaiſirs de l'humanité. J'oblige vivement tout ce que j'adore, Mélazie me ſait gré de tout ce que je fais pour elle ; je la mets au monde, puiſqu'elle me doit des plaiſirs & des ſentimens ſur leſquels ſon imagination même n'avoit oſé s'abandonner. Heureux par ſon bonheur & par le mien, je n'ai rien à deſirer. Je voudrois la déterminer au mariage, c'eſt envain que je lui en fis la propoſition. Peu ſcrupuleuſe, elle ne veut point changer d'état, elle eſt perſuadée qu'un mari ne peut jamais flatter long-tems, & que cette liaiſon entraîne toujours avec elle une idée de contrainte dont le cœur eſt bleſſé. D'ailleurs, elle ne veut point avoir d'enfans, non par ménagement pour ſa ſanté, qui ſeroit ſans doute en grand riſque, mais dans la crainte de me donner une poſtérité que je ne pourrois aimer, & dont la difformité me feroit rougir. Telle que ſoit ſa volonté, je m'y conformerai ; un amour auſſi vif & la réunion de tant de ſentimens m'attachent à elle pour la vie : quelque ſuite que notre engagement puiſſe avoir, l'amitié la plus tendre

eſt au moins l'avenir que nous pouvons enviſager.

Cette hiſtoire eſt le précis véritable & exact des converſations, des épanchemens de cœur & des confidences d'Alcidon ; je rapporte ſeulement les faits généraux en témoin oculaire, car je paſſe avec ces amans heureux une vie que j'eſpère terminer avec eux.

LA PRINCESSE MINON-MINETTE, ET LE PRINCE SOUCI,

CONTE.

IL y avoit une fois un jeune roi nommé Souci, qui fut élevé par la fée Girouette. Sans ceſſe elle paſſoit d'un avis à un autre, d'un ſentiment à un deſir, d'une volonté déterminée à un doute; ainſi rien ne pouvoit être fixe dans ſa conduite, & par-conſéquent dans une cour où elle étoit maîtreſſe abſolue. Elle avoit réſolu de tenir (ſelon l'uſage) le jeune roi dans la dépendance, ſans lui donner aucune ouverture d'eſprit; elle changea d'avis, & lui abandonna le gouvernement : mais l'autorité permet

permet rarement de réparer les défauts de l'éducation. Cependant la fée emportée par des idées nouvelles, partit pour les aller mettre à exécution, après avoir formé un conſeil dont le choix ſe fit avec promptitude, & donné la charge de premier miniſtre au bon-homme Tope, qui n'avoit jamais contredit perſonne, & que par-conſéquent Girouette avoit trouvé un des hommes les plus admirables.

Le jeune Souci avoit un extérieur agréable, mais l'envie de plaire, qui ſeule en donne les moyens, lui manquoit, & ce défaut rendoit ſes manières peu prévenantes. Il avoit un fonds d'eſprit, mais privé de toute ſorte d'éducation, il étoit gauche & timide, ſans avoir la moindre idée du monde & de la réflexion.

Girouette avoit dit une fois, ſans avoir penſé depuis à dire le contraire : Eſt-ce qu'il faut qu'un enfant réfléchiſſe ? Il faut le rendre timide. On avoit ſi parfaitement exécuté ſes ordres, que tout lui paroiſſoit nouveau, & que les choſes les plus ſimples le ſurprenoient.

Le conſeil qu'elle avoit choiſi à la hâte, quand le prince s'étoit trouvé majeur, étoit dans le même goût ; & quand on y ouvroit un avis, les conſeillers, ainſi que le prince, répondoient ah, ah. Quoique cette réponſe n'ait jamais rien avancé, bien des gens l'emploient encore aujourd'hui en

beaucoup d'occaſions qui n'ont rien de ſurprenant.

Les déciſions de ce conſeil & la négligence d'un roi, qui ne travailloit jamais avec ſes miniſtres, fut la ſource d'un grand déſordre. Cependant on ne peut nier que Souci n'eût beaucoup de courage; car, dans une révolte aſſez générale qui s'éleva, le peuple armé menaçoit le palais, & le prince cependant propoſa à ſon premier miniſtre de jouer du flageolet; il y conſentit ſans peine, d'autant que l'air étoit aſſez convenable à la ſituation; c'étoit celui-ci,

Quand ils auront tout dit
N'auront plus à rien dire,
O lire, &c.

On ne peut jamais répondre de ce qui échauffe ou tranquilliſe le peuple. Les révoltés inſtruits de la ſécurité du prince, ne doutèrent point qu'il n'eût des reſſources, & peut-être même des intelligences parmi eux; ainſi la méfiance ſe joignant à l'admiration du ſang-froid du roi, tous les eſprits ſe calmèrent ſans aucune effuſion de ſang, & Tope s'en applaudit; ſon hiſtoire peut trouver ſa place en cet endroit.

Preſque dans toutes les cours, les ridicules ont été ſouvent la ſource des fortunes, auſſi Girouette après s'être amuſée du caractère de ce bon-homme,

l'avoit goûté. A tout il répondoit *tope*; ſi bien que le nom lui en étoit demeuré. En reconnoiſſance d'un ſervice qu'il avoit autrefois rendu à une fée, & dont je n'ai jamais bien ſu le détail, il en avoit reçu pluſieurs éponges qui retenoient les paroles; ainſi, quand il devoit aller au conſeil, il prenoit l'éponge de cette aſſemblée, il la preſſoit dans ſon oreille ſans faire ſemblant de rien, & ſouvent il avoit rencontré de fort bons avis.

Quand la révolte fut appaiſée, le conſeil réſolut de marier le roi. Pluſieurs princeſſes lui furent propoſées. La fée, qui avoit voulu terminer cette affaire avant ſon départ, apres avoir beaucoup varié ſur le choix, & roulant quelqu'autre projet dans ſa tête, dit au roi & à toute ſa cour, qu'elle croyoit la princeſſe Diafane plus convenable; mais que ne voulant rien prendre ſur elle, c'étoit au roi & à ſon conſeil à examiner & à faire toutes les démarches néceſſaires. Le bon miniſtre approuva d'abord cette alliance, & s'écria : Tope. Mais quelques éponges ſur les mariages, qu'il alla chercher dans ſon tiroir, lui repréſentèrent une ſi grande quantité de oui & de non, qu'il abandonna cette affaire, & déclara qu'il diroit tope à tout ce qu'on feroit, & même qu'il le ſigneroit. Dans cet embarras, il y avoit dans cette cour une charge de grand diſcoureur, occupée par un ſujet diſtingué; on le chargea de parler ſur cette affaire : il y conſen-

tit avec joie, & il dit tant de choſes pour & contre, qu'on ne put encore s'arrêter à aucun avis. Cependant ceux qu'on avoit envoyés pour connoître le caractère & la figure de la princeſſe Diafane, rapportèrent qu'elle étoit grande & bien faite, mais fort légère, s'appuyant peu ſur ſes écuyers, qui n'avoient d'autre attention auprès d'elle que celle de la retenir contre les efforts du vent. On avoit eu dix exemples du riſque qu'il lui avoit fait courir; il eſt vrai que tous les poëtes de ſa cour avoient célébré ſans hyperbole la façon dont elle avoit traverſé les eaux ſans ſe mouiller les pieds, & les prairies ſans offenſer les fleurs. Mais quelque flatteur qu'il ſoit de remarquer dans ſa ſouveraine quelques-uns des attributs accordés à la divinité, ſes ſujets craignoient de la perdre; des poids dans ſes ſouliers ou dans ſes poches l'auroient trop incommodée, on prenoit le parti de ne la point faire ſortir quand il y avoit du vent; & pour plus grande ſureté, ſes écuyers tenoient chacun un cordon de ſoie qui lui ſervoit de ceinture, telle à-peu-près que nous en voyons encore aujourd'hui à nos eccléſiaſtiques; il eſt à préſumer que c'eſt de cette néceſſité que quelques-uns ont emprunté cette parure.

Le grand diſcoureur s'échauffa ſur le rapport de ces émiſſaires, & finit par dire qu'il y avoit à tout cela du plus ou du moins. Le roi imagina que c'étoit

un ridicule qu'on vouloit donner à cette princeſſe, & toute la cour fut du même avis. On réſolut que Souci feroit un voyage pour en juger par lui-même, ſous le nom de ſon propre ambaſſadeur. L'expédient n'étoit pas nouveau, même dès ce tems, mais il étoit bon, & convenoit à la ſituation. De plus, il y a bien des choſes qu'on eſt obligé d'employer quoiqu'elles aient déja ſervi.

On peut juger de la magnificence de l'ambaſſade par le rang de l'ambaſſadeur. Il laiſſa gouverner ſon royaume par ſon premier miniſtre, qui, ſelon ſa louable coutume, ſigna & répondit tope à tout; auſſi le bon-homme fut-il aimé de tout le monde, & bien des gens, ſans avoir rien à lui demander, alloient ſimplement le conſulter ſur leurs affaires, pour avoir le plaiſir de s'entendre applaudir. Le roi fut reçu à la cour de Diafane avec la même magnificence qu'il y parut. Après la première audience, il en demanda une particulière, pour, diſoit-il, être en état de rendre à ſon maître un compte plus particulier ſur une affaire auſſi importante, à laquelle, ajouta-t-il poliment, il craignoit que la prévention du premier coup-d'œil n'apportât encore trop d'illuſion. On connoiſſoit l'ambaſſadeur pour ce qu'il étoit, mais on feignoit de l'ignorer : rien n'eſt auſſi plaiſant dans les cours que ces ſortes de ſecrets publics. Pour éviter l'embarras du cérémonial, dont on étoit fatigué, le roi

propoſa que cette ſeconde entrevue ſe fît dans un jardin. La princeſſe eut quelque peine à y conſentir, mais voyant que le plus beau tems & le plus calme ne lui laiſſoit aucune raiſon de refus, elle fut bien aiſe d'avoir cette politeſſe pour le roi qui l'avoit propoſé. A-peine avoient-ils fait les premières révérences, qu'un petit vent commença à ébranler la princeſſe, dont les écuyers s'étoient éloignés par reſpect; le roi voulut aller à elle, le vent qu'il fit en l'approchant, joint à un autre qui s'éleva, l'éloigna de lui; il courut après elle, en diſant: Ah, ah! Eh quoi donc, princeſſe, vous me fuyez? Mon dieu, non, lui dit-elle; courez un peu plus vîte, vous m'arrêterez, & je vous ſerai bien obligée: auſſi voilà ce que c'eſt, continua-t-elle avec humeur, d'être venus ſe parler dans un jardin, comme ſi on ne ſe parloit pas mieux & plus ſurement dans une chambre bien fermée. Cependant le roi couroit, mais le vent alloit plus vîte, il étoit ſi bien augmenté que la princeſſe fut en un moment à l'extrémité du jardin, & malheureuſement devant un ſaut-de-loup qui donnoit ſur la campagne, elle le franchit comme un oiſeau; le roi s'arrêta ſur le bord, en diſant plus d'une fois: Ah, ah, & ſuivit quelque tems des yeux la belle Diafane emportée dans la plaine, tantôt en ligne droite, tantôt en tournant. Bientôt il la perdit de vue, & la cour & le peuple, accablés de ce mal-

heur, coururent dans la plaine, à pied & à cheval, pour ſecourir leur princeſſe, qui véritablement étoit en riſque, car le vent qui l'emportoit, augmentoit à chaque inſtant, & précédoit un orage épouvantable. Le roi, demeuré ſeul avec ſa ſuite, rentra dans le palais, faiſant des réflexions ſur l'extraordinaire légèreté de ſa prétendue : il ne fut pas ſi touché des inconvéniens d'une telle alliance, que frappé du ridicule d'avoir une femme qui prenoit mieux le vent qu'un cerf-volant. Sans plus attendre, il détermina ſon départ, il montoit à cheval au moment qu'on ramenoit la princeſſe dans un carroſſe : elle avoit été trouvée à deux lieues de l'endroit d'où elle étoit partie, mouillée juſqu'aux os, & plaquée contre une meulle de foin qui ſe trouva par bonheur ſur ſa route. Souci, prétextant la crainte de l'incommoder & l'envie de la laiſſer ſécher, lui fit faire des complimens, & partit.

Mécontent de cette aventure, & ennuyé des mauvaiſes plaiſanteries qu'on faiſoit ſur l'ambaſſade, ſur la princeſſe & ſur l'entrevue ; dégoûté d'ailleurs d'être environné d'une foule de gens qui ſans ceſſe interprétoient toutes ſes actions, comme ſi un roi n'en pouvoit faire de ſimples ou d'indifférentes ; il réſolut de voyager ſeul. Pour cet effet, il renvoya toute ſa cour, & ne réſerva qu'un écuyer, dont il fut ſéparé bientôt après.

Ces réflexions & ce goût pour la ſolitude ne

lui étoient pas venus ſans inſpiration; la fée Aveline avoit des deſſeins ſur lui, auſſi on aſſure qu'elle lui avoit ſouflé ce projet dans l'oreille, après avoir ſoufflé bien d'autres choſes; car elle avoit fait naître l'orage, & avoit commandé le vent qui avoit ſi mal-mené la pauvre Diafane. Elle vouloit encore, ce qui étoit bien plus difficile, le rendre digne de la belle Minon-Minette qu'elle avoit élevée, & qui méritoit, par ſes charmes & ſon eſprit, d'épouſer le roi le plus accompli de l'univers. Pour parvenir à ſes fins, ſachant qu'il n'y avoit pas le moindre fonds à faire ſur la fée Girouette, & connoiſſant les bonnes diſpoſitions du beau Souci, qui n'avoient beſoin que d'être cultivées, d'abord qu'il fut ſéparé de ſa cour, elle égara ſon écuyer, & le ſoir même, pendant qu'il dormoit dans une forêt, au pied d'un arbre, elle lui déroba ſes armes & ſon cheval, perſuadée que dans une telle ſituation il ne déclareroit point ſa naiſſance, qu'il chercheroit à plaire & à réuſſir par lui-même, & qu'enfin ſi ſon caractère & ſa figure, dégagés de toute parure & de toute illuſion, convenoient à Minon-Minette, qui n'étoit point dans la confidence, elle n'auroit plus qu'à travailler à une alliance ſortable d'ailleurs. A ſon réveil, le roi ſurpris & affligé du vol qui lui avoit été fait, chercha long-tems, mais inutilement ce qu'il avoit perdu : le beſoin de manger interrompit ſes recherches, & il ſe mit en chemin

s'abandonnant au haſard. A-peine avoit-il fait quelques pas, qu'il rencontra Aveline ſous la figure d'une petite vieille, chargée d'une bourrée énorme par ſa groſſeur. Elle ne fut pas long-tems ſans ſuccomber ſous un tel poids ; il lui demanda ſi elle ne s'étoit point fait de mal, elle lui répondit que non, & il paſſa ſon chemin. Et ma bourrée, lui cria-t-elle, où eſt donc la politeſſe ? Vraiment, vraiment, vous êtes un jeune-homme bien élevé. Que ſavez-vous donc faire ? Moi ! rien, lui répondit-il. Je n'en doute pas, répliqua-t-elle, vous ne ſavez pas ſeulement charger une bourrée ; oh bien, approchez-vous, je ſuis plus ſavante, moi, je vous la chargerai très-bien. Le roi rougit de ces reproches, dont il ſentit en partie la vérité, & prit en effet la bourrée. Aveline, charmée de cette première épreuve, le ſuivit toujours ſous la figure de vieille, en lui parlant, tantôt lui adreſſant la parole, tantôt ſe parlant à elle-même, enfin rognonant comme font preſque tous les vieillards. Je voudrois, dit-elle, que tous les rois en euſſent porté autant, ſeulement une fois, ils ſauroient ce qu'il en coûte de peines pour chauffer leur four. Souci trouva du bon-ſens dans ce ſouhait, & la compaſſion pour les malheureux entra dès ce moment dans ſon cœur. Mais où allons-nous comme cela, ma bonne ? Nous allons au château du démon blanc, ſi vous n'avez rien à faire je vous y donnerai de l'occu-

pation. A quoi pouvez-vous m'occuper? reprit-il ſi c'eſt à manger vous ſerez ſatisfaite. Vous me diſiez tout-à-l'heure que vous ne ſaviez rien faire; je vous ai cru d'abord, mais à-préſent je ne vous crois plus : vous voyez qu'il n'y a qu'à ſe préſenter à l'occupation, vous commencez à être ſavant. Savant! dit-il, voilà ma foi un beau ſavoir que de porter une bourrée. Vous ne le ſavez pas trop encore, point d'orgueil, s'il vous plaît, interrompit la veille, c'eſt le commencement de vos études, tranquilliſez-vous; vous vous occupez, vous ſoulagez la vieilleſſe, vous êtes poli pour les femmes, & vous appellez cela rien pour une première leçon? Le roi, peu touché de ces éloges & de ces belles inſtructions, étoit au moment, par impatience & par fatigue, de laiſſer-là la bourrée, quand une jeune perſonne, plus belle que le plus beau jour, vêtue ſuperbement & couverte de diamans, accourut à eux, en diſant : Ma bonne mère, je venois au-devant de vous, pour vous aider ſi vous étiez trop fatiguée. Voilà un jeune-homme, lui répondit la vieille, qui ne ſe fera pas prier pour vous céder la bourrée : vous voyez qu'on ne la peut porter de plus mauvaiſe grace. Voulez-vous me la remettre, monſieur? lui dit-elle. Le roi, piqué d'honneur, n'eut garde d'accepter ſes offres, & marcha plus légèrement, animé par la préſence de la princeſſe, dont chaque inſtant lui découvroit des graces & des

beautés. Mais ſurpris d'un événement dont il ne pouvoit arranger les liaiſons, il voulut au moins, par une aſſez platte vanité, faire entendre qu'il n'étoit pas fait pour porter des bourrées : on voyoit aiſément qu'il n'y étoit pas accoutumé. Il parla du vol de ſon cheval & de ſes armes, il cita ſes domeſtiques, mais il n'oſa parler de ſon royaume : ſes ſoins furent inutiles, on ne faiſoit pas ſemblant de l'entendre. Ils arrivèrent enfin au château, dans lequel ils n'apperçut qu'une très-belle maiſon qui ne préſentoit rien de ſingulier ; on lui montra l'endroit où il devoit poſer ſa bourrée. Honteux d'avoir fait une pareille entrée dans cette maiſon, & craignant d'être reconnu, le roi ſe ſeroit promptement éloigné, ſi les charmes de la princeſſe qui commençoient à faire leur effet, ne l'euſſent arrêté. Minon-Minette, ſans lui faire aucune honnêteté, étoit entrée dans la maiſon, & la vieille de ſon côté s'étoit retirée dans une petite chambre au rez-de-chauſſée. Le prince, demeuré ſeul, abandonné à ſes réflexions, étoit aſſez embarraſſé de ſa perſonne, quand un domeſtique vint lui demander s'il ne vouloit pas ſe repoſer dans le ſallon ; il le ſuivit & ſe trouva dans une très-belle piece remplie de livres, d'inſtrumens de muſique, de maſques & d'habits de comédie. Il ſe plaça dans un coin, & ſucceſſivement il vit arriver différentes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui ſeules, ou ſéparément, firent uſage de

ces différentes choſes, ſans lui rien dire, & ſe contentant de le ſaluer froidement. La belle Minon-Minette parut enſuite, ſuivie d'une compagnie d'autant plus agréable, qu'elle étoit compoſée de gens qui tous avoient des talens, leur conſervation étoit en cela plus agréable ; car, ſoit l'attention à laquelle il a fallu ſe ſoumettre pour les acquérir, ſoit les liaiſons qui ſe trouvent d'un art à l'autre, il eſt certain que les talens nourriſſent l'eſprit, indépendamment de la reſſource dont ils ſont eux-mêmes. On ne fit aucune attention au roi, & quand on vint dire qu'on avoit ſervi, on ſe parla bas; il remarqua qu'on l'examinoit & qu'on balançoit ſi on le feroit mettre à table ; cette humiliation le piqua. Enfin on lui propoſa une place peu diſtinguée, la princeſſe lui diſant froidement : Monſieur, mettez-vous-là. Le dîné fut agréable, chacun brilla par ſes agrémens ; le roi voulut parler, quelques femmes relevèrent ce qu'il dit, & firent quelques plaiſanteries dont il ſentit vivement la force. Mais à chaque inſtant Minon-Minette faiſoit plus d'impreſſion ſur ſon cœur ; il ſentoit le ridicule de ſa poſition, il ne ſavoit rien faire au milieu de tant de jeunes-gens doués de tous les talens agréables, & de tout l'uſage brillant du monde. Quelle honte pour lui, & quelle envie de tirer quelque choſe de ſon propre fonds ! il y faiſoit en-vain des efforts. Un roi n'a jamais parlé ſans être écouté & applaudi ;

quelle différente ſituation! Après le dîné, la compagnie forma un concert délicieux, il convint en lui-même, & rougit de ſon ignorance. La veille il croyoit tout ſavoir, & le lendemain il vit clairement qu'il ignoroit tout; il joignit à cette cruelle conviction la timidité, la honte & l'embarras d'un homme qui devient amoureux, & qui n'eſt point accueilli. Il ne faut pas tant de motifs à un amant pour aller chercher la ſolitude; auſſi deſcendit-il dans les jardins, il y rêva, il y ſoupira, il y maudit ſon ſort, il y forma cent projets de départ & d'oubli, & finit par aller chercher la petite vieille, dans le deſſein de s'inſtruire, de lui faire des queſtions, de ſe mettre au fait; du moins de parler de la belle Minon-Minette. Il la trouva dans une ſalle baſſe, qui filoit ſa quenouille; il l'aborda avec la politeſſe & l'air intéreſſé que donne l'amour qui croit avoir beſoin de quelqu'un. Hé bien, lui dit la vieille, on ne reconnoît point mal ici le ſoin que vous avez pris de porter ma bourrée; on vous a fait dîner à table: tous ces gens-là ont bien de l'eſprit, n'eſt-il pas vrai? Comment vous en êtes-vous tiré? Pas trop bien, répondit le roi; mais Minon-Minette eſt bien belle; convenez, ma bonne mère que tous ceux qui l'environnent ſont amoureux d'elle; peut-on la voir ſans l'aimer? Tant-pis pour eux, répliqua la vieille; car elle n'a jamais aimé; elle a toujours déſeſpéré, rebuté ceux qui

ſe ſont attachés à ſon char. Et c'eſt pour cela, interrompit le roi avec vivacité, qu'on a nommé ſa maiſon le château du démon blanc. Vous y voilà, reprit la veille. Tous mes rivaux, ajouta le roi, ſans doute ſont princes, rois, ou fils de rois ? Non, il y en a dans le nombre qui ne ſont que de ſimples particuliers, que leur mérite & leur eſprit égalent aux ſouverains. Voilà les plus dangereux, s'écria le prince. Un roi, plus aimable que puiſſant, pourſuivit la vieille, pourra ſeul la toucher. Vous me déſeſpérez, interrompit Souci; cependant j'aimerai, je me rendrai digne du cœur de la princeſſe, je lui ſacrifierai tout mon amour-propre; rang, dignités, mes ſentimens & mes attentions continuelles ſauront réparer tout ce qui me manque. Dites-moi ce qu'elle aime. Les talens l'amuſent, reprit-elle, le naturel eſt ce qui la touche: allez, retournez auprès d'elle, je vous ſais gré de votre confidence. Que puis-je vous offrir, dit le roi, dans la ſituation où je ſuis ? voulez-vous que demain j'aille chercher votre bourrée ? Votre offre me ſuffit, lui répondit la vieille; prenez ce peloton, il vous ſera quelque jour d'une grande utilité. A quoi peut me ſervir un peloton de fil ? dit le roi en lui-même; cette bonne femme radote aſſurément. La bonne Aveline ne fit pas ſemblant de lire ſa penſée, & ajouta: Quand ce peloton n'aura plus de vertus, vos peines ſeront finies. C'eſt donc

le fil de ma vie? dit-il en le prenant. C'eſt celui du malheur de votre amour, ajouta-t-elle. Il la quitta & revint dans la ſalle où l'on alloit commencer une comédie. La belle Minon-Minette étala tous ſes charmes dans la juſteſſe & la préciſion de ſes rôles; elle danſa comme elle chanta, c'eſt-à-dire, à merveille. Le roi, charmé & enivré de ſes talens, étoit outré de n'en point avoir, il envioit le bonheur de ceux qui, ſur la ſcène, lui diſoient des choſes tendres; à chaque inſtant il étoit plus mécontent de lui-même. On ſoupa avec la joie & la gaieté que les talens ſatisfaits produiſent à leur ſuite; on fit quelques plaiſanteries au roi, on lui demanda s'il ne vouloit pas déclarer ce qu'il ſavoit faire: Minon-Minette taxa ſes refus de modeſtie; un autre dit qu'il les examinoit pour les écraſer tous le lendemain par les talens qu'il ſauroit leur découvrir. Le roi cependant étoit ſur les épines, car les rieurs n'étoient ni ne pouvoient être pour lui; on peut aſſurer que jamais roi ne s'étoit trouvé à pareille fête. Enfin une dame fort agréable le pria de leur apprendre au moins ſon nom; il lui répondit qu'il ſe nommoit Souci. La femme qui lui avoit fait la queſtion pourſuivit ainſi: Souci! en cauſez-vous? Non, dit-il, j'en éprouve. Cette réponſe auroit pu intéreſſer pour lui; mais quand on a réſolu dans le monde de tomber ſur quelqu'un, rien n'arrête, ſur-tout quand on croit ce quelqu'un plus foible.

Ainſi on accabla le prince de plaiſanteries, & mon fut l'amuſement du ſoupé. Le roi fut piq offenſé & déconcerté. Voir rire de ſon nom une choſe que les gens du monde ne ſavent ordinairement ſoutenir ; l'ironie & la plaiſant n'ont jamais entré dans l'éducation des rois. C pendant, ménagé par la belle Minon-Minette, lui fut plus aiſé de prendre ſur lui & de ne r répondre ; mas cet effort lui coûta beaucoup. Ap qu'on eut bien ri, plus mécontent de lui-mê peut-être que des autres, en ſortant de table, e porté par un premier mouvement dont il ne pas le maître, il partit, réſolu de ſe guérir d' amour dont il devoit eſpérer ſi peu, car les ch grins d'une paſſion malheureuſe éloignent de l'éc du monde, & conduiſent à la ſolitude. La fée C macé, qui avoit élevé le prince Fluet, conſi Girouette ſur la princeſſe qu'elle lui feroit épou Celle-ci, qui ne conſultoit jamais ſes livres p ſe conduire, lui dit qu'il n'y en avoit aucu qui fût préférable à la belle Minon-Minette ; a Crimace réſolut de ne rien épargner pour la lui fa épouſer. Elle arriva donc à la cour de cette beau où elle fut reçue comme une fée le devoit être ; une autre fée auſſi polie que la bonne Aveline. E n'avoit mené Minon-Minette à la campagne q pour lui faire juger du roi Souci avec plus de tranq lité, & ſur le prétexte de lui faire voir un pet

mait

maître humilié : ainſi, d'abord qu'il eut pris ſon parti, elles abandonnèrent le ſéjour du château, & vinrent reprendre dans la capitale leurs occupations ordinaires. Fluet fut préſenté, il étoit aſſez joli, mais ſi délicat que le plus foible excès de danſe ou de chant l'obligeoit à demeurer pluſieurs jours dans le lit. Il avoit des talens & des connoiſſances, mais excepté la douce conſidération qu'il avoit pour lui-même, tout étoit petit. Minon-Minette produiſit ſur ſon cœur l'effet ordinaire à ſes charmes, mais ſon diſcernement reconnut dans ſa plus juſte étendue le mérite de ce nouvel amant. L'amour mécontent s'anime & s'irrite dans le cœur le plus foible. Le prince, peu ſatisfait de la beauté qu'il aimoit, lui fit des reproches, & lui témoigna des regrets aſſez ordinaires, & qu'on n'auroit jamais imaginé capables de le mettre en danger & d'expoſer ſa petite perſonne ſacrée, cependant il s'échauffa ſi fort, qu'il fut obligé de garder le lit plus de quinze jours. Grimace éprouva les plus cruelles alarmes, elle ne douta point de ſa mort, ou de l'altération de ſon tempérament, & ſe fâcha ſi fort contre Aveline, qu'elle lui dit que ſa belle éleve étoit une mijaurée, qui s'admiroit tout le jour, qui étoit charmée de ſentir qu'elle étoit agréable, pour faire enrager l'univers. Elle ajouta que cela méritoit punition, qu'une belle perſonne devoit plutôt qu'un autre prendre ſon parti pour laiſſer les autres s'établir ſans diſtraction; elle

finit par jurer par la dent qu'elle ne croit heure ni tranquille qu'elle n'eût trouvé le pont fans arel & l'oiſeau fans plume. La colère redoubla m fois les grimaces dont ſes plus ſimples réflexi étoient ornées ; mais quand par ſon art elle découvert l'amour de Minon-Minette pour le b Souci, elle réſolu ſon départ, méditant toutes ſo de vengeances. Aveline ne put ſoupçonner ſes m vais deſſeins. Les bons caractères ne ſont pas ſ ſians. Les grimaces de la fée déguiſoient abſolum ſes ſentimens, de façon qu'elle la vit partir tr quillement & ſans regret avec ſon petit protégé.

Cependant le roi Souci ſe reprocha plus d' fois ſon départ, il ſentit que les peines de l'abſ ſont les plus cruelles. Il eut la conſolation (ſon malheur de retrouver ſes armes & ſon che l'un & l'autre lui furent d'un grand ſecours, & A line avoit ſu le prévoir.

Après avoir traverſé pluſieurs déſerts, il ar dans un pays habité malheureuſement pour la g graphie. Les royaumes n'étoient connus en ce t que par le nom de leurs rois, ainſi on ne ſait aujourd'hui la véritable poſition des terres. A-p étoit-il ſur la frontière de ce pays, qu'il fut ar & conduit enchaîné comme un criminel à la pitale. Pour toute réponſe aux plaintes qu'il fit précédé ſi injuſte, on lui répondit qu'il étoit ſ les états du roi de Fer. Le prince le reçut fur

trône noir, au milieu d'une cour en pleureuſes & en deuil de tous ſes parens qu'il avoit fait mourir. Il lui dit : Jeune-homme, que viens-tu faire dans mon pays ? Le haſard m'y a conduit, lui répondit-il ; ſi j'échappe à tes cruautés, ton exemple me ſervira à traiter différemment mes ſujets. Ah, ah, tu me parois bavard, s'écria ce roi féroce, je ſaurai t'occuper. Que ſais-tu faire ? Je ſaurai te vaincre ſi tu veux accepter le combat que je te préſente. Les hommes les plus durs en apparence ont toujours été les plus faciles à réduire & à modérer, quand on leur tient tête ; alors ſous les noms de raiſon, de générosité ou de conviction, ils ont ſouvent caché la foibleſſe de leur cœur & la molleſſe de leurs ſentimens. Le roi, qui aimoit à jouer le redoutable, tout autant qu'à l'être en effet, frémit à la ſeule propoſition d'un combat ſingulier, deſcendit de ſon trône, lui tendit la main en lui diſant : Je n'ai trouvé que toi qui fût digne de mon amitié. Tu es indigne de la mienne par ta barbarie, tu ne m'inſpires que de l'horreur, répondit le prince ; les rois doivent exemple, le ſilence de ma part auroit l'air d'une approbation. Cet emportement étoit un peu fort, on pourroit même le trouver déplacé, mais il ſemble que la jeuneſſe doive néceſſairement abuſer pour apprendre à connoître la meſure des procédés. Cependant le roi de Fer s'écria : C'eſt trop auſſi m'inſulter dans ma propre cour ;

en attendant que je ſache ſi tu ne m'en impoſes point, car tout le monde eſt rempli d'aventuriers qui ſe diſent rois pour tromper le public, je ſaurai t'apprendre à parler : qu'on le mette dans le bijou; c'eſt le nom qu'il avoit donné à une priſon favorite dont il avoit arrangé & ménagé toutes les horreurs. Elle n'avoit point aſſez d'étendue pour s'y coucher, elle n'étoit point aſſez élevée pour y demeurer debout, & cette petite chambre de fer étoit pendue à quatre groſſes chaînes dans un ſallon voûté, où l'on faiſoit ſucceſſivement éprouver par art des froids rigoureux & des chaleurs inſupportables : on ouvrit cent différentes ſerrures pour y faire entrer Souci. Girouette, occupée de quelque nouvelle idée, ne penſoit ſeulement pas à ſon exiſtence ; c'en étoit fait du malheureux Souci, ſi Aveline, qui avoit obſervé ſes démarches, ne lui eût fait entendre une voix dont le ſon le charma, car il crut reconnoître celle de Minon-Minette, qui lui dit : Et le peloton ? Il le prit par ſoumiſſion, ſans ſavoir à quel uſage il le pourroit employer, il lia un des barreaux de ſa petite maiſon de fer, & ſans aucun effort il le coupa en autant de morceaux qu'il voulut ; il répéta cette opération autant qu'elle lui fut néceſſaire, il ſortit du bijou & ſe trouva dans le ſallon ; il vint enſuite faire la même manœuvre à une fenêtre de cette piece, ſur laquelle il monta, mais il apperçut à

quelques toiſes du ſallon un grand mur fort élevé qui lui ôta toute eſpérance de liberté; il ne ſavoit quel parti prendre. A bout d'idées, réſolu de s'abandonner à toutes les cruautés du roi de Fer, il voulut au moins le priver d'un tréſor auſſi conſidérable que ſon petit peloton; & comme ordinairement on s'adreſſe au ciel pour remercier les abſens, il le jetta en l'air en diſant à la vieille : Je ſuis plus malheureux que tu n'es puiſſante, tiens, je te remercie. Le peloton ſe devida, & par un bonheur, que la fée détermina ſans doute, le bout du fil lui demeura dans la main, il ſentit de la réſiſtance; & jugeant que le peloton s'étoit arrêté quelque part, il aima mieux ſe confier à la fragilité d'un fil qu'à la cruauté du roi. Il étoit ſi jeune & ſi ingambe, qu'il ſe trouva bientôt fort au-deſſus du grand mur, en ſe balançant il le franchit, & le fil le conduiſit enſuite à terre, où le peloton, qu'il eut grand ſoin de devider, le vint promptement retrouver; il le mit dans ſa poche, & remerciant mille fois la généreuſe vieille, il ſortit de la ville. L'étonnement & la fureur du roi furent extrêmes, quand au point du jour il ne trouva point ſon priſonnier dans le bijou; chaque examen redoubloit ſa ſurpriſe; il fit tuer le gouverneur de la priſon avec tous les geoliers, & fit partir ſes gardes, la garniſon de ſa capitale, & même le peuple, avec ordre de lui ramener le prince mort ou vif. Mais avec le ſecours

du peloton, il avoit paſſé une rivière des plus larges & des plus rapides, & s'étoit jetté dans une immenſe forêt, qui le mit en peu de tems hors des états de ce roi barbare.

Ces épreuves ne ſuffiſoient pas encore à Aveline pour l'inſtruction du beau Souci ; elle s'attachoit d'autant plus à le rendre un homme de mérite, que ſa figure avoit fait impreſſion ſur le cœur de la belle Minon-Minette, & que loin de trouver plaiſant de le voir dans ſa première entrevue chargé d'une bourrée, elle en avoit été touchée, ainſi que de toutes les humiliations qu'il avoit ſouffertes dans le château du démon blanc. Aveline vouloit la rendre heureuſe par le mérite de ſon amant ; perſuadée qu'un amour bien placé ne ſauroit être trop violent, elle voulut augmenter les ſentimens qu'elle avoit reconnus, elle lui déclara donc la naiſſance de celui qui la touchoit ; & voulant redoubler ces mêmes ſentimens par la compaſſion, elle lui conta, ſans oublier la moindre circonſtance, tous les détails des peines & des inquiétudes que ſouffroit ſon amant ; elle inſiſtoit principalement ſur le regret qu'il avoit de l'avoir quittée, & ſur la façon dont ſon idée étoit préſente à ſon eſprit : Minon-Minette la conjura cent fois de le ſecourir. Il a ſon peloton, dit-elle, il faut l'accoutumer à chercher des reſſources dans ſon eſprit. Mais il n'y penſe pas, reprit-elle, faites-lui du

moins entendre ma voix ; ce fut en effet celle de Minon-Minette que la fée porta juſqu'à lui, & qui lui dit : Et le peloton ? Enfin la princeſſe ne reſpira qu'après que Souci eut paſſé le fleuve, & qu'il n'eut plus à redouter le roi de Fer. Dès ce moment la princeſſe réſolut de déclarer la guerre à ce roi cruel, & de joindre ſes forces à celles de Souci, qui prendroit le commandement des deux armées.

Cependant le prince étoit à pied, plus malheureux de ſon amour que de ſes autres infortunes. Aveline lui fit trouver des fruits dont elle augmenta la ſaveur & les ſucs, pour le mettre en état de réſiſter à une fatigue qu'elle croyoit néceſſaire pour former ſon tempérament. Minon-Minette trouvoit ce procédé un peu dur ; auſſi, après avoir rougi & éprouvé toutes les contrariétés que l'eſprit fait ſouffrir à une jeune perſonne en écrivant une première lettre à ſon amant, elle conjura la fée de la lui faire tenir. Aveline y conſentit, & ſans demander à la voir, elle la fit tomber d'un arbre ſur lequel il cherchoit ſa ſubſiſtance ; il l'ouvrit par une curioſité naturelle, & trouva qu'elle contenoit ces mots : *Prince, eſpérez ; qui a pu échapper au roi de Fer, peut attendrir un démon blanc.* Quelle joie pour un amant qu'une telle lettre ! Elle lui étoit néceſſaire pour ſoutenir la vie fatigante & retirée qu'il menoit, & ſur-tout pour calmer les inquiétudes

de ſon amour. Enfin il arriva dans un pays ouvert, & ſe trouva dans une prairie de la grande beauté; elle étoit terminée par des ro couverts de mouſſe, qui formoient un admi point-de-vue; on diſtinguoit quelques ouver au midi, devant leſquelles il apperçut pluſieurs ſonnes de l'un & de l'autre ſexe, matchant cement, ou poſées dans des attitudes tranq Il en approcha, & trouva des vieillards qui cueillirent & lui offrirent leurs ſecours. Surpris voir un ſi grand nombre, il apprit qu'il étoit a à la caverne de la vieilleſſe. Cette divinité t mais la plus deſirée & à laquelle on offre pl vœux, avoit fait choix, pour demeurer a d'elle, des plus anciens du monde, mais auſ plus aimables. Peu conteurs, & de bonne-fc leur vie paſſée, ils avoient acquis la ſolidi jugement ſans rien perdre de leur gaieté natu une attention, une marque d'amitié de la je les charmoit, ils l'aimoient & s'y intéreſſoi par-conſéquent un ſeul procédé flatteur lui a les bons conſeils qu'elle pouvoit deſirer. La faction d'avoir bien vécu étoit leur jouiſſanc la condamnation de ce qu'ils avoient eux-m pratiqué étoit la reſſource de leur indulgence un mot, les paſſions éteintes les mettoient e de n'être plus que de bons livres qui réuni un agréable expoſé, & une diction ſéduiſa

l'avantage de répondre aux objections. Leur genre de vie étoit réglé, & quoique, pour ainſi dire, ils vécuſſent du paſſé, ils jouiſſoient encore du préſent : malgré la température de la caverne qu'ils habitoient, ils venoient encore jouir des faveurs d'un aſtre qu'on admire dans tous les tems, & qu'on goûte ſur la fin d'un âge qui reſſent ſon éloignement, ſon retour, ſon abſence, enfin toutes ſes influences.

La vieilleſſe paroiſſoit ſur un trône antique prêt à s'écrouler, & qui rappelloit l'ancienneté des tems; il étoit long & peu élevé, pour éviter la fatigue d'y monter; il étoit orné d'un lit pour le rendre ſupportable à une ſouveraine auſſi décrépite. Mais à tous momens importunée par les demandes & les prières de tous ceux qui vouloient obtenir ſes bontés, ou la continuation de ſes faveurs, ces dernières étoient les plus vives & les plus ardentes; elle en tiroit vanité, parce qu'ils ne lui demandoient que ce qu'ils connoiſſoient. Mais elle avoit tant vu périr d'humains, qu'elle étoit peu ſenſible aux ſollicitations; ſemblable aux autres ſouverains, on peut dire qu'elle n'aimoit rien. Un nombre infini de chemins conduiſoient à ſon empire; ceux de la valeur, de la richeſſe & de l'oiſiveté étoient peu battus, mais en général tous ces chemins étoient traverſés & interrompus par les vices, les débauches, les folies & les erreurs; la jeuneſſe les voyoit

de ſi loin, qu'elle ignoroit leur exiſtence; le haſard les avoit préſentés à preſque tous ceux qui les avoient ſuivis, & ſouvent les précautions en avoient écarté ceux qui de bonne heure s'étoient flattés de les rencontrer. Le roi profita du ſéjour qu'il fit avec eux, & de leur amitié, pour ſe corriger de mille défauts qu'il avoit regardés juſques-là comme des perfections. Quels ſecours en effet un bon eſprit ne peut-il pas tirer de ces livres vivans, quand ils joignent, comme ceux-ci, la douceur à l'expérience! Le roi ſentit & connut tout ce qu'ils valoient, il profita de leurs vieux talens: ils avoient le plaiſir de les voir exécutés par un jeune prince qui dévoroit leurs leçons pour ſe rendre digne de ce qu'il aimoit, & qui n'étoit occupé que des moyens de leur plaire & de reconnoître par ſes procédés les obligations qu'il leur avoit. Cependant pluſieurs fois dans le jour il eſſayoit ſon peloton, mais il retomboit toujours & ne s'attachoit point en l'air, car il n'avoit point encore acquis le degré de perfection & d'agrément qui devoit le rendre digne de la belle Minon-Minette. Les nouvelles qu'il en recevoit aſſez fréquemment adouciſſoient un peu les rigueurs de cette longue abſence. Il trouvoit écrit, tantôt ſur un rocher, tantôt ſur l'écorce d'un arbre, ou ſur une fleur: *Elle ſe porte bien, elle vous aime, elle voudroit vous voir, votre abſence l'ennuie*; & c'eſt depuis ce tems que

l'on dit que tout parle aux amans dans la nature. Devenu plus hardi par ces témoignages flatteurs, il fit des réponſes, dans leſquelles il témoigna tout l'excès de ſon amour. Il augura bien de ſes premières lettres, car les ayant poſées ſous des fleurs, il ne les trouva plus quelques momens après, & bientôt il reçut des réponſes qu'il ne put attribuer qu'à l'objet de tous ſes vœux, & dont il ne put remercier que la même vieille qui lui avoit fait préſent de l'admirable peloton.

Cependant les préparatifs de la guerre que Minon-Minette avoit réſolue de déclarer au roi de Fer, ne purent ſe faire avec aſſez de ſecret, & Grimace en fut inſtruite; elle étoit encore moins amie de ce prince que piquée contre Minon-Minette.

Aveline avoit juſqu'ici paré quelques-unes de ſes mauvaiſes intentions; enfin la princeſſe réſolue de ſe mettre à la tête de ſon armée, pour s'accoutumer à la fatigue, voulut monter à cheval tous les jours & aller à la chaſſe. Aveline approuva ſon deſſein, en lui recommandant expreſſément de ne jamais ſortir de ſes états ſi elle n'étoit avec elle. La princeſſe lui promit d'y faire attention; mais un jour qu'elle étoit montée ſur ſa belle haquenée blanche, occupée des idées tendres que lui donnoit une lettre qu'elle avoit reçue de Souci, peu ſavante d'ailleurs ſur les frontières de ſon état, tout d'un coup elle apperçut à quelques pas d'elle une mai-

ſon feuille-morte, dont la vue lui fut d'un mauvais augure; ſe ſouvenant alors des conſeils d'Aveline, elle voulut tourner la bride de ſa haquenée, mais elle étoit demeurée immobile. La princeſſe ſentit enſuite qu'une force ſupérieure la mettoit à terre, ſes efforts furent inutiles ; elle voulut prendre la fuite, mais elle trouva de tous côtés une réſiſtance qu'elle ne put ſurmonter, & qui la força de prendre le chemin de la maiſon feuille-morte. A-peine étoit-elle auprès de la porte que Grimace, parut. Vous voilà donc à la fin, belle Minon-Minette, il y a long-tems que je vous guette, & que mon trébuchet vous attend; venez-ici, ma mignone, ah, je vous apprendrai à vouloir faire la guerre à mes amis, les choſes ne ſe paſſeront pas à votre fantaiſie; vous lui demanderez pardon à genoux, à ce roi, & pour obtenir la paix, vous le prierez de vous faire l'honneur de vous épouſer : en attendant, ſervez-moi, s'il vous plaît. La princeſſe fut réduite, pour ce ſoir-là, aux plus bas emplois du ménage ; du pain noir fut ſon unique ſoupé, & un peu de paille fut le lit qu'on lui préſenta. Le lendemain, ſur le midi, pour l'expoſer à la plus grande chaleur du jour, on l'envoya garder les dindons de la fée. Elle auroit trop ſouffert dans une telle occupation, ſon teint en auroit été du moins altéré, ſi par le plus grand bonheur elle n'avoit trouvé dans la campagne un éventail; ce

peuple manquoit à tout le ridicule d'une gardeuſe de dindons, qui d'ailleurs avoit des habits magnifiques. Elle ne fut pas auſſi frappée de la ſingularité de la découverte, qu'elle fut touchée de ſon utilité : en effet, l'éventail lui fut non-ſeulement d'un grand ſecours, mais il lui cauſa la plus grande joie; car en l'ouvrant, elle y trouva une lettre de ſon amant, alors elle reſſentit la protection de la fée. L'amour & l'amitié ſatisfaits à la fois ſe réunirent pour lui donner de l'eſpérance & la ſoulager dans ſes peines. Mais le ſoulagement eſt bien court & bien rare quand on eſt ſoumis à des gens injuſtes.

Grimace, étonnée de voir qu'après pluſiéurs jours du plus grand ſoleil, la princeſſe conſervoit l'éclat de ſon teint ſans la plus foible altération, examina toutes ſes actions, & ſurpriſe de lui voir un éventail, elle voulut l'en priver; mais il lui étoit moins utile encore que cher à ſon cœur. Donnez-moi cet éventail, lui dit-elle en fureur. Vous m'ôterez plutôt la vie, lui répondit la princeſſe; & ne ſachant comment ſe garantir de la violence à laquelle Grimace ſe diſpoſoit, elle le mit ſous ſes deux pieds, il y fut à-peine, qui l'enleva. Grimace frémit de l'inſulte que l'on faiſoit à ſon autorité, mais le pouvoir d'Aveline devint ſupérieur au ſien à cauſe de la droiture de ſes intentions. Pendant que cette méchante fée éprouvoit une colère impuiſſante, Minon-

ſon feuille-morte, dont la vue lui fut d'un mauvais augure; ſe ſouvenant alors des conſeils d'Aveline, elle voulut tourner la bride de ſa haquenée, mais elle étoit demeurée immobile. La princeſſe ſentit enſuite qu'une force ſupérieure la mettoit à terre, ſes efforts furent inutiles ; elle voulut prendre la fuite, mais elle trouva de tous côtés une réſiſtance qu'elle ne put ſurmonter, & qui la força de prendre le chemin de la maiſon feuille-morte. A-peine étoit-elle auprès de la porte que Grimace, parut. Vous voilà donc à la fin, belle Minon-Minette, il y a long-tems que je vous guette, & que mon trébuchet vous attend; venez-ici, ma mignone, ah, je vous apprendrai à vouloir faire la guerre à mes amis, les choſes ne ſe paſſeront pas à votre fantaiſie; vous lui demanderez pardon à genoux, à ce roi, & pour obtenir la paix, vous le prierez de vous faire l'honneur de vous épouſer : en attendant, ſervez-moi, s'il vous plaît. La princeſſe fut réduite, pour ce ſoir-là, aux plus bas emplois du ménage ; du pain noir fut ſon unique ſoupé, & un peu de paille fut le lit qu'on lui préſenta. Le lendemain, ſur le midi, pour l'expoſer à la plus grande chaleur du jour, on l'envoya garder les dindons de la fée. Elle auroit trop ſouffert dans une telle occupation, ſon teint en auroit été du moins altéré, ſi par le plus grand bonheur elle n'avoit trouvé dans la campagne un éventail; ce

meuble manquoit à tout le ridicule d'une gardeuſe de dindons, qui d'ailleurs avoit des habits magnifiques. Elle ne fut pas auſſi frappée de la ſingularité de la découverte, qu'elle fut touchée de ſon utilité : en effet, l'éventail lui fut non-ſeulement d'un grand ſecours, mais il lui cauſa la plus grande joie; car en l'ouvrant, elle y trouva une lettre de ſon amant, alors elle reſſentit la protection de la fée. L'amour & l'amitié ſatisfaits à la fois ſe réunirent pour lui donner de l'eſpérance & la ſoulager dans ſes peines. Mais le ſoulagement eſt bien court & bien rare quand on eſt ſoumis à des gens injuſtes.

Grimace, étonnée de voir qu'après pluſieurs jours du plus grand ſoleil, la princeſſe conſervoit l'éclat de ſon teint ſans la plus foible altération, examina toutes ſes actions, & ſurpriſe de lui voir un éventail, elle voulut l'en priver; mais il lui étoit moins utile encore que cher à ſon cœur. Donnez-moi cet éventail, lui dit-elle en fureur. Vous m'ôterez plutôt la vie, lui répondit la princeſſe; & ne ſachant comment ſe garantir de la violence à laquelle Grimace ſe diſpoſoit, elle le mit ſous ſes deux pieds, il y fut à-peine, qui l'enleva. Grimace frémit de l'inſulte que l'on faiſoit à ſon autorité, mais le pouvoir d'Aveline devint ſupérieur au ſien à cauſe de la droiture de ſes intentions. Pendant que cette méchante fée éprouvoit une colère impuiſſante, Minon-

Minette parcouroit l'air ſur ſon éventail. Le roi Souci, de ſon côté, ayant eſſayé ſon peloton, voyageoit, dans le même élément, au bout de ſon fil; les deux voitures ſe rencontrèrent, & la princeſſe cria : Voilà l'oiſeau ſans plume, & le pont ſans arche. Quoique leur entrevue ſe paſſât en l'air, elle ne leur fut pas moins ſenſible; l'éventail s'étendit, le prince y fut reçu ainſi qu'Aveline, qui parut en même-tems; elle approuvoit leur amour, & ne les empêcha point de s'en donner les plus tendres aſſurances. Leur converſation ne fut pas longue, ils mirent pied à terre en préſence des deux armées, qu'Aveline avoit eu ſoin de faire raſſembler; l'élite des deux royaumes les compoſoit, elles reconnurent leurs princes avec tranſport, & marchèrent ſous leurs ordres avec une ſi grande ardeur contre le roi de Fer, que ſes états furent bientôt conquis, & qu'il ſe trouva réduit à défendre ſa capitale, dans laquelle il ſe renferma avec Grimace. Le ſiege fut vif; mais la grimace & la dureté ne ſont pas redoutables : le roi & la fée furent obligés de ſe rendre priſonniers de guerre, & ſervirent d'ornemens au char des vainqueurs. Le roi de Fer, qui vouloit vivre à quelque prix que ce fût, brigua l'emploi de garder les moutons du roi Souci; il l'obtint, mais ce ne fut qu'après avoir prêté ſerment de les traiter avec douceur. Il y a des auteurs qui aſſurent que Grimace fut changée

n pelotte, connue en effet ſous ſon nom, & qu'elle fut continuellement piquée d'épingles : mais e plus grand nombre, & je ſuis de ce ſentiment, veut qu'Aveline ait donné la liberté à Grimace, en lui conſeillant de faire le mariage de Fluet & de Diafane : elle ſuivit ſon conſeil. Aveline, après avoir réuni les nouvelles conquêtes aux états de ſes protégés, les rendit heureux en préſence de Girouette, qu'on eut beaucoup de peine à trouver dans le monde, & qui fut bien étonnée de trouver tant de beſogne faite. Souci gouverna par lui-même & très-bien, après avoir donné au bonhomme Tope la charge de ſon premier maître-d'hôtel. Le bonheur de Souci & de Minon-Minette fut conſtant & de longue durée, il les conduiſit enfin dans la caverne de la vieilleſſe, dont ils furent l'exemple & l'admiration, après avoir laiſſé leurs royaumes à leurs beaux enfans.

HISTOIRE
DE
BEDIHULDGEMAL;
FILLE DU ROI DES ESPRITS,
ET
DE SEIFULMULOUK,
FILS DU ROI D'ÉGYPTE.

TIRÉE D'UN MANUSCRIT ARABE.

ON lit dans l'hiſtoire de l'ancienne Égypte, que le roi Haſm, fils du roi Ahuand, faiſoit obſerver une diſcipline très-exacte dans ſes nombreuſes armées, que ſes richeſſes étoient immenſes, & que le nombre de ſes ſujets étoit ſi grand, qu'on ne pouvoit le compter; en un mot, que ſa puiſſance étoit

étoit redoutable, car il avoit quatre cens villes fortes avec un nombre infini de palais & de jardins royaux.

Ce prince étoit ſi bon & ſi juſte, qu'on trouve dans les annales d'Égypte un événement de ſon regne, qui donne une idée de ſon caractère.

Un jeune-homme nommé Ahmenttevail, dont la beauté étoit raviſſante, & peu capable, à cauſe du vin qu'il avoit bu, de ſentir les conſéquences de ce qu'il faiſoit, ſe purifia dans un canal qui lavoit le pied d'un des palais du roi; une des plus belles eſclaves de ce prince l'apperçut, & ſa beauté fit une telle impreſſion ſur ſon cœur, qu'elle lui jetta une pomme. Ahmenttevail la ramaſſa & fut à ſon tour frappé de l'éclat des charmes les plus piquans. Son viſage auſſi brillant que le ſoleil, le brûla dans le moment au milieu des eaux. Elle lui demanda ſon nom & le lieu de ſa demeure, il ſatisfit ſa curioſité; & quand elle lui eut à ſon tour appris qu'elle ſe nommoit Aziz, elle ſe retira. Quelques jours après, la belle Aziz lui fit ſavoir par un eunuque le tems & le lieu qu'elle avoit choiſi pour le voir; il vola plus promptement au rendez-vous que le faucon ne fend les airs, & ſon empreſſement fut payé par des plaiſirs impoſſibles à décrire. Leur commerce fut quelque tems ſecret.

Le roi demanda un jour à ſes courtiſans, quel étoit le mêt qui leur paroiſſoit le plus exquis, il y

en eut un qui l'aſſura que des petits oiſeaux cuits avec du ſucre, du poivre, du gérofle, du piment, du ſaffran avec de l'huile d'amande douce, étoit la meilleure choſe qu'on pût manger. Le roi, ſurpris de ce mélange, parut douter de ſa bonté. Le courtiſan courut chez lui faire le ragoût qu'il avoit annoncé, & le porta au roi, qui le trouva ſi bon qu'il en envoya une partie à la belle Aziz; celle-ci de ſon côté le partagea avec Ahmenttevail, & celui-ci pria un de ſes amis d'en venir manger avec lui. Mais il fut bien étonné de trouver, dans le corps d'un de ces petits oiſeaux, un diamant magnifique. Ce faux ami, né jaloux du bonheur de tous les autres hommes, ſe douta de la vérité, & rendit compte au roi & du ragoût & du diamant, jugeant aiſément que lui ſeul pouvoit être intéreſſé à cette aventure, & qu'il reconnoîtroit l'eſclave qui le trahiſſoit. Ce rapport fit tout l'effet que ce méchant homme avoit prévu, & le roi ordonna qu'on amenât Ahmenttevail en ſa préſence. En arrivant devant le trône, il apperçut la belle Aziz, debout & dans l'abattement de la plus grande douleur. Le roi, après avoir fait retirer tout le monde, ſe tourna du côté de ſon eſclave, & lui dit : Tu es bien ingrate, quelle raiſon a pu t'engager à me trahir ? Quoi ! les égards que j'ai eus pour toi, les préférences que je t'ai accordées, & les bienfaits dont je t'ai comblée

n'ont pu toucher ton cœur ! Comment, du moins, n'as-tu pas redouté mon courroux ? Prince, lui répondit la belle Aziz, deux choſes m'ont fait manquer à mon devoir, le deſtin le vouloit ainſi, & l'amour s'eſt emparé de mon cœur ; en cet état, je l'avoue, j'ai oublié vos bienfaits, & je n'ai point redouté votre courroux, un cœur rempli d'amour connoît-il quelque danger ? Je ſuis coupable, puniſſez-moi, je le mérite, depuis long-tems je ſuis préparée à votre vengeance. Cette réponſe & ce mépris de la mort étonnèrent le roi Haſm ; il réfléchit quelque tems, & s'adreſſant à Ahmenttevail, il lui demanda d'où il étoit. Je ſuis de votre capitale, lui répondit-il. Tu n'ignores donc pas qui je ſuis ? continua le prince ; qui peut t'avoir rendu aſſez téméraire pour aimer une de mes femmes ? Je connois, reprit Ahmenttevail, la grandeur de ma faute, je conviens que la cruauté que tu dois exercer ſur moi, eſt légitime, mais j'ai conçu pour ton eſclave la plus violente paſſion, elle a répondu à mes vœux, je n'ai plus rien à deſirer dans ce monde, je m'attends à ſouffrir les plus grands ſupplices ; mais je mourrai content, puiſque j'ai poſſédé un ſi grand bien. Le roi fut interdit de cette réponſe, il ordonna cependant qu'on lui amenât l'eunuque qui avoit favoriſé la belle Aziz ; malheureux ! lui dit-il, à qui j'avois confié mon honneur & la garde de celle que j'aimois le plus, pourquoi

m'as-tu trahi ? Elle m'a gagné par ſes préſens, lui répondit-il, y a-t-il quelqu'un que les richeſſes ne puiſſent corrompre ? Hafin alors ordonna que l'on fît venir le faux ami d'Ahmenttevail; il lui reprocha d'avoir trahi l'amitié, & d'avoir rendu ſa honte publique, & donna ordre qu'on le conduisît au ſupplice, & ſe tournant enſuite vers les trois coupables, je vous pardonne, leur dit-il, à cauſe de votre ſincérité, je donne la liberté à l'eunuque, & la belle Aziz à Ahmenttevail. Il accompagna cette belle action d'un riche préſent qui fit la fortune de ces heureux amans qu'un mariage unit à jamais.

Un prince auſſi généreux ſur les propres ſentimens de ſon cœur, & qui ſavoit autant vaincre ſes paſſions, rendoit ſes ſujets heureux, & n'avoit d'autre chagrin ſur le trône que celui d'avoir perdu tous ſes enfans, que la mort lui avoit enlevés. Après avoir réfléchi ſur la rapidité du tems qu'il avoit déja vécu, & s'être bien convaincu qu'il ne pouvoit plus eſpérer de ſucceſſeur, il forma la réſolution d'abandonner les affaires de ſon royaume, & de ſe retirer dans un endroit écarté de ſon palais; il ſe couvrit de mauvais habits, mit ſur ſa tête un vieux bonnet, & défendit, ſur peine de la vie, qu'on le vînt interrompre pendant les premiers quarante jours qu'il vouloit paſſer dans la ſolitude, & dans le recueillement de la prière. Cette conduite étonna tout le monde, & le peuple commençant

à murmurer, trois de ſes grands viſirs, du nombre deſquels étoit Edrenouck, pour lequel il avoit le plus de bontés, réſolurent de s'expoſer à toute la ſévérité du roi, plutôt que de lui laiſſer ignorer le danger que ſa retraite lui faiſoit courir. Ils forcèrent la garde des eunuques, & parvinrent juſqu'à la retraite du roi, qu'ils trouvèrent en prières. Prince, lui dirent-ils en ſe proſternant à ſes pieds, nous vous apportons nos têtes, nous déſobéiſſons à vos ordres ſacrés, que ne méritons-nous pas? mais auſſi que ne devons-nous pas faire pour ſauver des jours auſſi précieux que les vôtres? quelle réflexion, quelle crainte doit empêcher vos viſirs de vous inſtruire de ce qui ſe paſſe? Sachez donc que vos peuples ſont prêts à ſe ſoulever, & que vos armées ſont au moment de ſe révolter. Haſim les regarda d'abord avec étonnement, enſuite avec bonté, il les fit relever, & leur dit: Vous vous avouez coupables, je vous pardonne votre témérité; mais, que m'importe que mon royaume me ſoit enlevé, il y a trop long-tems que je regne; de quoi me ſert la ſoumiſſion de tant de peuples, ſi je n'ai point d'enfans qui puiſſent hériter de mes états? Seigneur, lui dirent alors les Viſirs, votre humilité devant le ſeigneur eſt un devoir dont vous pouvez vous acquitter ſur le trône, & qui lui ſera d'autant plus ſenſible, qu'il eſt plus rare à la place où vous êtes; mais ſongez qu'il n'eſt point de retraite

paiſible pour un roi qui a régné, comme vous ; trop bien & trop long-tems ; tout uſurpateur doit le priver de la vie en lui arrachant la couronne. Croyez-nous donc, ne déſeſpérez pas des bontés du tout-puiſſant, régnez & gouvernez votre royaume auſſi ſagement que vous avez fait juſqu'ici. Le roi qui commençoit à être frappé de leurs raiſons, acheva de ſe déterminer, par les aſtrologues qu'ils envoyèrent chercher, & qui aſſurèrent le roi qu'il auroit un enfant, mais que ce ne pouvoit être qu'avec la princeſſe Cathan, fille de Heumr, roi de l'Arabie heureuſe. Le roi avalant à longs-traits le miel de l'eſpérance, oublia toutes les réſolutions qu'il avoit formées, fit aux aſtrologues & à ſes trois viſirs des préſens dignes de ſa grandeur, & donna tous les ordres néceſſaires pour faire partir inceſſamment Edrenouk pour aller demander la belle Cathan. Il voulut le faire paroître en Arabie avec un éclat qui répondît à ſa grandeur ; il fit tirer de ſon tréſor la charge de cinquante chevaux, des plus belles étoffes de toile d'or ; il choiſit cent eſclaves, les plus beaux des deux ſexes, qu'il chargea chacun d'une bourſe qu'ils devoient préſenter au roi Heumr, avec un beau collier de perles, & ſept diamans qui brilloient la nuit, pour être offerts à la princeſſe. Ces magnificences ne lui paroiſſant point encore ſuffiſantes, il fit prendre dans ſes écuries cinq cens de ſes plus beaux chevaux, parmi leſquels

il y en avoit cent d'Arabie, il les fit couvrir de harnois d'or maſſif ornés de pierreries. Cette magnifique ambaſſade étoit ſi nombreuſe, qu'en arrivant ſur les frontières de l'Arabie heureuſe, elle épouvanta tous les peuples. Le roi Heumr lui-même fut alarmé des récits qu'on lui en fit, on l'aſſuroit qu'une armée formidable d'Égyptiens venoit fondre ſur ſes états; il envoya, pour s'inſtruire de la vérité, un officier de ſa garde, qui fut reçu avec toute la magnificence poſſible, & renvoyé chargé de préſens par Edrenouck, qui fut accueilli & ne reçut que des fêtes & des acclamations de tous les peuples juſqu'à la ville capitale, auprès de laquelle il établit ſon camp. L'ambaſſadeur eut promptement audience, & préſenta la lettre de ſon maître. Voici ce qu'elle contenoit:

Lettre d'Haſm, roi d'Égypte, à Heumr, roi de l'Arabie heureuſe.

« Ma gloire eſt obſcurcie, il manque quelque » choſe à mon bonheur, & le grand prophete ne » me promet tout ce que je deſire, qu'en obte- » nant l'alliance du grand & à jamais célebre » Heumr, roi de la ſuperbe Arabie heureuſe. » Edrenouck mon premier viſir vous témoignera, » ſeigneur, que la princeſſe Cathan eſt la houri » la plus précieuſe de mon bonheur. »

Le roi de l'Arabie porta la lettre à ſon front ; & reçut les préſens qu'Edrenouck lui préſenta, avec la vénération qu'ils méritoient, & lui répondit : J'obéirai au commandement du roi votre maître. Il fit revêtir l'ambaſſadeur d'une magnifique peliſſe, le fit manger à ſes côtés, & lui fit ſervir tout ce que l'Arabie avoit de plus rare. Edrenouck fut toujours logé dans le palais, & traité avec une magnificence ſans égale, pendant que le roi Heumr fit préparer des préſens plus magnifiques que ceux qu'il avoit reçus. Et voici la réponſe qu'il fit au roi d'Égypte.

Lettre d'Heumr, roi de l'Arabie heureuſe, à Haſm, roi de l'Égypte.

« Si j'avois cent filles plus belles les unes que » les autres, vous ſeriez le maître de choiſir ; je » n'en ai qu'une, je vous l'envoie, ſouverain » ſeigneur, diſpoſez-en comme vous pouvez faire » de tout ce que le grand dieu m'a donné. »

Il remit à Edrenouck la dot de ſa fille, qui conſiſtoit en ſept cens éléphans chargés des plus belles étoffes de Bengialé, de Kiambaï, & d'un nombre infini de raretés dont on ne pouvoit eſtimer la valeur. L'équipage de ſa fille étoit ſuperbe, il y joignit des eſclaves ſans nombre, & le viſir Edrenouck arriva

ſans aucun accident ſur les frontières d'Égypte.

Hatim envoya au-devant de la belle princeſſe d'Arabie tous les ſeigneurs de la cour, pour l'accompagner juſqu'à ſon palais. Ce bon prince fut enchanté en la voyant, & ſon cœur ému reſſentit tous les feux de l'amour, & quelques-uns de ſa jeuneſſe; il l'épouſa le jour même de ſon arrivée. Bientôt elle devint groſſe, & malgré toutes les inquiétudes que reſſent un vieux mari pendant la groſſeſſe de ſa femme, la reine mit au monde un fils. Cet événement penſa coûter la vie au roi, tant ſa joie fut immodérée; les fêtes, les préſens, en un mot, les tréſors de l'Égypte ouverts furent les moindres preuves du contentement parfait que le roi reſſentoit de cette faveur du ciel.

Cependant le haſard voulut que le même jour il naquît un fils au viſir Edrenouck. Le roi fit mettre ce grand miniſtre à ſa table, & lui dit après le repas: Faites apporter votre fils dans mon palais, je veux confier la nourriture du mien à votre femme, je donnerai le vôtre à la mienne, & quand mon fils ſera roi, ſon frère de lait deviendra ſon viſir. La volonté du roi fut exécutée, ſon fils fut nommé Seifulmulouk, & celui du viſir, Saïd.

Les aſtrologues qu'on avoit fait aſſembler pour aſſiſter à la naiſſance du prince, tirèrent ſon horoſcope, & trouvèrent que les premières années de ſa jeuneſſe ſeroient remplies d'aventures fâcheuſes

& extraordinaires. L'idée de ces malheurs troubla le roi pendant quelques momens, mais la joie d'avoir un fils, qu'il deſiroit depuis ſi long-tems, lui perſuada que les aſtrologues pouvoient ſe tromper; car la confiance ou la méfiance qu'on a dans les ſuperſtitions, dépendent beaucoup de la ſituation du cœur.

Seifulmulouk & Saïd furent élevés dans le palais avec tous les ſoins que peuvent prendre de tendres mères, qui s'aimant mutuellement, inſpirèrent à leurs enfans dès le berceau la plus tendre amitié. Ils vécurent dans le ſérail juſqu'à l'âge de ſept ans, alors on les en fit ſortir pour apprendre toutes les ſciences, tous les jeux & tous les exercices. Quand la raiſon eut diſſipé en eux les ténebres de l'enfance, le roi ſe plaiſoit à leur entretien; il étoit preſque toujours avec eux, & lorſqu'il pouvoit ſe déterminer à ne pas regarder Seifulmulouk, ce n'étoit que pour voir Saïd. Ce jeune-homme méritoit d'auſſi tendres ſentimens; il étoit ſi bien-né, il témoignoit tant d'attachement pour celui qui devoit être ſon maître, que malgré l'amitié dont le prince lui donnoit des preuves, il ne ſortoit jamais de la ſoumiſſion & du reſpect qui lui convenoit. Seifulmulouk avoit de ſon côté toutes les perfections que peut donner un heureux naturel joint à l'éducation la plus complette; mais l'amitié qu'il avoit pour Saïd en étoit & la preuve & le triomphe.

Le prince Seifulmulouk avoit à-peine dix-huit ans, que le roi qui n'étoit occupé que des préſens qu'il pouvoit lui faire, ſe ſouvint d'un vieux coffre qu'il avoit fait mettre autrefois dans ſon tréſor. Il en fit la deſcription à ſon tréſorier, lui donna ordre de l'apporter; il fut obéi, & dit au prince: Emportez-le, il renferme des choſes que l'on m'a dit être très-précieuſes, il y en a même quelques-unes qui doivent avoir appartenu au prophete Salomon. Le prince de retour dans ſon appartement, en fit l'ouverture, & trouva qu'il renfermoit des étoffes d'or, des vaſes, & des baſſins du même métal, avec une bague de la plus grande beauté, ſur laquelle il y avoit des caractères hébraïques gravés, & qu'il trouva juſte à ſon doigt. Il étoit ſeul quand il examina les richeſſes de ce coffre, ainſi Saïd ne put ſavoir l'effet que produiſit ſur ſon cœur un portrait qu'il trouva dans le fonds de ce coffre. D'abord qu'il l'eut conſidéré, il avala le poiſon ſubtil de la plus violente paſſion, il tomba dans une mélancolie dont le roi & toute la cour furent bientôt extrêmement inquiets; la ſolitude ſuffiſoit à ſon cœur, & Saïd, ce cher ami qui couchoit toujours avec le prince, fut un jour bien étonné de ne le point trouver à ſes côtés en s'éveillant; ſon inquiétude fut d'autant plus forte, qu'il étoit alarmé du ſecret que le prince lui faiſoit de ſa mélancolie. Il ſe leva plein d'inquiétude, &

trouva le prince dans ſon cabinet, baigné de larmes; il lui fit les plus tendres inſtances pour obtenir ſa confidence, mais elles furent inutiles. Cependant, le changement arrivé dans l'humeur du prince faiſoit d'autant plus craindre pour ſa ſanté qu'elle commençoit à paroître altérée. Le roi s'écrioit à tous les inſtans : La prédiction des devins commenceroit-elle à ſe vérifier ? Mais qu'a-t-il, que peut-il avoir ce fils ſi cher ? Car il ne répondoit rien à toutes les queſtions qu'on lui faiſoit, il paroiſſoit même qu'elles ne lui cauſoient que de l'importunité. Dans ce cruel état, le roi fit aſſembler ſon conſeil ſur cette importante affaire ; il fut réſolu qu'on ordonneroit des prières publiques, & qu'on attacheroit ſur le prince quantité de paſſages de l'alcoran. Ces remedes, quoique très-bons & très-uſités, n'ayant apporté aucun ſoulagement, on aſſembla les plus célebres médecins, qui convinrent unanimement que le mal n'avoit que la mélancolie pour principe, & que le danger du prince étoit d'autant plus grand que la médecine n'avoit point de remede pour cette incommodité. Enfin, le prince paroiſſant en danger de ſa vie, tous les grands du royaume s'aſſemblèrent, & convinrent que Saïd demanderoit au prince, avec de nouvelles inſtances, le ſujet de ſon chagrin ; ajoutant que s'il ne pouvoit obtenir cet avéu, il falloit qu'il fît ſemblant de ſe tuer. Le roi approuva cet avis. Saïd, après

avoir renouvellé inutilement ſes inſtances auprès de Seifulmulouk, lui dit enfin : Quoi, ſeigneur! vous m'aimez, vous croyez que les ſentimens de l'amitié vous ſont connus, & vous pouvez refuſer d'inſtruire un ami qui peut au moins vous ſoulager dans votre peine ſi vous daignez lui en faire confidence! non, s'écria-t-il, je ne le vois que trop, & je ne voulois pas me le perſuader, l'amitié n'eſt pas faite pour les princes; je veux me punir de l'avoir reſſentie pour vous, & d'être ainſi la dupe de mon cœur. A ces mots, il tira ſon poignard; il étoit ſi véritablement touché, que l'hiſtoire aſſure qu'il ſe ſeroit en effet percé ſi le prince ne ſe fût jetté ſur lui avec tranſport, & ne lui avoit ſaiſi le bras. Cher Saïd, n'attentez pas ſur vos jours, s'écria-t-il, que deviendrois-je ſi je vous perdois? Vous ſerez ſatisfait. Son viſage alors ſe couvrit d'une rougeur qui dénotoit l'embarras de ſon cœur. Mais comment avouer, reprit-il, un ſentiment qui me fera perdre votre eſtime & celle de tous les gens ſenſés! Regardez le ſujet du trouble de mon cœur, lui dit-il en lui montrant le fatal portrait. Saïd applaudit à ſon choix, flatta ſa paſſion, & lui dit: Il n'y a point de princeſſe, il n'y a point de femme dans l'univers, que l'on puiſſe refuſer au prince de l'Égypte. Mais elle m'eſt inconnue, reprit Seifulmulouk, je ne connois que ſon portrait, il y a peut-être cent ans que cette beauté n'exiſte plus,

jugez de ma honte & de ma douleur. Saïd comprit alors le myſtère de la conduite du prince, & prévoyant tout l'embarras que cette triſte aventure alloit lui cauſer, il examina avec une extrême attention la boëte qui renfermoit cette divine peinture ; au milieu des fleurs & des ornemens qui entrelaçoient les pierres précieuſes dont il étoit orné, il découvrit quelques caractères ; car ſi l'on a vanté les yeux de l'amour, l'on peut avec autant de vérité célébrer ceux de l'amitié. Saïd, bien convaincu d'avoir reconnu des caractères, ſe perſuada qu'il en pourroit avoir l'explication ; après bien des recherches, il trouva un ſavant retiré dans une montagne auprès de Memphis, qui lui dit : Ces caractères apprennent que c'eſt le véritable portrait de Bedi-huldgemal, fille du roi d'Irem. Saïd avoit cependant averti le roi Haſm de tout ce qui s'étoit paſſé, & la meilleure ſanté du prince avoit indiqué le ſoulagement que ſon ami lui procuroit. Il lui fit part enſuite de la découverte qu'il avoit faite du nom & du pays de la princeſſe. Où la trouver ? s'écria le prince avec douleur ; qui ſait ſi elle reſpire encore ? peut-être n'a-t-elle jamais exiſté ; il ſe peut faire encore qu'elle ſoit un eſprit, j'ai quelque idée d'en avoir entendu parler ſur ce ton ; jamais elle ne voudra de mon fils. Fatal portrait ! continua-t-il, comment s'eſt-il trouvé dans ce coffre ? je me ſouviens qu'un ſage, peu de tems après la naiſ-

fance de mon malheureux fils, pour reconnoître quelque plaiſir que je lui avois fait, m'en fit préſent comme d'une choſe ſingulière, & qu'il me recommanda de le garder avec ſoin. Que ferons-nous, mon cher Saïd?.... Il lui répondit : Je flatterai toujours ſa paſſion, en lui promettant d'envoyer de tous les côtés du monde pour apprendre des nouvelles de cette princeſſe, peut-être vous en ſaurez en effet, peut-être auſſi que dans cet intervalle le prince ſe guérira d'une paſſion auſſi légèrement fondée. Le roi Haſin approuva ce conſeil, & fit partir deux cens perſonnes diſtinguées pour aller à la recherche de Bedihuldgemal. Cette démarche produiſit quelque calme dans l'eſprit du prince, il promit en ſon particulier un chameau chargé d'or, & des honneurs ſans nombre à celui qui lui en apporteroit des nouvelles.

Le viſir Edrenouck, ſenſible à l'état où l'amour du prince réduiſoit le roi, & plus ſenſible encore aux malheurs inévitables, ſi l'Egypte perdoit Seifulmulouk, voulut eſſayer de ramener ſon eſprit par des exemples convaincants. Il lui fit demander audience, & le pria d'écouter le récit d'une hiſtoire arrivée au prince de Koraſſan. Seifulmulouk y conſentit par politeſſe, & le viſir prit ainſi la parole :

HISTOIRE

DE

NAZ-RAYYAR,

GOUVERNEUR DE BABYLONE,

ET

D'UN PRINCE DU KORASSAN.

Il y avoit dans le Koraſſan un roi prudent & éclairé, dont le fils ſe diſtinguoit par une ſageſſe conſommée. Ce prince apperçut un jour, en revenant de la chaſſe, beaucoup de monde aſſemblé dans une des places de la ville; il en demanda la raiſon, & il apprit que ceux qui ſe préparoient à partir pour la Mecque, attiroient la curioſité du peuple en attendant la grande caravane qui devoit paſſer inceſſamment. Ce récit réveillant dans ſon cœur le ſaint deſir qu'il avoit toujours conſervé de faire un voyage recommandé par la loi, il pria ſur-le-champ le roi ſon père de trouver bon qu'il ſe

ſe joignît à la caravane. Cette propoſition lui cauſa la plus vive douleur, ce fut en-vain qu'il eſſaya de le détourner d'un pareil deſſein. Il fit donc préparer tout ce qui convenoit à un homme de ſon rang; dans le peu de tems qui lui reſtoit, il embraſſa ſon fils en répandant un torrent de larmes, & lui recommanda de voir à Babylone Naz-Rayyar ſon ami, & gouverneur de cette ville. Le voyage du prince fut heureux dans les commencemens, mais il s'écarta de la caravane, quand il fut auprès de Babylone; des voleurs l'attaquèrent & le bleſſèrent, ceux qui l'accompagnoient le portèrent à Babylone chez Naz-Rayyar; le prince s'acquitta de la commiſſion du roi ſon père, & Naz-Rayyar eut tous les ſoins imaginables de ſa guériſon: indépendamment de l'hoſpitalité qu'il exerçoit avec zele, parce qu'elle eſt recommandée par le ſaint prophete, que n'auroit-il point fait par rapport au ſouvenir que le roi lui conſervoit? De plus, il reconnut les qualités perſonnelles de ce jeune prince. Les richeſſes de Naz-Rayyar étoient ſi grandes, qu'on ne pouvoit les compter, & ſa bonne réputation étoit encore plus conſidérable que ſes richeſſes; il ne négligea rien de tout ce qui pouvoit amuſer ou diſſiper le prince pendant ſa convaleſcence.

Un jour le prince, en revenant du bain & prêt à rentrer dans la maiſon de ſon ami, leva les yeux

& fut frappé de la beauté d'une femme qu'il apperçut à la fenêtre d'une maiſon qui ne lui parut avoir aucune communication avec celle de Naz-Rayyar. Il conçut pour elle un ſi violent amour, que ſon ame portée toute entière dans ſes yeux, ſuſpendit toutes ſes autres fonctions, & le rendit immobile; Naz-Rayyar, que le haſard conduiſit dans le même endroit, le trouva dans cette ſituation. Les queſtions qu'il lui fit le tirèrent d'un état qu'il attribua d'abord à la chaleur du bain, que ſa ſanté ne lui permettoit pas encore de ſoutenir; mais le prince lui dit: Vous vous trompez, mon cher Naz-Rayyar, lorſque j'y penſois le moins, je ſuis tombé dans des filets dont il eſt impoſſible que je m'arrache, je ſens que je mourrai, ſi je ne poſſede la beauté dont le premier coup-d'œil m'a réduit dans la ſituation où vous m'avez trouvé. Alors il lui dépeignit la femme qu'il avoit vue, & lui montra la fenêtre à laquelle elle avoit parue. Elle appartient à un des voiſins, lui dit-il, ſans doute vous devez la connoître, ainſi vous pouvez aiſément trouver les moyens de m'en rendre poſſeſſeur. Naz-Rayyar, quoiqu'un peu ému de ce diſcours, ſans que le prince pût s'appercevoir de l'altération de ſon cœur, lui dit: Ne déſeſpérez pas de votre guériſon, dans quatre mois vous ſerez ſatisfait. Quoique le terme lui parût long, cette réponſe mit le prince au comble de la joie, &

l'eſpérance s'empara de ſon cœur. Cependant Naz-Rayyar fit appeller ſa femme, car c'étoit elle en effet dont le prince lui avoit parlé, & lui dit : Nous ne pouvons plus vivre enſemble, il faut nous ſéparer ; prenez chez moi, non-ſeulement tout ce que vous m'avez apporté, mais encore tout ce qui eſt à votre gré, & retournez chez votre père. Cette femme accoutumée à l'amour d'un mari qui ne vivoit que pour elle, & qui éprouvoit les mêmes ſentimens pour lui, & qui s'attendoit à le trouver auſſi tendre & auſſi empreſſé qu'il l'étoit encore quelques momens auparavant, fut accablée d'un diſcours qui la pénétroit ſi vivement, & auquel elle étoit ſi peu préparée. Qu'ai-je entendu, mon cher Naz-Rayyar ? s'écria-t-elle avec douleur ; comment, en auſſi peu de tems, votre cœur a-t-il changé, & comment ai-je pu mériter votre haîne ? me ſoupçonnez-vous de quelqu'infidélité ? Non, reprit Naz-Rayyar, je ne vous reproche rien, mais le deſtin veut notre ſéparation, croyez que ce n'eſt pas ſans douleur que je m'y ſoumets ; obéiſſez-moi pour la dernière fois, & n'abuſez pas de l'état où je ſuis, un rien pourroit déranger ma vertu, & la réſolution que j'ai priſe. Sa femme fit encore quelques efforts pour le ramener, mais voyant qu'ils étoient inutiles, elle prit les mille pieces d'or qu'elle avoit apportées en dot, & ſe retira chez ſon père, nommé

Bezzas, un des plus riches marchands du pays. Le malheur de la fille le pénétra de douleur. De quel crime es-tu donc coupable ? lui demanda-t-il. D'aucun, lui répondit-elle, ou du moins je l'ignore. Bezzas accourut chez Naz-Rayyar, pour lui demander le sujet de son divorce. Si ma fille est coupable, je la punirai, lui dit-il ; si elle ne l'est pas, pourquoi vous faites-vous un affront si sanglant ? Naz-Rayyar lui protesta de nouveau qu'il n'avoit rien à lui reprocher, il ajouta même qu'il ne l'avoit jamais tant aimée, & qu'enfin son cœur étoit percé du glaive de la séparation. Bezzas ne pouvant tirer d'autre éclaircissement, ne douta point que la tête de son gendre ne fût dérangée, & se retira fort peu satisfait.

Cependant Naz-Rayyar, en attendant que les quatre mois que la loi prescrit pour les divorces fussent expirés, faisoit tout son possible pour amuser l'impatience du prince, & semblait redoubler encore ses attentions pour lui. Quand ce tems fut arrivé, il dit au prince : C'est à présent que je vais exécuter la parole que je vous ai donnée ; celle dont votre cœur est épris, est la fille de Bezzas, un des plus riches marchands de cette ville, vous connoissez sa beauté, je vous réponds de sa vertu ; j'ai ici une femme qui n'attend que vos ordres pour en faire la demande, mon trésor vous est ouvert, vous pouvez en prendre ce qu'il vous

plaira. Le prince, pénétré de reconnoiſſance, embraſſa mille fois ſon ami, il ſe conduiſit par ſes conſeils, & il obtint la fille de Bezzas, qui rendit d'autant plus de graces à dieu, quand on lui fit la demande de ſa fille, qu'on ne lui demanda point de dot, & qu'il s'écria dans les tranſports de ſa joie : Seigneur, je vous remercie d'avoir donné à ma fille, que Naz-Rayyar avoit injuſtement répudiée, un mari qui le retient lui-même à ſes pieds.

Le prince, pour rendre toute la ville témoin de ſon amour, fit les préparatifs de ſes noces avec un éclat & une magnificence d'autant plus grande, que tous ſes officiers venoient d'arriver du Koraſſan avec des chameaux chargés d'or, pour le reconduire avec l'éclat de ſon rang : non-ſeulement il reçut de quoi payer tout ce qu'il avoit emprunté de Naz-Rayyar, mais une grande quantité de préſens conſidérables que le roi lui envoya en reconnoiſſance de l'accueil qu'il avoit fait à ſon fils, & des ſoins qu'il s'étoit donnés pour lui. Naz-Rayyar fit de ſon côté un préſent conſidérable au prince, qui le força d'accepter le diamant magnifique qu'il portoit ordinairement à ſon doigt; tout cela ſe paſſa la veille des noces. Le matin qu'elles devoient être célébrées, le prince reçut un billet de Naz-Rayyar, il étoit conçu en ces termes :

« Tout ce que j'ai de plus cher eſt à vous, diſ-

» posez-en, vous partez pour le Koraſſan, per-
» mettez-moi, prince, de n'être pas témoin de
» votre départ, & d'aller où quelques affaires
» m'appellent néceſſairement : aſſurez le roi votre
» père d'un attachement inviolable, & d'une re-
» connoiſſance à toute épreuve. »

Le prince fut ſurpris de ce billet, il en fut même affligé, il ſembloit que l'abſence de ſon ami diminuât ſon bonheur ; mais les choſes étoient trop avancées, & ſon amour étoit trop violent pour différer juſqu'au retour de Naz-Rayyar, dont l'abſence n'étoit point limitée. Il dit à tous ſes officiers qu'il partiroit le lendemain, & monta ſur un trône avec ſon épouſe. Dans le moment que la cérémonie du mariage fut célébrée, la fille de Rezzac, voyant ſa vanité ſatisfaite, reſſentit quelques mouvemens de joie, ſon amour-propre en quelque façon vengé, lui fit dire, en paſſant la main ſur ſon viſage : Je vous remercie, ô mon dieu, Naz-Rayyar eſt bien puni. Le prince fut étonné de ces paroles, & quand tout le monde fut retiré, il dit à ſon épouſe : Ne me déguiſez rien, je veux ſavoir ce que voulut dire ce qui vous eſt échappé quand je vous ai placée ſur le trône. Elle refuſa d'abord de ſatisfaire ſa curioſité, mais enfin le prince lui ayant dit qu'il ne paſſeroit point avec elle des jours tranquilles, ſi elle avoit quelque choſe de caché pour lui, elle lui dit que ſon nouveau mariage

la vengeoit du procédé de Naz-Rayyar, dont elle lui fit le récit. Le prince, plus au fait qu'elle-même, & trouvant la générosité de son ami d'autant plus grande qu'il ne lui avoit seulement pas fait entrevoir l'obligation qu'il lui avoit, sentit, mais trop tard, une imprudence qu'il se reprocha. On ignoroit le lieu de la retraite de son ami, ses esclaves disoient qu'il avoit fait les dispositions d'un très-long voyage, le prince avoit de plus indiqué son départ pour le lendemain, il ne pouvoit plus différer, & les lettres qu'il avoit écrites à son père avoient annoncé son arrivée & celle de sa femme : toutes ces raisons l'obligèrent à partir. Mais ne voulant point être moins généreux que son ami, il résolut de se vaincre lui-même, & de ne point toucher à sa femme. Quelque peine qu'il lui en coutât, il sut y parvenir, il l'accabla de toutes les attentions qu'elle pouvoit desirer ; & malgré l'amour qu'elle conservoit à Naz-Rayyar, elle étoit étonnée d'une modération dont elle ne pouvoit concevoir la raison.

Ce fut dans cette résolution, & agissant en conséquence, que le prince arriva sans obstacle dans le Koraſſan ; il trouva son père, qui ne desirant plus rien dans ce monde, après l'avoir embrassé, se démit de son royaume en sa faveur, & ne fut plus occupé le reste de ses jours, qui ne furent pas de longue durée, que

de la prière & de la contemplation des choſes céleſtes.

Le prince devenu roi, combla la fille de Bezzas de riches préſens, & la voyoit ſouvent, mais toujours en préſence de la reine ſa mère, entre les mains de laquelle il l'avoit remiſe en arrivant.

Naz-Rayyar de retour à Babylone y rapporta la triſteſſe qui ne l'avoit point quittée depuis qu'il s'étoit ſéparé de ſa femme; il négligea ſes affaires, le déſordre s'y mit; ſes richeſſes lui avoient attiré des envieux, & les miniſtres profitant de ce que l'envie débitoit contre lui, trouvèrent moyen de le dépouiller de tous ſes biens, & de lui ôter ſon gouvernement; en un mot, cet homme ſi noble, ſi riche, ſi chéri, ſi conſidéré, fut obligé d'avoir recours à la charité des fideles pour arriver dans le Koraſſan; il ne lui reſtoit de toutes ſes immenſes richeſſes que le diamant qu'il avoit reçu du prince, & qu'il avoit toujours conſervé. Tout accoutumé que l'on ſoit dans les Indes à ces affreuſes révolutions par les exemples fréquens, elles ſont toujours terribles à ſoutenir. Cependant Naz-Rayyar prit la choſe comme un homme qui connoiſſoit la fortune, d'autant plus aiſément qu'il diſoit : J'irai dans le Koraſſan, je me préſenterai au roi, il ſera ſans doute touché de ma miſère, de l'état où je ſuis réduit; mais il n'oſoit s'avouer qu'il ſe diſoit auſſi, je reverrai peut-être ma femme.

Il arriva enfin dans le Koraſſan, après avoir ſouffert des peines incroyables; & quand il fut à la porte du palais, il dit au premier officier qu'il rencontra : « Je vous prie de porter ce diamant » à votre maître, rendez-lui compte de l'état où » vous me voyez, & dites-lui que j'attends ſes » ordres. ». L'officier s'acquitta de ſa commiſſion, & le roi comprit d'abord que la fortune perſécutoit ſon ami; il s'approcha d'une fenêtre, & fut pénétré de le voir dans un ſi cruel état, il dit à l'officier d'aller ſur le champ faire donner ſon troupeau de moutons à celui qui l'avoit chargé de ce diamant, & de lui ordonner d'en avoir ſoin, & de venir lui en rendre compte au bout de l'année. Naz-Rayyar fut extrêmement ſurpris de recevoir un ordre pareil. Eſt-ce-là, s'écria-t-il, la reconnoiſſance qu'il me témoigne de tout ce que j'ai fait pour lui! Hélas! mon ſort eſt ſi cruel qu'il ne me permet pas de déſobéir à ces ordres, & qu'il ne me reſte aucun parti à prendre; j'irai donc habiter les montagnes, & commander aux animaux, il eſt plus doux mille fois de vivre avec eux qu'avec les hommes. Il prit le troupeau en compte, ſortit de la ville, fit paître les brebis, & ſe nourrit du lait qu'elles lui fournirent. Les maladies ou les tigres lui enlevèrent tout ſon troupeau dans le courant de l'année; il revint donc au palais ſans un ſeul mouton, & le roi lui fit donner un autre

troupeau. L'infortuné berger ne fut pas plus heureux cette seconde année, il ne conserva pas plus de moutons, & se présenta encore au palais du roi, qui, sans le voir, le traita comme les années précédentes. Cette troisième année fut heureuse à Naz-Rayyar, son troupeau multiplia au triple, il revint & fit instruire le roi de son heureux succès. Ce prince comprenant alors que son ami n'étoit plus en butte aux coups de la fortune, & qu'elle s'étoit enfin lassée de le persécuter, ordonna qu'on le conduisît au bain, qu'on lui donnât ses propres habits, & qu'on le ramenât au palais. Les ordres du roi furent exécutés, & quand il fut qu'il étoit prêt d'arriver, il courut au-devant de lui, l'embrassa, le conduisit dans un palais qu'il avoit fait préparer, & lui fit présent de cent pieces d'étoffes, de dix caisses pleines d'or, & de cinquante chevaux arabes. Indépendamment de tout ce qui pouvoit lui être nécessaire, il lui envoya vingt esclaves, & quinze filles de la Chine, d'une beauté surprenante.

Naz-Rayyar voulut témoigner sa reconnoissance au roi, qui lui dit : Que ne vous dois-je point ? Cependant, pour réparer l'impression qu'a dû vous faire la façon dont je vous ai reçu, il est juste que je vous en donne l'explication. Quand j'ai su votre arrivée & l'état où vous étiez réduit, j'ai vu sans peine que la fortune vous persécutoit ; j'ai

voulu que le terme de votre malheur fût expiré, pour exécuter les deſſeins que j'ai ſur vous, & pour en être aſſuré, je vous ai confié mes troupeaux. Ce que vous avez ſouffert m'a plus fait ſouffrir que vous; mais enfin, je puis aujourd'hui, ſans expoſer mes peuples au danger de partager votre infortune, vous prier de gouverner mon royaume avec moi, je vous fais mon viſir, & je ſuis aſſuré que mes affaires proſpèreront autant entre vos mains que le dernier troupeau; je ne doute point encore que l'eſprit & les ſentimens généreux que le ciel vous a ſi amplement départis, joints aux réflexions que vous avez faites pendant ces trois dernières années, ne vous aient rendu plus capable du gouvernement que nul autre au monde. Naz-Rayyar voulut encore remercier le roi; mais le prince lui dit: Ce que je viens de faire ne mérite aucune reconnoiſſance, je crois travailler utilement pour mon peuple en vous choiſiſſant; mais pour commencer à m'acquitter en mon particulier, je veux vous faire épouſer ma ſœur. Cet honneur eſt ſi fort au-deſſus de moi, répondit Naz-Rayyar, que je n'oſerois y prétendre. Vous en êtes plus digne que vous ne penſez, répliqua le roi, ne vous oppoſez pas davantage à ce que j'ai deſſein de faire. Et Naz-Rayyar lui dit qu'il étoit prêt d'obéir.

Le roi fit aſſembler tous les grands de ſon

royaume, & prenant par la main la fille de Bezzas; qui étoit couverte de ſon voile : Voilà ma ſœur, lui dit-il, je jure par le ſaint alcoran que je l'ai regardée comme telle. La ſurpriſe de la femme fut ſi grande, en reconnoiſſant ſon mari, qu'elle tomba évanouie. Le roi fit ſortir tout le monde, & Naz-Rayyar pour la ſecourir leva ſon voile, & reconnut ce qu'il avoit tant aimé. La voir & tomber lui-même ſans connoiſſance fut une même choſe. Le roi ſe retira, & quand ils eurent repris leurs ſens, ils s'embraſſèrent les yeux baignés de larmes, les paroles ne pouvant exprimer la tendreſſe de leur cœur. Après ces premiers témoignages de leur conſtance, qui ne leur permit pas de ſonger qu'ils avoient des queſtions à ſe faire, la curioſité qui ſuit ordinairement l'amour les engagea à ſe raconter leurs aventures. La fille de Bezzas lui apprit que le roi ne l'avoit jamais regardée que comme une ſœur, & qu'heureuſement il avoit appris le motif de leur ſéparation le jour même de leurs nôces. Je vous ai toujours aimée, reprit Naz-Rayyar. Mais vous m'avez ſacrifiée, lui répondit ſa femme. Que ne m'en a-t-il pas coûté pour remplir les devoirs de l'hoſpitalité & de l'amitié? s'écria Naz-Rayyar; n'en parlons plus, tous les ſacrifices que j'ai pu faire ſont récompenſés, puiſque je ne ſerai jamais ſéparé de vous.

Le roi fit un grand feſtin auquel il invita les

deux époux, il fit des vœux pour la proſpérité de leur union, & déclara Naz-Rayyar ſon premier vifir. Ce miniſtre ſe jetta aux pieds du roi : Je m'étois imaginé, lui dit-il, que j'étois l'homme le plus généreux, par ce qu'il m'en avoit coûté, mais votre majeſté m'a ſurpaſſé ſur cet article autant qu'elle ſurpaſſe les autres monarques en vertus. Je ſais combien je vous ſuis inférieur en ce même point, lui répondit le roi, je n'oublierai jamais tout ce que vous avez fait pour moi à Babylone, la fille de Bezzas en eſt un témoin convaincant ; vivons heureux & amis.... Ce qu'ils firent pendant le cours d'une longue vie, que les habitans du Koraſſan regrettent encore.

Vous voyez, prince, reprit Edrenouck, qu'il y a des exemples dans le monde, qui prouvent que l'on a pu vaincre l'amour, & je ſouhaite que celui-ci puiſſe faire impreſſion ſur l'eſprit d'un prince né pour le bonheur de l'Égypte. Mais voyant que Seifulmulouk ne lui répondoit que par des diſcours généraux, il jugea plus à-propos de ſe retirer & de laiſſer produire au tems les impreſſions que ſon hiſtoire pouvoit faire. Cependant, s'étant apperçu que le prince, au bout de quelques mois, étoit toujours dans la même ſituation, il réſolut de faire une ſeconde tentative. Il ſe rendit chez lui, & après lui avoir parlé de ſon

amour avec toute l'inſinuation & la douceur dont un vieillard aimable eſt plus capable que tout autre, il le pria de lui montrer le portrait qui l'avoit ſéduit. Le viſir lui donna les éloges qu'il méritoit, & lui dit : Ce n'eſt pas aſſurément, prince, que je veuille faire aucune comparaiſon avec ce portrait, qui dans la vérité eſt incomparable, mais il me fait ſouvenir de celui qu'une eſclave que j'ai eue dans mon ſérail m'a autrefois montré; c'étoit celui d'une princeſſe des Indes, qui n'étoit pas aſſurément ſi belle que Bedihuldgemal, mais elle avoit la phyſionomie modeſte, le regard doux, & la vertu étoit peinte ſur ſon front, à un tel degré que je ne pouvois me laſſer d'admirer tous ſes traits. L'eſclave après m'avoir laiſſé long-tems dans une erreur qui me plaiſoit, me dit : Voyez par ce que je vais vous conter, ſi l'on doit juger ſur la phyſionomie. Je vous en ferai le récit au nom de l'eſclave, pourſuivit Edrenouk, ſi vous croyez qu'il puiſſe vous amuſer. Le prince y conſentit aſſez froidement, & le viſir prit ainſi la parole.

HISTOIRE

DE

CHADUL,

PRINCESSE DE L'INDE.

J'étois eſclave de la princeſſe Chadul dès ſa plus tendre enfance, & les bontés qu'elle avoit pour moi m'avoient non-ſeulement admiſe au ſervice le plus particulier, mais je poſſédois toute ſa confiance, & je ſerois morte auprès d'elle, ſi par un événement inutile à ce ſujet, je n'euſſe été enlevée & vendue aux marchands de qui vous m'avez achetée. Quand Chadul fut parvenue à l'âge de quinze ans, la vivacité de ſon caractère ſe développa, & lui faiſoit chercher ſans ceſſe tout ce qui pouvoit la diſſiper ; ſouvent même elle ſe déguiſoit pour aller aux bains. (1) Un jour, en venant

(1) Les bains ſont les lieux où les femmes ont le plus de liberté, elles y mangent, elles y jouent entre elles, & s'y trouvent moins retenues que dans leurs maiſons.

de prendre ce divertiſſement, elle apperçut un jeune tailleur, qui lui fit tant d'impreſſion & qui lui parut ſi beau, qu'elle m'ordonna de le ſuivre & de le conduire dans ſon appartement le plutôt qu'il me ſeroit poſſible. Je voulus, mais en vain, lui faire quelques repréſentations, le ton dont elle me parla m'obligea de lui obéir; je ſuivis le tailleur, & je l'engageai aiſément à me ſuivre, en lui propoſant de me faire un habit. Quand il fut dans l'appartement de la princeſſe, elle lui fit apporter à manger, s'aſſit à ſes côtés, l'embraſſa pluſieurs fois; mais l'embarras du jeune-homme étoit ſi grand & ſa pudeur, ſa honte ou ſa foibleſſe ſi forte qu'il refuſa ſes careſſes, & les repouſſa même avec une ſorte de mépris. La princeſſe, du moins à ce qu'elle m'a toujours dit, feignit de ſe mettre en fureur, & pouſſa ſa main contre lui, ſans penſer qu'elle tenoit encore le couteau qu'elle avoit pris pour le ſervir à table : ce jeune-homme en fut malheureuſement atteint au cœur, & ſi cruellement qu'il en mourut ſur le champ. La princeſſe m'appella pour la tirer de cet embarras; notre premier ſoin fut de cacher le corps, enſuite elle me recommanda de ne rien négliger pour le faire enlever. Ces commiſſions étoient délicates, & n'étoient nullement de mon goût, j'eſpérai cependant que cette dernière aventure rendroit la princeſſe plus réſervée; elle me le promit dans les premiers inſtans

inſtans de ſon embarras. Après y avoir beaucoup penſé, je ne trouvai point de meilleur expédient pour me défaire du tailleur, que de m'adreſſer à un arabe nommé Uboulouk, c'étoit un ſoldat de la garde, dont j'avois entendu citer la force & le caractère vif & prompt à la répartie; j'eſpérai que ſon emploi & que ſa gaieté lui fourniroient les moyens de tromper la vigilance des autres gardes. Je trouvai en effet le moyen de le faire entrer dans le palais, & de le conduire à la princeſſe, qui lui donna cinquante ſequins, & lui dit : Emporte ce coffre, en lui montrant celui dans lequel nous avions enfermé le tailleur. Je ne puis vous obéir, lui dit-il, ſi vous ne me montrez ce que renferme ce coffre; l'appartement des femmes eſt une choſe de trop grande conſéquence pour expoſer des jours auſſi précieux que les miens. Ce fut en-vain que la princeſſe redoubla ſes inſtances, cinquante autres ſequins qu'elle lui donna ne produiſirent pas davantage, il fallut ouvrir le coffre. Ta curioſité, lui dit-elle, eſt préſentement ſatisfaite, va-t-en, prends ce coffre, & pars au plutôt. Je ne ſuis point encore aſſez inſtruit, reprit Uboulouk, en s'aſſeyant ſans aucun reſpect, mais je commence à m'en douter, & plus je vois ce cadavre, & plus je veux ſavoir dans le plus grand détail à quoi je m'expoſe; enfin, puiſque je dois l'emporter, je ne dois point ignorer quel eſt ce corps, comment

& pourquoi il ſe trouve ici, & ſur-tout qui l' mis en cet état. Tu l'as vu, il ne s'agit que d l'emporter, reprit la princeſſe avec impatienc Uboulouk lui laiſſa dire, auſſi bien qu'à moi, to ce qui nous parut capable de le perſuader, il n'e fut point ému; & quand nous eûmes ceſſé d parler: Je ſaurai, nous dit-il, ce que j'ai demand ou je ne l'emporterai pas. La princeſſe fut don obligée de lui tout avouer. Voilà qui va fort bien lui répondit l'arabe, je ne ferai point ce que vou attendez de moi, que je ne faſſe ce que vous at tendiez du tailleur. Inſolent! s'écria la princeſſe ne crains-tu point mon reſſentiment? Non, lu répondit-il froidement; vous êtes déja aſſez em barraſſée du tailleur, que feriez-vous encore d moi dans la même ſituation? Cela peut être, ré pliqua la princeſſe; mais de quel front oſes-tu m faire une pareille propoſition? Vous n'avez pas ima giné vous abaiſſer, lui répondit Uboulouk, e prenant un tailleur, qu'avoit-il au-deſſus de moi Au contraire, je ſuis d'une condition plus noble Chadul voyant qu'elle étoit des deux côtés dan un égal danger, me pria de la tirer de ce mauvai pas, & de ſatisfaire Uboulouk; j'y réſiſtai, & Uboulouk, lui dis-je, a raiſon, c'eſt vous, prin ceſſe, que cette affaire regarde uniquement, c'e donc à vous à vous en tirer. Ainſi Chadul fut obligé de conſentir à ſes deſirs, & le ſoldat ayant envelopp

le coffre de quelques vieilles hardes, trouva moyen de tromper la vigilance de ſes camarades, & de ſe débarraſſer du corps, dont nous n'avons jamais entendu parler. Uboulouk, non-content d'avoir deshonoré la fille de ſon roi, voulut encore rendre ſa honte publique : un jour qu'il faiſoit la débauche avec des gens de la garde du palais, il ſe vanta, dans la chaleur du vin, d'avoir une maîtreſſe fort au-deſſus de celles qu'ils avoient jamais eues & qu'ils pourroient avoir. Plus on ſe moqua de lui & plus il s'échauffa ; il en vint au point de parier cinquante ſequins, & quand il eut nommé la fille du roi, ſes camarades étonnés lui dirent : Penſe à ce que tu dis, ſonge à la diſtance qu'il y a d'elle à toi. Vous ne voulez pas me croire ? leur dit-il, je parie cinquante autres ſequins que je la ferai venir tout-à-l'heure ici. Le pari fut accepté ; il entra dans le palais & trouva la princeſſe qu'il pria de le ſuivre pour lui faire gagner ſon pari ; le roi malheureuſement ſe trouvoit dans une chambre ſi près d'elle, qu'Uboulouk l'ayant menacée d'élever la voix, ce qui ſuffiſoit pour la perdre, ſi elle continuoit à lui refuſer ſa demande, qu'elle fut obligée d'y conſentir. La rage qu'elle avoit dans le cœur contre un homme auſſi dangereux, ne lui faiſant reſpirer que la vengeance, elle prit un gros morceau d'opium & le ſuivit. Elle trouva en effet pluſieurs hommes, qui malgré

l'état où le vin les avoit mis, furent étonnés
la voir paroître, & qui voulurent lui témoign
le reſpect qu'ils lui devoient; mais Uboulouk q
en faiſoit les honneurs, leur dit de ne ſe poi
contraindre pour elle, & quand il eut pris les ce
ſequins du pari, il lui commanda de leur ſervir
boire. Ce fut alors que la princeſſe eut peine
ſoutenir de ſi grandes inſolences, mais elle eut au
la facilité de mettre l'opium qu'elle avoit apport
dans la bouteille qu'on lui donna; le vin qu'
avoient déja bu rendit ſon effet beaucoup pl
prompt, & la mit en état de s'aſſurer bientôt
la vengeance qu'elle méditoit; auſſi elle leur per
à tous le cœur, & ſur-tout au perfide Uboulou
Après cette ſanglante & juſte expédition, la pri
ceſſe revint dans le palais ſans avoir donné
moindre ſoupçon de ſon abſence. On apprit
lendemain ce maſſacre avec étonnement; ma
quelque perquiſition que le roi pût ordonner, o
ne put jamais en découvrir l'auteur. Quelque ten
après, le père de Chadul conclut le mariage
ſa fille avec un prince voiſin de ſes états, &
princeſſe ne pouvant abſolument refuſer ce mariage
fit faire pluſieurs copies de ſon portrait; & c'eſt
ajouta Edrenouck, ſuivant le rapport de ſon e
clave, une de ces copies qu'elle m'avoit fait a
mirer. La princeſſe m'ordonna donc, pourſuivi
elle, de les donner à différens marchands d'e

claves, en leur promettant le prix qu'ils demanderoient d'une eſclave vierge à-peu-près de ſon âge, & qui lui reſſembleroit. L'eſpoir d'une récompenſe qui n'avoit point de bornes produiſit ſon effet; un marchand m'en préſenta une dont la reſſemblance m'étonna, on lui donna tout ce qu'il demanda; après qu'on l'eut examinée & qu'on l'eut trouvée telle qu'on la deſiroit, la princeſſe la déroba avec un ſoin extrême aux regards de ſes eſclaves & de ſes eunuques; je demeurai ſeule dans le ſecret, & pour éviter tous les accidens, elle n'eut point d'autre lit que le mien. Chadul cependant ne négligea rien pour gagner ſon amitié, elle ſe flatta bientôt d'y être parvenue, & ce fut alors qu'elle s'ouvrit à elle, & la pria d'occuper ſa place, dans le lit de ſon mari, la première nuit de ſes noces; l'eſclave y conſentit, ainſi on la coucha aux côtés du roi, qui fut très-ſatisfait; quelques momens après, la princeſſe fort attentive à tout ce qui ſe paſſoit, voyant le ſommeil de ſon mari, s'approcha du lit, & dit à l'eſclave: Leve-toi, c'en eſt aſſez, je te donnerai tout ce que je t'ai promis, & je reconnoîtrai le ſervice que tu m'as rendu. Je ſuis auprès de mon mari, lui répondit-elle, que demandez-vous? Quoi, perfide! lui répondit la princeſſe à voix baſſe, c'eſt ainſi que tu me trompes! Loin de continuer la converſation, elle embraſſa le prince,

& ſes careſſes qui le réveillèrent, obligèrent la princeſſe à s'éloigner. Chadul, dans un extrême embarras, jugea qu'elle avoit affaire à une femme qu'elle ne pourroit chaſſer d'auprès de ſon mari, ſans ſe perdre elle-même; elle prit auſſi-tôt ſon parti, & deſcendit dans les cuiſines, ramaſſa tout le bois qu'elle put trouver, & y mit le feu. L'incendie ne fut pas long-tems ſans embrâſer une partie de la maiſon; on accourut de tous côtés pour l'éteindre; le prince ſe leva pour donner les ordres néceſſaires, & monta ſur une terraſſe, où l'eſclave le ſuivit; la princeſſe qui les obſervoit s'approcha d'eux & trouva le moment de conjurer le prince ſon époux de ne pas s'expoſer, l'aſſurant que ſa préſence n'étoit point néceſſaire dans un endroit que le feu commençoit même à gagner; perſuadé par ſes conſeils, il ſe retira, & la princeſſe pouſſa ſi à-propos l'eſclave perfide, qu'elle la précipita dans les flammes; elle feignit d'être fort affligée de ſa perte, le roi même s'empreſſa d'eſſuyer ſes larmes; on éteignit le feu & rien n'empêcha Chadul de goûter les douceurs du ſommeil dans les bras de ſon époux. Depuis ce tems, elle a vécu tranquille & a donné trois enfans mâles au roi ſon époux, qui n'a pas eu le moindre ſoupçon de ce qui étoit arrivé à ſa femme avant qu'il l'eût épouſée; il en a jugé ſur la phyſionomie. Voyez, ſeigneur, reprit alors le viſir, quelles ont été ſes erreurs, & combien les

jugemens des hommes peuvent être trompeurs.

Seifulmulouk ne fut nullement touché de cette hiſtoire, & ne daigna pas même faire la moindre application ſur les dangers qu'il pouvoit courir; il n'y a point d'amant qui ne ſe croie excepté de la loi commune, & la prévention de l'amour n'eſt pas un de ſes moindres inconvéniens.

Cependant les deux cens perſonnes que le roi Haſm avoit dépêchées dans les quatre parties du monde, revinrent quand l'année fut expirée, après avoir été, les uns dans la Grèce, les autres dans la Kiovanie; quelques-uns avoient parcouru l'Aſie, d'autres avoient traverſé l'Afrique; mais leurs peines & leurs ſoins avoient été inutiles, & ils ne rapportèrent qu'un état circonſtancié des plus belles filles qu'ils avoient trouvées dans leurs voyages. Moins le prince eut d'eſpérance, plus ſa douleur augmenta quand il vit que les recherches avoient été inutiles. Je n'ai rien épargné pour vous ſatisfaire, lui dit le plus tendre des pères, il eſt à préſumer que vous aimez un phantôme, un objet idéal, la beauté qui vous enflamme eſt inconnue ſur la terre, & l'on n'a pas même, dans les quatre parties du monde, la moindre connoiſſance du pays d'Irem; comment donc pouvoir y parvenir, comment peut-on obtenir cette beauté prétendue? Ce qu'il y a de certain c'eſt que les larmes & le

reſtoit plus qu'une idée confuſe de ce pays, dont il avoit entendu parler dans ſa jeuneſſe. Mais allez, continua-t-il, à Kebr, le plus grand abord qu'il y ait au monde pour les marchands de tous les pays de l'univers, vous y trouverez de plus un nommé Madchour, qui pourra, je crois, ſatisfaire votre curioſité. Il indiqua préciſément la route qu'il falloit tenir pour aller à Kebr, & ajouta qu'il falloit au moins trente jours de navigation pour y arriver. Le prince voyant qu'il ne pouvoit trouver de plus grands éclairciſſemens en ce pays, prit congé du roi ; ils ſe quittèrent en ſe jurant une éternelle amitié. Après une navigation fort heureuſe pendant vingt-cinq jours, il ſurvint une tempête, ou plutôt un de ces terribles ouragans, qui font tant de ravage dans les mers des Indes, & le prince eut non-ſeulement la douleur de voir périr l'élite de la nation Égyptienne, mais il eut encore celle d'être témoin de la perte du vaiſſeau ſur lequel Saïd avoit paſſé la veille, il le vit s'ouvrir & s'abîmer. Ce funeſte accident le rendit inſenſible à ſa propre conſervation ; plongé dans la douleur de la perte d'un ami ſi cher, il ne s'apperçut pas que ſon vaiſſeau, meilleur ou plus heureux, avoit réſiſté ſeul à la violence de la tempête. Cher Saïd, s'écria-t-il, c'eſt moi, c'eſt mon funeſte amour qui te cauſe la mort ; ces idées lui rappellèrent tout ce que ſon père lui avoit dit en le quittant ; il ne

fut tiré de l'abîme affreux de ſes penſées que par l'attaque d'un vaiſſeau que les officiers de ſon bord avoient pris d'abord pour un marchand, mais qui étoit un corſaire noir; celui-ci profita du déſordre que la tempête avoit cauſé dans le vaiſſeau du prince, & malgré ſa valeur, le déſeſpoir qu'il avoit dans le cœur de l'inutilité de ſa recherche & de la perte de ſon ami, malgré les efforts que firent tous les Égyptiens pour conſerver leur liberté, Seifulmulouk ſe vit enfin priſonnier avec un ſeul homme de ſa ſuite, tous les autres ayant péri dans le combat. Le prince, chargé de fers & dépouillé, arriva bientôt après à la côte, les Noirs lui firent prendre le chemin de la montagne, & le préſentèrent à leur roi. Ce grand homme noir, dont les yeux étoient auſſi brillans que des étoiles, étoit aſſis ſur ſon trône; le prince lui parut ſi délicat & ſi bon à manger, qu'il l'envoya à la princeſſe ſa fille, avec celui qui l'accompagnoit, lui conſeillant de les garder l'un & l'autre comme des mêts dont il ſe privoit pour rétablir ſa ſanté, & lui faire paſſer le dégoût qui la tourmentoit depuis quelque-tems. La princeſſe noire fut ſenſible à la grace & à la beauté du prince, l'une & l'autre ne perdent jamais de leurs droits, & la vue du prince produiſit ſur la ſanté de cette princeſſe l'effet que le cœur occupé produit volontiers ſur le tempérament. Elle l'aima donc, & ſe porta bien,

malgré le jeûne auſtère qu'elle avoit obſervé pour conſerver l'un, puiſqu'elle l'aimoit, & l'autre dans la crainte que l'objet de ſon amour ne s'ennuyât. Quelques jours après, le roi ſon père lui demanda comment elle avoit trouvé les eſclaves dont il s'étoit privé pour elle ; elle lui répondit qu'elle les avoit trouvés excellens, & qu'il y en avoit un ſur-tout qui l'avoit guérie de tous ſes maux. Cependant, la princeſſe ne fut occupée que du ſoin de plaire à ſon nouvel eſclave ; mais eût-elle été plus aimable, le prince n'en auroit pas été plus touché, il fut même long-tems ſans remarquer l'impreſſion qu'il avoit fait ſur elle, il ne s'en apperçut qu'en la voyant paroître un jour le viſage blanchi de chaux, & les ſourcils noircis avec du charbon; elle avoit imaginé qu'un moyen de lui plaire étoit de prendre ſa couleur, mais il ne lui réuſſit pas plus que les autres. Enfin, le prince lui paroiſſant inſenſible, elle fut mille fois au moment de l'immoler à la vengeance de ſes charmes & de ſes bontés. Vingt fois elle prononça l'ordre fatal, vingt fois elle le ſuſpendit; mais laſſée de ne rien gagner ſur ſon cœur, elle ordonna qu'on le fît travailler aux ouvrages les plus pénibles. Ses ordres furent exécutés avec la plus grande rigueur ; & on lui fit porter tant de pierres que ſon dos ne fut bientôt plus qu'une plaie. Le prince, au moment de ſuccomber ſous le poids de tant de maux, ſe dé-

termina avec le compagnon de ſes infortunes à mourir plutôt que de ſouffrir plus long-tems ; ils travailloient aſſez près de la mer, & parvinrent à conſtruire un radeau ſur lequel ils partirent ſans aucun obſtacle ; leurs proviſions furent ſuffiſantes pour les conduire dans une île où ils trouvèrent des fruits, de l'eau & des rafraîchiſſemens, ils ſe couchèrent aux pieds des arbres ; & quand la nuit fut venue, ils virent ſortir de la mer une grande quantité de poiſſons de différentes couleurs & de différentes tailles, qui mangèrent de ces fruits, jouèrent ſur le ſable, & retournèrent dans leur élément avant la pointe du jour. Cependant, le prince ne pouvant apprendre dans cette île des nouvelles de la princeſſe Bedihuldgemal, dont il étoit toujours également occupé, réſolut de ſe confier encore une fois à ſon radeau ; quelques jours après ce ſecond embarquement ſon camarade de voyage mourut, & le prince accablé de ce nouveau malheur arriva dans l'île du bois de ſandal & d'aloës. C'étoit le plus grand danger qu'il pouvoit courir, les fourmis dont cette île eſt remplie l'auroient indubitablement mangé, ſi par bonheur ce n'eût pas été le tems de la retraite de ces animaux terribles ; elles ſont groſſes comme des dogues, & beaucoup plus carnaſſières ; en un mot, elles dévorent tout ce qu'elles trouvent, & quand les marchands, que l'ardeur du gain conduit dans

cette île pour couper les bois précieux qu'elle renferme, arrivent, ils ſont obligés, pour avoir aſſez de tems pour les couper & les emporter, de s'y trouver avant la ſaiſon qui oblige les fourmis de ſe retirer ; ils parcourent l'île ſur des chevaux très-vîtes, en jettant des morceaux de viande à celles qui les pourſuivent, pour avoir la liberté de marquer les arbres qui leur conviennent, & qu'ils reviennent enſuite prendre quand l'île eſt débarraſſée de ce danger. Seifulmulouk affligé de la perte de ſon ami, ne pouvant rien apprendre de la princeſſe Bedihuldgemal, étoit prêt à s'abandonner au déſeſpoir ; il étoit ſur-tout déterminé à ne plus s'expoſer à l'inconſtance & à l'ennui de la mer, quand il apperçut un oiſeau, grand comme un chameau, dont la tête étoit noire & les jambes vertes, qui paiſſoit comme les animaux à quatre pieds ; il aima mieux courir les riſques d'un nouveau danger. Pour cet effet, il s'attacha doucement à un pied de cet oiſeau, il ferma les yeux dans la crainte que l'élévation du vol ne lui fît tourner la tête. L'oiſeau en effet s'envola & emporta le prince ; il a toujours ignoré le chemin que cet animal lui fit faire ; mais ce qu'il avoit craint lui arriva, car il ouvrit les yeux, &, ſoit à cauſe de la fatigue, ſoit à cauſe du défaut de reſpiration, la foibleſſe lui fit lâcher les mains, la corde qui le tenoit attaché ſe caſſa ; il eſt conſtant qu'il étoit

perdu, ſi l'oiſeau qui l'avoit très-bien apperçu n'avoit plongé ſon vol avec plus de rapidité qu'il ne tomboit, & ne l'eût reçu ſur ſon dos, ſans lui faire le moindre mal : il avoit intérêt de le ménager, car il le porta tout de ſuite ſur un grand arbre qui renfermoit ſon nid, & le donna à manger à ſes petits qui ſe préparoient à le dévorer. Le prince alloit encore périr ſans reſſource, ſi dans le moment il ne fût arrivé un grand ſerpent qui renverſa le nid, & mangea tous les petits; Seifulmulouk, quoiqu'un peu étourdi de ſa chûte du haut de l'arbre, ſe releva promptement, trop heureux d'avoir échappé à d'auſſi grands dangers. Après avoir marché quelque tems, il apperçut une montagne dont la mer battoit le pied, & ſur laquelle brilloit un palais éclatant par ſa magnificence ; avec une peine infinie il parvint juſqu'à la porte, & fit de grands efforts pour détacher une clef qui lui parut être celle de la porte, & qui ne tenoit cependant qu'à un clou. Enfin, ſa bague toucha le taliſman ſans qu'il s'en apperçût, & rien ne l'empêcha de prendre la clef. Il ouvrit le palais, & ſes yeux furent éblouis de tout ce qu'il découvrit de richeſſes; il parcourut un appartement immenſe, au fond duquel il trouva une fort belle fille couchée ſur un trône & couverte d'un tapis magnifique. Le prince la conſidéra quelque-tems, mais ſurpris de ne l'avoir point éveillée par le bruit qu'il avoit fait, il

ne douta point qu'une pierre gravée ſur laq elle avoit la tête appuyée ne fût encore un man qui lui cauſoit ce profond ſommeil, il y cha; auſſi-tôt la fille ſe leva ſur ſon ſéant : voulez-vous encore, cruel Sedifbach? dit-ell s'éveillant à moitié; pourquoi me tourmenter jours? Mais un inſtant après, reconnoiſſant ſo reur : Qui êtes-vous? dit-elle au prince; com vous trouvez-vous ici? Belle princeſſe, lui dit fulmulouk, je ſuis un malheureux amant que mour perſécute encore plus que la fortune; dai m'apprendre les raiſons de tout ce que je vois ce palais que vous paroiſſez occuper ſeule. Je fille, dit-elle, du roi de Serendib, ce prince reçu du ciel que trois filles; nous avions, ſœurs & moi, un jardin qui faiſoit notre un amuſement, un baſſin de marbre qui recevoit fontaine, nous ſervoit ſouvent à prendre le pl du bain; il y a peut-être un an (car le ſom cauſe un peu de dérangement dans mes dates) nous étions déshabillées pour jouir de ce pla il s'éleva tout-à-coup un vent terrible qui c une pouſſière ſi épaiſſe qu'on ne diſtinguoit aucun objet : dans ce moment nous vîmes au lieu de nous un homme qui me ſaiſit malgré cris, & me porta dans ce palais; quand nou fûmes arrivés, il me dit qu'il étoit fils d'un des eſprits, & frère de Kiſtem aujourd'hui ſu

tr

trône. Je vous ai vue, m'ajouta-t-il, & dans ce moment je vous ai aimée. Mais pour un esprit, lui dis-je, vous avez avec moi un procédé bien singulier; quand on veut plaire, on s'y prend autrement, & vous m'inspirez un éloignement que rien ne pourra vaincre. Vous ne pouvez espérer de me plaire, ajoutai-je, qu'en me reportant tout-à-l'heure dans l'endroit où vous m'avez trouvée. Tant que je vous aimerai, rien ne pourra me séparer de la belle Méliké, me dit-il avec vivacité, j'aurai du moins la satisfaction de vous avoir en ma puissance. Mes prières furent inutiles, & ses refus m'ayant encore prévenue à son désavantage, il fut bientôt convaincu que sa vue & le brillant de son palais ne faisoient qu'une impression désagréable sur mon cœur; aussi-tôt il m'endormit dans la situation où vous m'avez trouvée. Il vient une fois par mois m'éveiller comme vous avez fait, je crois toujours, à chaque fois qu'il me réveille, n'avoir dormi qu'une nuit. Mais, prince, parlez-moi de vous-même; vous êtes donc un autre esprit, & vous avez autant de pouvoir que Sedifbach? hélas! c'est peut-être lui qui veut connoître mes sentimens sous un déguisement aussi agréable: eh bien, connoissez-les dans toute leur étendue; je ne me repens pas de l'aveu que je vous ai fait, et jamais je n'aimerai Sedifbach. Non, princesse, je suis tel que je vous en ai fait l'aveu, lui ré-

pondit Seifulmulouk, & je ne ſuis pas capable de me déguiſer, quand j'en aurois le pouvoir; mes malheurs m'ont conduit ici, j'ignore comment j'ai pu rompre les enchantemens qui vous environnoient. Et pour achever de la convaincre, il lui conta l'abrégé de ſon hiſtoire, car ils craignoient l'un & l'autre l'arrivée de l'eſprit, la princeſſe ne pouvant ſavoir la date de ſon dernier voyage. Le prince ne put retenir ſes larmes en parlant de ſon ami Saïd, & de la recherche inutile qu'il avoit faite juſques-là de la princeſſe Bedihuldgemal. Quand il eut fini ſon hiſtoire, Méliké lui dit : Je puis vous donner des nouvelles de cette beauté. Le prince, à ces mots, baiſa la terre en action de graces, & tranſporté de la joie la plus vive, il la conjura de le tirer de la plus grande peine que jamais homme eût éprouvé. Pendant la groſſeſſe de ma mère, reprit-elle, il ſe répandoit une odeur de muſc, dont tout le palais étoit embaumé, quand le terme de ſa groſſeſſe approcha, mon père fit dreſſer une tente dans un endroit délicieux de ſon parc pour la faire accoucher, & la ſoulager des incommodités de la chaleur, & ſur-tout pour éviter le danger de l'odeur, dont le palais étoit rempli. Un inſtant après que ma mère m'eut miſe au monde, on la laiſſa ſeule, & elle vit deſcendre d'un arbre ſous lequel ſa tente étoit dreſſée, une belle femme qui s'approcha de ſon lit, & lui dit : Je vous ai

des obligations que je ne pourrai jamais reconnoître; il y a long-tems qu'une jalouſie de mon mari, aſſurément très-mal fondée, l'a obligé de m'enchanter ſur cet arbre; mon mari & moi nous ſommes des eſprits, cependant je n'ai jamais pu comprendre comment il s'eſt abandonné à une idée ſi déraiſonnable. Enfin, le projet de vous faire abandonner votre palais par l'odeur du muſc a réuſſi, & la fumée de votre manger vient de rompre un enchantement qui, ſans la circonſtance de vos couches au pied de cet arbre, auroit été d'une longueur infinie. Mon mari ne le pouvoit plus rompre, il a fait d'inutiles efforts, car j'ai eu depuis long-tems la conſolation de voir qu'il m'a rendu juſtice. Mais avant de retourner dans l'Irem, mon pays, donnez-moi la petite Méliké dont vous venez d'accoucher, je veux la nourrir moi-même, & pour vous aſſurer de l'envie que j'ai de vous la rapporter quand je l'aurai ſévrée, je vous laiſſerai ma fille Bedihuldgemal dont je ſuis accouchée ſur cet arbre. Ma mère y conſentit; la femme eſprit me reçut dans ſes bras, & remit ſon enfant à la reine dans un berceau tout garni de rubis. Ma mère prit tant d'amitié & s'attacha ſi vivement à la jeune Bedihuldgemal, qu'elle ne voulut point la rendre à l'eſprit ſa mère quand elle me rapporta à elle, ſans lui avoir fait jurer de l'amener chez elle pluſieurs fois dans l'année. Bedihuldgemal mérite

pondit Seifulmulouk, & je ne ſuis pas capable de me déguiſer, quand j'en aurois le pouvoir; mes malheurs m'ont conduit ici, j'ignore comment j'ai pu rompre les enchantemens qui vous environnoient. Et pour achever de la convaincre, il lui conta l'abrégé de ſon hiſtoire, car ils craignoient l'un & l'autre l'arrivée de l'eſprit, la princeſſe ne pouvant ſavoir la date de ſon dernier voyage. Le prince ne put retenir ſes larmes en parlant de ſon ami Saïd, & de la recherche inutile qu'il avoit faite juſques-là de la princeſſe Bedihuldgemal. Quand il eut fini ſon hiſtoire, Méliké lui dit : Je puis vous donner des nouvelles de cette beauté. Le prince, à ces mots, baiſa la terre en action de graces, & tranſporté de la joie la plus vive, il la conjura de le tirer de la plus grande peine que jamais homme eût éprouvé. Pendant la groſſeſſe de ma mère, reprit-elle, il ſe répandoit une odeur de muſc, dont tout le palais étoit embaumé, quand le terme de ſa groſſeſſe approcha, mon père fit dreſſer une tente dans un endroit délicieux de ſon parc pour la faire accoucher, & la ſoulager des incommodités de la chaleur, & ſur-tout pour éviter le danger de l'odeur, dont le palais étoit rempli. Un inſtant après que ma mère m'eut miſe au monde, on la laiſſa ſeule, & elle vit deſcendre d'un arbre ſous lequel ſa tente étoit dreſſée, une belle femme qui s'approcha de ſon lit, & lui dit : Je vous ai

des obligations que je ne pourrai jamais reconnoître; il y a long-tems qu'une jalouſie de mon mari, aſſurément très-mal fondée, l'a obligé de m'enchanter ſur cet arbre; mon mari & moi nous ſommes des eſprits, cependant je n'ai jamais pu comprendre comment il s'eſt abandonné à une idée ſi déraiſonnable. Enfin, le projet de vous faire abandonner votre palais par l'odeur du muſc a réuſſi, & la fumée de votre manger vient de rompre un enchantement qui, ſans la circonſtance de vos couches au pied de cet arbre, auroit été d'une longueur infinie. Mon mari ne le pouvoit plus rompre, il a fait d'inutiles efforts, car j'ai eu depuis long-tems la conſolation de voir qu'il m'a rendu juſtice. Mais avant de retourner dans l'Irem, mon pays, donnez-moi la petite Méliké dont vous venez d'accoucher, je veux la nourrir moi-même, & pour vous aſſurer de l'envie que j'ai de vous la rapporter quand je l'aurai ſévrée, je vous laiſſerai ma fille Bedihuldgemal dont je ſuis accouchée ſur cet arbre. Ma mère y conſentit; la femme eſprit me reçut dans ſes bras, & remit ſon enfant à la reine dans un berceau tout garni de rubis. Ma mère prit tant d'amitié & s'attacha ſi vivement à la jeune Bedihuldgemal, qu'elle ne voulut point la rendre à l'eſprit ſa mère quand elle me rapporta à elle, ſans lui avoir fait jurer de l'amener chez elle pluſieurs fois dans l'année. Bedihuldgemal mérite

alors avec plus de tranquillité un radeau avec lequel il embarqua des raisins, des grenades, & ce qu'il put rassembler de provisions, & montant dessus avec la princesse, ils profitèrent d'un vent frais qui les éloigna du rivage, à l'aide d'une voile que le prince avoit eu le soin de disposer. Le lendemain de leur embarquement, pendant que Seifulmoulouk prenoit quelque repos, un des plus grands crocodiles vint les attaquer; la princesse éveilla le prince, qui tira son sabre, & avec autant de force que d'adresse le coupa en deux. Quelques jours après, ils rencontrèrent un vaisseau qui vint à eux pour leur donner du secours. Méhké apprit avec joie qu'il venoit de Vasir, & qu'il appartenoit au roi Tadjelmoulouk. C'est un de mes oncles, dit-elle, & qui paie tribut au roi de Serendib, mon père. Les gens du vaisseau la reconnurent pour la nièce de leur roi, se prosternèrent devant elle, & suivant ses ordres la conduisirent très-heureusement à Vasir. Méhké y fut reçue avec des transports de joie infinis, & les obligations dont elle fit le détail, & qu'elle convint d'avoir au prince d'Egypte, lui firent partager le bon accueil qu'on lui fit. Le roi dépêcha un courier à celui de Serendib, pour lui faire part du retour de sa fille; ce bon père partit aussi-tôt pour la venir chercher: avec quelle joie l'embrassa-t-il? Il combla de présens Seifulmoulouk, & lui donna une superbe pelisse. Le cor-

tentement qu'il éprouva en apprenant que ſa fille étoit encore auſſi vertueuſe que le jour de ſon enlévement, malgré les ſéductions de l'eſprit, & malgré les graces & la jeuneſſe du prince d'Égypte, lui firent imaginer avec raiſon qu'il étoit père de la fille du monde la plus ſage. Le roi de Serendib ne fit pas un long ſéjour chez celui de Vaſir, il partit promptement pour retourner à ſa cour, & ne pouvoit plus ſe ſéparer de Seifulmulouk; auſſi il ne négligea rien pour lui en rendre le ſéjour agréable.

Un jour Seifulmulouk en revenant de la chaſſe, accablé de la triſteſſe que lui cauſoit l'amour & l'amitié, apperçut dans la foule de ceux qu'il rencontra ſur le chemin du palais un jeune-homme qui reſſembloit à Saïd, ce cher ami de ſon cœur; il le fit remarquer à un homme de ſa ſuite, & le chargea de le conduire dans ſon appartement, pour repaître au-moins ſes yeux d'une reſſemblance dont ſon cœur ſeroit flatté. Ses ordres furent exécutés, on conduiſit le jeune-homme, qui fit quelques difficultés d'obéir; alarmé de ſe voir arrêté, il aſſuroit qu'on le prenoit pour un autre. Quand il fut devant le prince, il étoit ſi troublé qu'il le méconnut; Seifulmulouk lui demanda de quel pays il étoit, il répondit: Je ſuis Égyptien, & mon nom eſt Saïd, il y a trois ans que je ſouffre éloigné de mon pays. Le prince fut ſi touché de retrouver ſon

ami, & ſentit ſi vivement le reproche que l'état où il le retrouvoit faiſoit à ſon cœur, qu'il ne put s'empêcher de lui ſauter au col. Avec quels tranſports ces amis ne s'embraſſèrent-ils pas ! Avec quelle vivacité ils ſe firent le détail de leurs aventures ! La joie ou le chagrin ſe peignoient ſur leur viſage ſelon la ſituation repréſentée. Quand le prince eut fait un récit fidele à Saïd de tout ce qui lui étoit arrivé, Saïd lui apprit que la tempête ayant briſé le vaiſſeau ſur lequel il ſe trouvoit le jour qu'il avoit été ſéparé de lui, il s'étoit ſauvé ſur des débris que la mer avoit pouſſés contre une île. J'avoue, continua-t-il, que le déſeſpoir que me cauſoit la perte de mon prince, que je croyois certaine, penſa me coûter la vie ; cependant l'épreuve que je faiſois moi-même des bontés du ciel me donna quelques eſpérances ; les fruits de l'île à laquelle j'abordai étoient excellens, & réparèrent aiſément la fatigue que j'avois eſſuyée ſur la mer. Mais je ne fus pas long-tems ſans me repentir du ſéjour que j'y avois fait. Je n'avois pas remarqué que cette île étoit remplie de ſinges ; quand je m'en appercus, ils ne me cauſèrent aucune méfiance ; au contraire, leurs ſauts & leur agilité me donnoient un ſpectacle amuſant ; ils profitèrent de mon ſommeil pour me ſaiſir, enſuite ils m'enfermèrent dans une cage de bois, qu'ils ſuſpendirent à un arbre, autour duquel ils faiſoient la garde en dan-

& en faiſant des cris épouvantables. Ils ne donnèrent d'abord que de l'herbe à manger; s ma cage étant tombée le jour d'un grand vent, paſſai les bras à-travers les barreaux pour ter quelques fruits; les ſinges s'apperçurent que s aimois, & ne m'en laiſſèrent point manquer; endant ils s'ennuyèrent de me garder, & s'étant -à-fait écartés, je rompis la cage, & je pris uite; je me chargeai de tous les fruits que je vai ſur mon chemin, & je ramaſſai ſur le ri- e les débris qui m'avoient apporté. Je fus à- e vingt-quatre ſur la mer, que je rencontrai un eau qui envoya ſa chaloupe pour me pren- ; il étoit monté par des hommes noirs, qui me rent d'une grande férocité; un vent forcé les ſſa ſur la côte d'Human, ils y périrent; les s du pays firent les Noirs eſclaves, & me dé- èrent. J'ai vécu plus d'un an réduit à travail- pour vivre; enfin, j'ai trouvé une caravane de chands qui venoit dans cette ville, je l'ai ſui- en conduiſant les chameaux. J'étois réſolu de rir l'univers pour vous trouver, & de ne point urner en Égypte ſans avoir appris de vos nou- es. Le prince embraſſa mille fois ſon ami, lui na ſes plus beaux habits, & le mena lui-même roi de Serendib, qui obligea Saïd de lui conter hiſtoire; enſuite Seifulmulouk préſenta ſon ami éliké, qui reſſentit à ſa première vue ce charme

ſecret, & cette douce illuſion que le prince des eſprits n'avoit jamais pu lui inſpirer. Saïd, qui de ſon côté n'avoit jamais aimé, n'attribua qu'à la reconnoiſſance des bontés que cette princeſſe avoit pour ſon ami, les ſentimens qu'il reſſentit pour elle; il ne les regarda même pendant long-tems que comme une juſtice qu'il rendoit à ſon mérite. Mais ils ne furent pas long-tems l'un & l'autre ſans démêler plus clairement leurs véritables ſentimens. Seifulmulouk fut charmé de voir ſon ami attaché à la ſœur de Bedihuldgemal; il ne lui pouvoit rien arriver qui lui fît enviſager un plus agréable avenir, leurs ſentimens croiſſoient chaque jour, & le prince voyant leur bonheur ſans envie, deſiroit ardemment d'en éprouver un pareil. Enfin, Méliké annonça au prince que Bedihuldgemal devoit arriver le lendemain; quelle joie pour un prince autant éperdu d'amour! Mais, quelle méfiance de lui-même! Il aimoit, étoit-il aſſuré de plaire? pouvoit-il s'en flatter? Bedihuldgemal étoit un eſprit, le prince n'avoit d'autre eſpérance que celle que lui pourroit donner la vérité de ſes ſentimens, & l'amitié dont Méliké l'avoit ſi ſouvent aſſuré. Bedihuldgemal arriva enfin, & quand elle eut embraſſé la reine ſa nourrice, & Méliké, qu'elle appelloit ſa ſœur, ces jeunes princeſſes s'entretinrent en particulier. Méliké lui conta tous les maux que l'eſprit lui avoit faits, & les obligations qu'elle avoit au-

prince Seifulmulouk. Mais ce qui m'engage, ajouta-t-elle, à l'aimer peut-être encore plus, c'eſt l'amour qu'il a pour vous, ma chère ſœur. Alors elle lui conta dans le plus grand détail, avec la vivacité que donne la reconnoiſſance, tout ce que ce prince avoit ſouffert pour l'amour d'elle. S'il a fait tant de choſes pour un ſimple portrait, continua-t-elle, que fera-t-il quand il vous aura vue, quand vos graces animées par votre eſprit auront produit à ſes yeux tout ce qui peut ſéduire à-la-fois! Bedihuldgemal fut touchée de ce récit, mais elle ne voulut jamais conſentir à ſe laiſſer voir par le prince. Que diroit Chesbal, mon père, répliqua-t-elle, s'il venoit à ſavoir que j'euſſe fait une telle démarche, ces anciens eſprits comme lui ne veulent pas que l'on ſe communique avec tant de facilité. Je ſais gré au prince, continua-t-elle, de ce qu'il a ſouffert pour moi, je ſuis touchée de reconnoiſſance pour les ſervices importans qu'il vous a rendus; ne me ſachez pas mauvais gré de mes refus. A quoi cette entrevue nous conduiroit-elle? Vous ſavez que je ne pourrois l'épouſer. Enfin, tout ce que Méliké put obtenir de ſa ſœur, c'eſt qu'elle le verroit, & qu'il ne la verroit pas. J'y conſens, lui répondit Bedihuldgemal, pourvu qu'il l'ignore. Méliké le lui promit, & voici l'arrangement qu'elle fit. Dans de certaines ſaiſons, on abandonne les maiſons de Serendib pour habiter des tentes qui renferment toutes

les commodités & tous les agrémens de la vie ; la cour étoit alors campée dans un grand parc, Méliké vint chercher le prince dans ſa tente, le fit paſſer aſſez près de celle de Bedihuldgemal pour en être vu & même entendu ; elle n'eut pas de peine à lui faire parler de l'amour qu'il reſſentoit, il s'en acquitta d'une façon ſi tendre & ſi ſincère que la princeſſe en fut émûe, & que ſon eſprit commença dès-lors à n'avoir plus que de foibles droits ſur ſon cœur. Ces ſentimens étoient abſolument nouveaux pour la princeſſe, ils ſont peu d'uſage parmi les eſprits, elle en fut touchée, mais elle réſiſta conſtamment au plaiſir de ſe laiſſer voir au prince, elle fit des voyages plus fréquens qu'elle n'en avoit encore fait à la cour de Serendib, elle conſentit à recevoir des lettres du prince, qui la charmèrent parce qu'elle n'y trouvoit que du ſentiment. Enfin, la douleur de ne pas voir la princeſſe cauſa une grande maladie à Seifulmulouk, & le réduiſit dans un état dont Méliké fut lui faire des peintures auſſi vives que touchantes, & qui l'engagèrent une nuit à ſortir de ſa tente pour s'approcher de celle du prince. Elle le vit en effet qui pleuroit d'amour en conſidérant ſon portrait ; il lui parut abattu, la tendre pitié qui précede ordinairement l'amour la ſaiſit, elle fut alarmée de ſentir qu'elle aimoit malgré elle, & le combat de ſon cœur avec ſon eſprit la fit tomber évanouie. Le

i qu'elle fit en tombant fit accourir le prince avec
n flambeau. Que devint-il, en reconnoiſſant l'in-
mparable Bedihuldgemal ! Voici donc celle que
cherche, s'écria-t-il tendrement ; mais en quel
tat la trouvé-je ! Les gardes étoient heureuſement
ndormis, il ne voulut éveiller perſonne, pour ne
as expoſer la princeſſe ; il s'aſſit à ſes côtés, leva
oucement ſa tête, & la poſa ſur ſes genoux ; ſes
oues luiſantes comme la lune le mirent ſi fort hors
le lui-même qu'il l'embraſſa en répandant ces larmes
haudes qui partent véritablement du cœur, & que la
endreſſe fait couler avec délices ; il ne put lui don-
ner d'autre ſecours pour la rappeller à la vie. Sur-
riſe de la ſituation où elle ſe trouvoit, elle prit
on voile pour cacher ſa rougeur & ſon embarras.
h ! prince, qu'avez-vous fait ! lui dit-elle, &
uelle eſt votre inſolence ! Beauté du monde, lui
épondit-il, pardonnez à l'amour dont je brûle,
ouffrez que je vous admire, laiſſez-moi parler.
e ne dois point vous entendre, lui répondit la
rinceſſe. Seifulmulouk la conjura au nom de l'a-
nitié qu'elle avoit pour ſa ſœur, & ſes prières
irent ſi touchantes qu'elle lui donna audience ;
uand il eut exprimé ſon amour, Bedihuldgemal
ui répondit : On m'a fort aſſuré que la fille du
oi de Zimpar vous aimoit. Je ne la connois feu-
ement pas, reprit-il, avec vivacité ; n'écoutez
amais ce que vous diront les eſprits, ſi vous voulez

être heureuſe en amour ; ils ſont méchans, les ſentimens leur ſont non-ſeulement inconnus, mais il ſemble qu'ils en ſoient jaloux, & qu'ils ne s'occupent que du ſoin de les détruire. On dit, lui répliqua la princeſſe, que tous les hommes ſont infideles. Peut-on l'être en vous aimant, lui répondit-il. Si nous étions mariés, ſi tant eſt que notre alliance fût poſſible, pourſuivit Bedihuklgemal, nos enfans ne pourroient s'accorder. Ils auront tous de l'eſprit, ſans doute, reprit le prince avec ardeur, car ils tiendront de vous, & notre union leur ſervira de regle & d'exemple. Mes parens m'aiment trop, interrompit la princeſſe, pour me permettre de vous ſuivre, ils ne conſentiront jamais à une telle alliance. La vérité de mon cœur, la pureté de mon amour, les toucheront, pourſuivit Seifulmeloulk, ſi vous me permettez de les voir : mais ſi vous m'aimiez, ce même attachement qu'ils ont pour vous les engageroit ſans doute à vous ſatisfaire, c'eſt la ſeule occaſion où mon cœur puiſſe vous pardonner d'avoir encore de l'eſprit. La princeſſe à moitié perſuadée, répandoit cependant un torrent de larmes cauſées par les retours que l'eſprit lui faiſoit faire ſur elle-même ; la réflexion lui peignoit les engagemens qu'elle prenoit & les embarras dans leſquels elle ſe précipitoit. Mais n'y a-t-il pas dans le monde, lui dit-elle, encore des princeſſes plus aimables que moi, qui vous con-

viennent mieux, & qui pourront faire votre bonheur ? O beauté du monde ! lui répliqua-t-il, toutes les beautés céleſtes deſcendroient pour moi ſur la terre, que je vous préférerois à elles. Tout ce que je vous dis ne vous perſuade point, dit-il en pleurant à ſon tour ; j'aime mieux mourir que de vivre ſi cruellement. En diſant ces mots, il tira ſon poignard dans le deſſein de ſe frapper ; la princeſſe alarmée le lui arracha des mains, & touchée de cette dernière marque d'amour, elle lui avoua tout celui qu'elle reſſentoit. Ce n'eſt point encore aſſez, dit-elle, que d'être obligée de vous aimer, malgré toutes les raiſons qui s'y oppoſent, il faut que j'éprouve les plus vives inquiétudes ; ſongez qu'il y a ſept mille eſprits qui ont juré votre perte, & qui veulent ne vous laiſſer aucun repos qu'ils n'aient vengé la mort de Sedifbach. Je ne crains plus rien puiſque vous m'aimez, lui répondit le prince, quand il y auroit encore mille fois plus d'eſprits acharnés contre moi. Il faut, lui dit-elle, que vous alliez voir Suroucbanuuan, l'eſprit ne fait pas toujours perdre les droits du ſang, c'eſt mon aïeule, elle m'aime & ſon naturel eſt excellent, elle peut ſeule obtenir le conſentement de mes parens. Bedihuldgemal lui permit enſuite de l'accompagner juſqu'à ſa tente, ils ſe firent les plus tendres adieux, & quand ils furent ſéparés, leurs idées furent bien différentes ; Seifulmulouk étoit dans la joie que ſon

bonheur lui inſpiroit, & reſſentoit toutes les eſpérances flatteuſes de l'amour; la princeſſe au contraire ne pouvoit revenir de l'étonnement que lui cauſoient, & ſa nouvelle démarche, & les engagemens qu'elle venoit de prendre; elle étoit étonnée ſur-tout d'avoir parlé ſans eſprit, & d'avoir été ſéduite ſans en avoir entendu. Elle ne pouvoit ſe rappeller un mot de la converſation qu'elle venoit d'avoir; il lui en étoit cependant demeuré une idée élégante; & quand elle fit part à Méliké de l'étonnement où elle étoit d'aimer & d'être aimée d'un autre que d'un eſprit; ſon aimable ſœur lui dit: Vous ne devez pas en être étonnée, ſongez qu'une mortelle vous a nourrie, & vous a rapprochée de l'humanité; conſolez-vous, vous aimez Seifulmulouk, & j'aime Saïd: nous avons fait un bon choix, ne penſons qu'à nous rendre heureuſes. Bedihuldgemal chargea quelques eſprits eſclaves de conduire le prince dans la ville de Simine par-delà la mer de Diouchan où Suroucbanuuan faiſoit ſa demeure ordinaire. Leurs adieux furent tendres, & Méliké obtint du prince de laiſſer Saïd à la cour de Serendib: c'eſt ainſi que l'amour ſépare les amis ſans leur cauſer de regret.

Le prince, car les eſprits voyagent en diligence, arriva promptement, & les eſclaves l'abandonnèrent en arrivant dans la ville, qui lui parut plus brillante que toutes celles qu'il avoit vues juſqu'alors.

La

a terre étoit d'argent, les maiſons étoient bâties émeraudes & de rubis, on n'y voyoit que des ndales & des aloës; les tentes de toutes les cou-urs, & des plus riches étoffes étoient, dans cette aiſon, mêlées avec ces ſuperbes maiſons. Il en iſtingua une plus ſuperbe que les autres, & com-rit aiſément que c'étoit celle de la reine mère, il tourna ſes pas; elle parut aſſiſe ſur un trône l'or avec des habits couverts de diamans brillans. Le prince ſe proſterna devant elle. Qui vous a lonné la témérité de venir ici? lui dit-elle, vous êtes le premier homme qui ait eu la hardieſſe d'y pénétrer. Seifulmulouk, effrayé d'un accueil ſi ſévère, lui conta les malheurs & les dangers auxquels il s'étoit expoſé pour le ſeul portrait de ſa petite-fille; la reine lui dit: L'alliance à laquelle vous aſpirez eſt impraticable, & n'a jamais eu d'exemple; elle ajouta même, que l'inconſtance des hommes y mettroit toujours un obſtacle qu'elle ne pourroit ſe diſpenſer de repréſenter au roi ſon fils, ſi jamais il avoit la foibleſſe d'être ébranlé. Le prince, frappé comme d'un coup de foudre à ces mots redoutables, tomba ſans connoiſſance. Il eſt bon de ſavoir que Bedihuldgemal avoit préve-nu la bonne Surouchanuuan, & qu'elle ne lui parloit ainſi que pour éprouver ſon amour; elle étoit la femme du meilleur naturel, auſſi elle ſe repentit bientôt d'avoir pouſſé trop loin ſon épreuve, elle

le fit revenir avec de l'eau roſe, & lui dit : Prince, vos procédés & vos récits m'ont touchée, vous méritez l'amour de ma fille, & loin de m'oppoſer à votre mariage, je vais ne rien négliger pour le faire réuſſir ; venez dans l'Irem, & vous jugerez de la ſincérité de mes paroles. Ils partirent en effet, & leur voyage ne fut ni long ni fatigant. En arrivant, elle dit au prince de l'attendre dans les jardins du palais, pendant qu'elle iroit trouver ſon fils le roi Chesbal. Elle lui fit un récit exact de tout ce que le prince lui avoit appris, elle ne lui déguiſa point le tendre retour dont ſa fille payoit ſes ſentimens. Enfin, dit-elle, ſi vous trouvez que ſon eſprit réponde aux ſentimens que je lui ai trouvés, vous ne pouvez faire une meilleure alliance ; un homme bien-né, dont le cœur eſt droit, doit, à mon ſens, l'emporter ſur les princes des eſprits qui pourroient vous ſolliciter pour obtenir votre alliance. Le roi, touché du diſcours de ſa mère, ſe trouva bien diſpoſé, & demanda à le voir pour juger de ſon eſprit ; car Surouchanuan lui avoit avoué qu'elle l'avoit conduit avec elle. Chesbal ordonna donc qu'on le fît entrer, & déclara qu'il le prenoit ſous ſa protection, pour le garantir du nombre d'ennemis qui le cherchoient. Quelques fins que puſſent être les eſprits qu'il chargea de lui ramener le prince, ils étoient bien éloignés de le trouver. Chesbal & Surouchanuan furent affligés de ſavoir leur re-

cherche inutile. Bedihuldgemal qui n'avoit pas fait un long ſéjour à Serendib après le départ du prince, en fut promptement inſtruite, & jura de retrouver le prince ou de ne jamais revenir dans ſes états. Tant de ſoins étoient inutiles, car les trois frères de l'eſprit dont le prince avoit coupé la tête, l'avoient rencontré dans les jardins du palais, rêvant à ſon amour & ſe repaiſſant des idées flatteuſes de l'eſpérance. Il ne s'appérçut point que l'anneau de Salomon étoit tombé de ſon doigt ; dénué d'un ſecours qui l'avoit garanti juſques-là de toute inſulte, ils le rencontrèrent & lui demandèrent s'il n'étoit pas celui qui avoit coupé la tête de Sedifbach. Le prince les reconnoiſſant pour des eſprits avec leſquels il jugea que la feinte étoit inutile, convint de la vérité : auſſi-tôt ils l'enlevèrent dans les airs, & s'abattirent ſur une montagne, où, après l'avoir lié, en lui annonçant ſa condamnation, mille eſprits s'aſſemblèrent pour voir le ſupplice. On ne voulut point le faire mourir ſur le champ, dans la crainte de rendre ſes peines trop courtes, mais on ſe contenta de le faire garder à vue par quatre eſprits plus méchans que l'enfer, qui préparoient les différens inſtrumens qui devoient ſervir à ſon martyre : mais le plus cruel de tous étoit ſans contredit celui de l'aſſurer qu'il ne verroit jamais la princeſſe Bedihuldgemal, que ſon père avoit enfermée pour lui faire ſouffrir des tourmens in-

concevables, & la punir de la foibleſſe qu'elle avoit eue pour lui. D'autres fois, ils l'aſſuroient qu'elle ne parloit de lui que pour en faire les plus amères plaiſanteries; ſouvent ils lui diſoient qu'elle s'étoit rendue à un prince des grands eſprits, & que dans ſes bras, elle ne ſe ſouvenoit de l'avoir aimé que pour en rougir.

Cependant Chesbal envoya de tous côtés des eſpions pour ſavoir ce que le prince étoit devenu: enfin, il apprit la vérité. Ces nouvelles animèrent les princeſſes, & il leur fut aiſé de déterminer le roi Chesbal à aſſembler une armée de quatre cens mille eſprits pour marcher à Kilſem. Ce prince, de ſon côté, ayant appris ces préparatifs, aſſembla un grand nombre d'Ifrites (1); ces deux armées formidables s'étant miſes en marche au milieu des airs, le roi de Kilſem envoya des ambaſſadeurs à Chesbal pour ſavoir le ſujet de la guerre qu'il lui déclaroit. Vous avez pris, répondit ce dernier, un homme dans mes états, ſans ſavoir ſi je le trouvois bon; indépendamment de ce que cet homme m'eſt cher, je me plains de ce procédé, ainſi je veux que non-ſeulement vous me rendiez le priſonnier, mais que vous me faſſiez réparation de cette inſulte. Il a tué le frère de notre roi, lui répondirent-ils, rien ne peut nous engager à le rendre, & nous voulons

(1) C'eſt le nom des eſprits, ſes ſujets.

ıger ſa mort. Le roi fut affligé de cette réponſe, dans le fonds méritoit quelque réflexion. Mais lihuldgemal, qui s'étoit miſe à la tête de l'armée, s attendre le ſuccès de la négociation, ni ſavoir éponſe que Chesbal feroit aux ambaſſadeurs du de Kilſem, engagea le combat; les deux armées oignirent, les foudres & les tonnerres éclairèrent te bataille aërienne. Le roi de Kilſem fut pris & ıduit devant Chesbal. Cruel! lui dit-il quand il en ſa préſence; ſi tu as fait périr le prince gypte, tu dois t'attendre à tout. Kilſem, tou- de l'état où lui parut Bedihuldgemal, les raſſura la deſtinée du prince, & leur avoua les tour- ns qu'on lui faiſoit ſouffrir; auſſi-tôt il fit partir eſprit, auquel il donna ſa bague comme une uve de l'ordre qu'il portoit, & quelques momens ès on le vit arriver chargé du prince. Chesbal, oucbanuuan, & ſur-tout Bedihuldgemal, cou- ent lui témoigner le plaiſir que ſon heureux re- r leur cauſoit. Je vous retrouve fidelle, tout ce j'ai ſouffert n'eſt donc rien, lui dit le prince. princeſſe qui tous les jours avoit un peu perdu de eſprit, ne lui répondit que par le regard le plus dre & le plus éloquent; mais Chesbal conſervant jours ſon caractère de juſtice & d'équité, dit à la ıceſſe : Seifulmulouk n'a rien fait encore qui nous tte en état de juger de lui : il eſt vrai qu'il a ıoigné un amour extrême, & qui n'eſt pas commun

parmi les hommes, je conviens encore que ſes procédés ſemblent répondre d'une conſtance extraordinaire; mais il faut juger à-préſent s'il mérite par ſon eſprit de devenir notre allié; & dans le deſſein où je ſuis de prouver toujours qu'aucune prévention ne me gouverne, je prie le roi de Kilſem, qui ne doit pas lui être favorable, de lui faire quelques queſtions. Ce prince s'en défendit quelque-tems, mais enfin il ſe rendit à ſes inſtances, & lui demanda quelle étoit la choſe la plus naturelle aux hommes : *La mort*, lui répondit le prince. Qu'y a-t-il de plus à ſouhaiter dans le monde ? pourſuivit le roi de Kilſem; *La ſanté*, répliqua Seifulmulouk. Pendant que l'on faiſoit ces queſtions à ſon amant, Bedihuldgemal étoit dans une grande inquiétude; non qu'elle craignît pour l'eſprit du prince, mais l'amour s'alarme de tout; ainſi tous les reſſorts de ſon ame étoient alors en ſuſpens, pour juger de la réponſe du prince, lui en inſpirer une s'il ne s'en préſentoit point à lui, ou bien expliquer celle qu'il avoit faite. Kilſem voulut encore ſavoir quel étoit le plus grand nombre des hommes ou des femmes ſur la terre; Seifulmulouk dit qu'il y avoit beaucoup plus de *femmes*, parce qu'il y avoit un nombre infini d'hommes qui leur reſſembloient par leur molleſſe. Quand arrivera le jour du jugement ? lui demanda enſuite le prince qui l'interrogeoit : *Dieu le ſait*, répondit Seifulmulouk. Les rois, charmés

de ces réponſes, donnèrent mille éloges à ce jeune prince, qui rougit d'être applaudi pour ſi peu de choſe : mais il ne témoigna point le peu de cas qu'il faiſoit de ces ſortes d'épreuves. Il fit bien de cacher cette impreſſion, car les grands eſprits du monde ſont ordinairement attachés à des minuties, la plus légère contrariété les révolte & leur cauſe une aigreur que rien ne peut éteindre. Enfin, Chesbal ne voyant rien qui pût s'oppoſer au bonheur de ſa fille & au deſir de la reine mère, pour cette alliance, renvoya le roi Kilſem, libre, & comblé de préſens, dans ſes états, & conſentit au mariage de ces jeunes amans. Quand il en eut fait la déclaration, Bedihuldgemal ſauta d'elle-même au col de Seifulmulouk; car le véritable eſprit n'eſt jamais contraint par les préventions, qui pour l'ordinaire ne ſont que ridicules. La bonne Suroucbanuuan, charmée d'avoir la cérémonie d'une noce à faire, maria ces amans avec beaucoup d'éclat, en préſence & au gré de tous les grands eſprits de l'Irem, que le prince avoit ſéduits par ſes graces aiſées & naturelles. On lui rendit l'anneau de Salomon, qu'on retrouva dans les jardins.

Quand les premiers jours du mariage furent paſſés, Chesbal dit à ſon gendre : Votre père eſt fort âgé, il voudroit vous voir avant de mourir; de plus, vous vous devez à un royaume que le ciel vous a confié, partez donc pour le gouverner; nous pourrons nous

voir quand il vous plaira, les voyages ne ſont pas des objets pour nous. Le prince lui témoigna des ſentimens de reconnoiſſance & d'amitié dont il fut infiniment content. Auſſi-tôt on chargea mille eſprits compilateurs & traducteurs, qui ſont les eſclaves de l'Irem; on les fit ployer ſous le faix de l'or, de l'argent, des pierres précieuſes & des étoffes les plus riches, qu'ils furent obligés de porter : mille autres hiſtoriens & ſavans furent choiſis pour les eſcorter, & l'on commanda deux cens poëtes, faiſeurs de contes, de nouvelles & autres bagatelles pour l'amuſement des princes, avec ordre de marcher à pied autour de la voiture. Leur voyage fut heureux & agréable. Ces heureux amans arrivèrent bientôt à Serendib, d'où ils renvoyèrent tous les eſclaves, que la quantité de noirceurs & de tracaſſeries auroient mille fois empêché d'arriver, ſi on ne les avoit obligés de marcher : ils n'en gardèrent que trois ou quatre pour leur amuſement. Cependant, ils ſéjournèrent aſſez de tems à Serendib, pour donner à Seifulmulouk celui d'obtenir ſa belle-ſœur Méliké pour ſon cher Saïd. Ils prirent enſemble le chemin de l'Égypte, & jamais l'Aſie ne verra de caravane auſſi brillante & auſſi agréable que fut la leur; car le roi de Serendib leur donna une magnifique armée pour les eſcorter, après les avoir comblés des préſens les plus rares. Ils arrivèrent enfin en Égypte, où Seifulmulouk trouva

ſon père qui n'avoit plus qu'un ſouffle de vie ; l'abſence de ſon fils & l'inquiétude qu'il lui avoit cauſée, avoit beaucoup avancé ſes jours. Il fut au moment de mourir de joie en apprenant ſon arrivée & ſon heureux mariage : auſſi-tôt il envoya tout le peuple d'Égypte au-devant de la princeſſe, & remit à ſon fils la couronne dans le moment qu'il l'embraſſa. Le ciel m'eſt témoin, lui dit-il, qu'il y a long-tems que je ne la garde que pour vous. Edrenouk remit également à ſon fils Saïd les ſceaux de l'empire. Le roi Haſin mourut quelques jours après ſon abdication, & Seifulmulouk eut une nombreuſe poſtérité, & régna plus de cent cinquante ans dans la plus grande union avec Bedihuldgemal.

voir quand il vous plaira, les voyages ne ſont pas des objets pour nous. Le prince lui témoigna des ſentimens de reconnoiſſance & d'amitié dont il fut infiniment content. Auſſi-tôt on chargea mille eſprits compilateurs & traducteurs, qui ſont les eſclaves de l'Irem; on les fit ployer ſous le faix de l'or, de l'argent, des pierres précieuſes & des étoffes les plus riches, qu'ils furent obligés de porter : mille autres hiſtoriens & ſavans furent choiſis pour les eſcorter, & l'on commanda deux cens poëtes, faiſeurs de contes, de nouvelles & autres bagatelles pour l'amuſement des princes, avec ordre de marcher à pied autour de la voiture. Leur voyage fut heureux & agréable. Ces heureux amans arrivèrent bientôt à Serendib, d'où ils renvoyèrent tous les eſclaves, que la quantité de noirceurs & de tracaſſeries auroient mille fois empêché d'arriver, ſi on ne les avoit obligés de marcher : ils n'en gardèrent que trois ou quatre pour leur amuſement. Cependant, ils ſéjournèrent aſſez de tems à Serendib, pour donner à Seifulmulouk celui d'obtenir ſa belle-ſœur Méliké pour ſon cher Saïd. Ils prirent enſemble le chemin de l'Égypte, & jamais l'Aſie ne verra de caravane auſſi brillante & auſſi agréable que fut la leur; car le roi de Serendib leur donna une magnifique armée pour les eſcorter, après les avoir comblés des préſens les plus rares. Ils arrivèrent enfin en Égypte, où Seifulmulouk trouva

qu'il a du monde, m'auroient engagé à répondre de lui ſur cet article, pluſque de moi-même; cependant il étoit jaloux, mais en galant homme : vous en allez juger par le diſcours qu'il me tint. Je ſais, me dit-il, tout ce que vous allez m'alléguer en faveur de ma femme, je n'ignore aucun des lieux-communs que l'on emploie pour remettre l'eſprit d'un mari, j'en ai fait uſage pour les autres, ainſi ne me les étant point diſſimulés, épargnez-vous la peine de me les tenir. Ecoutez-moi donc, pourſuivit-il, ſongez que les interruptions ſeroient inutiles. Je lui promis audience, & il pourſuivit ainſi :

Je ne ſuis plus amoureux de ma femme, j'en conviens, ainſi l'amour ne m'aveugle point; mais le ſentiment que j'ai eu pour elle, eſt bleſſé, non de ce qu'elle a fait un choix, mais de l'eſpece de ſon choix. Je ſuis peut-être piqué de lui avoir imaginé plus de goût. Si, ne l'aimant plus, je m'étois flatté d'empêcher une femme de vingt-quatre ans de ſuivre les mouvemens de ſon cœur, je ſerois un inſenſé, & jamais je ne ſerai capable d'une telle injuſtice; mais comptant ſur la bonté de ſon diſcernement, je m'attendois qu'elle choiſiroit un galant-homme, dont les ménagemens ne la commettroient point, & dont l'eſprit & le caractère me fourniroient une ſociété plus agréable. Vous voyez, pourſuivit Alcidor, qu'un mari ne peut guère être plus raiſonnable.

J'en conviens, lui répondis-je, quoiqu'on pût vous objecter que, ſuppoſant que votre femme ait fait un choix, il lui ſeroit difficile d'en faire un qui fût à votre gré. Cela peut-être, reprit Aleidor, mais ce n'eſt pas tant encore le choix du chevalier qui me fâche, que l'affectation avec laquelle il lui parle en ma préſence, & l'envie qu'il ſemble avoir de me piquer; la choſe eſt au point que cent fois j'ai eu beſoin de toute ma raiſon pour ne point éclater, je ſuis même très-aſſuré que ma femme s'en eſt apperçue; cependant, elle a ſi peu changé de conduite, & m'a ſi peu ménagé, qu'il faut abſolument que la tête lui ait tourné. J'avois la bouche fermée par les diſcours dont il m'avoit prévenu, cependant je voulois lui parler, lui témoigner ma ſurpriſe ſur le choix du chevalier, dont vous connoiſſez la légèreté & les ridicules; mais c'étoit augmenter ſon mécontentement, c'étoit douter de ce qu'il me diſoit, c'étoit donner un démenti à un homme qui parloit ſagement & ſans prévention. Il s'apperçut de mon embarras, il le démêla parfaitement, & me dit: Ne cherchez point à me parler, je n'attends point de conſeils de vous, non que vous ne fuſſiez plus capable qu'un autre de m'en donner, mais je n'ai voulu que ſoulager mon cœur, & peindre à mon ami la cruelle ſituation où je me trouve. Car enfin, c'eſt une inſulte que me fait un jeune écervelé, c'eſt mon honneur qu'il atta-

, non cet honneur qui n'eſt que dans l'idée du
aire, mais celui qu'offenſe un procédé inſultant
vantageux qu'un honnête-homme ne ſouffre ſur
de ce qui lui appartient.... Cette première
verſation, madame, fut toujours ſur ce même
, & par conſéquent elle fut très-embarraſſante
r moi. Quand nous eûmes quitté la promenade,
il m'avoit conduit aux allées du Roule pour
affuré de n'être point interrompu; vous croyez
ment que ma première idée fut d'avoir un en-
ien particulier avec ſa femme, & de l'avertir
out ce que j'avois appris, pour lui recommander
re plus réſervée, & de penſer un peu plus à
qu'elle ſe devoit à elle-même, ainſi qu'à ſon
i. J'en cherchai vainement l'occaſion, Alcidor
quitta point ſa femme, & ç'eût été me rendre
ect & abſolument inutile que de lui parler bas
ant lui, & d'avoir l'air de l'avertir. Il eſt vrai
je fus témoin de tout ce qu'il m'avoit annoncé
la conduite & du maintien du chevalier; il
loit toujours être à ſes côtés, il lui parloit tou-
rs bas, & la lorgnoit avec ſcandale. Je ne ſais
es aveux d'Alcidor & la crainte que j'avois de
emportemens, contribuèrent à me faire trouver
t ce qui ſe paſſoit, trop fort: mais je ſais que
ſortis, non-ſeulement convaincu de ſa patience
le la juſtice de ſes plaintes, mais étonné de l'indiſ-
tion de ces deux hommes. Enfin, plus réſolu que

jamais de parler à ſa femme, à quelque prix que ce fût, je ſortis avant-hier de chez moi ſur le midi, perſuadé qu'alors je la trouverois plus aiſément ſeule, quand on m'annonça Alcidor ; ſon air abattu, conſterné & triomphant tout enſemble, me ſurprit & m'inquiéta. Quand mes gens furent retirés : Qu'avez-vous, lui dis-je ? Je ne ſais quel jugement porter ſur l'air dont vous m'abordez. J'avois raiſon, me dit-il avec une douloureuſe ſatisfaction, je ne puis plus douter de mon malheur, l'affaire eſt liée, ç'en eſt fait, & le chevalier triomphe. J'avoue, continua-t-il, que je ne la croyois pas auſſi avancée, & que je m'étois flatté qu'une coquetterie pourroit s'interrompre aiſément, & dégoûter par elle-même une femme du caractère dont j'ai connu la mienne ; mais il triomphe, & ma femme ſera bien à plaindre : ces ſortes d'affaires nourries ſans éclat, finiſſent par des coups de tonnerre. En achevant ces mots, liſez, me dit-il en me donnant une lettre, voyez le deſſus. Je vis en effet que le nom & la demeure du chevalier étoient écrits ſans aucun équivoque. Ah ciel ! qu'avez-vous fait ? m'écriai-je ; comment cette lettre ſe trouve-t-elle entre vos mains ? Je ne doutai pas un moment qu'il ne l'eût achetée de la vie du chevalier ou d'une violence extrême contre ſa femme. Remettez-vous, me dit-il, d'un grand ſang-froid, le hazard ſeul m'en a rendu poſſeſſeur. Il y a une heure que je

ſuis ſorti de chez moi, allant dans mon voiſinage dire un mot pour une affaire; je n'avois point fait mettre de chevaux, j'étois à pied, rêvant & profitant du beau jour, quand un ſavoyard m'a prié de lire le deſſus de la lettre que vous voyez, & de lui enſeigner le chemin qu'il devoit tenir pour la rendre à ſon adreſſe. Jugez de ce que je ſuis devenu quand j'ai reconnu l'écriture de ma femme! la certitude de ma honte, & plus encore du mépris du choix, ne m'a pas fait perdre le jugement; j'ai dit au ſavoyard de me ſuivre; je ſuis entré dans un café où l'on m'a donné tout ce qu'il falloit pour écrire. Eh bien! lui dis-je; eh bien! m'a-t-il répondu : Jugez de ce que j'ai ſouffert en copiant la lettre la plus emportée que jamais femme ait écrite. Voyez à quel point elle eſt aveuglée par ſa paſſion! elle commet un ſecret de cette importance au premier venu. C'eſt hier qu'elle s'eſt abandonnée à ſon indigne chevalier. Remarquez, continua-t-il, comment je ſuis déſigné pour celui qui l'a interrompue dans ſes plaiſirs. Ce que je ne comprends pas, pourſuivit-il, c'eſt de ne m'être apperçu de rien hier, quand en effet je les trouvai tête-à-tête chez moi. Qu'une femme eſt adroite pour tromper! Malgré l'attention que j'y apportai, je n'apperçus pas la moindre altération dans le geſte, dans le maintien, dans les yeux, ni ſur le viſage de ma femme & du chevalier; ils eurent l'air de continuer

une conversation fort indifférente que mon arrivée ne dérangea pas. Pour vous achever mon récit, continua-t-il, j'ai donc copié cette cruelle lettre, j'ai mis le dessus bien exactement, & gardant l'original, j'ai payé le savoyard, & je lui ai enseigné le chemin, lui recommandant de la porter avec soin, & je suis accouru chez vous pour vous faire juge de la justice de mes plaintes. Ce fut alors que je lus cette fatale lettre où rien de tout ce qui peut blesser un mari, n'étoit oublié; je ne voulus pas la lui rendre, & je convins avec lui de ne le point abandonner à lui-même dans le désordre où il étoit, & je le suivis chez sa femme. Jugez de l'embarras de ma situation! Heureusement nous la trouvâmes seule: elle vint à nous avec l'air agréable & ouvert que vous lui connoissez; mais elle ne le garda pas long-tems, car son mari l'accabla des reproches les plus sanglans. La pauvre femme, étonnée & tremblante, se laissa tomber de sa hauteur sur le parquet, si saisie qu'elle ne pouvoit pleurer; j'en fus touché malgré ses torts, je fus à son secours. Quoi, monsieur, me dit-elle, vous souffrez que l'on me traite avec cette indignité! où suis-je? sont-ce-là les conseils d'un ami aussi sage? Je ne veux pas d'autre juge que lui, reprit Alcidor avec vivacité. Je fis mon possible pour établir une espece de calme au milieu d'une scène, à mon avis, aussi terrible; j'y parvins; mais comme la colère

répete

répete pour l'ordinaire le même propos, & qu'Alcidor parloit des preuves convaincantes qu'il avoit de l'infamie de ſa femme, & qu'il avoit ſouvent entremêlé des mots de lettre & de ſtyle, dont il ne l'auroit jamais ſoupçonnée; ſa femme proteſtant de ſon innocence avec une fermeté dont je fus étonné, releva plus d'une fois & la lettre & les preuves. Ainſi, ne doutant point que malgré la difficulté, elle n'eût imaginé quelque détour heureux pour ſe tirer d'affaire; de plus, me trouvant preſſé par Alcidor, je fus obligé de montrer la lettre, malgré les vives inſtances que je fis auprès de l'un & de l'autre pour qu'il n'en fût jamais queſtion. Quand la femme l'eut conſidérée, elle dit fièrement: Ce n'eſt pas-là mon écriture, ſe peut-il que monſieur la méconnoiſſe! Alcidor ne fut point frappé de cette réponſe, qu'il regarda comme une défaite; moi-même je vous avoue que je ne la pris point pour autre choſe; cependant, telle qu'elle pût être, je voulus l'appuyer, & je n'avois, ce me ſemble, point d'autre parti à prendre. Mais, bientôt interrompu par la femme d'Alcidor, voici ce qu'elle nous dit: J'ai toujours aimé mon mari, c'eſt avec douleur que je me ſuis apperçue de ſon refroidiſſement pour moi; mais il peut dire, malgré ſon injuſtice, ſi je l'ai jamais ennuyé d'aucuns reproches; perſuadée que j'étois de leur inutilité, le ſeul tort que j'ai à me reprocher, c'eſt d'avoir employé pour le ramener,

une voie auſſi dangereuſe que celle de la jalouſie : J'en ai prévu les conſéquences, mais j'ai cru les réparer par le choix d'un homme qui me paroiſſoit incapable de me faire aucun tort dans l'eſprit de ceux qui me connoiſſent, & d'un homme qui ſe livroit de lui-même au deſſein que j'avois formé. Cependant, je m'apperçus hier de la peine que je cauſois à Alcidor : auſſi, dès ce moment, j'ai fait fermer ma porte au chevalier, & j'en ai donné l'ordre devant lui pour qu'il n'en prétendît cauſe d'ignorance. Si vos gens me démentent pour les ordres que j'ai donnés, je conſens que vous me croyiez coupable d'avoir écrit cette infâme lettre, dont vous avez l'injuſtice & la cruauté de me ſoupçonner. Je conviens d'un rapport d'écriture ; mais c'étoit à vous à ne pas confondre les caractères, dit-elle regardant Alcidor avec ſévérité ; pouvez-vous vous méprendre à ceux-ci ? Ah ciel ! que vois-je ! mes yeux ſe deſſillent, s'écria-t-il de ſon côté.... Le ſilence fut alors obſervé pendant quelques momens, & je vous avoue, madame, que je ne ſavois plus où j'en étois, quand Alcidor ſe jettant aux pieds de ſa femme, la conjura de lui pardonner, ce qu'elle fit avec autant de douceur que de nobleſſe. Je voulus alors me retirer, mais Alcidor me pria de tenir quelque-tems compagnie à ſa femme. Cette affaire n'eſt pas finie, me dit-elle en ſouriant ; laiſſez-le aller. Alcidor ſortit en

effet avec vivacité, & rien ne m'empêchant de témoigner ma curioſité, je priai ſa femme de la ſatisfaire. A tout autre qu'à vous, me dit-elle, je ne dirois rien de ce que je vais vous conter. Alcidor eſt peut-être auſſi fâché dans le fond de ſon ame, qu'il l'étoit avant d'être déſabuſé. Voilà ce que je ne comprends pas, lui répondis-je. Ecoutez, me dit-elle, la fin de l'énigme : il eſt vivement attaché à Céphiſe; vous n'ignorez pas quelle a toujours été la conduite de cette femme ? eh bien, c'eſt elle qui a écrit la lettre en queſtion, nos écritures ont quelque rapport, & la jalouſie dont mon mari étoit prévenu l'a empêché de diſtinguer aucune différence; ce rapport de caractères, l'adreſſe au chevalier, tout lui a paru ne convenir qu'à moi, pendant qu'en effet tout appartient à Céphiſe. Ce n'eſt pas tout, ajouta-t-elle ; le chevalier en eſt véritablement amoureux, il n'a feint de s'attacher à moi que pour éloigner Alcidor de la maiſon de ſa maîtreſſe, & vous ſavez pour quelle raiſon j'ai eu l'apparence de l'écouter. Au reſte, continua-t-elle, demeurez avec nous, on a beſoin d'un ami quand on éprouve l'infidélité d'une maîtreſſe; Alcidor eſt ſoulagé dans un ſens, mais la découverte qu'il vient de faire n'eſt peut-être pas moins affligeante pour être d'un autre genre. Notre converſation ſe ſoutint aiſément, la matière ne nous manquoit pas, elle étoit même fort éloignée de languir

une voie auſſi dangereuſe que celle de la jalo
J'en ai prévu les conſéquences, mais j'ai cr
réparer par le choix d'un homme qui me p
ſoit incapable de me faire aucun tort dans l'
de ceux qui me connoiſſent, & d'un homm
ſe livroit de lui-même au deſſein que j'avois f
Cependant, je m'apperçus hier de la peine q
cauſois à Alcidor : auſſi, dès ce moment, j'
fermer ma porte au chevalier, & j'en ai d
l'ordre devant lui pour qu'il n'en prétendît
d'ignorance. Si vos gens me démentent pou
ordres que j'ai donnés, je conſens que vou
croyiez coupable d'avoir écrit cette infâme l
dont vous avez l'injuſtice & la cruauté de me
çoriner. Je conviens d'un rapport d'écriture ;
c'étoit à vous à ne pas confondre les caract
dit-elle regardant Alcidor avec ſévérité ; po
vous vous méprendre à ceux-ci ? Ah ciel !
vois-je ! mes yeux ſe deſſillent, s'écria-t-il de
côté.... Le ſilence fut alors obſervé pendant
ques momens, & je vous avoue, madame,
je ne ſavois plus où j'en étois, quand Alcid
jettant aux pieds de ſa femme, la conjura d
pardonner, ce qu'elle fit avec autant de do
que de nobleſſe. Je voulus alors me retirer,
Alcidor me pria de tenir quelque-tems comp
à ſa femme. Cette affaire n'eſt pas finie, m
elle en touriant ; laiſſez-le aller. Alcidor ſor

LETTRE

VÉRITABLE.

Le ſoin que vous prenez pour raſſembler des aventures véritables, & qui ne paroiſſent pas vraiſemblables, m'engage à vous faire part, monſieur, de celle qui vient de m'arriver. Je ne croyois pas augmenter votre recueil quand vous me l'avez confié; mais je vois avec douleur que je n'y tiendrai que trop une place conſidérable & diſtinguée.

Quand je n'aurois pas la permiſſion de vous inſtruire de cet événement, je vous en aurois fait part ſans vous nommer la perſonne intéreſſée, pour vous demander la ſeule conſolation que mon cœur puiſſe eſpérer en vous parlant de ma douleur.

Vous connoiſſez Élante, vous avez partagé les délices de ſa ſociété, que l'abſence de ſon mari lui permettoit de montrer dans tout leur jour, vous avez rendu juſtice à ſes agrémens, à ſa figure, à ſon caractère & à ſa vertu : Mais qui, plus ſéduit que moi par tout ce qu'elle mérite, a pu ſe ſoumettre à toutes les complaiſances qu'une femme

aimable, & qui ſe ſent aimée, ſait exiger ? Diſcours flatteurs, lettres vives, careſſes tendres, tout m'étoit prodigué, j'en vivois ; tout enfin m'étoit accordé, à la réſerve d'une faveur qui met le comble à l'amour, qui en eſt la preuve & le ſceau, & qu'une honnête-femme ne compte plus pour rien quand elle a donné ſon cœur. Perſuadé de cette vérité, je me ſuis ſouvent plaint à vous de cette cruelle réſerve, & je vous en ai parlé d'autant plus librement qu'elle vous avoit fait l'aveu du goût qu'elle diſoit reſſentir pour moi. Flatté de ſa confidence, ou peut-être pour adoucir mes peines, vous avez toujours pris ſon parti, quand l'amour me forçoit à la condamner ; & quand je vous diſois que ces femmes ſi réſervées, qui ſavoient ſe battre de ſang-froid, étoient les plus dangereuſes de toutes les coquettes, quelles raiſons n'avez-vous point pu m'apporter pour excuſer ce prétendu raffinement de coquetterie que je lui reprochois ? Je me ſuis laiſſé condamner, charmé peut-être d'éprouver cette contradiction, car on ne peut prévoir, décrire & définir les cruels combats de la réflexion & de la paſſion. Enfin, le croirez-vous ! cette Dante que vous avez vue ſi vive, ſi enjouée, morne, abattue depuis quelque-tems, m'inquiétoit, & me perçoit le cœur par de nouvelles inquiétudes : tous les jours je la courois, les larmes aux yeux, & me confier ſes peines. A qui pouvoit-elle s'en

expliquer ? Qui pouvoit les partager auſſi parfaitement ? Jugez de mes inſtances. Enfin, après quinze jours des importunités les plus réitérées, elle m'a donné un rendez-vous chez elle. De quoi l'eſpérance de l'amour n'eſt-elle pas aſſez ſotte pour ſe flatter ! Dans l'inſtant mes idées ont changé, je n'ai point douté de mon bonheur, mon cœur s'eſt perſuadé que ſa triſteſſe étoit l'effet d'une vertu mourante, & je me ſuis rendu chez elle avec les deſirs de l'amour & la confiance d'un amant triomphant. Je l'ai trouvée triſte, & ma vue a ſemblé redoubler ſes douleurs, ſes larmes ont coulé, les ſanglots ont mille fois interrompu ſes paroles. Quelle ſituation pour un amant ! J'ignore tout ce que j'ai pu lui dire pour la raſſurer, mais je ſais que j'ai parlé long-tems ſans rien avancer. Enfin, après avoir fait l'éloge de ma probité, juré même l'excès de l'amour qu'elle avoit pour moi, elle a fini par me dire, en tombant à mes pieds : Je vais vous donner des preuves de la plus grande confiance ; mais à qui puis-je confier d'auſſi grands malheurs ? Qu'allez-vous devenir ? a-t-elle ajouté, vous m'aimez.... ſes larmes l'ont encore interrompue. Achevez donc de m'éclaircir, lui ai-je dit, eſt-il un état plus cruel que l'incertitude où vous me laiſſez ? Après quelques inſtances réitérées, elle m'a dit enfin : Je ſuis groſſe..... A ces mots cruels, mon état & le ſerrement de mon cœur ont été plus affreux que ſa propre ſitua-

tion ; nous avons gardé quelque-tems le plus
silence, Elle attendoit l'arrêt que j'allois pron
la probité l'a emporté sur les reproches, je
offert les secours qui dépendoient de moi,
savez que son mari est absent depuis un an,
crois que vous êtes un des principaux mo
cette singulière confidence, car vous pouv
retenir son mari dans l'éloignement : aussi po
engager plus surement à lui sauver la vie,
exigé de moi de vous en conjurer, & voule
doute, pour conserver votre estime, que vous
fait l'aveu du penchant qu'elle avoit pour u
me chargeasse dans votre esprit du malheure
où elle se trouve réduite : mais je suis tr
cère pour blesser la vérité. Après vous avoi
juré de lui rendre cet important service par
l'amitié que vous avez pour moi, & tous l
timens dont vous êtes capable, convenez qu
a point de situation comparable à la mienn
la tirerai de peine, & je ne puis m'en sépare
n'ait plus aucun sujet de crainte. Que de d
je vais essuyer ! son aveu revient sans ce
déchirer le cœur. Un jeune homme, qu'elle
ne connoît à peine, est l'auteur de sa disgrace
n'a pas voulu le voir depuis, & je n'en pu
ter par toutes les lettres qu'elle m'a remise
qu'elle me remet tous les jours ; il a profité
l'instant que mon amour, ma confiance, s

ıce & ſa tendreſſe même n'ont pu me procu-
. Mais, le pourrez-vous croire ! mon cœur ſouffre
:ore d'autant plus qu'il l'adore, le détail de ſon
:nture me la fait excuſer, pendant que l'événe-
nt me la rend mépriſable ; le choix qu'elle a fait
moi pour ſe tirer de peine, la juſtice qu'elle
ıd à ma probité, l'aveu même qu'elle vouloit
: je vous fîſſe, tout préſente à mon eſprit une
:uſe dont mon cœur eſt révolté. Plaignez votre
lheureux ami, ſecourez la malheureuſe Eliante :
las ! nous n'avons plus de commun que le mal-
ır. Adieu, je ſuccombe à tant de peines, &
ais votre préſence ne me ſera plus néceſſaire.

Fin du Pot-pourri.

ſiance & ſa tendreſſe même n'ont pu me procurer. Mais, le pourrez-vous croire ! mon cœur ſouffre encore d'autant plus qu'il l'adore, le détail de ſon aventure me la fait excuſer, pendant que l'événement mé la rend mépriſable ; le choix qu'elle a fait de moi pour ſe tirer de peine, la juſtice qu'elle rend à ma probité, l'aveu même qu'elle vouloit que je vous fîſſe, tout préſente à mon eſprit une excuſe dont mon cœur eſt révolté. Plaignez votre malheureux ami, ſecourez la malheureuſe Eliante : hélas ! nous n'avons plus de commun que le malheur. Adieu, je ſuccombe à tant de peines, & jamais votre préſence ne me ſera plus néceſſaire.

Fin du Pot-pourri.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

Nous devons les *Contes Orientaux* au ſéjour que le Comte de Caylus a fait à Conſtantinople, à la ſuite de l'ambaſſadeur de France. Tous ces contes ſont traduits ou imités du Turc, l'auteur en a fait un choix & les a raſſemblés ſous un cadre qui a quelque reſſemblance avec ceux des mille & une nuits & des mille & un jours; mais ces ſortes de cadres ſont ce qu'il y a de moins intéreſſant dans l'ouvrage, & l'on ne cherchera pas à juſtifier le peu de vraiſemblance que l'on trouve dans celui-ci. On reconnoît dans ces contes le goût ou la manière des Orientaux; une imagination riche qui ſert à dicter les préceptes de la morale la plus ſaine & la plus approfondie, en font le principal caractère : on diſtingue ſur-tout le conte de la *Corbeille*.

Les Féeries nouvelles offrent une lecture

moins ſérieuſe, c'eſt un recueil de quatorze contes de fées, écrits avec la naïveté douce & agréable qui caractériſe ces ſortes d'ouvrages. Mais ſous les dehors d'une fable ſimple & enfantine, on y trouve de ſages leçons faites pour former le cœur des enfans, & qui ne ſont pas indignes de plaire aux perſonnes d'un âge mûr.

On trouvera encore plus de gaieté dans les *cinq contes de fées*. Ce dernier ouvrage n'eſt pas auſſi univerſellement reconnu que les autres, pour appartenir au Comte de CAYLUS. On les a attribués à madame de Villeneuve. Deux de ces contes, le *Loup galleux* & *Bellinette* ou *la jeune Vieille*, ont été imprimés ſous ſon nom: mais le Comte de CAYLUS les a revendiqués, & depuis ils lui ont toujours été attribués. (1)

Nous aurions pu ajouter ici l'hiſtoire

(1) Voyez la France littéraire, édition de 1768, tome 2, catalogue des ouvrages, *verbo* cinq contes de fées. *Ibid.* Liſte des auteurs morts, page 24, *verbo* Caylus.

le la *princeſſe Bedihuldgemal* qui eſt en-
:ore une traduction des langues orien-
:ales ; & deux contes de fées, *Aphranor*
& *Bellanire*, & la *princeſſe Minon-Minette*
& le *prince Souci*. Mais on a imprimé
:es ouvrages dans les mêlanges : ils font
partie du recueil intitulé le *Pot-pourri*,
que nous n'avons pas voulu décompoſer.

Le dernier ouvrage de cette partie eſt *Cadichon & Jeannette*, contes de fées, devenus rares, parce qu'ils n'ont été imprimés qu'une fois, & tirés à petit nombre. On les lira avec plaiſir à la ſuite des autres contes de fées, d'ailleurs ils ſervent à compléter les féeries de notre auteur.

de la *princeſſe Bedihuldgemal* qui eſt encore une traduction des langues orientales ; & deux contes de fées, *Aphranor & Bellanire*, & la *princeſſe Minon-Minette & le prince Souci.* Mais on a imprimé ces ouvrages dans les mêlanges : ils font partie du recueil intitulé le *Pot-pourri*, que nous n'avons pas voulu décompoſer.

Le dernier ouvrage de cette partie eſt *Cadichon & Jeannette*, contes de fées, devenus rares, parce qu'ils n'ont été imprimés qu'une fois, & tirés à petit nombre. On les lira avec plaiſir à la ſuite des autres contes de fées, d'ailleurs ils ſervent à compléter les féeries de notre auteur.

Il avoit employé depuis vingt ans tous les remedes des ſages & des médecins célebres de l'Orient ; mais tous leurs conſeils & tous leurs remedes avoient été inutiles. Enfin, ne ſachant plus à quel moyen avoir recours pour retrouver le ſommeil, il donna ordre à ſon viſir, qui le veilloit ordinairement, de faire monter un nommé Fitéad, qui avoit la garde des portes de ſon palais & d'une priſon particuliere qui y étoit jointe. Hudjiadge s'étoit perſuadé qu'un homme auſſi ſédentaire qu'un portier & geolier tout-à-la-fois, pourroit avoir entendu pluſieurs perſonnes conter leurs hiſtoires ou leurs malheurs, & que ces récits lui feroient peut-être retrouver le ſommeil. Quand Fitéad fut en ſa préſence, il lui dit : Je ne puis prendre aucun repos, je veux que tu me contes des hiſtoires. Hélas! ſouverain ſeigneur, dit Fitéad en ſe proſternant, je ne ſais pas lire, & je n'ai point de mémoire ; je me ſuis toujours contenté d'ouvrir & de fermer exactement la porte du palais de votre majeſté, & de garder fidélement les priſonniers qu'elle m'a confiés ; je n'ai jamais penſé à autre choſe. Je crois que tu dis vrai, reprit Hudjiadge ; mais ſi tu ne me trouves quelqu'un qui me conte des hiſtoires capables de m'endormir ou de m'amuſer quand je ne puis dormir, je te ferai mourir. Va-t-en ; je te donne trois jours pour m'obéir, ſinon je te tiendrai parole.

Fitéad en s'en allant, disoit en lui-même : Jamais je ne pourrai faire ce que le roi me demande; je n'ai point d'autre parti à prendre que celui d'abandonner le pays, & d'aller chercher fortune ailleurs. Cependant il traversa la ville, demandant à tous ceux qu'il rencontra, s'ils ne connoissoient personne qui sût des histoires ou des contes capables de faire dormir; mais tout le monde se moquoit de sa question, & le laissoit dans le même embarras. Il revint chez lui fort triste & fort affligé.

Fitéad étoit veuf, & il avoit une fille âgée d'environ douze ans, qui étoit très-belle, & qui avoit beaucoup d'esprit; elle se nommoit Moradbak (1). Elle s'apperçut aisément du chagrin qui dévoroit son père, elle lui fit des questions d'une façon si touchante, qu'il eut bientôt satisfait sa curiosité. Moradbak le conjura de ne se point affliger, & de mettre sa confiance en dieu, en l'assurant qu'elle espéroit trouver le lendemain ce que le roi ne lui demandoit que dans trois jours, & Fitéad attendit avec impatience l'exécution de la parole de sa fille.

Quand la nuit fut venue, Moradbak passa dans sa chambre, elle leva la natte qui étoit entre son lit & la muraille, entra dans le souterrein, des-

(1) Desir accompli.

cendit à la grille de fer, & vint conſulter le ſage Aboumélek ſur une conjoncture ſi délicate.

Pour l'intelligence de cette hiſtoire, il faut ſavoir que le roi Hadjadge avoit autrefois fait mettre en priſon ce grand homme, avec ordre de ne lui donner que du pain & de l'eau pour ſa ſubſiſtance, & de l'empêcher de parler à qui que ce pût être. Ce prince avoit abſolument oublié & le ſage & les ordres qu'il avoit donnés il y avoit déja quinze ans. Ce ſage, qui ne l'étoit guère de vouloir corriger un roi, avoit été attiré à la cour de ce prince pour guérir ſon inſomnie, &, pour y parvenir, il lui avoit repréſenté combien la cruauté aigriſſoit le ſang & devoit éloigner le ſommeil; mais il avoit été puni de cet avis ſalutaire, par une priſon plus cruelle que la mort. Il y avoit alors environ trois ans que la jeune Moradbak, en jouant dans la chambre qu'elle habitoit, avec un oiſeau qui depuis quelques jours faiſoit tout ſon amuſement, avoit trouvé derrière ſon lit une natte, & derrière cette natte un endroit de la muraille aſſez mal conſtruit, & qui laiſſoit quelques ouvertures dans leſquelles l'oiſeau qui faiſoit ſes délices étoit entré. Sa voix pour le faire revenir étant inutile, & touchée des plaintes de ce petit animal, elle ôta quelques pierres avec tant de facilité, qu'en très-peu de tems elle entra dans un ſouterrein dont la porte avoit été très-mal murée. Moradbak reprit ſon

a ; & dans la crainte d'être grondée d'avoir
di la muraille, elle eut ſoin de cacher la porte du
rrein avec la natte, de façon qu'on ne pouvoit
linguer. La jeuneſſe eſt curieuſe. Ce ſouterrein,
orrible qu'il paroiſſoit à la première vue, étoit
large & aſſez élevé pour laiſſer paſſer un homme.
dbak s'accoutuma peu-à-peu à le voir ſans
ur. Quelques plaintes qu'elle entendit à l'ex-
té du ſouterrein, lui cauſèrent d'abord des
urs qui ſe calmèrent ; elle voulut ſavoir d'où
partoient ; vingt fois elle s'avança, & vingt
lle revint ſur ſes pas ; mais enfin elle trouva
e ſouterrein conduiſoit au cachot qui renfer-
le ſage Aboumélek, & n'en étoit ſéparé que par
effroyables grilles de fer. Qui que vous ſoyez,
it le ſage, ayez pitié de ma miſère. Hélas !
épondit Moradbak, que puis-je faire pour
? Je ſuis la fille de Fitéad, je n'ai que neuf
& mon père me grondera peut-être de vous
parlé. Êtes-vous, continua-t-elle, le priſonnier
el il porte tous les jours du pain & de l'eau, &
ne veut pas que je voie. Je le ſuis, lui répondit
mélek : alors Moradbak devenue plus hardie,
à ces grilles de fer, & bientôt elle y porta tout
il étoit en ſon pouvoir, & les petits ſoulage-
dont elle ſe privoit ſouvent pour adoucir les
urs de la captivité du ſage. Pour reconnoître
bon naturel, il réſolut de ſon côté d'élever

ſon ame à la vertu & aux ſublimes connoiſſances. Dans le deſſein d'y parvenir, & de lui rendre les leçons de morale plus agréables, il lui avoit conté pluſieurs hiſtoires. Ainſi Moradbak en promettant à ſon père de lui trouver un homme tel que le roi Hudjiadge lui avoit demandé, n'avoit ſongé d'abord qu'à lui propoſer le ſage Aboumélek; elle avoit même regardé le deſir d'Hudjiadge comme un moyen de lui procurer la liberté, & une occaſion dont elle profitoit pour reconnoître les obligations qu'elle lui avoit. Cependant elle voulut le conſulter avant que de faire aucune propoſition à ſon père, pour ſavoir comment elle pourroit parler de lui ſans lui faire tort, ou comment enfin elle pourroit engager Fitéad à ſe ſervir de lui dans l'occaſion préſente, d'une façon qui parût naturelle, & qui ne pût les commettre ni l'un ni l'autre. Ce fut dans ces intentions qu'elle deſçendit à la grille du cachot, & qu'elle fit part au ſage & de ce qui lui étoit arrivé, & de ſes projets. Aboumélek lui répondit qu'Hudjiadge ſe ſouviendroit peut-être encore des menaces qu'il lui avoit faites, & que ce ſeroit l'expoſer inutilement que de le propoſer; qu'il valoit mieux que ce fût elle-même qui ſe préſentât pour conter les hiſtoires que l'on deſiroit. Vous avez de la mémoire, ajouta-t-il, je vous en ai conté pluſieurs, & je vous en apprendrai tant que vous en aurez beſoin.

i, & n'oubliez pas qu'il n'eſt rien à quoi vous leviez vous expoſer pour ſauver les jours de e père. Ce diſcours fit impreſſion ſur la jeune adbak, qui, malgré ſon mérite, ne préſumoit l'elle, & la détermina à ſe propoſer le lende- à ſon père. Mon père, lui dit-elle, je ſuis heureuſe pour vous tirer de la peine où vous , & mettre ainſi vos jours à l'abri de la cruauté djiadge. Ah! ma fille, que je t'ai d'obligations, lit-il en l'embraſſant les larmes aux yeux; où verai-je le perſonnage illuſtre à qui je vais être devable? Je veux aller me proſterner à ſes , & lui donner des marques de la plus vive nnoiſſance. Vous n'irez pas loin, reprit Mo- ak, pour le remercier d'une choſe que le ie- & les ſentimens lui font entreprendre avec C'eſt moi, continua-t-elle. C'eſt toi! répondit d avec une ſurpriſe mêlée de chagrin, je te gré de ta bonne volonté; mais puiſque tu n'as t d'autre reſſource à m'offrir, je vois bien l faut me réſoudre à quitter le pays. Prépare- à me ſuivre dans ma fuite; je n'ai plus d'autre i à prendre, & nous ſerons peut-être plus heu- ailleurs. Si vous étiez obligé d'abandonner e patrie, il eſt certain, lui répliqua Moradbak tendreſſe, que je vous ſuivrois avec joie; vous n'êtes pas réduit à cette peine. Soyez quille, je vous réponds de tout. Le roi ne peut

dormir, je ne compte assurément pas lui faire des questions embarrassantes, & qui tiennent l'esprit en suspens, selon l'usage des philosophes Indiens, comme est celle-ci, par exemple :

Une femme est entrée dans un jardin où elle a ramassé des pommes. Ce jardin a quatre portes, gardées chacune par un homme. Cette femme a donné la moitié de ces pommes à celui qui gardoit la première porte; quand elle est arrivée à la seconde, elle a donné la moitié de ce qui lui restoit au second portier; à la troisième elle a fait la même chose; enfin elle a encore partagé avec le quatrième, de façon qu'elle n'avoit que dix pommes; alors on demande combien elle en avoit ramassé.

Fitéad étonné, voulut deviner combien la femme en avoit ramassé; mais Moradbak l'interrompit dans son calcul, & lui dit : Elle en avoit pris cent soixante. Soyez donc assuré, poursuivit-elle, que je saurai demeurer dans les justes bornes que peut exiger mon entreprise; ne craignez point que je fasse comme la femme dont Ebouali Sina avoit fait la fortune, & qui ne put se renfermer dans les bornes que le sage lui avoit prescrites. Ecoutez-en l'histoire.

Fitéad y consentit, & Moradbak poursuivit ainsi :

Ebouali Sina, sage derviche & fort aimé du grand prophete, passa la nuit chez une pauvre

femme, qui avoit exercé à ſon égard tous les devoirs de l'hoſpitalité. Il fut touché de l'état malheureux où elle étoit réduite; & voulant la ſoulager dans ſa miſère, il détacha une pierre du mur de ſa maiſon, & prononça quelques paroles ſur elle, enſuite il la remit à ſa place, & la perça d'un petit canal, au bout duquel il eut ſoin de placer un robinet. Alors il dit à la femme en la remerciant & lui diſant adieu : Ma bonne mère, quand vous voudrez avoir du *permets* (1), ouvrez le robinet, & tirez-en autant qu'il vous plaira. Prenez-en la quantité qui vous ſera néceſſaire pour votre uſage, & portez le ſurplus au marché. Soyez ſure que la ſource n'en tarira jamais. Tout ce que j'exige de vous, c'eſt de ne pas détacher cette pierre, & de ne point regarder ce que j'ai mis derrière. La bonne femme le lui promit, & pendant quelque tems elle obſerva ce que le ſaint homme lui avoit recommandé. Elle reprit des forces, l'opulence régna bientôt dans ſon petit ménage; enfin la curioſité devint ſi forte en elle, qu'elle y ſuccomba. Elle déplaça la pierre, & ne trouva deſſous qu'une grappe de raiſin. Elle remit les choſes comme elle les avoit trouvées, mais le permets ne coula plus & s'évanouit pour jamais. Soyez donc perſuadé, mon cher père, pourſuivit Moradbak, que je ne

(1) C'eſt un vin cuit fort célebre.

déplacerai point la pierre par un trop grand desir de bien faire ; que je profiterai des conversations que j'aurai avec le roi, & que vous ne vous repentirez point de m'avoir conduite pour lui faire des histoires.

Fitéad, charmé du grand esprit de Moradbek, l'embrassa plusieurs fois, & se rendit à ses instances, persuadé qu'il n'en auroit point de reproches ; il alla donc au lever du roi, ou pour mieux dire à sa première audience qui se donnoit de bon matin, car il ne dormoit point, & il lui dit en se prosternant : Votre majesté me donna hier trois jours pour trouver quelqu'un qui lui contât des histoires ; cependant, je suis en état de lui présenter dès aujourd'hui quelqu'un dont j'espère qu'elle sera contente : tu as bien fait de le trouver, reprit Hudjadge, ta tête m'en répondoit. Mais qui dois-tu m'amener ? Sire, lui répondit Fitéad, c'est ma fille. Ta fille ! reprit le roi ; quel âge a-t-elle ? Douze ans, lui répondit Fitéad ; tu te moques de moi, interrompit Hudjadge en colère ; que peut-on conter à cet âge ? Visir, continua-t-il, faites punir tout-à-l'heure cet insolent. Le visir lui représenta avec beaucoup de ménagement, que l'on seroit toujours à portée de le punir, s'il avoit abusé de la confiance de son souverain ; heureusement pour Fitéad, Hudjadge en convint, & dit à son portier : Viens donc ce soir, amène ta fille, nous

entendrons, le viſir & moi, les beaux contes que peut faire un enfant : Je veux même, dit-il, en ſe tournant du côté de Fitéad, que tu juges toi-même de ſon mérite, ſelon lequel, j'en jure par ma barbe, tu ſeras puni ou récompenſé.

Fitéad ſe retira, & vint apprendre à Moradbak, ce qui s'étoit paſſé, en lui diſant que ſa vie étoit entre ſes mains; mais elle avoit tant de confiance aux paroles du ſage Aboumélek, qu'elle dit à ſon père tout ce qu'il falloit pour le raſſurer.

Le ſoir étant venu, Fitéad la conduiſit à l'appartement du roi, qui la vit paroître avec étonnement; la grandeur de ſa taille & ſa beauté adoucirent un peu la férocité d'Hudjiadge; cependant, il lui dit : Fais-moi un conte qui m'endorme ou qui m'amuſe; voyons ſi tu pourras ſauver la vie à ton père. Moradbak ne s'étonna point d'un début ſi peu prévenant; Aboumélek l'avoit miſe au fait du caractère d'Hudjiadge : Elle prit la parole avec aſſurance, après avoir reçu ordre du roi de s'aſſeoir auſſi bien que le viſir, & même Fitéad, & commença dans ces termes.

déplacerai point la pierre par un trop grand desir de bien faire ; que je profiterai des conversations que j'aurai avec le roi, & que vous ne vous repentirez point de m'avoir conduite pour lui faire des histoires.

Fitéad, charmé du grand esprit de Moradbak, l'embrassa plusieurs fois, & se rendit à ses instances, persuadé qu'il n'en auroit point de reproches ; il alla donc au lever du roi, ou pour mieux dire à sa première audience qui se donnoit de bon matin, car il ne dormoit point, & il lui dit en se prosternant : Votre majesté me donna hier trois jours pour trouver quelqu'un qui lui contât des histoires ; cependant, je suis en état de lui présenter dès aujourd'hui quelqu'un dont j'espère qu'elle sera contente : tu as bien fait de le trouver, reprit Hudjiadge, ta tête m'en répondoit. Mais qui dois-tu m'amener ? Sire, lui répondit Fitéad, c'est ma fille. Ta fille ! reprit le roi ; quel âge a-t-elle ? Douze ans, lui répondit Fitéad ; tu te moques de moi, interrompit Hudjiadge en colère ; que peut-on conter à cet âge ? Visir, continua-t-il, faites punir tout-à-l'heure cet insolent. Le visir lui représenta avec beaucoup de ménagement, que l'on feroit toujours à portée de le punir, s'il avoit abusé de la confiance de son souverain ; heureusement pour Fitéad, Hudjiadge en convint, & dit à son portier : Viens donc ce soir, amène ta fille, nous

ortir, il courut à lui & le retira; mais il fut frappé l'une lumière très-brillante qui ſortoit de cette ouverture; il examina ce qui la produiſoit, & reconnut ſans peine qu'elle partoit d'une lame ou table l'or, d'une aſſez médiocre étendue; il augmenta 'ouverture du trou, & ſe trouva dans un ſouterein qui n'avoit pas plus de ſept pieds de haut ſur quatre ou cinq de large. Il conſidéra cette table l'or avec beaucoup d'attention; mais il ne ſavoit pas lire, & ne pouvoit comprendre ce que ſignifioient quatre lignes qu'il y voyoit écrites: Pour s'en éclaircir, il l'emporta, & quand la nuit fut venue, il la mit ſous ſa veſte, & revint à la ville. Son premier ſoin fut de la montrer aux ſavans qu'on lui indiqua, mais quelque verſés qu'ils fuſſent dans les ſciences, il n'y en eut aucun qui pût lui expliquer cette inſcription; cependant un de ces docteurs, lui dit: Perſonne ne peut ici traduire ces caractères, allez dans l'Égypte, vous y trouverez un vieillard âgé de trois cens ans, qui ſait lire les plus anciennes écritures & qui poſſede toutes les ſciences, lui ſeul peut ſatisfaire votre curioſité. Dakianos remit le troupeau à celui à qui il appartenoit, & partit ſur le champ pour l'Égypte.

Dès qu'il y fut arrivé, il s'informa du vieillard. Il étoit ſi célebre que tout le monde lui montra ſa maiſon. Il alla le trouver, lui dit le ſujet de ſon voyage, & lui préſenta la table d'or. Le vieillard

le reçut avec bonté, & fut frappé d'étonnement à la vue de cette merveille. Il lut les caractères avec la plus grande facilité; mais après avoir réfléchi quelque tems, il jetta les yeux sur Dakianos, & lui dit : Comment cette table est-elle tombée entre vos mains? Dakianos lui en rendit compte. Ces caractères, reprit le vieillard, promettent à celui qui l'aura trouvée, des choses qui vraisemblablement ne doivent pas vous arriver. Vous avez, continua-t-il, la physionomie heureuse, & cette inscription parle d'un infidele dont la fin doit être tragique & funeste; mais puisque la fortune vous a donné cette table, ce qui est écrit dessus, vous regarde sans doute. Dakianos, surpris de ce discours, lui répondit : Comment ce que vous dites peut-il être? Je prie dieu tous les jours depuis trente ans; jamais je ne lui ai été infidele; comment puis-je être réprouvé? Quand il y auroit trois cens ans, lui répondit le vieillard, que vous serviriez dieu, vous n'en serez pas moins une victime de l'enfer. Ces dernières paroles percèrent le cœur de Dakianos. Il poussa des soupirs, il pleura même, & s'écria : Plût à dieu que je n'eusse jamais trouvé cette table d'or, que je ne vous l'eusse jamais montrée, & que je n'eusse jamais entendu une sentence aussi terrible! Que vous auroit servi, lui dit alors le savant homme, de ne me la point apporter, la prédestination de dieu est de toute éternité,

ce qui eſt écrit dans le livre de vie, ne ſe peut effacer ; mais je peux me tromper : le ſavoir des hommes eſt quelquefois douteux, dieu ſeul eſt infaillible. Je puis cependant vous apprendre que cette table d'or indique un tréſor des plus conſidérables, & que toutes les richeſſes appartiennent à celui qui ſera poſſeſſeur de la table d'or. Ces mots de richeſſes conſolèrent Dakianos, & dans le tranſport de ſon ame, il dit au vieillard : Ne tardons point, allons chercher le tréſor, nous le partagerons comme deux frères ; mais le vieillard lui dit en ſoupirant : Vous ne ſerez pas plutôt le maître de toutes ces richeſſes, que vous en abuſerez. Il n'eſt pas aiſé de ſavoir être riche, & je ſerai peut-être le premier à me repentir de vous avoir rendu ſervice. Quels diſcours me tenez-vous, s'écria Dakianos ! Quoi, je vous ai obligation de me procurer des tréſors, vous faites ma fortune, & vous voulez que je manque à la reconnoiſſance ! Un infidele ne ſeroit pas capable de cette ingratitude, & je ne puis jamais en avoir ſeulement la penſée. Je fais donc ſerment, par le grand dieu, de vous regarder comme mon père, & de partager exactement toutes ces richeſſes avec vous ; ou plutôt, vous ne m'en donnerez que ce qu'il vous plaira, & je ſerai toujours content.

Ces proteſtations n'auroient que médiocrement raſſuré le vieillard ; mais l'avarice, la ſeule paſſion

qui ſe faſſe ſentir à un certain âge, l'emporta ſur les réflexions ; il conſentit au départ. Ils arrivèrent au lieu où Dakianos avoit trouvé la table d'or. Le vieillard lui ordonna de creuſer la terre environ de vingt pieds. Il découvrit bientôt une porte d'acier, & le vieillard dit à Dakianos de l'ouvrir. Dakianos obéit avec tant d'empreſſement, qu'il rompit la porte avec ſon pied, quoique la clef fût à la ſerrure. Ils entrèrent l'un & l'autre dans le ſouterrein, ſans être découragés par la grande obſcurité qui y régnoit. Après avoir fait quelques pas, une foible lumière leur fit diſtinguer les objets. Plus ils avançoient, & plus la lumière augmentoit. Ils ſe trouvèrent à la fin devant un grand & magnifique palais, dont les ſept portes étoient fermées, mais ſur leſquelles les clefs étoient attachées ; Dakianos prit celle de la première porte, & l'ouvrit. Le premier appartement renfermoit des parures & des ajuſtemens de la plus grande magnificence, & ſur-tout des ceintures d'or garnies de pierreries. Ils ouvrirent le ſecond, qu'ils trouvèrent rempli de ſabres, dont la poignée & le fourreau étoient couverts des pierres les plus précieuſes.

Le troiſième étoit orné d'un nombre infini de cuiraſſes, de cottes de mailles, & de caſques d'or de différentes façons, & toutes les armes étoient enrichies de pierreries ſuperbes.

Le quatrième renfermoit des harnois de che-

vaux

vaux qui répondoient à la magnificence des armes.

Le cinquième offroit des piles de lingots d'or & d'argent.

Le ſixième étoit rempli d'or monnoyé, & l'on pouvoit à-peine entrer dans le ſeptième, tant on y trouvoit de ſaphirs, d'améthiſtes & de diamans. Ces tréſors immenſes éblouirent Dakianos; dès ce moment, il fut fâché d'avoir un témoin de ſa bonne fortune. Sentez-vous, dit-il au vieillard, de quelle conſéquence le ſecret & le myſtère ſont en cette occaſion? Sans doute, lui répondit-il. Mais, reprit Dakianos, ſi le roi a la moindre connoiſſance de ce tréſor, ſon premier ſoin ſera de le confiſquer; êtes-vous bien sûr de vous? Ne craignez-vous rien de votre indiſcrétion? Le deſir de poſſéder la moitié de ces richeſſes, lui répliqua le vieillard, vous en doit être un sûr garant. La moitié de ces richeſſes! interrompit Dakianos, avec une ſorte d'altération: mais cette moitié ſurpaſſe les tréſors des plus grands rois. Le vieillard s'apperçut de cette altération, & lui dit: Si vous trouvez que la moitié ſoit trop pour moi, vous pouvez ne m'en donner qu'un quart. Volontiers, reprit Dakianos. Mais quelle précaution prendrez-vous pour l'emporter ſûrement? Vous nous ferez découvrir, & vous ſerez cauſe de notre malheur. Eh bien, lui répondit le vieillard, quoique vous m'ayiez promis beaucoup davantage, ne me donnez

qu'un des appartemens, j'en ſerai content. Vous ne repondez point à ma queſtion. Nous examinerons à loiſir le parti que vous me propoſez, reprit Dakianos : Je ſuis toujours bien-aiſe que vous ſoyez plus raiſonnable, & que vous commenciez à vous rendre juſtice. Dakianos examina de nouveau ces richeſſes avec plus d'avidité, & ſes yeux en furent encore plus éblouis. Après avoir bien conſidéré le ſuperbe appartement des diamans où ils étoient alors : Vous ſentez bien, dit-il au vieillard, que celui-ci eſt ſans contredit le plus riche, & qu'il n'eſt pas naturel que je vous cede des droits auſſi légitimes que les miens. Vous avez raiſon, reprit le vieillard, & je ne vous le demande pas. Ils paſſerent enſuite à l'appartement qui étoit rempli de l'or monnoyé. Ce tréſor, dit Dakianos après l'avoir conſidéré quelque tems, eſt aſſurément celui qui cauſera le moins d'embarras, & dont on peut ſe défaire le plus aiſément ; il peut encore ſervir à conſerver tous les autres, ſoit en établiſſant une garde, ſoit en élevant des murailles ; ainſi je vous crois trop raiſonnable, continua-t-il, pour ne pas convenir de la néceſſité qui m'engage à le garder. J'en conviens, lui repondit le vieillard ; paſſons à un autre. Ces piles de lingots d'or & d'argent ne vous ſont pas toutes néceſſaires, dit-il en voyant le troiſième appartement. Non, lui repondit Dakianos, je pourrois abſolument me paſſer de quelques

unes; mais je vous ai trop d'obligations pour vous expoſer, en vous les donnant : comment pourriez-vous les emporter? Quelle peine n'auriez-vous point à vous en défaire? Ce ſera mon affaire, lui répliqua le vieillard. Non, non, ajouta Dakianos, je vous aime trop pour y conſentir. De plus, ce ſeroit le moyen de me faire découvrir; on vous arrêteroit, & vous ne pourriez vous empêcher de me dénoncer. Voyons les autres. Ils ouvrirent le quatrième appartement. Ces harnois de chevaux ne peuvent abſolument vous convenir, votre âge eſt un obſtacle à leur uſage. Il lui fit encore la même difficulté pour lui refuſer les cuiraſſes & les armes qui rempliſſoient le troiſième. Quand il l'eut refermé avec autant de ſoin que les autres, ils ſe trouvèrent dans celui qui renfermoit les fabres; & le vieillard lui dit : Ces armes ſont aiſées à porter; j'irai les offrir aux rois des Indes : je les vendrai ſéparément, & vous ne courrez aucun riſque. Vous avez raiſon, reprit Dakianos, je puis vous en donner quelques-uns. En diſant ces mots, il les examinoit, ſoit pour le poids de l'or, ſoit pour le prix des diamans. Enfin il en tira un de ſon fourreau. Alors il compara toutes les richeſſes dont il pouvoit être le ſeul poſſeſſeur, avec la tête d'un homme; & ne pouvant concevoir comment il avoit ſi long-tems mis les choſes en balance : Je me défie de toi, dit-il en courant ſur le vieillard. Le vieil-

lard embraſſa ſes genoux : Soyez touché, lui dit-il, de ma vieilleſſe ; les tréſors ne me font plus aucune impreſſion, & je n'y prétends rien. Je le crois bien, lui répondit Dakianos, ils ſont à moi, la table d'or me les donne. Le vieillard lui rappella ſes ſermens : Mais je vous en releve, pourſuivit-il; pour prix de l'obligation que vous m'avez, je ne vous demande que la vie. Je t'ai trop offenſé, reprit Dakianos, ta vie ſeroit ma mort, elle me donneroit trop d'inquiétude. Mon ſecret eſt à moi, dit-il, en faiſant voler la tête de ce ſavant vieillard.

Le premier ſoin de Dakianos fut de faire promptement une foſſe & d'enterrer cette malheureuſe victime de ſon avarice. Il craignoit les témoins, & non pas les remords. Son cœur n'étoit occupé que du tréſor qu'il poſſédoit ; & ſon eſprit, que des moyens de le conſerver. Mais après l'avoir dévoré des yeux, & joui de tout ce que la cupidité peut avoir de ſatisfaiſant, dans quel trouble ne ſe trouva-t-il pas, quand il ſe ſentit obligé de s'éloigner pour aller chercher des vivres ? Combien ſe reprocha-t-il de n'en avoir pas apporté avec lui ? Et s'il eut quelque ſouvenir du vieillard, ce ne fut que pour accuſer ſa mémoire, & pour ſe perſuader qu'il avoit eu de mauvais deſſeins, puiſqu'il ne l'avoit pas averti d'une choſe que l'on pouvoit prévoir ſans être auſſi ſavant qu'il l'étoit en effet.

Pour ne pas mourir de faim dans le ſouterrein,

il falloit en ſortir ; quel ſecours trouver dans une campagne auſſi aride que celle dont il étoit environné ? Il falloit donc s'en éloigner ; mais comment pouvoir s'y déterminer, ſur-tout dans un tems où la terre nouvellement remuée pouvoit attirer la curioſité des voyageurs ? Dakianos fut au moment de ſe laiſſer mourir pour ne pas perdre de vue ce tréſor. Tout ce qu'il put faire pour calmer ſes inquiétudes, fut de partir quand la nuit fut venue. Il avoit pris quelques poignées de l'or monnoyé, & il ſe rendit à la ville. Il acheta un cheval qu'il chargea de biſcuit & d'une petite barique d'eau, & revint avant le jour trouver un tréſor qu'il apperçut avec autant de plaiſir dans l'état où il l'avoit laiſſé, qu'il avoit eu de chagrin pour s'en éloigner.

Son premier ſoin fut de faire lui-même, avec une fatigue incroyable, un foſſé très-profond autour de la caverne. Il ménagea un paſſage ſous terre dont il couvrit l'ouverture avec ſes autres habits, ſur leſquels il coucha les premiers jours. Il fit enſuite une cahute de terre pour ſe mettre à l'abri. Tout ce qu'il ſouffrit en faiſant des travaux ſi conſidérables, ne ſe peut concevoir, & l'on n'auroit jamais imaginé, en le voyant exténué par la peine & le travail, qu'il fût le plus riche habitant de la terre.

Quand il eut conduit ſes travaux au point de

pouvoir s'en éloigner sans crainte, il se rendit encore à la ville, mais avec les mêmes précautions, c'est-à-dire, il n'y fut que la nuit. Il l'employa toute entière à faire emplette de quelques esclaves, par le secours desquels il fit venir peu-à-peu toutes les choses qui lui étoient nécessaires pour sa sureté & sa commodité. Bientôt il assembla des ouvriers avec lesquels il construisit plus solidement les ouvrages qu'il avoit commencés. Il fit jusqu'à trois enceintes de pierre autour de sa caverne, & coucha toujours entre la première & la seconde. Il eut grand soin de faire répandre ensuite le bruit qu'il faisoit le commerce étranger, & parla beaucoup de la fortune qu'il avoit faite en Egypte : Sur ce prétexte, car il en faut pour être riche, il bâtit un superbe palais; celui de mille colonnes élevé par Mélik Jolina, ancien roi des Indes, n'étoit rien en comparaison.

Tant de magnificence le fit bientôt considérer & rechercher de tout le monde, & les peines qu'il s'étoit données pour conserver ses richesses flattèrent non seulement son amour-propre, mais lui persuadèrent aisément qu'il les avoit acquises, & qu'il en pouvoit jouir sans remords; aussi ne pensa-t-il plus au vieillard.

Il lui fut aisé de tirer tous les trésors du souterrein dont il ne confia jamais le secret à personne. Il envoya des caravanes de tous les côtés de l'Inde pour autoriser les dépenses qu'il faisoit en esclaves,

en bâtimens, en femmes & en chevaux; & la fortune favoriſoit encore un commerce qui l'intéreſſoit fort peu. Son cœur ſatisfait du côté des richeſſes ne fut pas long-tems ſans être ſenſible à l'ambition. Les cours ont beaucoup d'attrait pour les gens riches; on les y reçoit avec tant d'accueil, on les loue d'une façon ſi fine & ſi déliée, qu'ils ſont ordinairement ſéduits; & Dakianos qui joignoit à l'opulence une ambition déméſurée, ne négligea rien pour s'introduire à la cour du roi de Perſe; il fit des préſens aux viſirs pour obtenir leur protection, & ſe rendit par-là leur eſclave; ſa magnificence & ſa généroſité parvinrent, comme il l'avoit prévu & deſiré, juſques aux oreilles du roi qui voulut le voir. Dakianos eut audience dès qu'il parut; mais pour donner une impreſſion favorable de lui, & mériter la faveur du roi, il lui porta des préſens que les plus grands rois n'auroient peut-être pu raſſembler. C'eſt ordinairement par neuf qu'on les préſente quand on veut pouſſer la magnificence à ſon dernier degré. Il ſe fit donc précéder par neuf chameaux ſuperbes.

Le premier étoit chargé de neuf parures d'or, garnies des plus belles pierreries, où les ceintures tenoient le premier rang.

Le ſecond portoit neuf ſabres, dont les poignées d'or étoient garnies de diamans.

On voyoit ſur le troiſième neuf armures de la même magnificence.

Le quatrième avoit pour charge, neuf harnois de chevaux, assortissans aux autres présens.

Neuf caisses pleines de saphirs étoient sur le cinquième.

Neuf autres caisses combles de rubis, chargeoient le sixième.

Un pareil poids d'émeraudes se trouvoit sur le septième.

Les améthistes, dans un nombre égal de caisses, faisoient la charge du huitième.

Enfin, l'on vit paroître neuf caisses de diamans sur le neuvième chameau.

Neuf filles de la plus grande beauté & superbement parées suivoient cette petite caravane, & huit jeunes esclaves qui n'avoient point encore de barbe, précédoient immédiatement Dakianos.

Au milieu de l'éblouissement que ces présens causoient au roi & à toute la cour, quelqu'un de ceux qui la composoient, & qui, suivant l'usage de ces lieux, cherchoit à critiquer, ou vouloit faire de la peine à celui que l'on applaudissoit, ou ne vouloit peut-être que montrer la justesse de son esprit, demanda où étoit le neuvième esclave; Dakianos qui s'attendoit à la question, se montra: le roi sensible au tour délicat qu'il joignoit à des présens si considérables, le reçut avec une extrême distinction, & son éloquence naturelle acheva de lui mériter ses bonnes graces. Bientôt il ne fut plus

poſſible au roi de ſe paſſer de lui ; il le faiſoit aſſeoir à ſes côtés, il lui donnoit le plaiſir de la muſique, il lui envoyoit tous les jours des plats de ſa table, & très-ſouvent les vins les plus exquis ; pendant que de ſon côté il répondoit à tant de bontés par des préſens dont la quantité étonnoit autant que la magnificence. Enfin, ſa continuelle libéralité & ſon éloquence lui donnèrent un ſi grand crédit ſur l'eſprit du roi, qu'il le fit ſon viſir pour ne jamais s'en ſéparer; cependant la confiance & l'amitié qu'il lui témoignoit, lui donnoient encore plus de crédit que la charge dont il étoit revêtu.

Dakianos gouvernoit la Perſe avec un pouvoir abſolu ; il auroit dû jouir d'un bonheur qui contentoit ſa vanité ; mais l'ambition peut-elle être jamais ſatisfaite ? La montagne de Kaf peut borner le monde, mais jamais les idées & les ſouhaits d'un ambitieux. Ce fut alors qu'on apprit au roi l'arrivée d'un ambaſſadeur de Grece, il lui donna promptement audience : l'ambaſſadeur, après avoir baiſé le pied de ſon trône, lui remit une lettre qu'il fit lire à haute voix par ſon ſecrétaire ; elle étoit conçue en ces termes :

« Moi, empereur & ſultan des ſept climats, à » vous, roi de Perſe. Auſſi-tôt que ma lettre » royale vous aura été rendue, ne manquez pas » de m'envoyer le tribut de ſept années. Si vous

» faites difficulté de me satisfaire, sachez que j'ai
» une armée toute prête à marcher contre vous. »

Cette lettre causa tant d'étonnement au roi qu'il ne fut quelle réponse il devoit faire. Dakianos, pour tirer le roi de l'embarras où il étoit, se leva de sa place, frappa la terre de sa tête, & voulut lui remettre l'esprit. La lettre de l'empereur de Grece ne doit pas, dit-il, vous affliger ; il est aisé d'y répondre, & de le faire repentir de ses menaces & de son insolence : ordonnez à vos sujets de me venir trouver, moi, qui suis le plus humble de vos esclaves, je leur dirai ce qu'ils auront à faire. Ces paroles consolèrent le roi ; il donna des ordres en conséquence, & Dakianos leva plus de cent mille hommes pour le roi, pendant que de son côté il assembla dix mille hommes qu'il équipa à ses dépens ; le roi joignit à cette troupe d'élite deux mille soldats des mieux aguerris qu'il tenoit toujours auprès de sa personne, & dont il forma la garde de Dakianos qu'il déclara général de cette armée composée de cent douze mille hommes. Le nouveau général prit congé du roi, & se mit à la tête des troupes qui servirent d'escorte à toutes ses richesses, qu'il eut grand soin d'emporter avec lui, & que dix mille chameaux portoient avec peine ; le roi de Perse qui se séparoit avec regret de son visir, l'accompagna pendant trois journées, & ne le

quitta que les larmes aux yeux, en lui donnant mille bénédictions, & lui répétant mille fois qu'il étoit ſa force, ſon appui, & qui plus eſt, l'ami le ſon cœur.

Dakianos choiſit dans toutes les villes de ſon aſſage les hommes les plus aguerris, il les équipoit ſes dépens, & leur donnoit tout l'argent qu'ils emandoient. Le bruit qui ſe répandit de cette agnificence attira des hommes de tous les côtés e l'univers, & ſon armée ſe trouva bientôt forte le trois cens mille hommes.

L'empereur de Grece aſſembla promptement ſes roupes ſur les nouvelles qu'il eut de l'armée de erſe, & vint au-devant de Dakianos avec ſept ent mille hommes. Dès qu'il apperçut l'ennemi, partagea ſon armée en deux corps & donna le ignal du combat. Les troupes de Dakianos mar-hèrent avec tant de valeur, & leur premier choc ut ſi terrible, que l'armée de l'empereur de Grece ut à-peine le tems de ſe reconnoître ; elle fut reſqu'auſſi-tôt défaite qu'attaquée. Dakianos fit ouper la tête à l'empereur de Grece qu'il avoit ait priſonnier, & ſe rendit ſans peine maître de ous ſes états, dont il ſe fit reconnoître pour le ouverain.

Le premier ſoin de ce nouveau monarque fut l'écrire cette lettre au roi de Perſe :

« J'ai défait & vaincu César (1), j'ai conquis » ſes états, je ſuis monté ſur ſon trône, & j'ai » été reconnu ſouverain de tout ſon empire. Dès » que ma lettre vous aura été rendue, ne différez » pas d'un moment à m'envoyer le tribut de ſept » années ; ſi vous faites la moindre difficulté de » me le payer, vous ſubirez le même ſort que » César. »

Cette lettre mit avec raiſon le roi de Perſe hors de lui-même. Sans perdre de tems, il aſſembla ſes troupes. Mais avant que de ſe mettre à leur tête pour marcher du côté de la Grece, il fit cette réponſe à Dakianos :

« Un homme auſſi mépriſable que toi, peut-il » s'être emparé de la Grece ; tu me trahis, moi » qui ſuis ton roi, & qui me vois aſſis ſur le » trône d'or de mes aïeux ; tu m'attaques malgré » la fidélité & la reconnoiſſance que tu me dois ; » je pars pour faire périr juſques à ta mémoire, » remettre la Grece en ſon premier état & la ren- » dre à ſon ſouverain légitime.

Cette réponſe mépriſante du roi de Perſe jetta

(1) Les Orientaux donnent toujours ce nom à tous les empereurs de Grece.

Dakianos dans un emportement de colère épouvantable ; il fit ſur le champ un détachement de deux cens mille hommes de ſon armée pour aller combattre le roi de Perſe ; ces troupes ne furent pas long-tems ſans le rencontrer, le combat fut très-opiniâtre ; mais enfin le roi de Perſe fut défait, pris & conduit devant Dakianos.

Quand ce prince fut en ſa préſence ; Méchant, lui dit-il, comment peux-tu ſoutenir mes regards, toi, le plus ingrat de tous les hommes ? Moi, ingrat ! reprit Dakianos ; j'ai levé des troupes à mes dépens, j'ai dépenſé la plus grande partie de mes tréſors, j'ai donc acheté cette conquête ; de plus, j'ai combattu, j'ai vengé ta querelle ; que peux-tu me reprocher ? Je t'ai aimé, reprit le roi.

On ſoutient mal des reproches auſſi bien fondés, quand on a la puiſſance en main. Ainſi Dakianos, pour toute réponſe, ordonna qu'on lui coupât la tête. Auſſi-tôt il envoya des troupes & s'empara de tous les états du roi de Perſe. Il choiſit Ephèſe pour y fixer ſon ſéjour ; mais ne trouvant pas cette ville aſſez ſuperbe, il la fit rebâtir avec magnificence, & donna tous ſes ſoins à la conſtruction d'un palais qui n'avoit point ſon pareil pour la ſolidité, l'étendue & la magnificence. Il fit élever au milieu un kioſch dont les murailles avoient deux cens toiſes de longueur, & dont le ciment & toutes les liaiſons étoient d'or & d'argent. Ce kioſch con-

tenoit mille chambres, & chacune renfermoit un trône d'or ſur lequel on voyoit un lit de ſemblable métal; il fit faire trois cens ſoixante & cinq portes de cryſtal, qu'il plaça de façon que le ſoleil levant regardoit tous les jours de l'année une de ces portes; ſon palais avoit ſept cens portiers; ſoixante viſirs étoient occupés de ſes affaires; on voyoit tous les jours dans la ſalle d'audience ſoixante trônes ſur leſquels ceux qui s'étoient ſignalés à la guerre étoient aſſis; il y avoit ſept mille aſtrologues, qui s'aſſembloient tous les jours & qui lui marquoient à tous les momens les différentes influences; il étoit toujours environné de dix mille ichoglans qui portoient des ceintures & des couronnes d'or, & qui du reſte étoient magnifiquement vêtus; ils n'avoient point d'autre emploi que d'être toujours prêts à recevoir ſes ordres. Il établit ſoixante pachas, chacun deſquels avoit ſous ſes ordres deux mille jeunes hommes bien faits, qui commandoient chacun en particulier deux mille ſoldats.

Un jour que Dakianos étoit au milieu de toute ſa ſplendeur, un vieillard ſortit de deſſous le trône ſur lequel il étoit aſſis. Le roi ſurpris, lui demanda qui il étoit; mais loin de lui en faire l'aveu, puiſqu'il étoit un génie infidele: Je ſuis, lui dit-il, le prophete de dieu, j'obéis à ſes ordres en venant vous trouver; ſachez donc qu'il m'a fait le dieu des cieux, & qu'il veut que vous ſoyez le dieu de la

terre. Dakianos lui répondit : Qui pourra croire que je le ſois ? Et le génie diſparut auſſi-tôt. Quelque tems après, Dakianos eut encore la même apparition, & le génie lui dit les mêmes choſes ; mais il lui répondit : Vous me trompez ; comment pourrois-je être le dieu de la terre ? Votre puiſſance, vos grandes actions & le ſoin que dieu a pris de vous, doivent vous le perſuader ; mais ſi vous ne me croyez pas, pourſuivit le vieillard, faites ce que je vous dirai, & vous ſerez bientôt convaincu. Dakianos, dont l'orgueil étoit flatté & qui n'avoit plus rien à deſirer du côté des grandeurs humaines, lui promit de conſentir à tout. Que l'on porte votre trône ſur le bord de la mer, pourſuivit le vieillard. On exécuta ce qu'il deſiroit ; & quand Dakianos s'y fut placé : Prince, lui dit le génie, il y a au fond de la mer un poiſſon dont dieu ſeul connoît la grandeur, & qui vient tous les jours à terre, il y demeure juſqu'à midi pour adorer dieu, perſonne ne l'interrompt dans ſes prières, quand elles ſont finies, il ſe replonge au fond de la mer. Le poiſſon parut à ſon ordinaire & le génie, dit à Dakianos : Quoique le poiſſon ne veuille rien croire de votre puiſſance, il a cependant déclaré à tous les poiſſons de la mer que vous êtes le dieu de la terre ; il ne redoute rien & vient aujourd'hui pour s'en informer. Vous ſaurez la vérité de ce que je vous annonce, continua-t-il, ſi vous daignez

ſeulement lui dire : Je ſuis le dieu de la terre; votre voix redoutable le glacera d'effroi, il ne pourra l'entendre ſans frémir, & certainement il prendra la fuite. Cette propoſition fit plaiſir à Dakianos, il appella le poiſſon & lui dit : Je ſuis le dieu de la terre. Ces paroles infidelles firent plonger le poiſſon juſqu'au fond de la mer, dans la crainte où il étoit que le dieu tout-puiſſant ne lançât ſes foudres pour punir cet impoſteur. Dakianos ſe perſuada ſans peine que le poiſſon étoit infidele, & que ſa préſence lui avoit fait prendre la fuite. Dès-lors il ajouta foi aux fauſſes paroles du génie, & bientôt il ne douta plus de ſa divinité. Non-ſeulement ſon peuple l'adora, mais l'on venoit de tous les coins du monde lui donner toutes les marques du culte qu'il exigeoit ; car il faiſoit jetter dans un brâſier ardent tous ceux qui refuſoient de l'adorer.

Dans le nombre des dix mille jeunes eſclaves qui demeuroient toujours devant lui les mains croiſées ſur l'eſtomac, il y avoit ſix grecs qui avoient toute ſa confiance & qui approchoient le plus de ſa perſonne. Ils ſe nommoient Jemlikha, Mekchilinia, Mechlima, Debermouch, Chaznouch & Dreznouch. Ils étoient ordinairement placés en nombre égal à ſa droite & à ſa gauche, & Jemlika étoit celui qu'il aimoit le plus. La nature l'avoit favoriſé de ſes graces, ſon viſage étoit beau, ſes paroles étoient plus douces que le miel, & ſon eſprit

ſprit étoit brillant & agréable ; en un mot, ce jeune-homme renfermoit en lui toutes les perfections, & ſon devoir l'engageoit auſſi bien que ſes camarades à rendre à Dakianos les hommages qui ne ſont dus qu'à dieu.

Un jour que Dakianos étoit à table, Jemlikha tenoit un éventail, pour chaſſer les mouches qui le pouvoient incommoder ; il en vint une qui ſe poſa avec tant d'acharnement ſur le plat qu'il mangeoit qu'il fut obligé de l'abandonner. Jemlikha frappé de cet événement, trouva ridicule qu'un homme qui ne pouvoit chaſſer une mouche qui l'importunoit, prétendît à la divinité ; il me ſemble, continua-t-il, que l'on ne doit faire aucun cas d'un ſemblable dieu. Quelque tems après, Dakianos entra dans un de ſes appartemens pour dormir quelques heures, & Jemlikha étoit encore devant lui avec l'éventail. Dieu envoya la même mouche, & cette fois elle ſe plaça ſur le viſage du prince. Jemlikha voulut la chaſſer, dans la crainte qu'elle n'interrompît ſon ſommeil ; mais ſes ſoins furent inutiles, elle éveilla Dakianos, & le mit dans la plus cruelle impatience. Jemlikha, déja frappé de ſes premières réflexions, dit en lui-même : Cet homme aſſurément n'eſt pas plus Dieu que je le ſuis moi-même. Il ne peut y avoir qu'un Dieu, & c'eſt celui qui a créé le ſoleil qui m'éclaire. Depuis ce tems Jemlikha prit l'habitude de dire tous les ſoirs en ſe

ſeulement lui dire : Je ſuis le dieu de la terre ; votre voix redoutable le glacera d'effroi, il ne pourra l'entendre ſans frémir, & certainement il prendra la fuite. Cette propoſition fit plaiſir à Dakianos, il appella le poiſſon & lui dit : Je ſuis le dieu de la terre. Ces paroles infidelles firent plonger le poiſſon juſqu'au fond de la mer, dans la crainte où il étoit que le dieu tout-puiſſant ne lançât ſes foudres pour punir cet impoſteur. Dakianos ſe perſuada ſans peine que le poiſſon étoit infidele, & que ſa préſence lui avoit fait prendre la fuite. Dès-lors il ajouta foi aux fauſſes paroles du génie, & bientôt il ne douta plus de ſa divinité. Non-ſeulement ſon peuple l'adora, mais l'on venoit de tous les coins du monde lui donner toutes les marques du culte qu'il exigeoit ; car il faiſoit jetter dans un brâſier ardent tous ceux qui refuſoient de l'adorer.

Dans le nombre des dix mille jeunes eſclaves qui demeuroient toujours devant lui les mains croiſées ſur l'eſtomac, il y avoit ſix grecs qui avoient toute ſa confiance & qui approchoient le plus de ſa perſonne. Ils ſe nommoient Jemlikha, Mekchilinia, Mechlima, Debermouch, Chaznouch & Dreznouch. Ils étoient ordinairement placés en nombre égal à ſa droite & à ſa gauche, & Jemlika étoit celui qu'il aimoit le plus. La nature l'avoit favoriſé de ſes graces, ſon viſage étoit beau, ſes paroles étoient plus douces que le miel, & ſon eſprit

c'eſt de quitter le pays, & d'en chercher un où nous puiſſions adorer dieu ſans crainte. Mais comment prendre la fuite, lui répondirent ſes compagnons ? Nous ne connoiſſons point d'autre pays que celui-ci. Mettons notre confiance en dieu, reprit Jemlika, & profitons des circonſtances. Nous ne ſuivons pas Dakianos quand il va faire ſes grandes chaſſes pendant ſix jours, à la tête de ſon armée; qui nous empêche de prendre ce tems pour notre départ ? Nous demanderons aux eunuques qui nous gardent, la permiſſion de jouer au tcheukian (1); nous ſortirons de la place, nous le jetterons fort loin de nous, & nous prendrons la fuite ſur les bons chevaux que l'on nous donne ordinairement. Ils approuvèrent ce projet; & ils attendirent avec beaucoup d'impatience le tems de pouvoir l'exécuter. Enfin Dakianos partit avec ſa puiſſante armée, & recommanda à ſes eunuques de bien garder les ſix jeunes eſclaves.

Le lendemain du départ du roi, ils exécutèrent ce qu'ils avoient projetté. Les eunuques coururent après eux & voulurent les forcer de revenir au palais, mais ils leur répondirent : Nous ſommes ennuyés de votre roi; il veut ſe faire paſſer pour le dieu de la terre, & nous n'adorons que celui qui a créé tout ce que nous voyons. Les jeunes

(1) Ou mail à cheval.

eſclaves avoient déja le ſabre à la main, & ils mirent les eunuques en un moment hors d'état de les pourſuivre. Mes amis, leur dit alors Jemlika, nous ſommes perdus, ſi nous ne faiſons toute la diligence poſſible. Ils pouſſèrent donc leurs chevaux, & ce fut avec ſi peu de ménagement, que bientôt ils ſe rendirent. Ils furent alors obligés de continuer leur chemin à pied; mais enfin, épuiſés de fatigue, de faim & de ſoif, ils s'arrêtèrent ſur le bord du chemin, & prièrent dieu avec confiance de les tirer de peine. Des génies fideles les entendirent, & touchés de leur ſituation, ils inſpirèrent à Jemlikha de monter ſur une montagne au pied de laquelle ils étoient. Ce ne fut pas ſans peine qu'il y arriva; mais enfin il apperçut une fontaine, dont l'eau claire & pure étoit l'eau de la vie, & un berger aſſis, qui chantoit pendant que ſon troupeau paiſſoit. Jemlikha appella ſes compagnons; le peu de paroles qu'il put leur faire entendre, augmenta leurs forces, & leur en donna ſuffiſamment pour arriver ſur la montagne.

Le berger qui ſe nommoit Kefchtetiouch, leur donna quelques vivres, & ils burent de l'eau de cette charmante fontaine. Ces ſecours rétablirent leurs forces, & leur premier ſoin fut d'en rendre graces à dieu. Alors Kefchtetiouch leur dit: Comment avez-vous trouvé le chemin d'un lieu où je n'ai jamais vu perſonne? Si je ne me trompe,

vous prenez la fuite : confiez-moi vos peines, je pourrai peut-être vous être de quelqu'utilité. Jemlikha lui raconta tout ce qui leur étoit arrivé. Ses discours portèrent la lumière de la foi dans le cœur de ce berger, dieu l'éclaira, & sur le champ il apprit & répéta leurs prières. Ensuite il leur dit : Je ne veux plus vous quitter. Ephèse est si près d'ici, que vous y courrez toujours quelque danger ; ne doutez pas que Dakianos ne fasse tous ses efforts pour vous faire arrêter. Je connois assez près d'ici une caverne que l'on ne trouveroit peut-être pas en quarante ans de recherche ; je vais vous y conduire ; & sans attendre plus long-tems, ils se mirent en chemin.

Le berger avoit un petit chien que l'on appeloit *Cutnier*, qui les suivoit ; ils ne vouloient pas le mener avec eux, & ils firent tous leurs efforts pour l'éloigner. Ils lui jettèrent une pierre qui lui cassa une jambe ; mais il les suivit en boîtant. Ils lui en jettèrent une seconde qui ne le rebuta point, quoiqu'elle lui eût cassé l'autre jambe de devant ; au contraire, en marchant sur les deux de derrière, il ne rallentit point sa marche. La troisième pierre lui en ayant encore cassé une, il ne fut plus en état de marcher. Mais dieu, pour faire éclater sa toute-puissance, donna le don de la parole à ce petit chien, qui leur dit : Hélas ! vous allez chercher dieu, & vous m'avez ôté toute espérance de

eſclaves avoient déja le ſabre à la main, & ils mirent les eunuques en un moment hors d'état de les pourſuivre. Mes amis, leur dit alors Jemlikha, nous ſommes perdus, ſi nous ne faiſons toute la diligence poſſible. Ils pouſſèrent donc leurs chevaux, & ce fut avec ſi peu de ménagement, que bientôt ils ſe rendirent. Ils furent alors obligés de continuer leur chemin à pied; mais enfin, épuiſés de fatigue, de faim & de ſoif, ils s'arrêtèrent ſur le bord du chemin, & prièrent dieu avec confiance de les tirer de peine. Des génies fideles les entendirent, & touchés de leur ſituation, ils inſpirèrent à Jemlikha de monter ſur une montagne au pied de laquelle ils étoient. Ce ne fut pas ſans peine qu'il y arriva; mais enfin il apperçut une fontaine, dont l'eau claire & pure étoit l'eau de la vie, & un berger aſſis, qui chantoit pendant que ſon troupeau paiſſoit. Jemlikha appella ſes compagnons; le peu de paroles qu'il put leur faire entendre, augmenta leurs forces, & leur en donna ſuffiſamment pour arriver ſur la montagne.

Le berger qui ſe nommoit Kefchtetiouch, leur donna quelques vivres, & ils burent de l'eau de cette charmante fontaine. Ces ſecours rétablirent leurs forces, & leur premier ſoin fut d'en rendre graces à dieu. Alors Kefchtetiouch leur dit; Comment avez-vous trouvé le chemin d'un lieu où je n'ai jamais vu perſonne? Si je ne me trompe,

infidele qui lui avoit apparu pluſieurs fois, ſe préſenta devant lui, & lui dit : Vos eſclaves ne vous ont quitté que pour aller adorer un autre dieu, dans lequel ils ont mis toute leur confiance. Ce diſcours réveilla la colère de Dakianos; il conjura le génie de lui apprendre au moins le lieu de leur retraite. Je puis ſeul vous y conduire, reprit le génie. Les hommes feroient en-vain des recherches pour le trouver, & je vous y conduirai à la tête de votre armée. Ils partirent auſſi-tôt, & ne furent pas long-tems ſans arriver devant la caverne. Le génie dit alors à Dakianos : C'eſt ici qu'ils ſe ſont retirés. Dakianos qui n'étoit occupé que du deſir de ſe venger, ſe préſenta pour y entrer. Dans le moment il en ſortit une vapeur épouvantable, qui fut ſuivie d'un vent furieux, & les ténebres ſe répandirent dans cette partie du monde. L'armée recula de frayeur; mais la colère redoublant le courage de Dakianos, il avança juſqu'à l'entrée de la caverne ; ce fut avec des peines incroyables, &, malgré tous ſes efforts, il lui fut abſolument impoſſible d'y entrer, tant l'air étoit impénétrable. Il apperçut Catnier qui dormoit la tête poſée ſur ſes deux pattes. Il diſtingua parfaitement les ſix jeunes grecs & le berger qui goûtoient les charmes du ſommeil; mais il ne les en ſoupçonna pas, car ils avoient les yeux ouverts. Dakianos ne fut pas aſſez téméraire pour redoubler ſes efforts; une

ſecrette horreur le retint ; la vue de cette caverne ; & tous les prodiges du ciel, répandirent la terreur dans ſon eſprit ; enfin il vint rejoindre ſon armée, en diſant qu'il avoit trouvé ſes eſclaves ; qu'ils s'étoient proſternés devant lui ſans avoir le courage de lui parler ; qu'il les avoit laiſſés priſonniers dans la caverne, en attendant le parti qu'il prendroit ſur leur punition. En effet, il conſulta ſes ſoixante viſirs ; & leur demanda quelle vengeance éclatante il pouvoit tirer de ces jeunes eſclaves ; aucun de leurs avis ne put le ſatisfaire. Il eut donc recours à ſon génie, qui lui conſeilla de commander à ſes architectes qui marchoient toujours avec lui, d'élever une muraille très-épaiſſe qui fermât exactement l'entrée de la caverne, pour ôter toute eſpece de ſecours à ceux qui s'y trouvoient enfermés. Vous aurez ſoin pour votre gloire, ajouta-t-il, de faire écrire ſur cette muraille, le tems, l'année & les raiſons qui vous ont engagé à la conſtruire ; c'eſt le moyen d'apprendre à la poſtérité que vous avez ſu vous venger avec grandeur.

Dakianos approuva ce conſeil, & fit élever une muraille auſſi épaiſſe que celle d'Alexandrie ; mais il avoit eu la précaution de réſerver un paſſage dont il connoiſſoit ſeul l'ouverture, dans l'eſpérance de pouvoir quelque jour s'emparer de ſes eſclaves, & dans la vue d'examiner les événemens de la caverne, dont il étoit continuellement occupé

malgré lui. Il avoit ajouté à toutes ces précautions celle de poſer une garde de vingt mille hommes, qui campoient devant la muraille. Toutes ſes armées eurent ordre de relever chaque mois ce corps de troupes, auquel il étoit conſigné de faire périr tous ceux qui voudroient approcher d'un lieu qui renfermoit ceux dont la révolte & la fuite étoient le premier malheur de ſa vie; car juſqu'à ce moment tout lui avoit heureuſement ſuccédé. Les beautés qu'on lui amenoit de toutes les parties de la terre, les délaſſemens & les fêtes que ſon ſérail lui donnoit tous les jours, les amuſemens qu'il prenoit avec les jeunes gens de ſa garde, ne pouvoient remplacer Jemlikha dans ſon cœur, ni lui faire oublier ſes procédés & ceux de ſes compagnons. Un deſir de vengeance ſe joignoit à l'inſulte qu'il croyoit en avoir reçue; elle lui paroiſſoit d'autant plus grande, que rien encore ne lui avoit réſiſté. Pour un homme enivré de ſa gloire, & dont il avoit été lui-même l'artiſan, une oppoſition auſſi formelle à ſes volontés, étoit une cruelle ſituation; auſſi rien ne pouvoit l'empêcher d'aller tous les jours à la caverne faire de nouveaux efforts pour y entrer, du moins pour repaître ſes yeux des objets dont il méditoit la vengeance.

Le calme dont jouiſſoient ceux qu'il regardoit toujours comme ſes eſclaves, redoubloit ſes fureurs. Les yeux qu'ils avoient ouverts, leur ſilence à tous

les reproches & à toutes les injures dont il les accabloit, leurs attitudes même, tout étoit en eux la marque du plus grand mépris. Un jour qu'il joignit les imprécations contre le grand dieu, aux discours qu'il tenoit ordinairement, dieu permit que Camuer, sans se remuer, lui répondît : Méchant, peux-tu blasphémer un dieu qui t'a laissé vivre, malgré les crimes que tu as commis? Crois-tu qu'il ait oublié de venger la mort du savant Egyptien que ton avarice a fait périr malgré tes fermens? Dakianos, dont la colère étoit impuissante, sorti outré des reproches accablans qu'il recevoit du chien de ses esclaves. Quel sujet d'humiliation! Mais loin de recourir à dieu & d'implorer sa clémence, son orgueil se révolta; & par un sentiment naturel aux méchans, qui rendent ordinairement ceux qui leur sont soumis responsables des choses qui ont blessé leur vanité, il fit, à son retour, exécuter dans la place publique, plus de deux mille hommes qui refusoient de l'adorer. Ces exemples de sévérité répandirent le feu de la révolte qui s'alluma de tous côtés dans l'immensité de ses états; & malgré les occupations que ces troubles lui donnoient pour en arrêter le cours, un mouvement intérieur auquel il ne pouvoit résister, le conduisit toujours à la caverne. Qu'y vais-je chercher? disoit-il en lui-même. Les reproches & le mépris d'un des plus vils animaux, pendant que l'on m'adore de tous

côtés, qu'un mot de ma bouche ſacrée eſt révéré. Que ſuis-je cependant aux yeux d'un animal que dieu protege ? Un objet d'impuiſſance. Ah ! Dakianos, quelle honte ! Mais du moins j'ai ſu la cacher, malgré ce dieu qui veut me tourmenter, & ſes efforts ſeront impuiſſans contre mon arrangement. Que je ſuis heureux d'avoir dérobé à mes ſujets la connoiſſance d'un tel malheur ! Que j'ai eu d'eſprit en faiſant élever une muraille qui défende l'entrée de la caverne, & d'empêcher, par les troupes que j'ai diſpoſées, tous les hommes de pouvoir y aborder ! Mais comment mes eſclaves peuvent-ils y ſubſiſter depuis que je les y tiens enfermés ? Sans doute ils ont quelque communication dans la campagne, & cette communication m'eſt inconnue. Pour remédier à cet inconvénient, il faut que j'environne la montagne de mes troupes. Auſſi-tôt il donna ordre à ſix cens mille hommes de former une enceinte des plus exactes, & de ne laiſſer approcher perſonne d'un lieu ſi odieux pour lui. Quand il eut pris ces nouvelles précautions, il revint à l'entrée de la caverne, & dit d'une voix haute & fière : C'eſt à-préſent que vous ſerez obligés de vous remettre en ma puiſſance. Catnier lui répondit encore : Nous ne te craignons point, dieu nous protege ; mais, crois-moi, retourne à Ephèſe, ta préſence y devient néceſſaire. Dakianos voyant qu'il ne lui répondoit plus, revint à la ville, &

les reproches & à toutes les injures dont il les accabloit, leurs attitudes même, tout étoit en eux la marque du plus grand mépris. Un jour qu'il joignit les imprécations contre le grand dieu, aux discours qu'il tenoit ordinairement, dieu permit que Catnier, sans se remuer, lui répondît : Méchant, peux-tu blasphémer un dieu qui t'a laissé vivre, malgré les crimes que tu as commis? Crois-tu qu'il ait oublié de venger la mort du savant Égyptien que ton avarice a fait périr malgré tes sermens? Dakianos, dont la colère étoit impuissante, sortit outré des reproches accablans qu'il recevoit du chien de ses esclaves. Quel sujet d'humiliation! Mais loin de recourir à dieu & d'implorer sa clémence, son orgueil se révolta; & par un sentiment naturel aux méchans, qui rendent ordinairement ceux qui leur sont soumis responsables des choses qui ont blessé leur vanité, il fit, à son retour, exécuter dans la place publique, plus de deux mille hommes qui refusoient de l'adorer. Ces exemples de sévérité répandirent le feu de la révolte qui s'alluma de tous côtés dans l'immensité de ses états; & malgré les occupations que ces troubles lui donnoient pour en arrêter le cours, un mouvement intérieur auquel il ne pouvoit résister, le conduisoit toujours à la caverne. Qu'y vais-je chercher? disoit-il en lui-même. Les reproches & le mépris d'un des plus vils animaux, pendant que l'on m'adore de tous

déſeſpoir de ſon cœur, il ordonna à toutes ſes troupes & à tous les habitans d'Ephèſe d'apporter chacun une bûche ou un fagot. Ses ordres furent exécutés. Il fit placer cette énorme quantité de bois devant la caverne, dans l'eſpérance d'étouffer ceux qu'elle renfermoit ; mais le vent rabattit toutes les flammes de ce grand feu contre l'armée qui prit la fuite, & contre la ville. Aucune maiſon n'en fut cependant incommodée ; mais le feu s'attacha au palais de Dakianos, qui fut abſolument réduit en cendres, & toutes les richeſſes qu'il avoit toujours amaſſées avec tant de ſoin, s'évanouirent à ſes yeux, pendant que la caverne n'éprouva pas la moindre altération. Ce dernier prodige l'engagea à faire des prières aux ſept Dormans, & à Catnier lui-même, en les priant d'intercéder pour lui. Le petit chien lui répondit : C'eſt la crainte, & non la piété qui ſemble amollir la dureté de ton cœur. Eloigne-toi ; dieu connoît tes penſées, tu ne peux le tromper.

Dakianos ſe retira confus de ce dernier reproche, mais encore plus outré de s'être humilié.

Au milieu de tous les malheurs qui ſe ſuccédoient pour accabler cet ennemi de Dieu, la révolte qui s'étoit conſidérablement augmentée, exigeoit des exemples, & la ſituation du cœur de Dakianos l'engageoit à les rendre de la plus grande ſévérité. Il fit pour cet effet élever au milieu de la

place publique & ſur les ruines de ſon palais, un trône de fer ; il ordonna à toute ſa cour & à toutes ſes troupes de s'habiller de rouge (1), & de porter des turbans noirs ; il eut ſoin de prendre le même ajuſtement, pour faire périr en un inſtant cinq ou ſix cens mille hommes qu'il vouloit ſacrifier à la fois à la ſureté de ſon trône, aux mânes de ſes enfans, à ſon honneur perdu, & qui plus eſt, aux remords qui déchiroient ſon cœur. Mais avant de faire cette cruelle exécution, il voulut encore aller viſiter la caverne ; il eſpéra que ſes armes, qui ſont ordinairement la confiance des méchants, pourroient intimider ceux dont il n'avoit pu rien obtenir, ni par prières ni par menaces. En arrivant, il redoubla ſes blaſphêmes. Tremble, méchant, lui dit alors Catnier ſans s'émouvoir plus qu'à ſon ordinaire, ſans même lever la tête qu'il avoit appuyée ſur ſes pattes. Que je tremble ! reprit Dakianos ; Dieu ne peut me faire trembler : Mais il peut te punir, pourſuivit Catnier, tu touches à ton dernier inſtant. Dakianos n'écoutant plus alors que ſon reſſentiment, prit ſon arc & ſes fleches : Nous verrons, dit-il, ſi je ne ſuis pas au moins redoutable. Alors il lui décocha une fleche de toute la force de ſon bras ; mais un pouvoir ſurnaturel

(1) Cette couleur eſt en Orient la marque des vengeances du prince.

la fit tomber aux pieds de celui qui la tiroit, & dans le même inſtant, il ſortit de la caverne un ſerpent qui avoit plus de ſix-vingt pieds de longueur, & dont le regard terrible & enflammé le fit trembler. Dakianos voulut prendre la fuite, mais le ſerpent l'eut bientôt atteint; il le prit par le milieu du corps, & lui fit traverſer la ville pour rendre tous ſes ſujets témoins de ſes craintes & de ſa punition; il le porta ſur le trône de fer qu'il avoit préparé pour ſa cruelle vengeance. Ce fut là que le dévorant peu-à-peu & par les extrémités, il donna, par les ſouffrances qu'il lui fit endurer, un exemple terrible de la punition que méritoient ſon ingratitude & ſon impiété. Le ſerpent revint enſuite dans la caverne, ſans avoir fait le moindre mal à perſonne, & tous les habitans d'Ephèſe en rendirent graces au Tout-Puiſſant.

Pluſieurs rois ſuccédèrent à Dakianos, & occupèrent ſon trône pendant cent-quarante ans, après leſquels il tomba entre les mains des anciens Grecs, qui en jouirent encore l'eſpace de cent ſoixante-neuf ans.

Quand le tems du ſommeil des ſept Dormans fut accompli, ce qui étoit écrit dans les livres de Dieu leur arriva; un des ſept ſe réveilla dans le moment où l'aurore commençoit à paroître. Il ſe leva ſur ſon ſéant, en diſant en lui-même: Il me ſemble que j'ai dormi tout au moins pendant vingt-

quatre heures ; & peu-à-peu les autres ſe réveillèrent, frappés de la même idée.

Jemlikha, toujours plus vif que les autres, ſe leva promptement, & fut très-étonné de trouver à l'ouverture de la caverne une muraille conſtruite de gros quartiers de pierre, qui la fermoit exactement. Il revint trouver ſes camarades, & leur conta le ſujet de ſa ſurpriſe. Malgré cet inconvénient, ils convinrent qu'il falloit abſolument envoyer quelqu'un à la ville pour acheter des vivres. Ils jettèrent les yeux ſur le berger, & Jemlikha lui donna de l'argent, en lui diſant : Tu ne cours aucun riſque en y paroiſſant. Le berger ſortit pour leur rendre ce ſervice. Dans ce moment, Catnier (1) s'éveilla, parfaitement guéri de ſes trois pattes, & vint le careſſer. Le berger fit de vains efforts pour ſortir de la caverne, car le paſſage que Dakianos s'étoit réſervé étoit comblé ; mais en examinant avec ſoin, il remarqua les énormes quartiers de pierre dont la muraille étoit conſtruite, il reconnut non ſans étonnement,

(1) Il y aura dix animaux qui doivent entrer dans le paradis ; la baleine qui a reçu Jonas dans ſon ventre ; la fourmi de Salomon ; le bélier d'Iſmael ; le coucou de Belkis ; la chamelle du prophete de dieu ; l'âne d'Aazir, reine de Saba ; le veau d'Abraham ; la chamelle du prophete Saleh ; le bœuf de Moiſe ; & le chien qui étoit avec les ſept Dormans.

étonnement, qu'une partie des arbres étoit séchée, qu'une autre étoit tombée, que l'eau des fontaines étoit différemment placée; en un mot, il fut si troublé des grands changemens qu'il apperçut, qu'il entra dans la caverne pour faire part de son étonnement à ses camarades. Ils se levèrent aussi-tôt & sortirent pour en juger, mais chaque objet ne servit qu'à redoubler leur embarras. Jemlikha dit alors au Berger : Donne-moi tes habits, Je vais moi-même à la ville chercher ce qui nous est nécessaire, & m'éclaircir sur ce que nous ne pouvons comprendre. Le berger lui donna ses habits & prit les siens. Jemlikha se fit avec beaucoup de peine un passage à travers les ruines de cette épaisse muraille, suivit le chemin de la ville, & remarqua sur la porte un étendart où l'on voyoit écrit: *Il n'y a point d'autre Dieu que le vrai Dieu.* Il fut très-étonné qu'une nuit eût produit un si grand changement. N'est-ce point disoit-il, une vision? veillé-je? n'éprouverois-je pas l'illusion d'un songe? Pendant qu'il faisoit ces embarrassantes réflexions, il vit sortir un homme du château; il s'en approcha & lui demanda si cette ville ne se nommoit pas Ephèse; cet homme lui répondit simplement qu'elle s'appelloit ainsi. Comment nommez vous celui qui la gouverne? reprit aussi-tôt Jemlika. Elle appartient à Encouch, il en est le roi, il y fait son séjour, lui repliqua le même homme. Jemlikha toujours plus étonné poursuivit

ſes queſtions : Que ſignifient ces mots écrits ſur cet étendart ? lui demanda-il. L'homme ſatisfit ſa curioſité, en lui diſant qu'ils repréſentoient les noms purs de Dieu. Mais il me ſemble, interrompit Jemlikha avec vivacité, que Dakianos eſt le roi de cette ville, & qu'il s'y fait adorer comme dieu. Je n'ai jamais entendu parler d'aucun roi qui ſe nommât ainſi, reprit l'habitant de la ville. Quel ſommeil ſingulier éprouvai-je à-préſent, s'écria Jemlikha? Réveillez-moi, je vous conjure, lui dit-il. Cet homme, ſurpris à ſon tour, ne put s'empêcher de lui dire : Quoi! vous me faites des queſtions ſages & raiſonnables, vous avez compris mes réponſes, & vous croyez que vous dormez? Jemlikha, honteux de l'opinion qu'il donnoit de lui, le quitta, diſant en lui-même : Grand dieu, m'avez-vous privé de la raiſon ! Dans ce trouble d'idées il entra dans la ville, qu'il ne reconnut en aucune façon ; les maiſons, les temples, les ſérails lui parurent ſous une forme nouvelle ; enfin il s'arrêta à la porte d'un boulanger, il choiſit pluſieurs pains & préſenta ſon argent. Le boulanger l'examina & regarda Jemlikha avec beaucoup d'attention ; il en fut alarmé, & lui dit : Pourquoi me regardes-tu, donne-moi ton pain, prends ton argent, & ne t'embarraſſe pas d'autre choſe. Le boulanger lui répondit avec une vive curioſité : Où as-tu trouvé cet argent ? Que t'importe ? reprit Jemlikha. Je ne connois

point cet argent, lui répliqua le boulanger, il n'eſt point frappé au coin du roi qui regne aujourd'hui, fais-moi part du tréſor que tu es aſſez heureux ſans doute pour avoir trouvé, je te promets le ſecret. Jemlikha prêt à s'impatienter, lui dit : Cet argent eſt marqué au coin de Dakianos, le maître abſolu de ce pays ; que puis-je te dire de plus ? Mais le boulanger, toujours frappé de ſon idée, pourſuivit ainſi : Tu viens de la campagne, crois-moi, ton métier de berger ne t'a pas rendu aſſez fin pour me tromper, ni pour m'en impoſer. Dieu t'a fait la grace de te faire trouver un tréſor, ſi tu ne conſens à le partager avec moi, je vais te déclarer au roi, il ſaura te faire arrêter, on ſaiſira tes richeſſes, & l'on te fera peut-être mourir pour n'avoir pas fait de déclaration.

Jemlikha, impatienté de tous les diſcours du boulanger, voulut prendre du pain, & s'éloigner. Le boulanger le retint ; la diſpute s'échauffa, & le peuple s'aſſembla pour les écouter. Jemlikha diſoit au boulanger : Je ne ſuis ſorti qu'hier de la ville, & reviens aujourd'hui, qui peut te faire imaginer que j'aie trouvé un tréſor ? Rien n'eſt plus vrai, reprenoit le boulanger, & je veux en avoir ma part. Un homme qui appartenoit au roi, accourut au bruit, & dans l'incertitude de l'événement, il alla chercher la garde, qui ſaiſit Jemlikha & le conduiſit devant le roi. On lui expoſa le ſujet de

la diſpute, & le prince lui dit : Où as-tu trouvé les vieilles monnoies dont on parle ? Sire, lui répondit Jemlikha, je les ai apportées hier de la ville, mais en une nuit Ephèſe a pris une forme ſi différente, que je ne la connois plus ; tous ceux que j'ai rencontrés, tous ceux que je vois, me ſont inconnus ; cependant je ſuis né dans cette ville, & je ne puis exprimer le trouble de mon eſprit. Le roi lui dit : Tu parois avoir de l'eſprit, ta phyſionomie eſt heureuſe & n'a rien d'altéré, comment tes paroles peuvent-elles être ſi peu raiſonnables ? Eſt-ce pour m'abuſer que tu feins d'avoir perdu l'eſprit ? Je veux abſolument ſavoir où tu as caché le tréſor que ta bonne fortune t'a fait rencontrer. La cinquième partie m'appartient de droit, & je conſens à te laiſſer le reſte. Sire, lui répondit Jemlikha, je n'ai point trouvé de tréſor, mais je crois avoir perdu l'eſprit. Jemlikha n'oſoit parler trop clairement, il craignoit toujours que ce roi qu'il ne connoiſſoit pas, ne fût un viſir de Dakianos qui le feroit conduire à ce prince qui pouvoit être abſent.

Heureuſement pour lui, Encouch avoit un viſir dont l'eſprit étoit pénétrant, & qui avoit une très-grande connoiſſance des préceptes de la loi & de l'hiſtoire ; celle de Dakianos ne lui étoit pas inconnue, & l'on avoit par-conſéquent quelque notion des ſept Dormans que l'on croyoit être dans

la caverne voiſine. Les diſcours de Jemlikha lui donnèrent des ſoupçons, & pour les éclaircir, il dit tout bas au roi : Je ſuis fort trompé ou ce jeune-homme étoit attaché à Dakianos; Dieu l'éclaira, il quitta ce prince, & ſe retira dans une caverne avec cinq de ſes compagnons, un berger & un petit chien; ces ſept perſonnes doivent ſortir de cette caverne après avoir dormi trois cens neuf ans, leur réveil doit attacher le peuple à la prière, & tout me porte à croire que ce jeune-homme eſt celui que Dakianos aimoit avec tant de paſſion.

Encouch avoit avec raiſon beaucoup de confiance en ſon viſir, ainſi s'adreſſant à Jemlikha : Conte-nous ton aventure ſans aucun déguiſement, lui dit-il, ou je vais te faire arrêter. Jemlikha qui ſentoit le beſoin que ſes amis avoient de ſon retour, lui obéit, malgré la frayeur qu'il avoit de retrouver Dakianos, & finit ſon récit qui ſe trouva conforme à tout ce que le viſir avoit lu dans l'hiſtoire; mais ce qui pouvoit encore plus convaincre le roi, c'eſt qu'il ajouta : Votre majeſté ſaura que j'ai une maiſon, un enfant & des parens dans la ville, ils rendront témoignage de tout ce que je viens de dire. Songe, lui dit alors le prudent viſir, que ce que tu as raconté au roi eſt arrivé il y a trois cens neuf ans. Il faudroit donc nous donner une preuve, reprit le roi. Je ne réponds point, par reſpect, reprit Jemlikha, à la difficulté que l'on

me fait; mais pour vous persuader tout ce qu
viens d'avancer, c'est que dans la maison
m'appartient j'ai caché un trésor assez considéra
moi seul j'en ai connoissance. Le roi & tou
suite se mirent aussi-tôt en marche pour se re
à cette maison. Mais Jemlikha qui marcho
premier pour les conduire, regardoit de
côtés, & ne reconnoissoit ni son quartier n
maison.

Il étoit dans cet embarras, quand dieu p
qu'un ange, sous la figure d'un jeune-homme,
à son secours, & lui dit : Serviteur de dieu,
me paroissez bien étonné. Comment voulez-
que je ne sois pas surpris ? lui répondit Jemli
cette ville est si changée en une nuit que j
puis trouver ma maison, pas même le quartie
elle est située : Suivez-moi, lui dit l'ange de
je vais vous y conduire. Jemlikha, toujours
compagné du roi, des beys & des visirs,
l'ange de dieu, qui s'arrêta quelque tems
devant une porte, & disparut en lui disant :
votre maison. Jemlikha, par un effort de confia
y entra, & ne vit qu'un vieillard qui lui étoi
connu & qui étoit entouré de plusieurs jeunes-g
il les salua tous fort poliment, & dit au vie
avec douceur : Cette maison m'appartient, à ce
je crois ; pourquoi vous y trouvai-je & qu'y f
vous ? Je crois que vous vous trompez, lui rép

le vieillard avec la même douceur ; cette maiſon eſt depuis long-tems dans notre famille ; mon grand-père l'a laiſſée à mon père qui n'eſt pas encore mort, & qui, dans la vérité, n'a plus qu'un ſouffle de vie. Les jeunes-gens voulurent répondre, & s'emportèrent contre Jemlikha. Mais le vieillard leur dit : Ne vous fâchez point, mes enfans, l'emportement n'eſt jamais néceſſaire. Il a peut-être quelque bonne raiſon à nous donner, écoutons-le. Enſuite il ſe tourna du côté de Jemlikha, & lui dit : Comment cette maiſon peut-elle vous appartenir ? de quel droit le prétendez-vous ? qui êtes-vous ? Ah ! mon cher vieillard, reprit Jemlikha, comment pourrois-je vous perſuader mon aventure ; aucun de ceux à qui je l'ai racontée n'a voulu y ajouter foi, je n'y puis rien comprendre moi-même ; jugez de la ſituation où je ſuis. Le vieillard, touché de ſa douleur, lui dit : Prenez courage, mon enfant, je m'intéreſſe à vous, mon cœur s'eſt ému en vous voyant. Jemlikha, raſſuré par ce diſcours, raconta au vieillard tout ce qui lui étoit arrivé ; & celui-ci n'eut pas plutôt entendu ſon récit, qu'il alla chercher un portrait pour le comparer à Jemlikha. Quand il l'eut examiné quelque tems, il ſoupira, ſon trouble & ſon émotion redoublèrent ; il baiſa pluſieurs fois le portrait, & ſe jetta aux pieds de Jemlikha en frottant ſon viſage tout ridé, & tenant ſa barbe blanchie par les années ;

il s'écria : Ah! mon cher grand-père. Les to
de larmes qui couloient de ſes yeux l'empêch
d'en dire davantage. Le roi & ſes viſirs, que
ſcène avoit rendus forts attentifs à la converſa
dirent alors au vieillard : Quoi! vous le recor
ſez pour votre grand-père? Oui, ſire, lui rép
il, c'eſt le père de mon père. Mais il ne put ach
ces mots ſans fondre encore en larmes. Enſi
le prit par la main & le conduiſit par toute la m
Jemlikha dit en appercevant une poutre de cy
C'eſt moi qui ai fait placer cette poutre, on
vera ſous ſon extrémité une grande pierre de
nat, elle couvre dix vaſes pareils à ceux qui
dans le tréſor des rois; ils ſont remplis de
d'or marquées au coin de Dakianos, & ch
de ces pieces peſe cent drachmes. Pendant que
travailloit à découvrir la poutre de cyprès, le
lard s'approcha de Jemlikha avec le plus gran
peſt, & lui dit : Mon père, qui eſt votre fil
encore en vie; mais il a ſi peu de force qu
été obligé de l'envelopper dans du coton, &
mettre dans un panier que j'ai pendu à un
C'eſt lui qui m'a conté quelques-unes des c
que vous venez de me dire; venez voir, cont
t-il, mon père & votre fils. Jemlikha le ſuivit
une chambre voiſine. Il décrocha un petit p
dont il tira un paquet de coton; le paquet
fermoit un vieillard qui n'étoit pas plus gros

enfant qui vient de naître; on lui fit avaler un peu de lait; il ouvrit les yeux & reconnut encore Jemlikha l'objet de ſon amour. Il ne put s'empêcher de verſer un torrent de larmes, & Jemlikha ne put retenir les ſiennes. Quel étonnement pour tous ceux qui voyoient un jeune-homme dont le fils étoit dans cet excès de décrépitude, le fils de ſon fils, un vieillard accablé d'années, & les enfans de ce vieillard reſſemblans pour la force & la vigueur à leur biſaïeul. Le peuple, à la vue de cette merveille, ne put s'empêcher d'admirer la grandeur & la puiſſance de dieu. On examina les annales, on vit que les trois cens neuf ans étoient accomplis le même jour.

Quand la poutre de cyprès fut levée, on trouva tout ce que Jemlikha avoit annoncé; il fit préſent d'une partie de ce tréſor au roi, & donna l'autre aux enfans de ſon fils.

Le roi dit enſuite à Jemlikha : Nous ſommes à-préſent convaincus de la vérité de ton hiſtoire, allons trouver tes camarades dans la caverne, & leur porter des ſecours. Je n'ai point d'autres vœux à former, lui répondit Jemlikha. Le prince fit porter beaucoup de vivres avec lui, & partit accompagné du peuple & de ſon armée pour ſe rendre à la caverne; elle parut ſi affreuſe que perſonne n'eut le courage d'y entrer. L'on aſſure cependant que le roi s'y détermina, qu'il vit les compagnons de

il s'écria : Ah! mon cher grand-père. Les torrens de larmes qui couloient de ſes yeux l'empêchèrent d'en dire davantage. Le roi & ſes viſirs, que cette ſcène avoit rendus forts attentifs à la converſation, dirent alors au vieillard : Quoi! vous le reconnoiſſez pour votre grand-père? Oui, ſire, lui répondit-il, c'eſt le père de mon père. Mais il ne put achever ces mots ſans fondre encore en larmes. Enſuite il le prit par la main & le conduiſit par toute la maiſon. Jemlikha dit en appercevant une poutre de cyprès : C'eſt moi qui ai fait placer cette poutre, on trouvera ſous ſon extrémité une grande pierre de grenat, elle couvre dix vaſes pareils à ceux qui ſont dans le tréſor des rois; ils ſont remplis de pieces d'or marquées au coin de Dakianos, & chacune de ces pieces peſe cent drachmes. Pendant que l'on travailloit à découvrir la poutre de cyprès, le vieillard s'approcha de Jemlikha avec le plus grand reſpect, & lui dit : Mon père, qui eſt votre fils, eſt encore en vie; mais il a ſi peu de force que j'ai été obligé de l'envelopper dans du coton, & de le mettre dans un panier que j'ai pendu à un clou. C'eſt lui qui m'a conté quelques-unes des choſes que vous venez de me dire; venez voir, continua-t-il, mon père & votre fils. Jemlikha le ſuivit dans une chambre voiſine. Il décrocha un petit panier dont il tira un paquet de coton; le paquet renfermoit un vieillard qui n'étoit pas plus gros qu'un

ſi j'euſſe été dans ſa caverne : ainſi je ne ſais trop ce qui s'y eſt paſſé. Si votre majeſté eſt curieuſe de le ſavoir, je reprendrai mon récit à cet endroit. Non, dit le roi, j'en ai aſſez pour une première fois, il ſuffit que j'aie éprouvé quelque ſoulagement; il eſt inutile de me rappeller de quelle façon, pourvu que mon médecin me donne des remedes qui produiſent un bon effet, je ne m'embarraſſe pas de ſavoir de quoi ils ſont compoſés. Adieu, reviens demain à la même heure. Moradbak ſortit avec ſon père, qui étoit dans la plus grande admiration, & qui ne concevoit pas comment il avoit fait une fille ſi parfaite.

Moradbak, avec la même ſimplicité, revint le lendemain. Le roi témoigna quelque plaiſir en la voyant, elle s'aſſit & prit ainſi la parole :

HISTOIRE
DE
LA NAISSANCE
DE
MAHOMET.

Il y avoit un Iſraélite nommé Oucha, qui vécut pluſieurs années dans la ſainte ville de Jéruſalem, ſa patrie, long-tems après la mort du prophete Salomon. Il étoit docteur de la loi; & ſon reſpect pour les livres de Moïſe, étoit ſi grand, qu'il les méditoit ſans ceſſe; les prédictions qui annonçoient la venue de Mahomet & les louanges que dieu lui donnoit lui-même, le ſaiſirent d'admiration. Le deſir de s'inſtruire lui fit entreprendre de très-grands voyages qui lui apprirent tous les ſecrets de la nature. Ainſi toujours occupé de la venue du ſaint prophete, il fut de plus-en-plus convaincu des bénédictions de dieu pour ſon grand ami, & pénétré

de la grandeur de ce qu'il apprendroit aux hommes; mais il ſe ſoumettoit à la néceſſité de ne-les point révéler.

Les mêmes connoiſſances lui avoient appris que Mahomet devoit naître à la Mecque, & cette raiſon l'engagea à fixer ſon ſéjour dans cette ville prédeſtinée par-deſſus toutes celles, qui ont exiſté, qui qui ſubſiſtent, & qui ſeront élevées.

Après avoir parcouru la ville avec le ſaint zele qui l'y avoit conduit, il découvrit un eſpace qui n'étoit qu'un grand jardin inculte; il en baiſa trois fois la terre, & donna à celui qui le poſſédoit tout ce qu'il en voulut avoir: l'argent eſt-il à conſidérer pour les choſes ſaintes?... Il bâtit une belle maiſon ſur ce terrein & réſolut d'y terminer ſes jours.

Son mérite & la réputation de ſage qu'il avoit ſi bien méritée lui firent bientôt trouver une femme qui le rendit heureux. Il en eut, dès la première année, une fille qui fut nommée Zesbet, & qui, devenue l'objet de ſon amour & de ſes attentions, ſe trouva dans la ſuite, quoique dans un âge très-peu avancé, en état de connoître & de pratiquer la vertu. Une auſſi bonne éducation rendit ſon cœur préférable à ſa beauté, quoiqu'elle eût tous les avantages de la figure. Son teint plus blanc que le plus bel albâtre oriental, ſes yeux plus noirs que les plumes du corbeau, ſes joues plus vermeilles que le pavot de Perſe, formoient une des plus rares beautés.

Oucha avoit ſouvent annoncé aux Iſraélites de la Mecque la venue du grand prophete; mais loin de les perſuader, ils avoient voulu déchirer les feuillets ſur leſquels ce grand événement étoit ſi clairement énoncé. Oucha avoit eu même beaucoup de peine à ſauver de leur fureur les feuilles honorées de ces divins paſſages. Il les avoit gardées avec ſoin & renfermées comme ſon plus grand tréſor, ne voulant point expoſer les preuves convaincantes de la bonté de dieu & de la gloire du ſaint prophete à l'impiété des Iſraélites.

Le ſage Oucha, par ſes profondes connoiſſances, poſſédoit des richeſſes immenſes dont on ignoroit la ſource; ſa maiſon étoit abondante & nombreuſe en eſclaves; il y recevoit les étrangers comme ſes enfans; & jamais il ne refuſoit l'aumône. Il diſoit ſouvent à ſa fille qui le louoit de ſes bonnes actions & le félicitoit d'avoir aſſez de bien pour les pouvoir exécuter: Ma fille, ce n'eſt pas la valeur des dons qui rend la charité recommandable, les pauvres peuvent pratiquer les mêmes vertus que les riches; la fumée du ſandal & de l'aloës s'éleve-t-elle plus haut que celle de la réſine? Oucha mourut enfin âgé de cent ans; ſa femme ſaiſie de douleur ne lui ſurvécut que fort peu de jours. La perte de perſonnes qui lui étoient auſſi chéres fut infiniment ſenſible à Zeohet, ce fut à ce premier chagrin que l'on attribua la retraite à laquelle elle

ſe livra ; mais l'étonnement de tous ceux qui prétendoient à ſa poſſeſſion redoubla, quand après quelques mois on ne la vit point changer de conduite. L'étonnement fit enſuite place à l'admiration, & l'admiration fit à ſon tour place à l'oubli ; car le monde abandonne aiſément ceux qui le veulent véritablement éviter.

Zesbet n'étoit âgée que de quinze ans ; mais ſon eſprit étoit abſolument formé. Son père lui avoit recommandé, en lui diſant les derniers adieux, de ne jamais vendre la maiſon qu'il lui laiſſoit, quelque choſe qui lui pût arriver ; & cette recommandation étoit ſuffiſante pour l'engager à l'habiter toute ſa vie. Après s'être abandonnée quelque tems à la vivacité de ſa douleur, la raiſon engagea Zesbet à donner quelque ordre à ſes affaires. Elle ignoroit la ſource des tréſors de ſon père ; tous les eſclaves de ſa maiſon n'en étoient pas mieux inſtruits. On ne connoiſſoit aucun des parens du célebre Ouchn, & Zesbet étoit, pour ainſi dire, ſeule dans l'univers. Elle employa pluſieurs jours à parcourir toute la maiſon ; il n'y eut point d'endroit qui ne fût inutilement viſité ; on avoit à-peine trouvé quelque argent pour les frais de ſa ſépulture. Dans cette ſituation, Zesbet ne balança point à donner la liberté aux eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, & à ne réſerver qu'une vieille pour la ſervir. Elle fit enſuite vendre tous les meubles qu'elle trouva dans la maiſon ;

mais les meubles d'un ſage ne ſont pas ordinairement d'une grande reſſource. Auſſi Zesbet n'en retira-t-elle qu'une ſomme aſſez médiocre, avec laquelle elle réſolut de vivre dans lieu le plus reculé de la maiſon, en attendant les bontés du ciel, auquel elle avoit mis ſa confiance, ſuivant les paroles que ſon père lui avoit dites ſouvent : *Le ciel récompenſe tôt ou tard ceux qui ſuivent les conſeils de la ſageſſe, & qui n'abandonnent point la vertu.* Les préceptes & les exemples d'un père ſi ſage étoient donc toujours préſens à ſon eſprit ; auſſi, malgré ſon peu d'opulence, qui lui fourniſſoit à-peine le néceſſaire, un pauvre qui frappoit à ſa porte, ou qui ſe préſentoit à elle en allant faire ſes prières, un malade dont ſa vieille eſclave entendoit parler en allant chercher ce qui leur étoit néceſſaire, étoient aſſurés d'être ſecourus.

Cependant l'argent diminua, & Zesbet n'étant plus en état de nourrir ſa vieille eſclave, ſe vit contrainte de lui donner la liberté. Cette ſéparation fut ſenſible de part & d'autre, mais elle étoit indiſpenſable.

Cette beauté que tout le monde ſe ſeroit empreſſé à ſecourir, & dont tout le monde ſeroit devenu l'eſclave, ſe trouva donc dans la ſolitude la plus complette, oubliée de tous les Habitans de la Mecque, & de tous les jeunes-gens qui l'avoient vue dans la maiſon de ſon père. L'idée de ſes tré-

ſors,

ſe livra ; mais l'étonnement de tous ceux qui prétendoient à ſa poſſeſſion redoubla, quand après quelques mois on ne la vit point changer de conduite. L'étonnement fit enſuite place à l'admiration, & l'admiration fit à ſon tour place à l'oubli ; car le monde abandonne aiſément ceux qui le veulent véritablement éviter.

Zesbet n'étoit âgée que de quinze ans ; mais ſon eſprit étoit abſolument formé. Son père lui avoit recommandé, en lui diſant les derniers adieux, de ne jamais vendre la maiſon qu'il lui laiſſoit, quelque choſe qui lui pût arriver ; & cette recommandation étoit ſuffiſante pour l'engager à l'habiter toute ſa vie. Après s'être abandonnée quelque tems à la vivacité de ſa douleur, la raiſon engagea Zesbet à donner quelque ordre à ſes affaires. Elle ignoroit la ſource des tréſors de ſon père ; tous les eſclaves de ſa maiſon n'en étoient pas mieux inſtruits. On ne connoiſſoit aucun des parens du célebre Oucha, & Zesbet étoit, pour ainſi dire, ſeule dans l'univers. Elle employa pluſieurs jours à parcourir toute la maiſon ; il n'y eut point d'endroit qui ne fût inutilement viſité ; on avoit à-peine trouvé quelque argent pour les frais de ſa ſépulture. Dans cette ſituation, Zesbet ne balança point à donner la liberté aux eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, & à ne réſerver qu'une vieille pour la ſervir. Elle fit enſuite vendre tous les meubles qu'elle trouva dans la maiſon ;

mais les meubles d'un ſage ne ſont pas ordinairement d'une grande reſſource. Auſſi Zesbet n'en retira-t-elle qu'une ſomme aſſez médiocre, avec laquelle elle réſolut de vivre dans lieu le plus reculé de la maiſon, en attendant les bontés du ciel, auquel elle avoit mis ſa confiance, ſuivant les paroles que ſon père lui avoit dites ſouvent : *Le ciel récompenſe tôt ou tard ceux qui ſuivent les conſeils de la ſageſſe, & qui n'abandonnent point la vertu.* Les préceptes & les exemples d'un père ſi ſage étoient donc toujours préſens à ſon eſprit ; auſſi, malgré ſon peu d'opulence, qui lui fourniſſoit à-peine le néceſſaire, un pauvre qui frappoit à ſa porte, ou qui ſe préſentoit à elle en allant faire ſes prières, un malade dont ſa vieille eſclave entendoit parler en allant chercher ce qui leur étoit néceſſaire, étoient aſſurés d'être ſecourus.

Cependant l'argent diminua, & Zesbet n'étant plus en état de nourrir ſa vieille eſclave, ſe vit contrainte de lui donner la liberté. Cette ſéparation fut ſenſible de part & d'autre, mais elle étoit indiſpenſable.

Cette beauté que tout le monde ſe ſeroit empreſſé à ſecourir, & dont tout le monde ſeroit devenu l'eſclave, ſe trouva donc dans la ſolitude la plus complette, oubliée de tous les Habitans de la Mecque, & de tous les jeunes-gens qui l'avoient vue dans la maiſon de ſon père. L'idée de ſes tréſors,

ſors, les avoit ſans doute autant attachés à elle, que ſa beauté.

Il y avoit environ deux ans que le vertueux Oucha étoit allé jouir avec les anges blancs, du bonheur de voir le ſaint prophete, lorſque les reſſources de Zesbet furent ſi épuiſées, qu'un jour elle ſe trouva ſans argent & ſans aucune proviſion. Celui qui ne ſe confie pas en dieu, ne peut être heureux.... Zesbet pratiqua cette grande vérité avec tant de ſuccès, qu'elle dormit encore ce jour-là comme à ſon ordinaire, ſans même avoir à ſon réveil le moindre deſir de vendre la maiſon qu'elle habitoit. Le fonds en étoit cependant plus que ſuffiſant pour la tirer de peine. Oucha lui avoit ordonné de la garder, c'en étoit aſſez pour l'engager à tout ſouffrir.

Au point du jour, elle ſe leva avec cette tranquillité que ne connoît point celui qui a quelque reproche à ſe faire, & vint encore viſiter l'appartement que ſon père avoit habité. Ces lieux lui rappellèrent toute l'étendue de la perte qu'elle avoit faite, & toute l'horreur de ſa ſituation préſente, elle répandit quelques larmes. Mais enfin elle apperçut dans un arrière-cabinet un vieux morceau de courroie qui tenoit au plancher, & auquel elle n'avoit jamais fait attention. Par un mouvement de curioſité naturelle, ou par une eſpérance ſourde, pour ainſi dire, qui regne toujours en nous, elle

tira cette courroie, & leva par ſon moyen des planches qui lui découvrirent un trappe dans laquelle elle apperçut un coffre de cedre. Qui pourroit peindre ſa joie ? qui pourroit exprimer la peine qu'elle eut à en faire l'ouverture ? Cependant elle vint à bout de le caſſer ; mais quelle douleur pour la pauvre Zesbet, en voyant qu'il en renfermoit un autre d'ébene ! Nouveaux travaux, nouvelles inquiétudes ſur ce qu'elle trouveroit dans celui-ci. Vingt fois elle fut obligée de ſe laiſſer tomber ſur le plancher, de laſſitude, de foibleſſe & de beſoin. Enfin elle parvint encore à en faire l'ouverture. Ce ſecond coffre ne renfermoit que les feuilles détachées du corps de la bible, qu'Oucha avoit eu tant de peine à ſauver de la fureur des impies. Tout autre que Zesbet, dans le cruel etat où elle étoit réduite, auroit déſeſpéré de ſon ſort, & n'auroit fait aucun cas de ces précieuſes reliques qu'elle trouva cachetées avec du muſc ; mais Oucha les ayant reſpectées, elle les lut avec dévotion, ſe ſoumettant aux ordres de ſon père, & s'abandonnant toujours à la providence. Enfin elle découvrit dans un coin de ce grand coffre un morceau de parchemin ſur lequel elle apperçut pluſieurs lignes écrites en différens caractères qui lui étoient preſque tous inconnus ; mais il lui fut aiſé de lire celles qui étoient au haut de la page, & qui diſoient : Prends courage, Zesbet, eſpère au ſaint prophete, & ſouviens-toi des conſeils de ton

père..... Cette légère consolation fut accompagnée d'une autre; ce fut celle d'une petite piece d'or qu'elle découvrit dans le fond du coffre; elle la prit, remit les choses dans l'état où elle les avoit trouvées, & alla chercher les vivres & les soulagemens qui lui étoient nécessaires. Ce ne fut pas sans donner plus de la moitié de la piece d'or aux pauvres qui s'adressèrent à elle; Aussi se trouva-t-elle bientôt réduite à son premier état de malheur & d'embarras. Cependant elle se persuada qu'elle n'avoit pas assez bien cherché dans le coffre d'ébene, & n'ayant point d'autre ressource, elle revint encore le visiter; elle lut les feuilles de la bible; elle jetta les yeux sur le parchemin qui lui avoit parlé d'elle-même. Elle fut bien étonnée d'y trouver des caractères qu'elle n'avoit pas apperçus la première fois, & d'y lire: Ce que l'on donne à Dieu, il le rend au centuple.... En effet, elle trouva cent pieces d'or qui lui aidèrent à vivre pendant quelque tems. Enfin le coffre ne lui en laissa jamais manquer; de façon qu'il lui fut aisé de soulager les pauvres à son gré, & de reprendre sa vieille esclave, qui ne pouvoit vivre éloignée d'elle; car l'attachement que la vertu inspire ne peut être comparé.

Zesbet vécut ainsi dans la pratique des bonnes œuvres & de la prière, sans imaginer de finir autrement ses jours. Cependant, frappée d'avoir découvert sur le parchemin des caractères qu'elle n'y

avoit point apperçus la première fois, elle alloit souvent l'examiner avec une attention d'autant plus scrupuleuse, qu'elle le regardoit comme la seule regle de sa conduite.

Il y avoit environ trois ans que Zeshet vivoit à la Mecque comme si elle eût été dans le fond d'un désert, lorsqu'un jour, en examinant le parchemin, elle y lut distinctement : Le bonheur de Zeshet approche, il faut qu'elle se marie..... Zeshet n'avoit jamais eu aucune envie de se marier, mais un ordre si précis, & qu'elle ne pouvoit attribuer qu'au seul Oucha, la déterminèrent, quoiqu'avec peine, à prendre ce parti. Comment faire cependant pour y parvenir ? L'affaire étoit embarrassante, elle ne connoissoit personne, on l'avoit oubliée dans le monde. A qui pouvoit-elle s'adresser ? Mais que ne peut le respect que l'on doit à son père, quand il est vivement imprimé dans le cœur ! Elle prit donc le parti d'aller trouver le roi qui étoit à la Mecque, il s'appelloit Nephtalah. Ce prince connu par ses vertus étoit d'un facile accès. Elle sortit donc un matin, couverte de son voile ; & pour n'avoir pas l'air d'en imposer, elle eut soin de porter avec elle le parchemin auquel elle vouloit obéir, & sur lequel il y avoit encore quatre lignes, dont la lecture lui étoit impossible. Zeshet se présenta devant le roi, qui donnoit lui-même audience devant la porte de son palais, & lui dit : Sire, je vous prie

de me donner un mari. Cette ſingulière demande ſurprit & fit ſourire le roi, qui lui fit ſigne avec douceur d'attendre la fin de l'audience. Quand elle fut achevée, ce roi qui avoit beaucoup d'eſprit, mais qui laiſſoit ordinairement parler ſon viſir, pour juger de ſes réponſes, lui dit de faire approcher Zesbet, car elle s'étoit toujours tenue à l'écart, & toujours voilée. Elle obéit, & Nophailah lui demanda pour quelle raiſon elle vouloit avoir un mari de ſa main. Sire, lui dit-elle, je n'ai plus de parens; un roi doit être le père de ſes ſujets, c'eſt donc à vous à me marier. Cela eſt juſte, viſir, ce me ſemble, lui dit le roi. Oui, Sire, lui répondit-il, cela eſt conſéquent; mais permettez-moi de lui faire quelques queſtions. Zesbet y ſatisfit avec autant de juſteſſe que d'eſprit; & quand elle déclara qu'elle étoit fille d'Oucha, le viſir s'écria: O branche d'un tronc ſans pareil! quoi, vous êtes la belle Zesbet? Je croyois que vous aviez ſuivi votre vertueux père dans le ſein des juſtes; comment peut-on ne plus parler de vous? Zesbet plus confiante qu'auparavant, leur fit le récit de ſes aventures, & leur montra le parchemin qui lui donnoit ordre de ſe marier. Le roi l'examina, & les quatre dernières lignes lui furent auſſi impoſſibles à déchiffrer qu'à ſon viſir. Que ferons-nous? reprit Nophailah en ſe tournant de ſon côté. Je crois, lui répondit-il après y avoir un peu penſé, que ces der-

nières lignes doivent être lues par celui que le ciel lui deſtine pour époux; ſans cela, pourquoi ſeroient-elles d'un caractère différent? Tu penſes juſte, reprit le roi, car je le penſe comme toi; mais comment le trouver, celui que le ciel lui deſtine? Il faudroit, ſelon moi, reprit le viſir, faire publier par toute la ville que vous voulez marier une fille auſſi belle que ſage à celui qui pourra lire des caractères qui vous ſont inconnus. Zesbet viendra, continua-t-il, tous les matins à votre audience, elle préſentera les caractères à ceux qui demanderont à les lire, & votre majeſté jugera s'ils ſont bien lus, ou par le ſens qu'on leur donnera, ou par le caractère & les queſtions que vous pourrez faire à celui qui ſe ſera préſenté. Cela ne laiſſe pas d'avoir ſa difficulté, reprit Nophailah; mais nous n'avons point d'autre parti à prendre. Auſſi-tôt il donna ſes ordres, & la publication fut faite. Cependant, avant que de quitter Zesbet, il prit une inquiétude au roi. Viſir, dit-il, il faudroit, ce me ſemble, juger un peu de ſa beauté; nous l'annonçons belle, je veux croire que tu l'as vue telle, mais que ſais-tu ſi elle n'eſt point changée? Le poëte fameux des anciens Perſans ne dit-il pas qu'il ne faut qu'un rien pour détruire la beauté?... Je reconnois toujours votre prudence & votre équité, lui répondit le viſir en s'inclinant profondément. Zesbet, que le roi juge de tes appas, lui dit-il. Elle obéit, & ils

la trouvèrent ſi belle, qu'ils ne parlèrent que de ſes charmes, long-tems même après qu'ils l'eurent congédiée.

Il y avoit déja quelques jours que Zesbet préſentoit inutilement ſes caractères à l'audience du roi, lorſqu'il parut un jeune-homme très-beau & très-bien fait, qui lut ſans peine la première ligne des quatre qui juſques-là étoient demeurées inconnues, & prononça d'une voix haute : Mahomet eſt l'ami de Dieu, il eſt plus élevé que les nues... Mais il avoua qu'il ne pouvoit entendre les trois autres. Cet aveu perſuada le roi & le viſir que ce qu'il avoit lu étoit véritablement écrit. Cependant, avant de rien déterminer, le roi voulut lui faire quelques queſtions; il lui demanda de quel pays étoient les caractères qu'il venoit de lire. Sire, lui répondit-il, ils ſont d'une des plus anciennes langues que l'on parlât après la tour de Babel; c'eſt une de celles que les Sages emploient, & que j'ignorerois, ſi mon père, toujours occupé des ſciences abſtraites, ne me l'avoit appriſe. Fort bien, dit le roi; mais quel eſt ce Mahomet que tu viens de nommer? Sire, lui répliqua-t-il, je crois que c'eſt un prophete que Dieu doit envoyer ſur la terre; il y a même, à ce que l'on dit, quelques livres compoſés par les ſages qui en font mention. Nophailah demanda enſuite au fils du ſage comment il ſe nommoit. Je m'appelle Abdal Motallab, reprit-il, & je ſuis de la Mecque.

C'en eſt aſſez, pourſuivit le roi; Abdal Motallab, je te donne Zeshet, tu en as lu plus qu'aucun de ceux qui ſe ſont préſentés juſqu'ici; rends Zeshet heureuſe, & conduis-la chez elle, dit-il en les quittant.

Les nouveaux époux prirent le chemin de la maiſon de Zeshet. Quand ils y furent arrivés, elle lui rendit un fidele compte de toutes ſes aventures; mais ce qu'elle lui apprit dans le plus grand détail le frappa moins que le nom d'Oucha; il étoit ſi célebre parmi les ſages, que ſon père lui en avoit fait mille fois l'éloge. Ses deſirs alors ſe trouvèrent mêlés d'admiration en voyant la fille de ce grand homme; mais en regardant un parchemin écrit avec tant d'art, que l'écriture n'étoit lue que ſelon les événemens, il apperçut au revers ces cruels mots écrits: Le mari de Zeshet ne la peut approcher qu'il n'ait vu le ſaint prophete, elle lui ſera fidelle pendant un an.... Ah! chère Zeshet, s'écria tendrement Abdal Motallab, pourquoi t'ai-je vue? Je vais chercher le prophete, je connois trop l'importance des conſeils des ſages pour m'expoſer plus long-tems avec toi, & il ſortit. Zeshet demeura fort étonnée, cependant toujours réſignée à la volonté de dieu, ainſi qu'aux ordres de ſon père. Mais voyant au bout de l'année qu'Abdal Motallab n'étoit point de retour, elle alla trouver le roi, qui la reçut encore avec la même bonté, & qui fit publier la même ordonnance.

Après pluſieurs tentatives inutiles, un docteur de la loi, de la ville de Médine, & nommé Aboutalab, lut la ligne qui ſuivoit celle d'Abdal Motallab, & qui diſoit : Mahomet eſt le dépoſitaire des loix de dieu, il enveloppera la terre de ſa parole; .... mais il ne put aller plus loin. Zesbet lui fut donnée par les mêmes raiſons; elle eut la même confiance en lui, & lui parla comme elle avoit fait à Abdal Motallab; & quand il eut examiné avec ſoin l'ordre de la ſéparation, il partit avec le même regret. La fin de l'année ne le vit point paroître, & Zesbet épouſa de la même façon Yarab, de Médine, parent d'un cadi de cette ville, qui lut la troiſième ligne; elle diſoit : Mahomet, le ſauveur des croyans, eſt une île flottante qui offre ſon port à tous les naufrages.... Il ſe ſoumit encore à l'ordre du départ; mais n'ayant pas été plus exact que les autres à reparoître au bout de l'année, Zesbet épouſa Temimdari, qui lut la quatrième ligne; elle ſignifioit: Mahomet, l'envoyé de dieu, va au-devant de celui dont le cœur le cherche.... Les trois premiers maris de Zesbet étoient fils de ſages; celui-ci n'avoit été qu'adopté par un des plus ſavans, à la vérité, mais jamais il n'avoit été initié dans les myſtères; il avoit pris le parti des armes, & ſervoit dans les troupes de Nophailah; ſon devoir l'avoit éloigné de la Mecque, ſa patrie, quand les trois premiers maris avoient lu les caractères, il n'avoit même

jamais eu aucune connoiſſance de cet événement. Zesbet, toujours ſoumiſe aux volontés de ſon père, le conduiſit chez elle, comme elle avoit fait les autres; mais elle ne le trouva pas auſſi docile pour la ſéparation. Je veux bien que ton père ait été un ſage, lui dit-il avec vivacité; je conſens que Mahomet ſoit un jour envoyé de dieu; comment cela peut-il m'engager à me ſéparer aujourd'hui de ma femme? Crains une juſte punition de ces diſcours impies, lui dit avec douceur l'aimable Zesbet. Mais un homme prévenu, un homme animé par les deſirs fait-il aucune attention aux réflexions les plus ſenſées? Peut-on même l'exiger? Ainſi Temimdari réſolu de n'être point auſſi dupe que ſes prédéceſſeurs, paſſa dans la cour pour quelque beſoin, & feignant d'être frappé des menaces de Zesbet, il lui dit: Ma femme, j'ai peur, parle-moi pour me raſſurer. Sans rien imaginer de ſon côté, elle dit en plaiſantant: *Génies, emportez-le*; depuis ce tems elle n'en entendit plus parler. Quelque ſurprenant que cet événement lui parût, comme elle étoit fort attachée à ſes devoirs, elle lui garda une égale fidélité, & voulut attendre que l'année fût révolue avant de ſe déterminer au parti qu'elle prendroit; car il n'y avoit plus de lignes à lire ſur le parchemin. Elle paſſa donc encore cette année dans la pratique des vertus; & n'ayant point apperçu de nouvelle écriture le jour que l'année fut

expirée, elle ſe préparoit à ſortir pour aller demander conſeil au roi & à ſon viſir; car enfin les paroles étoient poſitives : *Il faut qu'elle ſe marie.*

Elle étoit dans ces ſaintes diſpoſitions, lorſqu'elle entendit un grand bruit dans ſa cour; elle y courut, & vit, avec le plus grand étonnement, ſes quatre maris, dont la jeuneſſe & la beauté n'étoient point altérées, ils avoient ſeulement l'air un peu fatigués. Ils n'avoient heureuſement aucune eſpece d'armes ſur eux; car ſe trouvant les uns & les autres dans la maiſon de leur femme, la jalouſie les animoit d'une fureur que rien n'auroit été capable de calmer. Cependant, au défaut des armes, ils étoient au moment de s'attaquer, tout ſages qu'ils étoient; tant la ſageſſe a peu de droits ſur les cœurs paſſionnés! Mais Zesbet leur parlant avec cette douceur que la pratique des vertus & la vérité inſpirent toujours, leur dit : Ecoutez-moi, il eſt vrai que je vous ai tous épouſés; vous ſavez quels ſont les ordres qui m'ont donnée à vous, je ne vous ai rien caché, & l'on ne peut vous avoir été plus fidelle.

Après ce que j'ai ſouffert pour toi, s'écrièrent-ils tous en même-tems, te trouver mariée, non pas à un, mais à trois autres! cela peut-il ſe ſoutenir?

Vous auriez raiſon, leur dit encore Zesbet, ſi tout ce qui nous arrive étoit dans l'ordre naturel;

mais avez-vous jamais rien vu qui ſoit comparable à notre aventure? J'ai ſuivi les ordres de mon père, je ne puis m'en repentir, je ſais, comme vous, que j'aurois mal fait en tout autre cas; mais enfin, avez-vous des nouvelles de Mahomet? Oui, lui répondirent-ils tous à la fois; l'avez-vous vu? reprit-elle. Tu pourras en juger, ſi tu veux ſavoir ce qui nous eſt arrivé, lui dirent-ils avec une égale vivacité. Zesbet conſentit à les écouter; le ſort décida de l'ordre dans lequel ils feroient leur récit, après qu'elle les eut fait jurer de s'y ſoumettre, & de ſe donner l'un à l'autre une paiſible audience.

Voyons, interrompit Hudjiadge, en ſe retournant, comment tout ceci va ſe démêler; Sire, reprit Moradbak, j'ai bien peur que votre majeſté ne ſoit pas ſatisfaite; les hiſtoires de ces quatre maris ont un peu d'uniformité, elles ſont remplies de choſes myſtiques, que tout bon muſulman devroit pourtant ſavoir.... Qu'importe? lui répliqua le Roi; ces choſes-là, toutes belles & toutes néceſſaires qu'elles puiſſent être, endorment tout auſſi bien qu'aucune autre. Conte toujours, tu ſais que je ne veux que dormir; mais, Sire, pourſuivit Moradbak, je voudrois que votre majeſté eût la bonté de me dire quand elle les aura entendues, quelle eſt l'hiſtoire des quatre maris, qui lui aura fait le plus de plaiſir? Je te le dirai ſans peine, lui répondit Hudjiadge, c'eſt une des choſes que je fais le plus volontiers

que de juger ; tu peux commencer, je t'écoute.

Zesbet ſe plaça donc au milieu de ſes quatre maris, pourſuivit Moradbak ; & le ſort étant tombé ſur Abdal Motallab, il prit ainſi la parole.

HISTOIRE D'ABDAL MOTALLAB, SAGE.

CONVAINCU de tout ce que la belle Zesbet m'avoit dit, & perſuadé que l'homme ſage doit être abſolument ſoumis à la providence, je partis. Celui qui croit en dieu, ne doit point regarder derrière lui.... Cependant je n'avois aucun pays déterminé pour le voyage que j'entreprenois. Mais dieu étant par-tout, & Mahomet, qui vive à jamais, repoſant dans le ſein de ſa gloire, tous les chemins me parurent égaux. Je penſai ſeulement que dieu ſe manifeſtoit plus difficilement dans les villes, & qu'ainſi je devois les éviter & chercher les déſerts. Je les parcourus long-tems avec des peines infinies, ſans être rebuté par les fatigues, les ennuis & la mauvaiſe nourriture. Enfin, au bout d'un

certain tems, je rencontrai un ange, je le ſaluai profondément ; je lui demandai des nouvelles de Mahomet. Il me répondit : Il n'eſt pas tems encore d'en inſtruire les hommes; qu'il te ſuffiſe ſeulement d'avoir trouvé grace devant dieu qui t'a permis d'arriver juſqu'ici, & prépare-toi à voir de grandes merveilles; continue ton chemin. Avant de ſuivre ſes conſeils, je fus frappé de ſon attitude. Il avoit un bras étendu du côté de l'orient, & l'autre du côté de l'occident. Je le priai de m'apprendre qui il étoit; voici ce qu'il me répondit : Je m'appelle Nourkhail; le jour & la nuit me ſont confiés. Je tiens le jour, continua-t-il, dans la main droite, & la nuit dans la gauche; je maintiens l'équilibre entr'eux, & je ſuis obligé de me ſervir de toute mon autorité pour le conſerver : car ſi l'un ou l'autre l'emportoit, l'univers ſeroit ou conſumé par les feux du ſoleil, ou périroit par le froid dans l'horreur des ténebres. Je remarquai, pendant qu'il me faiſoit ce récit, une table que cet ange avoit devant les yeux, ſur laquelle étoient gravées deux lignes, l'une blanche & l'autre noire. Je lui demandai de quelle utilité elle lui pouvoit être, & il eut encore la bonté de me répondre : Je regarde continuellement cette table, & ces deux lignes m'apprennent quand je dois augmenter ou diminuer le jour ou la nuit; elles m'inſtruiſent encore des différentes variations que je dois donner à l'un & à

l'autre. Je le remerciai de ce qu'il m'avoit appris, & je le quittai. Je l'avois à-peine perdu de vue, que je rencontrai un autre ange qui étoit debout, ayant une main levée vers le ciel, & l'autre penchée ſur l'eau. Il m'apprit qu'il ſe nommoit Semkail. Mais pourquoi, lui dis-je, êtes-vous dans cette attitude? Je tiens, me répondit-il, les vents en reſpect, avec la main que vous voyez en l'air, & j'empêche ſur-tout le vent Haidgé de ſortir du ciel; ſi je lui en laiſſois la liberté, il réduiroit tout l'univers en poudre; avec la main que je tiens ſur l'eau, j'empêche la mer de ſe déborder; ſans cette précaution, elle couvriroit toute la ſurface de la terre. En achevant ces mots, il me fit ſigne de continuer mon chemin. A force de marcher, j'arrivai à la montagne de Kaf, qui entoure le monde, & qui n'eſt compoſée que d'un ſeul morceau de ſaphir vert. J'y fis la rencontre d'un ange, qui me demanda ce que je voulois. Je lui répondis: Je cherche le prophete Mahomet, j'ai quitté mon pays, j'ai parcouru la terre & les mers, ſans pouvoir le trouver; je ne ſais plus où le chercher, & le ſouvenir de Zesbet rend ma recherche importune. L'ange me répondit: Eſpère, & continue d'avoir la foi. Daignez m'apprendre au-moins qui vous êtes, repris-je avec douceur. Il me répondit avec autant de bonté que ceux que j'avois rencontrés juſqu'alors: Le grand dieu m'a donné le commandement de cette impor-

tante montagne. A quoi peut vous ſervir, lui dis-je, cette épée flamboyante dont votre main eſt armée? Lorſque dieu, dit-il, eſt irrité contre un peuple & qu'il veut lui faire ſentir le poids de ſes vengeances, je ſecoue les flammes de cette épée; auſſi-tôt la famine ou la peſte ravagent ſes contrées; ſouvent même je cauſe les tremblemens de terre, dont tu as toujours ignoré la cauſe. Mais quand dieu veut récompenſer les hommes, c'eſt alors que je quitte cette épée redoutable, & que l'on voit régner la paix & naître l'abondance; la terre devient féconde & prévient les deſirs de l'homme. Charmé d'entendre ces merveilles, j'eus la curioſité de lui demander ce qu'il y avoit derrière la montagne de Kaf. On y trouve, me dit-il, quarante autres mondes, tous différens de celui-ci; chacun d'eux a quatre cens mille villes, & chaque ville quatre cens mille portes; les habitans y ſont exempts de tout ce que les hommes ſouffrent, le jour y regne continuellement, la terre eſt toute d'or, & les extrémités de tous ces mondes ſont fermées par de grands rideaux; les villes ne ſont habitées que par des anges qui chantent continuellement les louanges de Dieu & celles de ſon prophete Mahomet. Les bontés de l'ange me rendant plus hardi à lui faire des queſtions, je voulus ſavoir ce qu'il y avoit derrière les rideaux dont il m'avoit parlé; & il me répondit: Tu me demandes ce que nous ne pouvons comprendre

prendre, & nous gardons un reſpectueux ſi-
e ſur ce que nous en pouvons ſavoir. Tout ce
je puis en révéler, c'eſt que le peuple de Dieu
raſſemblé en cet endroit, & que la puiſſance
ne s'y manifeſte plus qu'ailleurs. J'admirai Dieu
: lui; mais avant de le quitter, je le priai encore
ne dire ſur quoi la montagne de Kaf étoit ap-
ée. Elle eſt placée, me répliqua-t-il, entre les
ies d'un bœuf blanc nommé Kirnit; ſa tête touche
orient, & ſa queue à l'occident; la diſtance qui
rouve entre ſes deux cornes peut être compa-
au chemin que l'on pourroit faire dans le cours
ent mille ans. Mais curieux de m'inſtruire, je
demandai pour dernière queſtion, combien il y
it de terres & de mers, & dans quel lieu étoit
fer. Il y a ſept terres, me dit-il, & autant de
s; l'enfer eſt également ſous les unes & ſur les
es. Je le quittai après cette réponſe, & j'arrivai
u'au voile qui termine le monde. Je vis le ciel
deſſus de ce voile, & l'eau au-deſſous. Je re-
quai qu'il y avoit une porte fermée au milieu
ce même voile, & que la ſerrure étoit ſcellée
cachet. Les deux anges qui la gardoient con-
irent à me laiſſer paſſer; & marchant toujours
la mer, j'arrivai dans un lieu tel que je n'en
is trouvé aucun dans le cours de mes voyages.
premier habitant que j'y rencontrai, fut un jeune-
me beau comme la lune lorſqu'elle eſt dans ſon

plein ; je lui demandai qui il étoit. Il me répondit ſans s'arrêter : Celui qui vient après moi te le dira. Après avoir marché un jour & une nuit, je trouvai celui dont le premier m'avoit parlé ; il étoit beau comme la lune demi-pleine. Je lui fis la même queſtion, & toujours en marchant il me répondit la même choſe que le premier. Enfin, je rencontrai le troiſième qui reſſembloit à la lune dans ſon premier quartier. Je le conjurai de s'arrêter, il le fit, & me demanda ce que je deſirois de lui. Je répondis que les deux qui le précédoient m'avoient renvoyé à lui pour ſavoir qui ils étoient ; & voici ce qu'il me dit : Le premier ſe nomme Iſraphil, & commande aux hommes ; le ſecond s'appelle Mikiail, & diſpoſe des biens & des ſaiſons ; je m'appelle Gabriël, & je ſuis ſerviteur du Dieu tout-puiſſant ; crois-moi, continua-t-il, retourne ſur tes pas, tu ne peux aller plus avant. Je ne verrai donc point Mahomet, répondis-je avec douleur, & je ſuis pour jamais ſéparé de Zesbet ? Tu ignores ce que tu as vu, me répondit-il, les deſſeins de Dieu ſont incompréhenſibles ; tu trouveras, ajouta-t-il, des conſolations ſur la terre. Je le priai de m'indiquer le chemin que je devois prendre pour m'abandonner encore à ma recherche ; il me le montra en s'éloignant de moi. Après avoir marché prodigieuſement long-tems, je me trouvai dans une prairie d'une étendue immenſe ; elle étoit non-ſeu-

lement remplie de ſafran & d'anémones, mais elle étoit encore arroſée de ruiſſeaux bordés d'une infinité de lions qui les défendoient. Mes yeux s'attachèrent ſur un vieillard aſſis ſur un trône placé au milieu de cette prairie; il me fit ſigne d'approcher, les lions auxquels je me préſentai s'humilièrent devant moi & me laiſsèrent paſſer. Je me préſentai devant le trône; ce vieillard me reçut avec bonté; il voulut ſavoir mes aventures, je les lui contai; & il me dit: Tu vois la gloire dont je jouis par la bonté du grand Dieu; je ſuis le prince Daniel. Tu as été comblé des graces du Très-Haut, continue de les mériter; tu n'es pas loin du terme, ne te décourage point. Mais, prince, lui dis-je, qui daignez prendre autant d'intérêt à moi, combien y a-t-il que je ſuis en chemin? les tems ſe ſont évanouis dans les pays céleſtes que j'ai parcourus, & je crains bien que Zesbet ne ſoit plus engagée à moi. Il y a quatre ans moins quelques jours que tu es abſent de la Mecque, me répondit le vieillard. Quatre ans! m'écriai-je avec douleur. La meſure des tems, reprit-il avec douceur, n'eſt pas facile à conſerver, quand on eſt occupé des choſes myſtiques, & les ſages qui doivent en faire un bon uſage ſont tranquilles quand ils ſont employés pour acquérir des connoiſſances. Adieu, continua-t-il, eſpère, prends ce chemin, & conſole-toi par les grandes choſes qui te ſont réſervées. Ces paroles

étoient néceſſaires à mon cœur pour m'aider à ſoutenir la crainte de trouver Zesbet infidelle ; Zesbet pour qui j'avois toujours conſervé l'amour le plus tendre & le plus pur, & qui ne méritoit pas le ſort cruel qu'il éprouve. Plein de ces idées, je marchai encore quelques jours, & j'apperçus un très-gros oiſeau perché ſur un arbre ; ſa tête étoit d'or, ſes yeux étoient de ſaphir, ſon bec de perles, ſon corps de rubis, & ſes pieds de topaze ; il y avoit, ſur le haut de cet arbre, une table bien ſervie, & ſur-tout en poiſſon. Je m'en approchai, je montai ſur l'arbre avec beaucoup de facilité, je ſaluai l'oiſeau, & je lui dis : Vous êtes le plus bel oiſeau que j'aie jamais vu. Enſuite je lui demandai qui il étoit, il me répondit qu'il étoit un des oiſeaux du paradis, que dieu l'avoit envoyé ſur la terre avec cette table, pour tenir compagnie & manger avec Adam, lorſqu'il avoit été chaſſé du paradis : depuis qu'il eſt mort, continua-t-il, je ſuis demeuré ici par l'ordre de dieu, pour ſoulager les ſaints voyageurs & les prédeſtinés, je ferai mon ſéjour ici juſqu'au jour du jugement. Mais, lui dis-je, les mets qui ſont ſur cette table, ne ſe corrompent-ils point ? Comment les remplacez-vous quand ils ſont gâtés ou qu'on les a mangés ? Ce qui ſort du paradis peut-il être altéré, me répondit-il ? Je lui demandai la permiſſion de me mettre à table, & l'ayant obtenue, je mangeai des mets qui me

parurent délicieux. Enſuite je voulus ſavoir s'il étoit toujours ſeul. Il me répondit qu'Abouxlabas, un des plus grands prophetes de dieu, venoit quelquefois lui rendre viſite. A-peine avoit-il ceſſé de parler, que je vis en effet paroître ce ſaint prophete ; il étoit vêtu de blanc, ſa barbe étoit d'une grande longueur & d'une grande beauté, le plus beau gazon naiſſoit ſous ſes pas. Il s'approcha de nous, & voulut ſavoir de moi comment j'étois arrivé dans cet endroit; il comprit par mon récit combien l'envie que j'avois de me retrouver à la Mecque, auprès de ma chère Zesbet, étoit balancée dans mon cœur par le deſir de voir le ſaint prophete. Je fus au déſeſpoir quand il m'apprit qu'il falloit marcher pendant cent cinquante ans pour me retrouver ici; cependant il m'offrit de me conduire. Je ne puis y retourner, lui dis-je, ſans avoir vu le prophete. Eh bien! continua-t-il, je vais examiner ce que je puis faire pour te rendre ſervice? En effet, après avoir lu quelque tems dans un petit livre qu'il tira de ſon ſein, il me dit : O homme prédeſtiné, c'eſt à la Mecque que tu dois retourner, je puis t'y conduire en cent cinquante mois; & moi, reprit l'oiſeau, je te ferai faire le voyage en cent cinquante jours. Le prophete répliqua ; Et moi je m'engage à t'y faire arriver en moins de ſix jours. L'oiſeau qui ne vouloit pas lui céder, dit qu'il m'y rendroit dans une heure. J'acceptai ſa propoſition ; il chargea le

prophete Abouxlabas de faire en ſon abſence les honneurs de la table, & me fit couvrir les yeux. Mais à-peine étois-je monté ſur ſon dos, qu'il me dit d'ôter le bandeau qu'il m'avoit ordonné de prendre; & c'eſt avec une extrême ſurpriſe que je me ſuis trouvé dans ma cour. Cette joie n'a pas été de longue durée, continua-t-il, en appercevant des hommes qui prétendent avoir autant de droit ſur Zesbet que le ciel m'en avoit accordé. Faites-nous part de vos aventures, reprit Zesbet, en ſe tournant du côté d'Yarab, & il commença en ces termes;

HISTOIRE D'YARAB, JUGE.

Au déſeſpoir de quitter la belle Zesbet, & ne penſant qu'aux moyens de rencontrer Mahomet, je partis, belle roſe du paradis. Tout incertain que j'étois de la route que je devois tenir, je me confiois en la ſageſſe du célebre Oucha, qui n'auroit pas recommandé une choſe impoſſible, & je diſois;

On peut le voir puiſqu'il impoſe cette condition au mariage de ſa fille ; je ne fus pas long-tems ſans rencontrer le déſert. La chaleur, la fatigue, & la mauvaiſe nourriture, me firent beaucoup ſouffrir. Cependant, un jour je dormis juſqu'au lever du ſoleil, & je me remis en marche avec une nouvelle confiance. A-peine avois-je fait quelques pas, que j'apperçus un animal compoſé de tous les quadrupedes, qui s'approcha de moi, en me diſant : Homme de Médine, ſois le bien arrivé, dieu m'a ordonné de venir ici pour te montrer le chemin. Il ſentoit le muſc & l'ambre : je lui témoignai une reconnoiſſance mêlée d'étonnement. Tu veux ſavoir qui je ſuis, me dit-il ? Je convins de ma curioſité. Je m'appelle Dabetul, me dit-il, & je dois demeurer ici juſqu'au jour du jugement ; le grand dieu m'a créé pour conſoler ceux qui ſont égarés, je n'ai point d'autre occupation. En achevant ces mots, il me dit le chemin que je devois ſuivre, & il me quitta.

Je marchai quatre jours & quatre nuits ſans autre nourriture que celle des racines que je trouvois avec beaucoup de peine. Enfin j'apperçus la retraite d'un ſolitaire, bâtie au plus haut d'un rocher qui dominoit ſur la mer ; je redoublai mes pas pour y arriver. Quand je fus à la porte, je demandai du ſoulagement, & je vis paroître un vénérable vieillard. Il me demanda qui j'étois, d'où je venois,

& ce que je faiſois dans ce lieu déſert, où jamais il n'avoit vu venir perſonne du côté de la terre. Je lui contai le motif & les raiſons de mon voyage ; & voyant par mon récit l'envie que j'avois de voir le ſaint prophete, il me dit : Dieu veuille que tu puiſſes réuſſir ; ſoixante ans de prières & de recueillement n'ont encore pu me faire obtenir une pareille faveur ; cependant diſpoſe de tout ce qui peut dépendre de moi. Je lui demandai comment il pouvoit trouver des vivres dans le déſert. Cette queſtion, me répondit-il, me fait imaginer que tu as beſoin de manger ; deſcends dans cette vallée, pourſuivit-il, tu trouveras de quoi ſuffire à tes beſoins & tu viendras enſuite me retrouver. Je deſçendis à l'endroit qu'il m'avoit indiqué, & j'y trouvai un jardin rempli de toutes les eſpeces de meilleurs fruits ; il étoit coupé de pluſieurs ruiſſeaux d'une eau vive & claire ; je mangeai de ces fruits, je bus de cette eau, & je revins trouver le vieillard, à qui je témoignai ma reconnoiſſance ; je lui demandai comment il trouvoit dans le déſert les autres choſes qui pouvoient lui être néceſſaires ; il me répondit que les vaiſſeaux qui paſſoient quelquefois à la vue de la côte, lui fourniſſoient abondamment tous ſes beſoins. Nous apperçûmes à l'inſtant même un bâtiment, auquel le ſolitaire fit des ſignaux. Auſſi-tôt le vaiſſeau mouilla, & la chaloupe vint à terre pour demander au vieillard ce qu'il avoit à leur

ordonner. Je desire que vous embarquiez ce jeune homme, leur dit-il, en me montrant à eux; ayez beaucoup d'égards pour lui, continua-t-il, car il est favorisé de dieu. Nous ferons toujours ce que vous ordonnerez, lui répondirent-ils. Nous fîmes ensuite nos adieux au solitaire, & nous nous embarquâmes. La nuit même, une tempête effroyable fit périr le bâtiment, & je fus le seul qui évitai la mort, à l'aide d'une planche dont je me saisis. Je luttai contre les flots pendant sept jours, & le huitième je fus assez heureux pour aborder dans une île. En me promenant sur le bord de la mer, je vis sortir du milieu des eaux un animal, qui fit un cri dont je fus si fort épouvanté que je montai sur l'arbre le plus épais pour me cacher. J'entendis trois fois pendant la nuit une voix qui fit autant de bruit qu'un tonnerre, en prononçant en arabe les louanges de dieu & celles de son prophete. Le jour parut, & je vis sortir un serpent monstrueux qui vint au pied de l'arbre où j'étois; il leva la tête, me salua, & me demanda qui j'adorois. J'adore le grand dieu, lui dis-je. Il me parut que cette réponse l'adoucissoit. Ainsi, voulant satisfaire ma curiosité, je fus assez hardi pour lui demander quelles étoient les voix que j'avois entendues pendant la nuit. Tu as entendu, me dit-il, les princes de la mer, qui sortent ainsi toutes les nuits, & qui publient les louanges de dieu. Tu es bien heureux, ajouta-t-il, d'être

fidele, ſans cela je t'aurois exterminé. En achevant ces mots, il ſe lança dans la mer & diſparut. Je deſcendis de l'arbre qui m'avoit ſervi d'aſyle, je cueillis des fruits, & je marchai juſqu'à la nuit. J'apperçus loin de moi une lumière dont je voulus approcher; mais elle s'éloignoit autant que je faiſois de chemin vers elle. Enfin, après des peines infinies, j'y arrivai, & je diſtinguai un palais ſi brillant que mes yeux n'en pouvoient ſoutenir l'éclat. Cependant à force de redoubler mes efforts, je me trouvai preſqu'au moment d'y entrer, & dans le même inſtant, j'apperçus un dragon qui ſiffla, & qui voulut ſe jetter ſur moi. Je n'eus d'autre reſſource que celle de prononcer au plutôt le grand nom de dieu. Auſſi-tôt il ſortit une voix de ce ſuperbe palais, qui me dit : O homme de Médine, apprends que ce palais eſt le paradis deſtiné pour les fideles; nous y louons dieu continuellement, & nous ſommes ici depuis le tems du prophete Noé. Mérite par tes bonnes œuvres de pouvoir un jour habiter parmi nous, & jouis du bonheur d'avoir pu ſeulement voir de ton vivant la porte du paradis. Je m'éloignai, quoiqu'à regret, d'un auſſi beau lieu, où je devois trouver Mahomet plus que partout ailleurs, & je marchai quatre jours & quatre nuits ſans faire aucune rencontre. Le cinquième jour je vis paroître un jeune-homme qui m'aborda avec bonté, & qui me demanda qui j'étois. Pendant que

je lui racontois mon hiſtoire, il me ſervit à manger, & il m'engagea à demeurer trois jours & trois nuits avec lui. J'y conſentis, car ſa compagnie me parut pleine de douceur & de miel. Le quatrième il me dit : Si je te faiſois revoir ton pays, que ferois-tu pour moi ? Il n'eſt rien que je ne ſois capable de faire pour voir encore une fois la belle Zesbet, lui répondis-je ; mais auparavant je veux trouver le grand prophete. Nous verrons, dit-il en m'interrompant, ſi je ne pourrai te faire oublier ce projet ; en attendant, prends de la confiance en moi ; auſſi-tôt il ſe ſecoua, & fut changé en aigle. Tiens-toi bien à mes pieds, me dit-il. Je lui obéis. Il ouvrit les aîles & s'envola. Il traverſa des eſpaces fort conſidérables, & me poſa ſur une montagne. Il faut un peu ſe repoſer, me dit-il en ſe ſecouant de nouveau, & reprenant ſa première figure ; enſuite il me pria de l'attendre pendant quelques momens. Son abſence me donna le tems de faire des réflexions. Je ne l'avois point vu prier dieu pendant le ſéjour que j'avois fait avec lui : ſon changement & la façon dont il m'avoit parlé, me devinrent ſuſpects, & pour me raſſurer, je me rappellai une prière que j'avois appriſe autrefois du ſage qui m'avoit élevé, & qui prévenoit toutes les mauvaiſes volontés des génies infideles. Quand le jeune-homme revint à moi, je la prononçai à tout haſard. Il ne l'eut pas plutôt entendue, qu'il fit un

cri épouvantable, & disparut. Je remerciai dieu d'avoir évité le malheur où la compagnie des méchans fait nécessairement tomber.

Je continuai mon chemin, & je ne fus pas longtems sans appercevoir une caverne, qui s'embellissoit à mesure que j'en approchois, & qui me parut à la fin un grand château orné d'or & de pierres précieuses. La curiosité m'engagea d'en visiter les appartemens; tout y respiroit les plaisirs & la volupté: tout ce que je rencontrai, esclaves & maîtres, tout étoit d'un abord agréable, tout étoit prévenant; enfin je vis au milieu d'un grand salon un sopha sur lequel une belle fille étoit assise; elle avoit autour d'elle cent esclaves, qui par-tout ailleurs auroient remporté le prix de la beauté; mais qui ne paroissoient pas plus devant leur maîtresse, que les étoiles devant la lune quand elle est dans son plein. Frappé de la beauté, je m'arrêtai; elle me fit signe d'approcher, ce que je fis avec beaucoup de respect; elle m'ordonna de m'asseoir à ses côtés; elle fit signe à ses esclaves de prendre des instrumens, & dans l'instant j'entendis une musique sur les modes *ochac* & *Ozzal*, destinés pour les chants amoureux, qui charmèrent mon cœur; aussi-tôt une belle esclave me présenta une coupe remplie d'un vin exquis. Enfin je me livrois insensiblement à tous les plaisirs, quand je me souvins de Zesbet & de tout ce que j'avois fait pour elle. Pénétré des graces que j'avois reçues

du tout-puiſſant, je ne pus m'empêcher de le remercier de ſes bontés. Et la belle fille m'ayant ſurpris dans cette action, me dit : Tu ne ſeras jamais heureux ſur la terre, & tu n'es point fait pour habiter parmi nous ; ainſi je te conſeille de n'y pas faire un plus long ſéjour. Mais du moins, continua-t-elle, ſi tu veux m'obliger, tu me feras un récit exact de ce qui t'eſt arrivé. J'y conſentis, & je m'apperçus que pluſieurs endroits de mon récit l'avoient touchée. Je voulus en profiter pour la ramener au culte du véritable dieu. Elle convenoit de tout ce que je lui diſois ; mais elle ne pouvoit ſe détacher des plaiſirs. Je la ſuppliai de vouloir bien m'apprendre à ſon tour quelque choſe de ſon hiſtoire ; & voici ce qu'elle eut la complaiſance de me dire.

Je ſuis la fille d'un grand roi de l'Inde ; depuis un an j'ai été enlevée de ſa cour, & conduite ici par un génie, qui, ſelon toutes les apparences, eſt celui qui fut tranſformé en aigle, & que tu as contraint à prendre la fuite par ta prière. Ce génie enlevoit ordinairement toutes les filles qu'il trouvoit à ſon gré, & les apportoit ici. Je fus d'abord affligée de m'y trouver, mais il m'aimoit plus que toutes celles qu'il avoit raſſemblées pour ſes plaiſirs, & me fit leur ſouveraine ; ma vanité fut flattée du triomphe de mes charmes. Il eſt jeune, aimable & attentif ; je l'aimai donc bientôt à mon tour, & je m'étourdis

aiſément ſur le genre de vie que je menois, ſi fort oppoſé aux impreſſions que l'on m'avoit données dans mon enfance. Cependant un mouvement intérieur me reproche ſouvent tout ce qui ſe paſſe: mais qui peut quitter les plaiſirs? qui peut renoncer à l'amour? Que deviendrois-je ſi je ſuivois tes conſeils? Que mettrois-je à la place des plaiſirs? Crois-moi, quittons-nous, tu ne peux me donner que des remords. Cependant pour reconnoître ton zele & la confiance que tu m'as témoignée, je veux te rendre ſervice. Tout ce que je puis faire, c'eſt de te faire retourner au plutôt dans ta patrie. Je crains que le génie ne te retrouve ici, & qu'il ne veuille ſe venger de toi. Qui ſe confie en dieu, lui répondis-je, ne craint rien. Cependant quelle obligation ne vous aurois-je point, ſi vous me faiſiez voir le prophete! c'eſt l'unique moyen qui puiſſe me faire poſſéder Zesbet. Livre-toi à la providence, me dit-elle, je ne puis faire autre choſe pour ton ſervice; & puiſque tu n'as pas d'autre moyen, il eſt à croire, après tout ce qui t'eſt arrivé, que c'eſt celui que tu dois ſuivre. Je la remerciai de ſes bontés, & je me rendis à ſes raiſons. Quand tu ſeras arrivé au lieu où l'on va te porter, reprit-elle, tu donneras cet anneau, (en me donnant le ſien) au dragon qui va te conduire dans mon char; c'eſt un génie que je vais charger de cette commiſſion. Je ſaurai, par ce moyen qu'il t'aura conduit en ſureté. Je la re-

merciai mille fois, & la belle fille ayant fait appeller un dragon, qui étoit un génie ſubalterne, elle lui donna des ordres très-précis pour ma ſatisfaction, en lui diſant cependant qu'elle s'en rapportoit à ſes lumières. Je ſuis monté ce matin dans le char, & le dragon s'eſt envolé avec une ſi grande rapidité, que ſans pouvoir diſtinguer aucun objet, je me ſuis trouvé tout étourdi dans ma cour ; je n'ai pas même ſenti que le dragon m'ait pris l'anneau de la belle fille ; cependant je ne l'ai plus à mon doigt. Mais plus je ſens vivement le bonheur de revoir Zesbet, plus je ſens l'horreur de la ſituation où je ſuis, en trouvant ſon cœur partagé & ſa foi donnée à mon préjudice.

C'eſt à vous, Temimdari, que le ſort ordonne à préſent de parler, lui dit Zesbet en voyant qu'Yarab ne parloit plus ; & Temimdari prit ainſi la parole :

HISTOIRE
DE
TEMIMDARI,
SOLDAT.

Il y a précisément aujourd'hui deux ans que je vous épousai, belle Zesbet. Vous devez être persuadée que je n'avois en ce moment aucune envie de voyager, & vous pouvez vous souvenir que, par un usage qui n'est que trop ordinaire à ceux qui suivent la profession des armes, je fis le courageux par vanité, en paroissant me révolter contre les prophéties du sage Ouchа, sans m'embarrasser de la venue du grand prophete, qui soit à jamais loué, & que tous les cieux célebrent. Mais les principes de l'éducation ne sortent jamais de nos cœurs. Je voulois me rassurer contre moi-même; une voix sourde à laquelle je ne pouvois résister, me parloit intérieurement.

Je passai pour un moment dans cette même cour; la pluie, le vent, les éclairs & le tonnerre me saisirent, je l'avoue, de la crainte de Dieu, & me reprochèrent

prochèrent les diſcours que je venois de tenir. Ce
t donc avec peine, & même en prenant beau-
up ſur moi, que je pris un air léger & brave,
ur te dire : Zesbet, parle-moi pour me raſſurer.
fus ſurpris de t'entendre dire : Génies, empor-
z-le. Ces paroles n'étoient pas achevées, que je
s la muraille s'écrouler ; elle me découvrit un
and feu au milieu duquel il y avoit un homme
nt le viſage étoit noir & les yeux rouges & en-
ammés. Il étoit auſſi grand que la plus haute tour,
ſuivi de pluſieurs petits génies. Ce monſtre me
iſit & m'emporta dans une île habitée par des génies
fideles & qui ne croyoient point l'unité de Dieu.
ne fis pas un long ſéjour avec eux, car il vint
e armée de génies fideles qui les attaqua. Celui
ui m'avoit emporté fut tué dans le combat, & les
ainqueurs m'emmenèrent avec ceux qu'ils firent
claves. Ce fut alors que, chargé de chaînes &
bligé de vivre avec des génies auſſi mal-faiſans, je
grettai mille fois les conſeils du ſage qui m'avoit
lopté, mais plus encore ceux de la belle Zesbet,
nt j'avois ſi mal profité. Je ſoutins avec aſſez de
ourage l'année pendant laquelle Zesbet me devoit
re fidelle ; mais quand je la vis révolue, le dé-
ſpoir s'empara de mon cœur, & je deſirois tous
s jours de voir la fin d'une vie auſſi malheureuſe.
nfin après dix-huit lunes d'un ſéjour ſi terrible,
roi des génies, dont nous étions eſclaves, voulut

faire la revue de ſes priſonniers. Auſſi-tôt qu'il m'apperçut, il me dit: Tu es un homme; que faiſois-tu parmi les infideles? Je lui racontai de quelle façon j'avois été emporté, & comment l'on m'avoit fait eſclave. Mais Zesbet étant toujours préſente à mon eſprit, & voulant du moins profiter de mes malheurs par rapport à elle, je lui demandai des nouvelles de Mahomet, & voici ce qu'il me répondit: Il eſt très-difficile de le voir; moi-même je ne l'ai jamais vu, ajouta-t-il, il repoſe dans le ſein de dieu; nous ſuivons la loi qu'il doit prêcher: voilà tout ce que je puis t'en apprendre. Je ſuis le plus malheureux des hommes, m'écriai-je avec une douleur dont il me parut touché; ſi je ne vois le prophete, je dois renoncer à la plus parfaite des femmes. D'où es-tu? me dit-il. Seigneur, lui répondis-je, je ſuis de la Mecque. Sais-tu que ton pays eſt éloigné de ſoixante & dix ans de chemin? A cette nouvelle je m'évanouis. Quand j'eus repris mes eſprits, les larmes coulèrent de mes yeux en ſi grande abondance, que le roi me dit: Ne t'afflige point, prens courage, Temimdari, je te ferai conduire cette nuit chez un ſage qui pourra t'inſtruire mieux que moi du parti que tu dois prendre. Alors il me prit par la main, & me conduiſit dans un jardin ſur lequel donnoit la priſon des principaux génies qu'il avoit fait eſclaves. Le geolier en ouvrit la porte, & fit ſortir un de ceux que le roi lui avoit dé-

gnés ; il l'amena devant lui. Il étoit effroyable ; ſon viſage étoit noir comme de la poix, ſa voix rauque reſſembloit au tonnerre. Il ſe proſterna devant le roi, qui lui dit : Je te promets la liberté, ſi tu conduis cet homme chez le ſage Touloukia. Combien demandes-tu de tems pour le conduire dans le lieu de ſa retraite ? Le génie lui répondit : Je la connois, j'y ai ſouvent été dans le deſſein de la tenter ; je m'engage, pourſuivit-il à l'y conduire en trois heures. Cette réponſe me fit grand plaiſir. Alors le roi me regardant avec bonté, me dit : Temimdari, j'aurois fort deſiré de te garder avec moi ; mais tes regrets ſont légitimes : Va chercher les moyens de retrouver celle que tu as une ſi grande envie de revoir ; il ne me reſte plus qu'à te recommander de prendre bien garde à toi. Ce génie eſt infidele ; je vais t'apprendre une prière qui te le ſoumettra, & qui l'obligera à te conduire ſans aucun danger. Songe que ſi tu es un ſeul moment ſans la répéter, il te laiſſera tomber & prendra la fuite. J'appris aiſément la prière ; elle n'étoit pas longue. Le roi me recommanda encore une fois au génie. Il me prit ſur ſon col, & s'éleva dans les airs. Il paſſa des mers, des montagnes & des plaines, & moi je répétois toujours ma prière. Enfin il s'éleva ſi haut, que le monde ne me parut pas plus gros qu'une pomme ; mais auſſi les étoiles étoient grandes à mes yeux comme des montagnes. Le

génie voulut plus d'une fois me précipiter ; & la vertu de la prière me garantit toujours de ſa mauvaiſe intention. Cependant la ſituation où j'étois me fatiguoit & m'affoibliſſoit conſidérablement, quand je vis dans les airs une ſi grande quantité d'anges, qu'il n'y a que dieu qui puiſſe en ſavoir le nombre. Ils portoient tous une lance de feu dans la main, & chantoient les louanges de dieu. Leur vue me fit un ſi grand plaiſir, que ceſſant de répéter ma prière, je commençai à chanter les louanges de dieu avec eux. Le génie s'appercevant que je ne prononçois plus les paroles qui contraignoient ſa mauvaiſe volonté, me ſecoua, & prit la fuite. Je tombai en roulant, tantôt la tête, tantôt les pieds les premiers, pendant ſept jours, au bout deſquels dieu fit élever un vent qui me ſoutint, & me laiſſa tomber doucement ſur le bord de la mer. Il étoit nuit. Je voulus marcher; mais je me ſentis ſi fort étourdi, que je me couchai par terre. Je dormis juſqu'au lever du ſoleil; à mon réveil je me trouvai en très-bonne ſanté; & quand j'eus rendu graces à dieu, je ſuivis le bord de la mer, & je vis un chameau qui s'approcha de moi, en me diſant: Homme de la Mecque, ſois le bien arrivé. Je le ſaluai avec ſurpriſe. Mais je fus encore plus étonné quand il ajouta : Dieu m'a ordonné de venir ici pour te faire paſſer la mer; prépare-toi à voir des choſes ſurprenantes. Ah! beau chameau, m'écriai-

je, faites-moi voir Mahomet, & dònnez-moi les moyens de revoir bientôt ma chère Zesbet. Je n'entre point dans les deſſeins de dieu, me répondit ſimplement le chameau, ſois ſoumis comme moi à ſes volontés. Ces paroles m'engagèrent à le regarder avec beaucoup d'attention; ſon ventre étoit rouge & noir, & ſes yeux étoient du plus beau jaune; il répandoit une odeur admirable; je ne pus m'empêcher de lui témoigner l'étonnement que ſa vue me cauſoit; il me parut très-peu ſenſible à mes éloges, & me plaça ſur ſon dos. Quand il m'eut fait paſſer la mer avec une incroyable rapidité, il me dit adieu, & me quitta. Je marchai pendant quatre jours & quatre nuits, ſans autre nourriture que celle des coquillages que la mer fourniſſoit en aſſez petite quantité. Enfin je rencontrai au bout de quelque tems une caverne qui avoit ſoixante & dix portes, j'en pouſſai doucement une; je vis que l'eſpace qu'elle fermoit, étoit d'une prodigieuſe étendue, qu'il étoit rempli d'un nombre infini de génies de différentes figures, & qui tous étoient enchaînés & retenus par les plus fortes chaînes. Il eſt à croire que, ſans cette précaution, ils ſe ſeroient déchirés les uns & les autres, car ils blaſphémoient & s'accabloient d'injures. Je m'approchai d'un vieillard dont la phyſionomie étoit audacieuſe, il étoit couché ſur le côté, & n'avoit qu'un œil; mais cet œil étoit étincelant. Il me demanda d'où je venois, &

de quel pays j'étois. En apprenant que la Mecque étoit ma patrie, il voulut ſavoir ſi Mahomet avoit paru, je lui dis que je l'ignorois. Tu mens, me dit-il : cependant il me fit approcher de lui, & me demanda ſi le monde étoit toujours vicieux. Je l'aſſurai qu'il étoit plus que jamais ſouillé de crimes. Auſſi-tôt il fit un mouvement pour ſe lever, en diſant : Cela étant ainſi, mon heure eſt proche. Mais dans l'inſtant je vis paroître un ange qui tenoit une maſſue de feu, dont il lui donna pluſieurs coups ſur la tête, en prononçant ces mots : O! maudit, ton heure n'eſt pas encore venue, j'ai long-tems encore à te faire ſouffrir. Je demandai avec beaucoup d'humilité à l'ange, quel étoit cet homme, & dans quel lieu j'étois. Il me répondit : Cet homme eſt l'antechriſt, & tu es à l'entrée de l'enfer. Mahomet que je cherche, ne peut être ici, dis-je en ſortant; où puis-je le trouver, lui demandai-je ? Dieu eſt grand, me répliqua-t-il, ne te décourage point, continue ton chemin. Je ſuivis ſon conſeil, & j'arrivai dans un déſert que je trouvai ſi aride, que je ne pus retenir mes larmes. Cependant à force de marcher, j'apperçus un château carré qui répandoit une grande lumière de chacune de ſes faces; l'eſpérance de le trouver habité me donna de nouvelles forces; & je découvris en l'approchant que les pierres dont il étoit conſtruit, étoient alternativement d'or & d'argent. Je vis enſuite ces mots écrits

ſur la porte : Il n'y a qu'un dieu, Mahomet eſt ſon grand ami, Adam eſt la créature pure & ſincère de dieu.... Ces paroles m'inſpirèrent une grande confiance, & j'entrai ſans balancer dans ce château, où je ſentis une odeur divine de parfums qui m'étoient inconnus. Je vis enſuite un grand nombre de ſophas couverts des plus riches tapis travaillés en or & en argent ; je levai un rideau également magnifique, contre lequel ces ſophas étoient appuyés, & j'apperçus un très-grand nombre de beaux jeunes hommes qui avoient leurs ſabres nuds & pendus à leur côté ; les uns étoient debout, les autres étoient aſſis ; mais le ſang couloit avec abondance des bleſſures dont ils étoient percés. Je trouvai plus loin un autre rideau que je levai pareillement, & je vis couler un fleuve dont l'eau étoit plus douce que le miel, plus fraîche que la neige, & plus blanche que le lait. On voyoit ſur les bords de ce fleuve pluſieurs tables bien garnies, j'en profitai. Je n'avois aucune envie de quitter un lieu ſi rempli de délices ; mais un grand lion vert, & qui avoit les louanges de dieu & celles de Mahomet écrites ſur les deux flancs, voulut ſe jetter ſur moi, & la peur qu'il me cauſa, me fit prendre la fuite, & ſortir du château.

Après avoir fait quelques pas, j'apperçus un jeune-homme qui prioit dieu, & dont tous les habits étoient verts ; il avoit devant lui un grand écriteau

de même couleur. Je n'osai par respect regarder ce qui étoit écrit ; j'approchai de lui, & je lui demandai le nom du château dont je sortois, & voici sa réponse : Mahomet, pour reconnoître la peine que tu prends à le chercher, a obtenu de dieu la permission de te faire voir une image du paradis qu'il destine à ceux qui périront pour défendre & pour soutenir sa foi ; remercie dieu, me dit-il, d'avoir obtenu une semblable faveur : je lui obéis. Prends cette grenade, ajouta-t-il ensuite, & mange-là. Je la pris, & jamais je n'ai trouvé de fruit si agréable. Nous étions auprès d'une fontaine, qui servit à me désaltérer, & l'eau m'en parut délicieuse. Il voulut savoir mon histoire ; je la lui racontai, & quand il m'eut appris qu'il étoit Enoch que dieu avoit enlevé, je redoublai mon respect & mon admiration, mais je ne pus m'empêcher de lui témoigner l'envie que j'avois de voir Mahomet. Tout ce que j'ai souffert, lui dis-je, pour satisfaire ce desir, loin de l'éteindre en moi, semble l'avoir redoublé ? Prends courage, homme protégé de dieu, me dit-il, tu seras bientôt où tu desires d'arriver, & tu reverras celle que ton cœur desire ; on trouve dieu, & l'on éprouve ses bontés lorsque l'on s'y attend le moins. Pendant que ce jeune-homme me parloit, je vis paroître une nuée noire au-dessus de nos têtes ; elle étoit soutenue par des anges. Le jeune-homme leva les yeux, salua les anges, & leur demanda dans

quel pays ils alloient ; ils lui dirent qu'ils étoient envoyés pour ravager le pays des idolâtres. Enoch leur dit : Suivez les ordres de dieu, & continuez votre chemin. Elle étoit ſuivie d'une autre, dont la blancheur étoit extrême ; il ſalua encore les anges qui la ſoutenoient, & leur fit la même queſtion. Les anges lui répondirent : Nous allons porter la miſéricorde dans le pays qui doit donner le jour au grand ami de dieu. Alors en me montrant à eux, regardez ce jeune-homme, leur dit-il, & portez-le où il doit arriver, vos intelligences ſont aſſez ſubtiles pour ſavoir ce qui lui convient, & ce que vous en devez faire. Dans le même tems, les anges abaiſſèrent la nuée pour me prendre; je ns de nouveaux remerciemens au prophete Enoch, & la nuée m'a rapporté dans la cour de ma maiſon preſqu'en un inſtant; mon impatience pour la revoir, & tout ce que j'ai ſouffert, ne méritoient pas tout ce que j'y ai trouvé.

C'eſt à vous à préſent, Aboutaleb, dit Zesbet, à nous conter tout ce que vous avez vu. Auſſi-tôt il commença en ces termes :

HISTOIRE D'ABOUTALEB,

DOCTEUR DE LA LOI.

FRAPPÉ de tout ce que la belle Zesbet m'avoit appris, & curieux de m'inſtruire de tout ce que l'on pouvoit ſavoir de Mahomet qui devoit naître un jour pour le ſalut des hommes, je partis il y a aujourd'hui un an. Ce fut inutilement que je traverſai une très-grande partie de l'Inde; les ſages que je conſultai pendant plus de ſix mois, ne m'apprirent que ce que je ſavois déja. Enfin je m'embarquai ſur le grand Océan, & n'ayant aucune route déterminée, le vaiſſeau qui ſe trouva le premier prêt à faire voile fut celui que je préférai. Après une navigation aſſez heureuſe pendant quelques mois, il fit naufrage, & j'échappai ſeul à la fureur des flots, en me ſauvant ſur une planche qui me porta à la côte d'une île que je trouvai remplie de ſerpens. Je les conſidérois avec attention, quand j'apperçus au milieu d'eux un petit ſerpent jaune, d'une couleur admirable, & qu'un des gros portoit ſur ſon dos. Mais ce qui m'étonna

le plus, ce fut de voir tous les autres ſerpens accourir du plus loin qu'ils l'appercevoient, & venir ſe ranger autour de lui, comme pour lui ſervir de gardes. Il ſiffla, & tous les autres ſaiſis de crainte s'enfoncèrent dans la terre. J'admirois ces merveilles, lorſque le petit ſerpent me demanda qui j'étois; je contentai ſa curioſité, & je le priai de ſatisfaire la mienne. Je me nomme Temliha, me répondit-il, & mon autorité eſt ſi abſolue ſur tous les ſerpens de cette île, que d'un ſeul mot je les fais deſcendre dans les eaux qui ſont ſous la terre; telle eſt la volonté du grand Dieu: ſi je ne les retenois ainſi dans le devoir, il y a long-tems qu'ils auroient détruit les enfans d'Adam. Je lui demandai des nouvelles de Mahomet, il me dit qu'il devoit annoncer aux hommes la véritable parole de Dieu, mais il ajouta qu'il ne l'avoit point vu. Enſuite je le priai de m'apprendre comment je pourrois ſortir de l'île qui lui étoit ſoumiſe. Auſſi-tôt il appella un de ſes plus grands ſerpens, & lui ordonna de me porter au plutôt, & ſans me faire aucun mal, à la côte de la terre ferme qui n'étoit pas éloignée. Ses ordres furent exécutés; & quand je fus à terre, je voulus remercier le ſerpent; mais, ſans m'écouter, il s'éloigna promptement de moi. Je remerciai Dieu de toutes ſes bontés; & le cœur toujours occupé des beautés de Zesbet, & des moyens de voir le grand prophete pour la poſſéder, je revins chez

les Aſſyriens, & je me rendis à Babylone pour y voir un ſage des plus renommés, appellé Uffan. J'étois à-peine entré dans ſa maiſon, qu'il me dit: Aboutaleb, tu cherches inutilement le ſaint prophete; je ſais cependant un moyen qui pourroit te ſatisfaire, malgré le nombre des années qui doivent encore s'écouler avant ſa naiſſance; je ne crois pas que tu puiſſes jamais jouir de la belle Zesbet, ſi tu n'acceptes le parti que je vais te propoſer. Je ſais par mes livres que tu connois l'île des ſerpens, celle où regne le ſerpent Temliha. Si tu veux m'y conduire, je trouverai les moyens de nous rendre l'un & l'autre riches & célebres dans le monde, & de nous faire parvenir à une ſi grande vieilleſſe, que nous verrons Mahomet pendant long-tems, & que nous ſerons ſes premiers diſciples & les fideles obſervateurs de ſa loi. Je fus charmé des propoſitions du ſage Uffan, je les acceptai avec empreſſement, & je lui promis de le conduire dans l'île du ſerpent jaune. Dès-lors nous ne fûmes plus occupés que des ſoins de notre départ. Ils ne furent pas longs; Uffan prit un arc & des fleches; il remplit deux petits vaſes d'argent, l'un de vin & l'autre de lait, & les mit dans une boëte de fer qu'il emporta. Nous arrivâmes ſans obſtacles à la terre ferme où le grand ſerpent m'avoit conduit par ordre de Temliha. Nous achetâmes une petite barque avec quelques proviſions, & nous mettant l'un & l'autre à ramer, nous

débarquâmes en peu de tems dans l'île où le ſerpent faiſoit ſa demeure.

Le premier ſoin d'Uffan fut de mettre à terre le petit coffre de fer & de l'ouvrir; nous nous mîmes enſuite à l'écart, de façon que ſans être vus nous pouvions examiner ce qui ſe paſſeroit. Le petit ſerpent, attiré par l'odeur des deux liqueurs, accourut avec empreſſement, & bientôt il les but avec avidité; mais le vin l'ayant étourdi, il tomba dans le coffre. Le ſommeil ſuivit de près ſon ivreſſe: auſſi-tôt Uffan courut ſans faire de bruit, ferma le coffre & l'emporta. Nous parcourûmes le reſte de l'île, pour trouver une plante que le ſage Uffan cherchoit avec empreſſement. Quand nous fûmes auprès de la plante, par la toute-puiſſance de Dieu elle tint ce diſcours au ſage Uffan: Coupe & pile quelques-unes de mes branches, elles te fourniront une huile ſi merveilleuſe, qu'en s'en frottant la plante des pieds, on peut marcher ſur les eaux ſans aucun riſque. C'eſt toi préciſément que je cherche, lui répondit Uffan, & je te devrai le ſuccès de mes deſſeins. Il fit auſſi-tôt ce que la plante lui avoit conſeillé; il recueillit l'huile dans une bouteille qu'il avoit eu ſoin d'apporter; & le petit ſerpent ne devant ſervir à Uffan que pour lui faire trouver cette merveilleuſe plante, qui ſe nommoit *Fécarç*, à ce qu'il m'apprit, il ouvrit le coffre & lui rendit la liberté. Auſſi-tôt il s'éleva dans les airs, en diſant:

Le grand Dieu ſait punir les téméraires; ... & il diſparut. Tu ne dois avoir aucune inquiétude, me dit alors Uffan, nous avons l'article le plus eſſentiel pour obtenir ce que je t'ai promis; allons ſur le bord de la mer, continua-t-il. Nous y fûmes promptement rendus; nous nous frottâmes la plante des pieds de l'huile merveilleuſe de Feéarz, & nous fûmes aiſément convaincus du ſingulier effet de ſa vertu, car nous marchâmes ſur les eaux ſans même avoir les pieds mouillés.

Après avoir fait un chemin aſſez conſidérable, nous apperçûmes un rocher qui n'étoit cependant pas des plus élevés, & dont le ſommet étoit couvert d'un nuage blanc. Quand nous y fûmes arrivés, Uffan marcha droit à une caverne, dont la porte étoit fermée avec une ſerrure d'or: il tira une fleche contre cette porte, & elle s'ouvrit; il entra & je le ſuivis. Nous vîmes paroître deux lions furieux, contre leſquels il tira deux fleches, & ils diſparurent. Nous trouvâmes enſuite une autre porte fermée; une fleche la fit encore ouvrir. Il parut alors deux dragons, qu'il fit diſparoître comme les deux lions; & rien ne nous empêcha plus d'arriver en face d'un trône magnifique. Il étoit peint de différentes couleurs, & couvert d'un riche tapis de ſoie brodé en or. On voyoit ſur ce trône un homme d'une figure reſpectable, couché ſur le dos; il avoit au petit doigt de la main droite un anneau qui é-

clairoit toute la ſalle. On liſoit diſtinctement ſur cet anneau : Il n'y a qu'un ſeul Dieu, & Salomon eſt ſon prophete.... Une lampe d'or étoit ſuſpendue au-deſſus de la tête de ce prince ; deux dragons étoient à ſa tête, & deux autres à ſes pieds. Uffan les fit encore diſparoître par le moyen de ſes fleches ; & ſe tournant de mon côté : C'eſt à-préſent, me dit-il Aboutaleb, mon cher frère, que j'ai beſoin de tes ſervices ; ſi je viens à bout de mon entrepriſe, nous aurons tout ce que je t'ai promis, & tu rendras Zesbet heureuſe. Je vais approcher de ce prince, continua-t-il, pour tirer l'anneau qu'il porte à ſon doigt ; mais je ſais qu'un ſerpent doit s'élancer contre moi dans le moment même, & qu'il me ſera mourir ; prends mon arc & ces trois fleches, dit-il, en me les préſentant, & quand tu me verras mort, tire contre moi une de ces fleches, & je reſſuſciterai. Je lui promis de faire exactement ce qu'il me recommandoit. Cependant je le priai de me dire le nom de celui que nous voyions couché ſur ce trône. C'eſt, me répondit-il, le prophete Salomon ; ſon anneau eſt tout-puiſſant, c'eſt par ſon moyen qu'il s'eſt aſſervi les hommes, les génies & tous les animaux, & qu'il s'eſt rendu le maître de tout le monde, en acquérant la connoiſſance de tous les ſecrets de la nature ; & ſi je puis mettre cet anneau à mon doigt, je ſerai un ſecond Salomon. En diſant ces mots, il mit le pied ſur le

trône, & fit tous ſes efforts pour s'emparer de l'anneau. Alors il ſortit de deſſous le trône un ſerpent, qui du ſeul poiſon de ſon haleine fit tomber Uffan & le fit mourir. Quand je le vis dans cet état, je lui tirai une fleche qui lui rendit auſſi-tôt la vie. Uffan fit de nouveaux efforts; ils n'eurent pas plus de ſuccès que les premiers, l'haleine empoiſonnée du ſerpent le fit mourir une ſeconde fois. Je me ſervis avec ſuccès du même moyen. Si tu me reſſuſcites encore une fois, me dit Uffan, je n'ai plus rien à craindre, & je ſuis le plus heureux des hommes. Il voulut encore prendre l'anneau; le ſerpent le fit encore mourir. Et dans le moment que j'allois tirer la troiſième fleche, le ciel s'obſcurcit, un tonnerre affreux ſe fit entendre, tout le rocher s'ébranla; je tombai le viſage contre terre. Et quand j'eus repris mes eſprits, le ſerpent me regarda avec indignation, & me dit: Es-tu donc un rebelle? Qui t'engage à rendre ſervice à ce ſacrilège? Si tu n'avois pas la protection du grand ami de dieu, je te ferois éprouver un ſort pareil au ſien. Je jettai promptement mon arc & ma troiſième fleche; cette ſoumiſſion fit retirer le ſerpent; l'air redevint calme, & je ne penſai qu'à m'éloigner de ce lieu terrible. Je me frottai les pieds de l'huile merveilleuſe dont Uffan m'avoit heureuſement remis la bouteille, & je marchai ſur la mer; j'en traverſai ſix différentes, ſans rien rencontrer. Ce ne fut qu'après

qu'après être parvenu à la ſeptième, que j'apperçus une île qui paroiſſoit d'or. Quand j'y fus entré, je la trouvai couverte de ſaffran, de palmiers & de grenadiers; à l'aſpect de ces fruits, je crus être arrivé dans le jardin d'Eden. Je cueillis de ces fruits qui réparèrent mes forces épuiſées; mais je fus très-effrayé quand, en jettant la vue ſur l'île, j'apperçus des hommes d'une figure ſingulière, qui accouroient de tous côtés le ſabre à la main, & qui me venoient attaquer; je prononçai le nom de dieu, & ils s'arrêtèrent auſſi-tôt, & mirent leur ſabre dans leur fourreau, en prononçant eux-mêmes le nom de dieu. Qui cherches-tu dans cette île? me demandèrent-ils. Je cherche Mahomet, leur répondis-je. A ce nom ſacré, ils redoublèrent d'attention pour moi, & me dirent qu'ils étoient des génies qui habitoient autrefois avec les anges du tout-puiſſant, mais qu'ils avoient été envoyés ſur la terre, où ils devoient demeurer juſqu'au jour du jugement, pour détruire les idolâtres & ceux qui dans la ſuite ne croiroient pas la loi du ſaint prophete. Ils ajoutèrent qu'il ne m'étoit pas permis de demeurer avec eux, & que je devois m'éloigner au plutôt. Leur chef prit alors la parole, & me dit, que dieu ayant permis que je parûſſe dans leur île, ils devoient tout employer pour avoir ſoin de moi, & qu'ainſi il alloit me donner les moyens d'en ſortir. Je lui témoignai ma reconnoiſſance, &

je le priai de me faire conduire le plutôt qu'il le pourroit dans les lieux où il croiroit que je pourrois saluer le saint prophete. Je ne puis, me dit-il, te rien répondre sur ce sujet; je vais faire pour toi l'unique chose qui soit en mon pouvoir. Aussi-tôt il ordonna que l'on sellât un de leurs chevaux, & qu'on lui couvrît les yeux : Car, sans cette précaution, il n'auroit pas été possible à aucun homme de le monter. Il me recommanda de mettre ma confiance en dieu, & m'assura que j'arriverois heureusement dans un port de la mer rouge, où je trouverois un vieillard & un jeune-homme auxquels je remettrois le cheval qu'ils me confioient. Ils te rendront, continua-t-il, les services qui pourront dépendre d'eux, & t'apprendront peut-être ce que tu cherches, & que j'ignore moi-même. Je partis après leur avoir donné toutes les marques de ma reconnoissance. Mon voyage fut très-heureux; mais le cheval s'éleva si haut dans les airs, que je ne vis aucun objet; il rabattit sur un port de mer, où je trouvai ceux que l'on m'avoit annoncés; je leur remis le cheval. Le vieillard me demanda s'il y avoit long-tems que j'avois quitté l'île des génies. Je lui répondis que j'en étois parti sur le midi. Combien crois-tu avoir fait de lieues? reprit le vieillard. Cinq ou six, lui répondis-je. Tu as fait, me dit-il, plus de huit mille lieues. Je ne pouvois me lasser d'admirer tous les prodiges qui m'arri-

voient ſucceſſivement. Je convins avec le vieillard qu'il n'y avoit rien d'impoſſible à dieu ; mais toujours occupé de l'envie de voir Mahomet, il me parut que je l'attendriſſois. On doit tout faire pour un auſſi bon motif, me dit-il ; enſuite il ajouta : Quoique notre cheval ſoit aſſez fatigué, & qu'il ne ſoit pas accoutumé à porter un auſſi grand poids que le tien, le lieu où tu dois aller, ſelon les décrets de la providence, eſt ſi peu éloigné, que je vais lui ordonner de t'y conduire ; en effet, une cinquantaine de lieues qui peuvent nous en ſéparer, eſt une bagatelle; de plus, le tems preſſe. Je lui témoignai ma reconnoiſſance par mes larmes; je voulus embraſſer ſes genoux, il m'en empêcha, & le cheval étant arrivé, il lui dit un mot à l'oreille. Je le montai avec les mêmes précautions ; & dans un moment il m'a conduit ici, m'a jetté dans la cour, & je l'ai perdu de vue.

Si je n'ai point vu Mahomet, reprit alors Aboutaleb, vous devez au moins convenir, belle Zesbet, que ce ne n'eſt point ma faute, que je n'ai rien épargné pour y parvenir, & que les trois rivaux que mon malheur m'attire, & qui ont eu l'avantage de partir avant moi, ne ſont pas plus heureux, quant au principal objet de leur voyage, & qu'ils n'ont pas éprouvé plus de bontés & de faveurs du Tout-puiſſant que je confeſſe en avoir reçu.

Alors Zesbet prenant la parole, leur dit: Vous

êtes témoins de ma soumission aux ordres de mon père, vous les voyez écrits de sa main, le prodige est convaincant, & la bonté de Dieu pour vous se manifeste : je vous jure que je vous desire également tous les quatre ; cependant je ne puis éprouver que celui qui aura vu Mahomet ; aucun de vous n'est donc mon mari.

Cette douceur & cette égalité de sentimens, loin de calmer les rivaux, ne servant qu'à leur donner la certitude d'être approuvés par l'objet de leurs vœux s'ils pouvoient écarter ceux qui mettoient obstacle à leur satisfaction, n'oit encore augmenter leur animosité. Zesbet la remarquoit avec un trouble & un embarras qu'elle ne pouvoit dissimuler, quand un coup de tonnerre qui se fit entendre malgré la sérénité du ciel, attira toute leur attention. Alors ils virent paroître un vieillard auguste par la beauté de ses traits & par la grandeur de sa barbe, dont la blancheur se confondoit avec celle de ses vêtemens. Il étoit appuyé sur un sabre nud, dans lequel il mettoit sa confiance ; un nuage blanc le portoit, il étoit suivi d'un rayon de la gloire de Dieu, qui se perdoit dans l'immensité des cieux. A cet aspect ils se prosternèrent, n'osant envisager celui qui leur apparoissoit avec un si grand éclat.

Levez-vous, leur dit-il. Ils obéirent, se tenant dans le plus profond respect, & il leur dit : Abdal Mota'lab, Yarab, Aboutaleb, Temimdari, vous

avez trouvé grace devant le Tout-puiſſant ; tout ce que vous avez vu par ſa permiſſion eſt une récompenſe de m'avoir cherché. Regardez-moi, je ſuis Mahomet, je ſuis le grand ami de Dieu, celui qui, par ſa permiſſion, doit répandre la lumière ſur la terre ; & jouiſſez d'un bonheur que nul autre que vous dans le monde ne peut connoître à-préſent, & qui ſera envié dans la ſuite de tous les ſiecles. Les promeſſes du ſage Oucha vont être accomplies en ta perſonne, Zesbet ; tes vertus & tes beautés m'ont engagé à te préférer ſur toutes les filles de la Mecque : tu te nommeras dorénavant *Amina*. & ſe tournant enſuite du côté des maris : Vous m'avez vu, leur dit-il, elle eſt à vous, vous êtes à elle, travaillez donc avec un ſaint zele à me faire voir le jour pour éclairer l'univers. Tous ceux qui ſuivront la loi que je dois prêcher pourront avoir quatre femmes ; Zesbet ſera la ſeule qui aura légitimement quatre maris à la fois ; c'eſt le moins que puiſſe avoir celle dont je veux naître.

En achevant ces mots, Mahomet diſparut ; ils le ſuivirent des yeux autant qu'ils leur fut poſſible ; & ils le virent ſe perdre dans la gloire de dieu.

Zesbet ſe livrant aux quatre maris que la providence lui avoit deſtinés, ſe ſoumit avec réſignation aux ordres du ciel. Le ſort décida des arrangemens particuliers ; ils vécurent dans la plus parfaite intelligence, au milieu de l'abondance que leur four-

nirent ſans peine les tréſors du célebre Oucha, qui ſe découvrirent à leurs yeux; & le grand prophete naquit.

Moradbak, après avoir fini ſon hiſtoire, regarda fort attentivement ſi le roi n'étoit point endormi. Et le voyant éveillé, elle lui demanda quel jugement il portoit de ces grandes aventures & de ce grand miracle. Je crois, lui dit le roi, que cette hiſtoire ne m'eût pas été moins ſalutaire que la premiere, ſi je ne m'étois pas aviſé d'être attentif pour juger de la préférence; mais j'ai la tête ſi remplie de génies & de prodiges, que je ne ſuis pas en état de prononcer. Au lieu de t'aviſer de me faire juger de ces extravagantes hiſtoires, ne devois-tu pas voir toi-même que j'ai toujours dormi, & que la fin m'a un peu réveillé? N'importe, raconte-moi ſeulement des hiſtoires, & ne t'embarraſſe pas d'autre choſe: En voilà cependant aſſez pour aujourd'hui, va te repoſer, je t'attends demain. Elle obéit, & le lendemain elle commença en ces termes:

HISTOIRE

DE

NAOUR,

ROI DE CACHEMIRE.

NAOUR roi de Cachemire, gouvernoit depuis l'âge de quinze ans cette heureuſe contrée, avec juſtice, mais avec ſévérité; il vouloit que ſes ſujets fuſſent heureux, & qu'ils méritaſſent de l'être. L'oiſiveté ne trouvoit jamais grace devant lui; il faiſoit acheter la diminution des impôts par un travail aſſidu, qui par-là devenoit pour ſes ſujets une double ſource de richeſſe. Il exigeoit la plus prompte obéiſſance, & ne commandoit rien ſans raiſon; & par une conſéquence néceſſaire, ceux auxquels il donnoit des preuves de ſa généroſité ſubiſſoient le plus rigoureux examen de leur mérite. Ses armes heureuſes l'avoient rendu conquérant; ſon caractère fier l'avoit toujours ſuivi dans ſes conquêtes & dans ſa politique; ſes voiſins le redoutoient, & ſes peuples l'admiroient en le craignant: c'eſt le ſort de la vertu qu'accompagne trop d'auſtérité. C'eſt ainſi que Naour régnoit depuis

vingt ans, & ſon pouvoir paroiſſoit ſi bien établi ſur le courage, l'eſprit & la juſtice, que jamais on n'eût imaginé qu'il pût éprouver les revers de la fortune.

Ce roi n'avoit jamais connu les charmes de l'amour, il avoit toujours regardé cette paſſion comme une foibleſſe de l'humanité : les beautés qu'il avoit eues ſans nombre dans ſon harem, le lieu ſecret de ſes plus doux plaiſirs, ne lui avoit jamais fait imaginer que l'on pût être ſoumis à la volonté de celles que l'on ſoumettroit à la ſienne, & devenir l'eſclave de ſes eſclaves. Il étoit plus que jamais prévenu de cette erreur, lorſque l'intendant de ſon harem lui préſenta l'incomparable Fatmé; elle parut devant lui plus fière des avantages dont la nature l'avoit comblée, que Naour ne l'étoit de ceux du trône. La fermeté de l'eſprit de ce prince qui jugeoit ſévèrement de tous les objets, la dureté même de ſon cœur, qui n'étoit ſenſible qu'au mérite ſurnaturel ; tous ces ſentimens nés en lui, augmentés par l'habitude & la vanité de les pratiquer, furent en un inſtant humiliés devant ſa nouvelle eſclave. Cependant elle ne témoignoit aucun orgueil qui pût révolter ; tout étoit graces & beautés dans ſa perſonne ; ſa fierté même étoit néceſſaire à la majeſté de ſa taille, & à l'arrangement de ſes traits.

Naour ſentit ſa défaite, il en fut piqué, il voulut ſe la diſſimuler ; &, dans l'eſpérance de l'éviter,

ſon premier ſoin fut de ſe priver d'un objet dangereux; mais l'amour ne fut pas long-tems ſans le ramener. Fatmé feignit de ne pas s'appercevoir des mouvemens qu'elle faiſoit naître dans un cœur ſi fier; elle s'en applaudit, ſon amour-propre en fut flatté, & elle ne ſe rendit aux deſirs emportés de ſon maître, qu'après en avoir triomphé. Le Roi de Cachemire étoit trop excuſable de céder à une auſſi parfaite beauté; ſes cheveux noirs le diſputoient en longueur à ceux de la nuit la plus obſcure, & ſon brillant viſage diſoit à la lune lorſqu'elle étoit à ſon quatorzieme jour : Parois, ou je parois. Si un derviche qui paſſe la nuit dans le recueillement de la prière, avoit ſeulement vu en ſonge un objet qui pût lui être comparé, il en auroit perdu l'eſprit Ses dents étoient encore mieux rangées que le plus beau fil de perles; la foſſette de ſon menton étoit la priſon des cœurs; la délicieuſe odeur que toute ſa perſonne répandoit naturellement, ſurpaſſoit celle du muſc le plus eſtimé; & le ſigne noir qu'elle avoit à-côté de l'œil gauche, étoit une des plus grandes ſéductions que l'amour eût attachées à toute ſa perſonne.

Naour, le fier Naour, devint en peu de tems ſi paſſionné pour la belle Fatmé, au milieu même de la plus vive jouiſſance, qu'il ne pouvoit vivre ſans contempler ſes beautés, & ſans admirer ſes beaux cheveux treſſés. Il étoit étonné de tous les

ſentimens que la nouveauté rendoit encore plus agréables à ſon cœur ; il ſe livroit ſans ceſſe à l'amour le plus tendre, & s'enivroit des attraits de ſa belle eſclave, qu'il voyoit tous les jours avec un nouveau plaiſir. Le ſigne noir dont il étoit encore plus frappé que de tous ſes autres agrémens, étoit un grain ſemé dans ſon cœur, qui y produiſoit un amour infini. Ce prince, dans les tranſports de ſa paſſion, compoſa cette tendre chanſon que la Perſe chante encore aujourd'hui :

Ce ſeroit envain que je ne voudrois pas la ſuivre, ſes beaux cheveux m'ont enchaîné, & m'entraînent malgré moi.

Naour, amoureux pour la première fois, ne connoiſſoit encore ni la défiance ni la jalouſie ; ſon caractère ne lui avoit juſqu'alors laiſſé voir les femmes qu'avec une ſorte de mépris, & ſon amour le livra d'abord à la confiance la plus tranquille. Ce qui lui reſtoit même de fierté auprès de Fatmé ne lui laiſſoit pas douter de ſa reconnoiſſance & de ſa tendreſſe. Puiſque j'aime enfin, diſoit-il en lui-même, je ſuis aimé.

Quand la belle eſclave fut bien aſſurée du pouvoir de ſes charmes, & qu'elle crut avoir ſuffiſamment aſſuré ſon crédit ſur l'eſprit de ſon maître, & ſubjugué ſon cœur ; quand elle n'eut plus d'inquiétude ſur ſa conquête, celle de ſon ſouverain ne lui parut pas ſuffiſante ; elle en étoit aſſurée, il

en falloit une autre pour ſon bonheur particulier. Et peu flattée d'un amant dans lequel elle reconnoiſſoit toujours un maître, elle voulut bleſſer un cœur qui ne dût qu'à ſon mérite le don qu'elle lui feroit du ſien.

Dans ces tems où Cachemire avoit un roi particulier, les harems n'étoient pas gardés avec une grande ſévérité; il y avoit même pluſieurs officiers deſtinés pour le ſervice du prince, qui n'étoient point eunuques, & qui entroient dans l'intérieur du palais. Naour avoit un favori, nommé Aboucazir, qu'il menoit toujours avec lui; il étoit grand, bien fait, & d'une beauté raviſſante; ſes paroles étoient auſſi douces que le miel, & ſon viſage n'étoit couvert que d'un duvet ſi doux, qu'il reſſembloit à la verdure qui croît ſur les bords des fleuves de lait qui coulent dans le paradis. C'étoit lui qui ſervoit toujours le roi quand il étoit dans l'appartement de Fatmé, & jamais aucun autre officier ne ſe tenoit à ſes côtés quand il ſoupoit avec cette belle eſclave. Ce fut ſur Aboucazir qu'elle jetta les yeux: elle eſſaya mille fois ſes regards pour dénouer le nœud de ſa penſée. Quelquefois elle croyoit entrevoir des rayons d'eſpérance; mais auſſi-tôt elle ne voyoit plus dans toute ſa perſonne que les apparences d'un reſpect qui la mettoit au déſeſpoir. Ces tourmens de ſon cœur lui rendirent à la fin le repos inconnu, ſa beauté même en fut altérée.

Naour en reſſentit les plus vives alarmes ; mais bientôt elle ne regretta plus la diminution de ſes charmes, les regards tendres & compatiſſans qu'Aboucazir ne put s'empêcher de laiſſer tomber ſur elle, ne tardèrent pas à la ranimer, comme une jeune fleur qu'un triſte orage a courbée & flétrie, reprend ſon éclat & ſa fraîcheur au premier rayon d'un ſoleil bienfaiſant. Il eſt vrai que ces témoignages furent ſi ſages & ſi modérés, que Fatmé n'en pouvoit tirer qu'une légère eſpérance ; elle s'y livra cependant avec tranſport.

Ces premières démarches accoutumèrent bientôt l'amante & l'amant à ſe ſervir de leurs yeux & de leurs paupières pour ſe faire des demandes & des réponſes, en attendant l'heureuſe occaſion de pouvoir exprimer ces tendres reproches, ces douces queſtions & ces aimables aſſurances qui ſont le charme de tous les amours, mais plus encore de l'amour naiſſant.

Le tems qui leur étoit le plus favorable étoit celui des ſoupers, parce qu'ils ſe voyoient de plus près & plus long-tems. Fatmé qui ne croyoit vivre que lorſqu'elle voyoit ſon amant, ne ſongea qu'à les rendre plus fréquens, & la propoſition qu'elle en fit au roi, dont il attribuoit la cauſe au deſir de le voir plus ſouvent, ne ſervit encore qu'à l'enflammer davantage.

Un jour que le prince & la belle eſclave étoient

à table vis-à-vis l'un de l'autre, Fatmé laiſſoit tomber ſes regards, toutes les fois qu'elle le pouvoit faire ſans danger, ſur Aboucazir. Il ſervoit ſon maître, & plus libre dans ſes regards, puiſqu'étant derrière lui il ne pouvoit en être apperçu, il la dévoroit des yeux; tandis que Naour la regardoit elle-même avec tant de paſſion, qu'il ne voyoit qu'elle dans la nature, & croyoit lire ſur ſes joues vermeilles ce paſſage du divin alcoran : La femme eſt le plus bel ouvrage du créateur. Les regards n'étant pas ſuffiſans pour raſſurer & nourrir le cœur de Fatmé; cette belle des belles qui vouloit prolonger le plaiſir de voir ſon nouvel amant, & celui d'en être vue, qui vouloit encore trouver les moyens de lui faire connoître l'étendue de ſon amour, & rendre le ſien plus hardi, propoſa au roi de lui conter une hiſtoire. J'y conſens, reprit-il, quand nous ſerons ſortis de table; je jugerai avec tranſport des charmes de ton eſprit; je ſuis sûr qu'ils égalent ceux que toute ta perſonne offre à mes yeux. Si j'oſois repréſenter quelque choſe à mon ſouverain ſeigneur, reprit la belle fille, il me ſemble qu'une hiſtoire doit être plus agréable dans la ſituation où nous ſommes. Lorſqu'elle eſt moins intéreſſante, on prend un fruit, on demande un cherbet, ou quelques coupes de vin de Chiras; il augmente la vivacité de celui qui raconte, & dédommage celui qui écoute des inſtans d'ennui, &

je ſens que cette reſſource m'eſt abſolûment néceſſaire. Cette feinte modeſtie lui attira les éloges qu'elle en attendoit, & ne donna que plus d'envie de l'entendre; les regards d'Aboucazir, & les diſcours du roi lui témoignèrent combien ils en ſeroient charmés. La gaieté vive & la grace dont elle avoit accompagné cette propoſition, avoit diſpoſé leurs eſprits par ſes plus fortes illuſions. Fatmé n'ayant plus rien qui l'empêchât de parler, prit ainſi la parole :

HISTOIRE
DE
NAERDAN
ET DE
GUZULBEC.

HUSSENDGIAR, riche marchand de Pierreries, habitoit Erzerum; il étoit déja dans un âge avancé, & de toutes ſes eſclaves & de ſes femmes il n'avoit obtenu du ciel qu'une fille. Si elle ne pouvoit le ſatisfaire du côté des eſpérances de ſon commerce, elle le rendoit heureux par les graces dont la na-

ture avoit orné ſa figure, en même tems qu'elle avoit rendu ſon eſprit ſuſceptible de tous les talens. Elle n'avoit que ſix ans, lorſqu'Ali, ſurnommé Timur, qui avoit toujours été des amis d'Huſſendgiar, vint à mourir, ne laiſſant aucune fortune à ſon fils unique, malgré la réputation qu'il avoit toujours eue d'être riche. En rendant les derniers ſoupirs entre les bras d'Huſſendgiar, il lui recommanda ce fils, ſeul objet de ſes regrets. Ce véritable ami s'en chargea avec plaiſir; ce fut d'abord ſans autre vue que celle de ſatisfaire à l'amitié, qu'il donna tous ſes ſoins à cet enfant; mais Naerdan, c'eſt le nom du fils de Timur-Ali, les mérita bientôt lui-même. La douceur faiſoit ſon caractère, & ſon intelligence étoit au-deſſus de ſon âge; la reconnoiſſance fut le premier ſentiment de ſon cœur. Huſſendgiar s'applaudiſſoit du legs que lui avoit fait ſon ami, & partageoit ſa tendreſſe entre Naerdan & Guzulbec ſa fille unique. Ils étoient élevés enſemble; leur enfance qui les uniſſoit par des plaiſirs communs, la liberté qu'ils avoient d'être toujours enſemble; ou plutôt les charmes naiſſans de Guzulbec & le mérite de Naerdan, établirent dans leurs cœurs un goût que rien ne put détruire. Huſſendgiar s'en apperçut; mais loin d'apporter aucun obſtacle à leurs ſentimens, il paroiſſoit au contraire les approuver. Le ciel qui lui avoit refuſé un ſucceſſeur, lui en donnoit un dans le fils de ſon ami, qui s'en rendoit

plus digne chaque jour, & Huffendgiar avoit le plaisir de faire un élève au gré de ses desirs.

Quand Naerdan, qui se trouvoit de fort peu d'années plus âgé que Guzulbec, eut atteint l'âge de douze ans, on ne lui permit plus de la voir, elle fut renfermée dans l'appartement des femmes, & Naerdan confié à ceux qui devoient lui donner une éducation convenable aux desseins qu'Huffendgiar avoit formé pour son établissement. Cette séparation lui fut infiniment sensible; mais elle le fut pour le moins autant à Guzulbec, qui moins distraite que lui, ne s'occupa plus que d'un amour dont la privation de ce qu'elle aimoit, venoit de lui découvrir toute la violence. Il s'accrut long tems dans la solitude, & n'osant écrire à son amant, elle n'avoit d'autre ressource, pour le faire lire dans son cœur, que les salams qu'elle lui envoyoit par un esclave qui en ignoroit le mystère. Le premier qu'elle lui fit tenir fut un petit paquet de gingembre (1): c'étoit faire de grandes avances, sans doute; mais une passion aussi vive que la sienne ne consultoit plus la retenue; elle tremblot dans l'attente de la réponse; elle craignoit de n'être plus aimée. Quelle fut sa joie, lorsqu'on lui rapporta de la part de Naerdan un petit morceau de drap bleu (2)! Ce

(1) Mon cœur ne bat que pour toi.

(2) Je suis toujours amoureux de vous.

signe

ne n'exprimoit pas, à la vérité, un ſentiment auſſi
dre qu'elle l'auroit deſiré ; mais enfin elle n'é-
t pas oubliée, on l'aimoit encore ; le charme de
te idée dura peu de tems. Il fit place à des regrets
à des deſirs d'autant plus vifs, qu'elle ne doutoit
nt que Naerdan ne les partageât. En prononçant
derniers mots, Fatmé les adreſſoit à Aboucazir,
les accompagnoit des regards les plus tendres. Il
: avouer, dit-elle, en interrompant elle-même
récit, & fixant, pour un inſtant, ſur le roi de
hemire, ſes beaux yeux qu'elle ramena inſen-
ment ſur l'attentif Aboucazir ; il faut avouer,
tinua-t-elle, que la malheureuſe Guzulbec étoit
aimdre ; renfermée dans un ſérail trop reſpecté
ſon amant, elle comptoit les inſtans de ſa jeu-
e & de ſa beauté. Quels avantages, diſoit-elle,
ls tréſors diſſipés ſans fruit ! De quel retour ma
treſſe ne devroit-elle pas être payée ! Ah ! com-
i le germe de notre amour, cultivé par mes
s, auroit pouſſé de rameaux qui ſe ſeroient
rbés ſous le poids des fruits les plus délicieux !
s, non ; celui que j'adore ne m'aime point,
qu'un vain reſpect.... Je ne vous rapporterai
it, ſeigneur, continua Fatmé, les ſoupçons qui
édoient aux plaintes de la triſte Guzulbec ; je
s ai promis ſon hiſtoire, & je la reprends.
rdan, parvenu à l'âge de quinze ans, ſentit à
oint les avantages du commerce, & profita ſi

parfaitement des leçons qu'il avoit reçues, que la reconnoiſſance qu'il avoit pour Huſſendgiar, jointe à ſon intelligence naturelle, lui fit avoir un ſoin particulier de ſes affaires; ce bon maître les lui confia pendant le cours de pluſieurs voyages qu'il fit aux Indes. Elles proſpérèrent entre ſes mains, & la vente des marchandiſes qu'il lui avoit laiſſées dans ſes magaſins d'Erzerum, produiſit encore plus de profit à Huſſendgiar, que ſes voyages. Cependant Naerdan, par une délicateſſe & une fidélité rares à trouver dans un cœur amoureux, avoit rompu le commerce qu'il avoit avec Guzulbec; ſon amour ne s'éteignit pas; mais il lui impoſa ſilence, & il en ſacrifia tous les dehors à la probité. Il n'oſoit plus prétendre à épouſer la fille de ſon maître, à qui le ciel, contre toute eſpérance, venoit enfin d'accorder un fils. Cette généroſité, continua Fatmé, loin de diminuer les ſentimens de Guzulbec, ne ſervit qu'à les entretenir. Huſſendgiar, dans la joie que lui cauſoit la naiſſance imprévue de ſon fils, ne pouvoit tarir ſur les louanges que Naerdan méritoit, & diſoit publiquement que l'héritier dont la nature avoit ſatisfait ſes deſirs, étoit ſeul capable de déranger les projets qu'il avoit formés en ſa faveur; ajoutant que ſa vertu, ſa droiture & ſon intelligence l'auroient déterminé à lui donner ſa fille & tous ſes biens, mais qu'il eſpéroit faire la fortune d'un de ſes amis, en lui donnant un pareil gendre.

Ces éloges engagèrent Cara Mehemmet, beau-frère d'Huſſendgiar à lui demander Naerdan pour ſa fille; il prétendoit même conclure le mariage auſſi-tôt qu'il ſeroit de retour d'un voyage aux Indes, qui devoit au moins l'occuper pendant huit ou neuf mois. Comme il étoit jouailler de ſa profeſſion, Naerdan conſentit à cette propoſition, non par aucun deſir de richeſſe & d'établiſſement, mais pour ſe guérir d'un amour qu'il ne pouvoit plus regarder que comme une ingratitude.

Ces nouvelles parvinrent aux oreilles de Guzulbec; elles couvrirent ſon cœur de ſurme (1), elle envoya inutilement à ſon amant une pomme (2), un morceau d'étoffe couleur d'aurore (3), une olive (4), & un charbon de bois (5). Ces tendres ſignes de l'excès de ſa douleur & de ſa jalouſie ne firent point changer la cruelle réſolution du trop vertueux Naerdan. Ici Fatmé s'interrompant encore, ne put ſe refuſer une réflexion, dont le ſens, qui

(1) Herbe dont les femmes ſe noirciſſent les cheveux & les ſourcils, & qui eſt une image de la douleur & du chagrin.

(2) Ne t'éloigne point de moi; ô printems de ma vie!

(3) Ote-moi donc la vie.

(4) J'aimerois mieux te voir mort, que vivant inconſtant.

(5) Mais non; que je meure, & que tu vives longtems.

n'avoit rien que de ſimple pour le roi de Cachemire, étoit un reproche pour Aboucazir. On peut, dit-elle, je le conçois, ſe ſacrifier ſoi-même aux ſentimens d'une juſte reconnoiſſance; mais la vertu nous permet-elle d'autres victimes? On eſt charmé de trouver, dans le cœur de ce qu'on aime, les principes de la vertu, mais ils dégénèrent en barbarie, quand on les pouſſe trop loin. Eh! comment peut-on ſe réſoudre à lui ſacrifier ce que l'on aime? Car enfin Naerdan ne pouvoit ignorer que Guzulbec ne ſurvivroit pas à ſon malheur; mais le juſte ciel, le ciel moins ſévère que lui, ne conſentit pas à ſa perte. Cette tendre amante au déſeſpoir, ne ſachant à qui s'adreſſer dans ſon infortune, confia ſes peines à une vieille Juive qui lui vendoit ſouvent des bijoux étrangers. La vieille parut ſenſible à ſon état, mais plus encore à la récompenſe qu'elle lui promit, ſi elle pouvoit empêcher le mariage. Prends tout ce qui eſt en mon pouvoir, lui dit tendrement Guzulbec; que Naerdan ne ſoit point à une autre; & je te jure par le ſaint prophete, que je ne poſſede rien qui ne ſoit à toi. Que n'ai-je tous les tréſors de l'Inde, pour t'engager à me ſervir! La Juive la quitta, en lui promettant de la ſecourir, & l'aſſurant qu'elle auroit bientôt de ſes nouvelles.

Le jour qui ſuivit celui où la Juive avoit fait à Guzulbec des promeſſes ſi conſolantes, Huſſendgiar

rencontra dans les rues d'Erzerum Cara Mehemmet, qui n'en étoit parti que depuis quatre mois. Il lui témoigna la ſurpriſe que lui cauſoit un ſi prompt retour. Cara Mehemmet, lui répondit, qu'il avoit trouvé un de ſes correſpondans à motié chemin du lieu où il vouloit aller, qu'il lui avoit remis les fonds qu'il avoit dans l'Inde, d'une façon très-avantageuſe, & qu'il étoit réſolu de ne plus s'expoſer à de ſi grandes fatigues que ſon âge ne permettoit pas de ſoutenir, qu'il vouloit enfin goûter le repos que ſes richeſſes lui permettoient de trouver dans ſa patrie. Huſſendgiar le fit ſouvenir ſur le champ de l'engagement qu'il avoit pris avec lui, pour le mariage de Naerdan & de ſa fille. Cara Mehemmet lui dit, qu'il étoit prêt de le remplir; mais qu'il vouloit que les noces ſe fiſſent dans une maiſon de campagne, dont il avoit fait l'acquiſition. Huſſendgiar conſentit ſans peine à cette propoſition. Ils partirent ſur le champ pour aller chercher Naerdan; ils le trouvèrent occupé des affaires d'Huſſendgiar. Et Cara Mehemmet lui dit: Mon fils, ſi vous voulez me ſuivre, je vous ferai voir ma fille, elle n'eſt âgée que de quinze ans, & vous l'épouſerez, ſi elle vous convient. Naerdan lui répondit avec politeſſe, mais cependant avec froideur, & les ſuivit avec une eſpece de joie, dans l'eſpérance de détruire par ce moyen une paſſion à laquelle il croyoit ne devoir plus s'abandonner.

Naour en reſſentit les plus vives alarmes ; mais bientôt elle ne regretta plus la diminution de ſes charmes, les regards tendres & compatiſſans qu'Aboucazir ne put s'empêcher de laiſſer tomber ſur elle, ne tardèrent pas à la ranimer, comme une jeune fleur qu'un triſte orage a courbée & flétrie, reprend ſon éclat & ſa fraîcheur au premier rayon d'un ſoleil bienfaiſant. Il eſt vrai que ces témoignages furent ſi ſages & ſi modérés, que Fatmé n'en pouvoit tirer qu'une légère eſpérance ; elle s'y livra cependant avec tranſport.

Ces premières démarches accoutumèrent bientôt l'amante & l'amant à ſe ſervir de leurs yeux & de leurs paupières pour ſe faire des demandes & des réponſes, en attendant l'heureuſe occaſion de pouvoir exprimer ces tendres reproches, ces douces queſtions & ces aimables aſſurances qui ſont le charme de tous les amours, mais plus encore de l'amour naiſſant.

Le tems qui leur étoit le plus favorable étoit celui des ſoupers, parce qu'ils ſe voyoient de plus près & plus long-tems. Fatmé qui ne croyoit vivre que lorſqu'elle voyoit ſon amant, ne ſongea qu'à les rendre plus fréquens, & la propoſition qu'elle en fit au roi, dont il attribuoit la cauſe au deſir de le voir plus ſouvent, ne ſervit encore qu'à l'enflammer davantage.

Un jour que le prince & la belle eſclave étoient

à table vis-à-vis l'un de l'autre, Fatmé laiſſoit tomber ſes regards, toutes les fois qu'elle le pouvoit faire ſans danger, ſur Aboucazir. Il ſervoit ſon maître, & plus libre dans ſes regards, puiſqu'étant derrière lui il ne pouvoit en être apperçu, il la dévoroit des yeux; tandis que Naour la regardoit elle-même avec tant de paſſion, qu'il ne voyoit qu'elle dans la nature, & croyoit lire ſur ſes joues vermeilles ce paſſage du divin alcoran : La femme eſt le plus bel ouvrage du créateur. Les regards n'étant pas ſuffiſans pour raſſurer & nourrir le cœur de Fatmé; cette belle des belles qui vouloit prolonger le plaiſir de voir ſon nouvel amant, & celui d'en être vue, qui vouloit encore trouver les moyens de lui faire connoître l'étendue de ſon amour, & rendre le ſien plus hardi, propoſa au roi de lui conter une hiſtoire. J'y conſens, reprit-il, quand nous ſerons ſortis de table; je jugerai avec tranſport des charmes de ton eſprit; je ſuis sûr qu'ils égalent ceux que toute ta perſonne offre à mes yeux. Si j'oſois repréſenter quelque choſe à mon ſouverain ſeigneur, reprit la belle fille, il me ſemble qu'une hiſtoire doit être plus agréable dans la ſituation où nous ſommes. Lorſqu'elle eſt moins intéreſſante, on prend un fruit, on demande un cherbet, ou quelques coupes de vin de Chiras; il augmente la vivacité de celui qui raconte, & dédommage celui qui écoute des inſtans d'ennui, &

n'avoit rien que de ſimple pour le roi de Cachemire, étoit un reproche pour Aboucazir. On peut, dit-elle, je le conçois, ſe ſacrifier ſoi-même aux ſentimens d'une juſte reconnoiſſance; mais la vertu nous permet-elle d'autres victimes? On eſt charmé de trouver, dans le cœur de ce qu'on aime, les principes de la vertu, mais ils dégénèrent en barbarie, quand on les pouſſe trop loin. Eh! comment peut-on ſe réſoudre à lui ſacrifier ce que l'on aime? Car enfin Naerdan ne pouvoit ignorer que Guzulbec ne ſurvivroit pas à ſon malheur; mais le juſte ciel, le ciel moins ſévère que lui, ne conſentit pas à ſa perte. Cette tendre amante au déſeſpoir, ne ſachant à qui s'adreſſer dans ſon infortune, confia ſes peines à une vieille Juive qui lui vendoit ſouvent des bijoux étrangers. La vieille parut ſenſible à ſon état, mais plus encore à la récompenſe qu'elle lui promit, ſi elle pouvoit empêcher le mariage. Prends tout ce qui eſt en mon pouvoir, lui dit tendrement Guzulbec; que Naerdan ne ſoit point à une autre; & je te jure par le ſaint prophete, que je ne poſſede rien qui ne ſoit à toi. Que n'ai-je tous les tréſors de l'Inde, pour t'engager à me ſervir! La Juive la quitta, en lui promettant de la ſecourir, & l'aſſurant qu'elle auroit bientôt de ſes nouvelles.

Le jour qui ſuivit celui où la Juive avoit fait à Guzulbec des promeſſes ſi conſolantes, Huſſendgiar

rémonie de l'iman. Il appella des eſclaves qui le conduiſirent aux bains délicieux que l'on avoit préparés dans la maiſon même, & demeura toujours à table. Naerdan vint enſuite l'y retrouver, & ſon beau-père le fit entrer dans l'appartement des femmes, & coucher avec ſa nouvelle épouſe.

Quand il eut éprouvé des plaiſirs qu'il croyoit devoir bannir de ſon cœur le ſouvenir de Guzulbec, il ſentit avec chagrin qu'il ne lui étoit pas moins attaché qu'auparavant. Ces idées l'occupèrent quelque tems; mais enfin il fut obligé de s'abandonner au ſommeil. Le jour ne le réveilla pas tant encore qu'un beſoin très-preſſant, qu'il ne pouvoit cependant ſatisfaire, n'oſant ſe lever ni faire le moindre mouvement, dans la crainte d'éveiller ſa charmante épouſe dont la tête étoit appuyée ſur ſon bras. Enfin ne pouvant plus ſe retenir, il retira ſon bras le plus doucement qu'il lui fut poſſible. Mais quelle fut ſa ſurpriſe quand il vit cette belle tête, cette tête un des chef-d'œuvres de la nature, ſe détacher de ſon corps, & tomber en bas du lit en roulant juſqu'à la porte! A cet affreux ſpectacle, il oublia tous ſes beſoins, & demeura perclus de tous ſes membres.

Il étoit depuis quelque tems dans cette cruelle ſituation, lorſque Cara Mehemmet envoya ſavoir comment les nouveaux mariés avoient paſſé la nuit. On trouva la porte fermée; le malheureux Naerdan n'étoit pas en état de l'ouvrir, ni même d'entendre

frapper, car il avoit perdu toute connoiſſance. On fut donc obligé de l'enfoncer ; la tête & le ſang que l'on apperçut firent pouſſer de grands cris à tous les eſclaves, & ces cris attirèrent Cara Mehemmet, qui fit auſſi-tôt venir le cadi. On mit Naerdan en priſon & on le chargea de fers, pour le livrer bientôt au ſupplice.

Les mauvaiſes nouvelles qui courent avec tant de rapidité, inſtruiſirent bientôt Guzulbec de ces triſtes événemens ; elle eut le cœur percé en apprenant le danger que ſon amant couroit. La juive ne fut pas long-tems ſans ſe préſenter devant elle. Elle lui dit en l'abordant : Eh bien, êtes-vous contente ? Vous ne devez plus craindre de rivale, &..... Ah cruelle ! lui répondit tendrement Guzulbec ; rends-lui la vie, & n'expoſe point les jours de mon amant. Tu ne pourras échapper à ma juſte vengeance, pourſuivit-elle en la regardant avec des yeux animés par la fureur, que dans de pareilles ſituations les caractères les plus doux n'expriment pas d'une façon moins terrible que les plus emportés. La juive ſe retira promptement.

Cependant Huſſendgiar ne fut pas plutôt informé du malheur de Naerdan, car il ne pouvoit le croire coupable d'aucun crime, qu'il ſe rendit à la priſon. Il accouroit pour le conſoler & ſavoir quel ſervice il pourroit lui rendre. Naerdan lui fit un récit fidele de ſon aventure ſur laquelle Huſſendgiar ne ſut quel

jugement il devoit porter; & il ſortit promptement pour chercher les moyens de travailler à ſa juſtification, ſans trop ſavoir comment il pourroit y réuſſir. Son premier ſoin fut d'aller trouver Cara Mehemmet dans ſa nouvelle maiſon où le malheur étoit arrivé, pour s'informer de ce qu'on y diſoit. Mais il fut bien ſurpris de ne pas trouver la moindre trace de ce magnifique bâtiment, & de voir à la place une vieille maſure, dans laquelle il apperçut un vénérable vieillard qui lui demanda ce qu'il cherchoit. Je cherche, lui répondit Huſſendgiar, une grande maiſon qui, ce me ſemble, étoit encore hier ici. Il eſt vrai qu'il y en avoit une, reprit le vieillard, mais tu vois clairement qu'il n'y en a plus. Ton étonnement ceſſera, pourſuivit-il après quelques momens de ſilence, quand tu ſauras que je ſuis un génie, & que les ſentimens de ta fille Guzulbec pour Naerdan m'ont touché. J'ai pris la figure d'une vieille juive pour en être plus éclairci; j'ai pris encore celle de Cara Mehemmet, qui ne doit arriver que ce ſoir dans cette ville; j'ai bâti la maiſon dans laquelle tu as ſoupé hier, & dans laquelle on a célébré les prétendues noces de Naerdan. Va lui promettre ta fille, continua-t-il d'un ton ſévère; un honnête homme dans ta famille vaut mieux que tous les tréſors. Naerdan aura ſoin de ton fils; ſa vertu fera tout proſpérer chez toi. Si tu ne m'accordois pas une demande auſſi juſte, je te

serois repentir mille fois par jour de tes refus. Huf-
fendgiar promit au génie tout ce qu'il exigeoit de
lui; & l'esprit aérien lui dit : Tu peux aller trouver
le cadi qui a fait mettre Naerdan en prison; obtiens
de lui qu'il vienne ici, & quand il aura visité les
lieux, & qu'il les aura trouvés si différens de ce
qu'ils étoient ce matin, il ne pourra douter que l'a-
venture de Naerdan ne soit un enchantement; &
pour lors tu pourras aisément obtenir de lui la liberté
de celui qui est injustement prisonnier.

Huffendgiar obéit au vieillard. Tout se pa
comme il l'avoit prévu. L'arrivée du véritable C
Mehemmet, qui dans ce moment parut à chev
la tête de ses esclaves, confirma le cadi dan
vérité du rapport qu'on lui faisoit; il rendit la p
q'Huffendgiar avoit exigée de lui, de donn
fille à Naerdan. Ce tendre amant fut rend
constante Guzulbec, & le ciel qui les avoit p
combla leur union de toutes les félicités.

Vous voyez, seigneur, poursuivit alors
tout ce qu'inspire un amour bien vif pou
entendre, & tout ce qu'il emploie pou
souvent même il fait courir des risques
aime par une timidité mal placée. Si C
Naerdan eussent parlé à Huffendgiar, l
l'auroient touché; Naerdan auroit pu
zulbec : que fais-je ce qu'ils auroi
Tout, continuat-elle, hors de demeu

tion, & ſans le génie, je ne ſais ce qu'ils ſeroient devenus.

Divine Fatmé, lui répondit Naour, charmé du nouveau plaiſir qu'il venoit d'éprouver, j'aime à penſer comme toi; cependant je ne puis blâmer Naerdan, ſa modeſtie & ſa retenue m'ont charmé; mais je ne penſe qu'au ſingulier plaiſir de faire des découvertes agréables dans ce qu'on aime. Je compte ajoutat-il, que tu n'en demeureras pas à cette ſeule hiſtoire, & qu'une autre fois.... Oui, Sire, interrompit Fatmé, je ſuis trop heureuſe de pouvoir vous amuſer; mais je vous prie de m'accorder une grace. Quelle eſt-elle? reprit Naour avec bonté; & que deſire la ſouveraine de mon cœur, & le plaiſir de mes yeux? Il m'a paru, ſeigneur, lui répondit-elle, qu'Aboucazir m'écoutoit avec une attention qui prouve qu'il aime ces ſortes d'hiſtoires. Quand on les aime on en ſait, & je ſouhaiterois lui en entendre conter une. Fatmé vouloit donner au trop timide Aboucazir le moyen de lui répondre; elle comptoit démêler ſes ſentimens pour elle dans quelques traits d'une hiſtoire étrangère; ne voulant pas perdre une reſſource adroite dont elle lui avoit donné l'exemple, elle preſſa le Roi d'ordonner à ſon amant de la ſatisfaire. Je conſens à ce que tu me propoſes, reprit Naour. Aboucazir eut beau s'en défendre quelque tems, le Roi lui dit en ſortant: Je t'ordonne demain, à la fin de notre ſouper, de

conter une hiſtoire ; je te pardonne d'avance, ſi tu ne nous amuſes pas, tout le monde ne peut pas conter ; ne voudrois-tu pas t'en acquitter auſſi bien que Fatmé ? Aboucazir lui témoigna par ſon profond reſpect qu'il lui obéiroit. Et le lendemain après avoir été mille fois raſſuré par les tendres regards de Fatmé, il prit ainſi la parole :

HISTOIRE

DU DERVICHE

ABOUNADAR.

Un derviche, vénérable par ſon âge, tomba malade chez une femme veuve depuis long-tems, & qui vivoit dans une grande pauvreté dans le fauxbourg de Balſora. Il fut ſi touché des ſoins & du zele avec leſquels il avoit été ſecouru, qu'au moment de ſon départ, il lui dit : J'ai remarqué que vous avez de quoi vivre pour vous ſeule, mais que vous n'avez point aſſez de bien pour le partager avec votre fils unique, le petit Abdalla ; ſi vous voulez me le confier, je ferai mon poſſible pour reconnoître en lui les obligations que je vous

jugement il devoit porter; & il ſortit promptement pour chercher les moyens de travailler à ſa juſtification, ſans trop ſavoir comment il pourroit y réuſſir. Son premier ſoin fut d'aller trouver Cara Mehemmet dans ſa nouvelle maiſon où le malheur étoit arrivé, pour s'informer de ce qu'on y diſoit. Mais il fut bien ſurpris de ne pas trouver la moindre trace de ce magnifique bâtiment, & de voir à la place une vieille maſure, dans laquelle il apperçut un vénérable vieillard qui lui demanda ce qu'il cherchoit. Je cherche, lui répondit Huſſendgiar, une grande maiſon qui, ce me ſemble, étoit encore hier ici. Il eſt vrai qu'il y en avoit une, reprit le vieillard, mais tu vois clairement qu'il n'y en a plus. Ton étonnement ceſſera, pourſuivit-il après quelques momens de ſilence, quand tu ſauras que je ſuis un génie, & que les ſentimens de ta fille Guzulbec pour Naerdan m'ont touché. J'ai pris la figure d'une vieille juive pour en être plus éclairci; j'ai pris encore celle de Cara Mehemmet, qui ne doit arriver que ce ſoir dans cette ville; j'ai bâti la maiſon dans laquelle tu as ſoupé hier, & dans laquelle on a célébré les prétendues noces de Naerdan. Va lui promettre ta fille, continua-t-il d'un ton ſévère; un honnête homme dans ta famille vaut mieux que tous les tréſors. Naerdan aura ſoin de ton fils; ſa vertu fera tout proſpérer chez toi. Si tu ne m'accordois pas une demande auſſi juſte, je te

conter une hiſtoire ; je te pardonne d'avance, ſi tu ne nous amuſes pas, tout le monde ne peut pas conter ; ne voudrois-tu pas t'en acquitter auſſi bien que Fatmé ? Aboucazir lui témoigna par ſon profond reſpect qu'il lui obéiroit. Et le lendemain après avoir été mille fois raſſuré par les tendres regards de Fatmé, il prit ainſi la parole :

HISTOIRE

DU DERVICHE

ABOUNADAR.

UN derviche, vénérable par ſon âge, tomba malade chez une femme veuve depuis long-tems, & qui vivoit dans une grande pauvreté dans le fauxbourg de Balſora. Il fut ſi touché des ſoins & du zele avec leſquels il avoit été ſecouru, qu'au moment de ſon départ, il lui dit : J'ai remarqué que vous avez de quoi vivre pour vous ſeule, mais que vous n'avez point aſſez de bien pour le partager avec votre fils unique, le petit Abdalla ; ſi vous voulez me le confier, je ferai mon poſſible pour reconnoître en lui les obligations que je vous

Tu peux entrer, mon cher Abdalla, songes qu'il ne tient qu'à toi de me rendre un grand service.

ai de vos ſoins. La bonne femme reçut ſa propoſition avec joie; & le derviche partit avec le jeune-homme, en l'avertiſſant qu'ils alloient faire un voyage de deux ans. En parcourant le monde, il le fit vivre dans l'opulence, lui donna d'excellentes inſtructions, le ſecourut dans une maladie mortelle dont il fut attaqué; enfin il en eut autant de ſoin qu'il en auroit eu de ſon fils. Abdalla lui témoigna cent fois combien il étoit reconnoiſſant de ſes bontés, mais le vieillard lui diſoit toujours : Mon fils, c'eſt par les actions que la reconnoiſſance ſe prouve; nous verrons en tems & lieu.

Ils ſe trouvèrent un jour en continuant leur voyage dans un endroit écarté, & le derviche dit à Abdalla : Mon fils, nous voici au terme de nos courſes; je vais employer mes prières pour obtenir du ciel que la terre s'ouvre, & faſſe une ouverture qui te permette d'entrer dans un lieu où tu trouveras un des plus grands tréſors que la terre renferme dans ſon ſein. Auras-tu bien le courage de deſcendre dans ce ſouterrein? continua-t-il. Abdalla lui jura qu'il pouvoit compter ſur ſon obéiſſance & ſur ſon zele. Alors le derviche alluma un petit feu dans lequel il jetta du parfum; il lut & pria quelques momens, à la fin deſquels la terre s'ouvrit, & le derviche lui dit : Tu peux entrer, mon cher Abdalla, ſonge qu'il ne tient qu'à toi de me rendre un grand ſervice, & que voilà peut-être la ſeule

occaſion de me témoigner que tu n'es point un ingrat : ne te laiſſes point éblouir par toutes les richeſſes que tu vas trouver ; ne penſe qu'à te ſaiſir d'un chandelier de fer à douze branches que tu trouveras auprès d'une porte, il m'eſt abſolument néceſſaire, viens auſſi-tôt me l'apporter. Abdalla promit tout, & deſcendit plein de confiance dans le ſouterrein. Mais oubliant ce qui lui avoit été ſi expreſſément recommandé, dans le tems qu'il rempliſſoit ſes vêtemens de l'or & des diamans dont le ſouterrein renfermoit des amas prodigieux, l'ouverture par laquelle il étoit entré, ſe ferma. Il eut cependant la préſence d'eſprit de ſaiſir le chandelier de fer que le derviche lui avoit ſi fort recommandé ; & quoique la ſituation où il ſe trouvoit fût des plus terribles, il ne s'abandonna point au déſeſpoir. Et ne penſant qu'aux moyens de ſortir d'un lieu qui pouvoit devenir ſon tombeau, il comprit que le ſouterrein ne s'étoit refermé que parce qu'il n'avoit pas exactement ſuivi les ordres du derviche ; il ſe rappella les bontés & les ſoins dont il l'avoit accablé, ſe reprocha ſon ingratitude, & finit par s'humilier devant dieu. Enfin, après beaucoup de peines & d'inquiétudes, il fut aſſez heureux pour trouver un paſſage étroit qui le fit ſortir de cette caverne obſcure. Ce ne fut, à la vérité, qu'après l'avoir ſuivi un aſſez long eſpace de tems, qu'il apperçut une petite ouverture couverte de ronces & d'épines,

par

par laquelle il revint à la lumière. Il regarda de tous côtés pour voir s'il n'appercevroit pas le derviche; mais ſes ſoins furent inutiles; il vouloit lui remettre le chandelier qu'il avoit tant envie d'avoir, & formoit le deſſein de le quitter, ſe trouvant aſſez riche de ce qu'il avoit pris dans le tréſor, pour ſe paſſer de ſon ſecours.

N'appercevant point le derviche, & ne reconnoiſſant aucun des lieux où il avoit paſſé, il marcha quelque tems au hazard, & fut très-étonné de ſe trouver devant la maiſon de ſa mère, dont il ſe croyoit très-éloigné. Elle lui demanda d'abord des nouvelles du ſaint derviche. Abdalla lui conta naïvement ce qui lui étoit arrivé, & le danger qu'il avoit couru pour ſatisfaire une fantaiſie très-déraiſonnable qu'il avoit eue; enſuite il lui montra les richeſſes dont il s'étoit chargé. Sa mère conclut en les voyant que le derviche n'avoit voulu que faire l'épreuve de ſon courage & de ſon obéiſſance, & qu'il falloit profiter du bonheur que la fortune lui avoit préſenté, ajoutant que telle étoit ſans doute l'intention du ſaint derviche. Pendant qu'ils contemploient ces tréſors avec avidité, qu'ils en étoient éblouis, & qu'ils faiſoient mille projets en conſéquence, tout s'évanouit à leurs yeux. Ce fut alors qu'Abdalla ſe reprocha ſon ingratitude & ſa déſobéiſſance. Et voyant que le chandelier de fer avoit réſiſté à l'enchantement, ou plutôt à la punition que

que mérite celui qui n'exécute pas ce qu'il a mis ; il dit en ſe proſternant : Ce qui m'arriv juſte, j'ai perdu ce que je n'avois pas envie de dre, & le chandelier que je voulois remett derviche m'eſt demeuré ; c'eſt une preuve qu' appartient, & que le reſte étoit mal acquis premières fautes que l'on commet ſont ordi ment accompagnées de remords, mais ils ne pas de durée. En achevant ces mots, il pla chandelier au milieu de leur petite maiſon.

Quand la nuit fut venue, ſans y faire a réflexion, il mit dans ce chandelier la lumièr devoit les éclairer. Auſſi-tôt ils virent paroît derviche, qui tourna pendant une heure, & rut après leur avoir jetté un aſpre (1). Ce delier avoit douze branches. Abdalla, qui fu cupé tout le jour de ce qu'il avoit vu la voulut juger de ce qui pourroit arriver le lend s'il mettoit une lumière dans chacune. Il le douze derviches parurent à l'inſtant ; ils tou également pendant une heure, & leur jettèr cun un aſpre en diſparoiſſant. Il répéta tous cette même cérémonie, & toujours elle eut ſuccès ; mais jamais il ne put réuſſir qu dans les vingt-quatre heures. Cette ſomm que leur donnoient les derviches étoit ſuffi

(1) Petite monnoie.

les faire ſubſiſter dans une certaine aiſance, lui & ſa mère; ils avoient été long-tems ſans en deſirer davantage pour être heureux, mais elle n'étoit pas aſſez conſidérable pour changer avantageuſement leur fortune. Ce n'eſt jamais ſans danger que l'imagination ſe repaît de l'idée des richeſſes. La vue de ce qu'ils avoient cru poſſéder, les projets qu'ils formoient ſur l'emploi qu'ils en feroient, toutes ces choſes avoient laiſſé des traces ſi profondes dans l'eſprit d'Abdalla, que rien ne pouvoit les effacer. Ainſi, voyant le peu d'avantage qu'il retiroit du chandelier, il prit le parti de le reporter au derviche, dans l'eſpérance qu'il pourroit obtenir le tréſor qu'il avoit vu, ou du moins retrouver les richeſſes qui s'étoient évanouies à ſes yeux, en lui rapportant une choſe pour laquelle il avoit témoigné un ſi grand deſir. Il étoit aſſez heureux pour avoir retenu ſon nom & celui de la ville qu'il habitoit. Il partit donc au plutôt pour ſe rendre à Magrebi, il fit ſes adieux à ſa mère, & ſe mit en marche avec ſon chandelier, qu'il faiſoit tourner tous les ſoirs, & qui lui fourniſſoit par ce moyen de quoi vivre ſur ſa route, ſans avoir beſoin de recourir à la compaſſion & aux aumônes des fideles. Quand il fut arrivé à Magrebi, ſon premier ſoin fut de demander à quel couvent ou dans quelle maiſon Abounadar étoit logé. Il étoit ſi connu que tout le monde lui enſeigna ſa demeure; il s'y rendit auſſi-tôt,

& trouva cinquante portiers qui gardoient la porte de ſa maiſon, ils avoient chacun un bâton, avec une pomme d'or à la main; les cours de ce palais étoient remplies d'eſclaves & de domeſtiques; jamais enfin le ſéjour d'aucun prince n'avoit étalé tant de magnificence. Abdalla frappé d'étonnement & d'admiration, ne pouvoit ſe déterminer à paſſer plus avant. Certainement, diſoit-il en lui-même, ou je me ſuis mal expliqué, ou ceux à qui je me ſuis adreſſé ont voulu ſe moquer de moi, voyant que j'étois étranger; ce n'eſt point ici la demeure d'un derviche, c'eſt celle d'un roi.

Il étoit dans cet embarras, quand un homme vint à lui, & lui dit: Abdalla, ſois le bien arrivé; mon maître Abounadar t'attend depuis long-tems; enſuite il le conduiſit dans un pavillon agréable & magnifique, où le derviche étoit aſſis. Abdalla frappé des richeſſes qu'il voyoit de tous les côtés, voulut ſe proſterner à ſes pieds; mais Abounadar l'en empêcha, & l'interrompit quand il voulut ſe faire un mérite du chandelier qu'il lui préſenta. Tu n'es qu'un ingrat, lui dit-il, crois-tu m'en impoſer? Je n'ignore aucune de tes penſées; & ſi tu avois connu le mérite de ce chandelier, jamais tu ne me l'aurois apporté. Je vais te faire connoître ſa véritable utilité. Auſſi-tôt il mit une lumière dans chacune de ſes branches, & quand les douze derviches eurent tourné quelque tems, Abounadar leur donna à chacun

un coup de bâton, & dans le moment ils furent convertis en douze monceaux de ſequins, de diamans & d'autres pierres précieuſes. Voilà, lui dit-il, l'uſage que l'on doit faire de cette merveille. Au reſte, je ne l'ai jamais deſirée que pour la placer dans mon cabinet comme un taliſman compoſé par un ſage que je révère, & que je ſuis bien aiſe de montrer à ceux qui de tems-en-tems viennent me rendre viſite. Et pour te prouver, ajouta-t-il que la curioſité eſt le ſeul motif de la recherche que j'en ai faite, voici les clefs de mes magaſins, ouvre-les, & tu jugeras quelles ſont mes richeſſes; tu me diras ſi le plus inſatiable des avares ne s'en contenteroit pas. Abdalla lui obéit, & parcourut douze magaſins d'une très-grande étendue, ſi remplis de toutes ſortes de richeſſes, qu'il ne pouvoit diſtinguer celles qui méritoient le plus ſon admiration; mais toutes méritoient & produiſoient ſon deſir. Cependant le regret d'avoir rendu le chandelier, & celui de n'en avoir pas connu l'uſage, déchiroient le cœur d'Abdalla. Abounadar ne fit pas ſemblant de s'en appercevoir, au contraire, il le combla de careſſes, le garda quelques jours dans ſa maiſon, & voulut qu'on le traitât comme lui-même. Quand il fut à la veille du jour qu'il avoit fixé pour ſon départ, il dit: Abdalla, mon fils, je te crois corrigé par ce qui t'eſt arrivé, du vice affreux de l'ingratitude. Cependant je te dois une marque de recon-

noiſſance pour avoir entrepris un ſi grand voyage dans la vue de m'apporter une choſe que javois deſirée ; tu peux partir, je ne te retiens plus ; tu trouveras demain à la porte de mon palais un de mes chevaux pour te porter ; je t'en fais préſent, auſſi bien que d'un eſclave qui conduira juſques chez toi deux chameaux chargés d'or & de pierres précieuſes que tu choiſiras toi-même dans mes tréſors. Abdalla lui dit tout ce qu'un cœur ſenſible à l'avarice peut exprimer quand on ſatisfait ſa paſſion, & alla ſe coucher en attendant le lendemain, jour fixé pour ſon départ.

Pendant la nuit, il fut toujours agité, ſans pouvoir penſer à autre choſe qu'au chandelier & à ce qu'il produiſoit. Je l'ai eu, diſoit-il, ſi long-tems en ma puiſſance ! jamais Abounadab n'en eût été poſſeſſeur ſans moi. Quel riſque n'ai-je point couru dans le ſouterrein ! Pourquoi poſſede-t-il aujourd'hui ce tréſor des tréſors ? Parce que j'ai eu la bonne-foi, ou plutôt la ſottiſe de le lui rapporter ; il profite de mes peines & du danger que j'ai pu courir dans un ſi grand voyage. Et que me donne-t-il en reconnoiſſance ? deux méchans chameaux chargés d'or & de pierreries ; en un moment le chandelier m'en eût fourni mille fois davantage. C'eſt Abounadar qui eſt un ingrat, diſoit-il. Quel tort lui ferois-je en prenant ce chandelier ? aucun, aſſurément, car il eſt ſi riche, & moi, que poſſédé-je ? Ces idées

le déterminèrent enfin à faire ſon poſſible pour s'emparer du chandelier. La choſe ne lui fut pas difficile, Abounadar lui avoit confié les clefs de ſes magaſins. Il ſavoit où le chandelier étoit placé, il s'en ſaiſit, le cacha au fond d'un des ſacs qu'il rempliſſoit de pieces d'or & des autres richeſſes qu'on lui avoit permis d'emporter, & le fit charger avec tout le reſte ſur ſes chameaux. Il n'eut plus d'autre empreſſement que de s'éloigner, & après avoir promptement dit adieu au généreux Abounadar, il lui remit ſes clefs, & partit avec ſon cheval, ſon eſclave & ſes deux chameaux.

Quand il fut à quelques journées de Balſora, il vendit ſon eſclave, ne voulant point avoir un témoin de ſon ancienne pauvreté ni de la ſource de ſes richeſſes. Il en acheta un autre, & ſe rendit ſans obſtacle chez ſa mère, qu'il voulut à-peine regarder, tant il étoit occupé de ſes tréſors. Son premier ſoin fut de mettre les charges de ſes chameaux & le chandelier dans une chambre au fond de la maiſon; & dans l'impatience où il étoit de repaître ſes yeux d'une opulence réelle, il mit des lumières dans le chandelier, & les douze derviches parurent; il leur donna à chacun un coup de bâton de toute ſa force, dans la crainte de manquer aux loix du taliſman. Mais il n'avoit pas remarqué qu'Abounadar tenoit, en les frappant, le bâton de la main gauche. Abdalla, par un mouvement naturel, ſe ſervit de

ſa droite ; & les derviches, au lieu de devenir des monceaux de richeſſes, tirèrent auſſi-tôt de deſſous leur robe chacun un bâton formidable, dont ils le frappèrent ſi long-tems & ſi fort, qu'ils le laiſsèrent preſque mort, & diſparurent en emportant les charges & les chameaux, l'eſclave, le cheval & le chandelier.

C'eſt ainſi, ſeigneur, qu'Abdalla fut puni par la pauvreté, & preſque par la mort, d'une ambition auſſi démeſurée, peut-être pardonnable s'il ne l'avoit pas accompagnée d'une ingratitude auſſi condamnable que téméraire, puiſqu'il n'avoit pas la reſſource de pouvoir dérober ſes perfidies aux yeux trop éclairés de ſon bienfaiteur.

Naour parut content de ſon hiſtoire, & dit à Aboucazir qu'elle lui avoit fait d'autant plus de plaiſir, qu'elle étoit un exemple du juſte châtiment du plus noir de tous les vices, trop commun parmi les hommes, & que rien ne peut jamais rendre excuſable.

Fatmé étoit trop intéreſſée à cette hiſtoire pour n'en pas dire ſon avis. Elle s'étoit reconnue ſous l'allégorie du tréſor, dont la poſſeſſion ne peut être que deſirée ; elle ne doutoit pas qu'elle ne fût précieuſe aux yeux d'Aboucazir ; mais dans la peinture qu'il avoit faite de l'ingratitude d'Abdalla, elle avoit trop appercu pour ſon bonheur toute la timidité de ſon amant ; ſa fidélité pour ſon maître n'étoit pas ce qui l'inquiétoit le plus, & les derniers mots qu'il

avoit dits lui prouvoient qu'il étoit moins embarraſſé de le trahir que de la tromper.

Je conviens, ſeigneur, dit-elle, que l'hiſtoire qu'on vient de nous raconter eſt auſſi agréable que la morale en eſt juſte; mais je ne puis m'empêcher d'y voir qu'Aboucazir a voulu faire la critique de la mienne. J'ai blâmé dans Naerdan la timidité que lui inſpiroit une reconnoiſſance mal entendue, qui penſa lui coûter ſon bonheur & celui de la perſonne qu'il aimoit; Aboucazir auroit tort de croire que j'ai voulu faire une vertu de l'ingratitude; je penſe ſi différemment, que celle d'Abdalla ne me paroît pas aſſez punie, c'eſt un défaut dans ſon hiſtoire; l'intérêt, qui ne peut lui même être l'objet de la vertu, peut encore moins excuſer du vice. Ce que l'amour engage quelquefois à faire doit être moins ſévèrement condamné. Il rend les coupables trop à plaindre, & tout l'univers eſt intéreſſé à l'indulgence dans ce cas. Abdalla, continua-t-elle, pouvoit, en s'attachant au derviche, partager ſes richeſſes & être heureux; il y avoit de la folie à prétendre le tromper; il faut laiſſer cet art & cette adreſſe aux amans à qui ſeuls ils ſont permis; ils ſavent ſi bien les mettre en uſage, qu'il n'eſt point de ſurveillans qu'ils n'abuſent.

Aboucazir baiſſa les yeux pour éviter un regard que le roi ſurprit, & qui ne l'éclaira pas ſuffiſamment; cependant agité, & l'eſprit occupé de ré-

ſa droite ; & les derviches, au lieu de devenir des monceaux de richeſſes, tirèrent auſſi-tôt de deſſous leur robe chacun un bâton formidable, dont ils le frappèrent ſi long-tems & ſi fort, qu'ils le laiſsèrent preſque mort, & diſparurent en emportant les charges & les chameaux, l'eſclave, le cheval & le chandelier.

C'eſt ainſi, ſeigneur, qu'Abdalla fut puni par la pauvreté, & preſque par la mort, d'une ambition auſſi démeſurée, peut-être pardonnable s'il ne l'avoit pas accompagnée d'une ingratitude auſſi condamnable que téméraire, puiſqu'il n'avoit pas la reſſource de pouvoir dérober ſes perfidies aux yeux trop éclairés de ſon bienfaiteur.

Naour parut content de ſon hiſtoire, & dit à Aboucazir qu'elle lui avoit fait d'autant plus de plaiſir, qu'elle étoit un exemple du juſte châtiment du plus noir de tous les vices, trop commun parmi les hommes, & que rien ne peut jamais rendre excuſable.

Fatmé étoit trop intéreſſée à cette hiſtoire pour n'en pas dire ſon avis. Elle s'étoit reconnue ſous l'allégorie du tréſor, dont la poſſeſſion ne peut être que deſirée ; elle ne doutoit pas qu'elle ne fût précieuſe aux yeux d'Aboucazir ; mais dans la peinture qu'il avoit faite de l'ingratitude d'Abdalla, elle avoit trop apperçu pour ſon bonheur toute la timidité de ſon amant ; ſa fidélité pour ſon maître n'étoit pas ce qui l'inquiétoit le plus, & les derniers mots qu'il

eut un qui dit que l'on ne pouvoit aller contre les décrets de dieu. Le Griffon étonné de cette propoſition, l'interrompit, & dit à haute voix : Je ſoutiens que je puis empêcher ce que dieu aura réſolu. Les docteurs lui repréſentèrent inutilement la folie & l'impiété de ce qu'il avançoit; & dieu qui l'avoit entendu, voulut voir quel étoit ſon projet, & quelles meſures le Griffon pourroit prendre pour faire échouer ce qu'il auroit déterminé. Je veux, dit-il faire épouſer la fille roi d'Occident au fils du roi d'Orient. Allez, dit-il à Gabriël, faites ſavoir mes intentions à Suleïman, nous verrons ce que le Griffon pourra faire pour mettre obſtacle à ce mariage. Suleïman fit part au Griffon des volontés de dieu, & lui fit encore des remontrances pour lui faire ſentir le ridicule de ſon entrepriſe; mais il perſiſta toujours dans ſon opinion, & dit qu'il trouveroit les moyens d'empêcher ce mariage. Je veux bien t'avertir, continua l'empereur, que la reine d'Occident vient dans le moment d'accoucher de la fille qu'on deſtine au fils de l'empereur d'Orient. Le Griffon prit auſſitôt ſon vol, ſans avoir trouvé que la Chouette qui fût de ſon ſentiment. Elle fut la ſeule de tous les oiſeaux qui ſoutînt que le Griffon réuſſiroit dans ſon projet. Il traverſa les airs avec la plus grande rapidité, & bientôt il arriva en Occident, & chercha quelque tems des yeux, pour reconnoître les lieux que cette petite princeſſe habitoit : enfin

il l'apperçut dans ſon berceau environnée de ſes nourrices. Il fondit du haut des airs ſur cet endroit; les femmes qui l'environnoient prirent la fuite, & il enleva la princeſſe ſans autre obſtacle, & la porta ſur la montagne du Kaf où étoit ſon nid. Ce Griffon étoit fémelle; ainſi toutes les nuits il lui donnoit à tetter; & ſon lait fut ſi bon, qu'elle ſe trouva bientôt en état d'être ſevrée. Enfin elle jouit toujours d'une très-bonne ſanté, & devint auſſi grande que belle; le Griffon même n'épargna rien pour lui donner une éducation convenable, ſoit en lui montrant à lire & à écrire, ſoit en s'entretenant avec elle ſur les lectures qu'il lui ordonnoit de faire. La princeſſe qui la regardoit comme ſa mère, lui obéiſſoit aveuglément, & s'occupoit tout le jour dans la ſolitude de ſon nid; car le Griffon continuoit d'aller tous les matins rendre à Suleïman les ſervices que ce prince exigeoit de lui. Il eſt vrai qu'il revenoit tous les ſoirs donner à manger & s'entretenir avec ſa chère petite fille. Elle parvint enfin à l'âge de pouvoir être mariée; & ce fut dans ce tems-là que le fils du roi d'Occident prit poſſeſſion du trône que ſon père lui laiſſa par ſa mort.

Ce prince étoit ſi paſſionné pour la chaſſe, qu'il ne laiſſoit paſſer aucun jour ſans prendre ce divertiſſement; mais enfin s'ennuyant de chaſſer dans les mêmes endroits, & toujours les mêmes animaux, il dit à ſes viſirs: Embarquons-nous pour aller

chaſſer dans des lieux éloignés & qui nous ſeront nouveaux ; pendant notre abſence, nous donnerons à ce pays le tems de ſe repeupler de gibier. Les viſirs lui répondirent : Prince, c'eſt à vous à donner vos ordres, & à nous à les exécuter. Ils firent auſſitôt préparer des petits bâtimens pour aborder plus aiſément les terres. Le jeune roi s'embarqua avec ſa cour & ſes vizirs, & mit à la voile. Comme il n'avoit point d'objet déterminé, tous les vents lui furent convenables. Après avoir chaſſé dans pluſieurs îles où ſa flotte mouilla, il s'éleva une ſi furieuſe tempête, que tous ſes vaiſſeaux furent briſés ou diſperſés ; mais par la permiſſion de dieu, le ſeul vaiſſeau que montoit le prince arriva au pied de la montagne de Kaf. Quelques-uns de ſes officiers mirent pied à terre avec lui, & furent très-ſurpris de trouver le pays inhabité, & de n'appercevoir que des montagnes affreuſes & eſcarpées. Cependant, malgré l'aridité de ce climat, ils ſe mirent à chaſſer. Le prince, ſans y faire aucune attention, ſe ſépara d'eux & ſe perdit. Il marcha quelque tems à l'aventure ; enfin il apperçut un arbre dont la groſſeur l'étonna ; quatre cens hommes n'auroient pu l'embraſſer, ſon élévation étoit proportionnée à la circonférence de ſa tige, & ce fut avec un égal étonnement qu'il découvrit un nid ſur cet arbre. Il étoit à pluſieurs étages, & ſon étendue ſurpaſſoit celle des plus grands châteaux. Il étoit formé par des poutres & des ma-

driers de bois de cedre, de ſandal, & de tous ceux que leur bonne odeur a rendus célebres. Le jeune prince examinoit avec la plus grande attention ces prodiges de l'art & de la nature, quand il apperçut par une eſpece d'embraſure ou d'intervalle que laiſſoient les bois qui formoient cet admirable nid, une jeune perſonne plus admirable encore. Elle ne fut pas long-tems ſans l'appercevoir de ſon côté. Après s'être regardés quelques inſtans ſans pouvoir proférer une parole, tant ils étoient également ſurpris & charmés. Dieu permit qu'ils entendiſſent leur langage. Le prince s'écria : O ſoleil de beauté, que pouvez-vous faire dans une habitation ſi peu digne de vos charmes? Hélas! dit-elle, je paſſe les journées ſeule, & la nuit avec ma mère. Elle eſt au ſervice de Suleïman, ajouta-t-elle. Le prince alloit d'étonnement en étonnement; mais il fut au comble quand elle lui dit que ſa mère avoit des ailes, & que la montagne ſur laquelle ils étoient, ſe nommoit la montagne de Kaf, ſi célebre dans le monde, & ſi peu fréquentée. Le prince lui apprit de ſon côté comment un heureux haſard l'avoit conduit auprès d'elle. La jeune princeſſe, pendant qu'il l'inſtruiſoit de ſa deſtinée, diſoit en elle-même : Ce jeune-homme eſt de mon eſpece, il me reſſemble. Que je ſerois contente de vivre avec lui! Ma mère n'eſt pas aſſez heureuſe pour être faite comme nous, & ſa figure n'eſt pas, à beaucoup près, ſi belle.

Il eſt vrai, continua-t-elle ; mais elle a des aîles. Ah! ſi j'en avois, que je ſerois bientôt à ſes côtés pour ne m'en jamais ſéparer ! Après cette tendre réflexion, elle lui dit : Ne pourriez-vous pas trouver le moyen de monter dans le nid ? Nous aurions moins de peine à nous entretenir. Hélas ! je ne le puis, répliqua le prince. Si la choſe étoit poſſible, aurois-je attendu que vous m'en euſſiez fait la propoſition ? Me ſerois-je laiſſé prévenir ? Dans le doute où je ſuis, reprit la princeſſe, ſi ma mère trouveroit bon que vous fuſſiez avec moi, je crois avoir trouvé un moyen pour vous voir à ſon inſu. Vous voyez, ſeigneur, dit Fatmé en s'interrompant & en jettant un coup-d'œil enflammé ſur Abouca-zir, pour l'engager à tout entreprendre ; vous voyez dit-elle, que le ſentiment éclaire naturellement ceux que le monde a le moins formés. Le prince, continua Fatmé, demanda à la princeſſe quel moyen elle imaginoit. Il n'en eſt aucun, dit-il, que je ne mette en uſage pour vous voir & vous adorer. Je ſuis charmée, lui dit-elle, de reconnoître en vous des ſentimens ſi conformes aux miens. Vuidez le corps de ce chameau que vous voyez à quelques pas de vous, il vient de mourir ; le ſoleil l'aura bientôt ſéché : vous le garnirez de toutes les plantes odoriférantes dont vous êtes environné ; vous vous enfermerez enſuite dans ſon corps, de façon à ne pouvoir être apperçu, & je prierai ma mère

driers de bois de cedre, de ſandal, & de tous ceux que leur bonne odeur a rendus célebres. Le jeune prince examinoit avec la plus grande attention ces prodiges de l'art & de la nature, quand il apperçut par une eſpece d'embraſure ou d'intervalle que laiſſoient les bois qui formoient cet admirable nid, une jeune perſonne plus admirable encore. Elle ne fut pas long-tems ſans l'appercevoir de ſon côté. Après s'être regardés quelques inſtans ſans pouvoir proférer une parole, tant ils étoient également ſurpris & charmés. Dieu permit qu'ils entendiſſent leur langage. Le prince s'écria : O ſoleil de beauté, que pouvez-vous faire dans une habitation ſi peu digne de vos charmes? Hélas! dit-elle, je paſſe les journées ſeule, & la nuit avec ma mère. Elle eſt au ſervice de Suleïman, ajouta-t-elle. Le prince alloit d'étonnement en étonnement; mais il fut au comble quand elle lui dit que ſa mère avoit des ailes, & que la montagne ſur laquelle ils étoient, ſe nommoit la montagne de Kaf, ſi célebre dans le monde, & ſi peu fréquentée. Le prince lui apprit de ſon côté comment un heureux haſard l'avoit conduit auprès d'elle. La jeune princeſſe, pendant qu'il l'inſtruiſoit de ſa deſtinée, diſoit en elle-même : Ce jeune-homme eſt de mon eſpece, il me reſſemble. Que je ſerois contente de vivre avec lui! Ma mère n'eſt pas aſſez heureuſe pour être faite comme nous, & ſa figure n'eſt pas, à beaucoup près, ſi belle.

Il eſt vrai, continua-t-elle ; mais elle a des aîles. Ah! ſi j'en avois, que je ſerois bientôt à ſes côtés pour ne m'en jamais ſéparer ! Après cette tendre réflexion, elle lui dit : Ne pourriez-vous pas trouver le moyen de monter dans le nid ? Nous aurions moins de peine à nous entretenir. Hélas ! je ne le puis, répliqua le prince. Si la choſe étoit poſſible, aurois-je attendu que vous m'en euſſiez fait la propoſition ? Me ſerois-je laiſſé prévenir ? Dans le doute où je ſuis, reprit la princeſſe, ſi ma mère trouveroit bon que vous fuſſiez avec moi, je crois avoir trouvé un moyen pour vous voir à ſon inſu. Vous voyez, ſeigneur, dit Fatmé en s'interrompant & en jettant un coup-d'œil enflammé ſur Aboucazir, pour l'engager à tout entreprendre ; vous voyez dit-elle, que le ſentiment éclaire naturellement ceux que le monde a le moins formés. Le prince, continua Fatmé, demanda à la princeſſe quel moyen elle imaginoit. Il n'en eſt aucun, dit-il, que je ne mette en uſage pour vous voir & vous adorer. Je ſuis charmée, lui dit-elle, de reconnoître en vous des ſentimens ſi conformes aux miens. Vuidez le corps de ce chameau que vous voyez à quelques pas de vous, il vient de mourir ; le ſoleil l'aura bientôt ſéché : vous le garnirez de toutes les plantes odoriférantes dont vous êtes environné ; vous vous enfermerez enſuite dans ſon corps, de façon à ne pouvoir être apperçu, & je prierai ma mère

de me l'apporter pour en examiner la ſtructure ; elle ne me refuſera pas ; & demain matin, ſon départ nous laiſſera toute la liberté que nous pouvons deſirer. Tout ſe paſſa comme elle l'avoit projetté ; & le prince étant dans le nid, rien ne les empêcha de paſſer enſemble les momens les plus heureux. Quand la mère revenoit à ſon nid, ils l'appercevoient aiſément de loin, & le prince rentroit auſſitôt dans ſon chameau, pour n'en ſortir qu'après ſon départ.

Cependant la princeſſe devint groſſe, & quand elle fut prête d'accoucher, dieu ordonna encore à l'ange Gabriël d'en avertir Suleïman. Il fit auſſi-tôt appeller le Griffon, & lui demanda s'il avoit empêché le mariage du roi d'orient avec la fille du roi d'occident. Sans doute, lui répondit il, la princeſſe eſt en mon pouvoir depuis long-tems : je défie perſonne de l'avoir approchée ; elle eſt dans mon nid ſur la montagne de Kaf : c'eſt aſſez vous aſſurer qu'elle n'a jamais vu que moi. Va la chercher tout-à-l'heure, lui répondit le prince, je veux la voir & juger par moi-même ſi tu ne m'en impoſes point. Le Griffon y conſentit avec joie ; & Suleïman, pour être sûr de n'être pas trompé, donna ordre à deux autres gros oiſeaux de l'accompagner pour lui rendre compte de ſa conduite.

Les oiſeaux partirent, & Suleïman fit aſſembler un divan compoſé de preſque toute ſa cour & des docteurs

docteurs de la loi, pour être témoins de tout ce qui alloit arriver. La jeune princeſſe entendit heureuſement le bruit que les oiſeaux faiſoient en volant : elle en fut très-étonnée ; car jamais ſa mère n'étoit revenue à une telle heure. Elle n'eut que le tems de faire retirer le prince qui s'entretenoit avec elle, & celui de le cacher promptement dans le chameau. Cependant ſans rien témoigner de la frayeur qu'elle avoit éprouvée, elle ne put s'empêcher de marquer à ſa mère l'étonnement que lui cauſoit ſon retour, & l'arrivée des deux oiſeaux dont elle étoit accompagnée. Ma fille, Suleïman te demande, lui répondit le Griffon ; il faut partir à ſa cour. La princeſſe étonnée pour ſon amant qu'elle ne pouvoit abandonner, ne perdit point le jugement, & lui dit : Comment avez-vous réſolu, ma mère, de me conduire ? Je te porterai ſur mon dos, lui répondit le Griffon. Mais en traverſant tant de mers & de montagnes, lui répliqua-t-elle, la tête me tournera, ſans aucun doute, la vue de tous les différens objets, & la rapidité dont vous volez, ne manqueront pas de me faire tomber ; ma mort eſt certaine, & je ne puis me réſoudre à voyager de cette façon. Mettez-moi plutôt dans le corps de ce chameau, ajouta-t-elle, je m'y renfermerai, je ne verrai aucun objet ; par conſéquent je ne courrai aucun riſque. Le Griffon applaudit à cette idée, & fut gré à ſa fille de l'imagination & de l'eſprit qu'elle

témoignoit ; la princeſſe ſe plaça dans le chameau, où le prince attendoit avec une extrême inquiétude la fin d'une converſation ſi intéreſſante pour ſa maîtreſſe & pour lui. Le Griffon les emporta, & l'hiſtoire aſſure que la princeſſe accoucha, dans le chemin, d'un garçon.

Quand les oiſeaux furent arrivés devant Suleïman qui les attendoit au milieu de ſon divan, il dit au Griffon d'ouvrir lui-même le chameau. Il le fit ; mais quel fut ſon étonnement en voyant le prince & la princeſſe qui tenoit ſon enfant dans ſes bras ? Eſt-ce ainſi, lui dit Suleïman, que tu mets obſtacle aux volontés de dieu ? La honte, la douleur & les ris immodérés de tout le divan, cauſèrent un tremblement affreux au Griffon ; il prit ſon vol, & depuis ce tems il ne ſort plus de la montagne de Kaf. Suleïman demanda où étoit la Chouette qui avoit approuvé la réſolution & l'entrepriſe du Griffon. Mais elle avoit été aſſez ſage pour prendre le parti de la retraite ; & depuis ce tems, elle n'habite que des lieux écartés, & ne paroît que la nuit.

Vous conviendrez, ſeigneur, pourſuivit Fatmé, en s'adreſſant au roi, mais en regardant Aboucazir avec des yeux qui renfermoient en ce moment toute ſon ame, & qui lui diſoient profite de ma leçon. Ce regard fut accompagné d'un ſouris ſi agréable, qu'il remplit l'air de miel & de ſucre. Aboucazir de ſon côté lui rendit un coup-d'œil ſi plein de feu, & qui expri-

moit ſi vivement tous ſes deſirs, que Fatmé ſe troubla ; & ſes yeux à moitié fermés par la tendreſſe & l'éblouiſſement, étoient cependant encore aſſez ouverts pour prononcer, ſe faire entendre, & pénétrer ſon cœur : toutes ces choſes ſi difficiles à rendre & ſi longues à écrire, ſont des éclairs de l'amour.

Naour en ſentit toute la force ; mais il ſut calmer les mouvemens de ſa jalouſie ; & ſans l'interrompre, tout convaincu qu'il étoit, il écouta tranquillement en apparence Fatmé qui diſoit : Vous conviendrez donc, ſeigneur, que rien n'eſt impoſſible à deux amans qui s'aiment ? Aboucazir qui s'apperçut du trouble qui paroiſſoit dans les yeux du roi, quelque peine qu'il ſe donnât pour ſe contraindre, voulut dire pour détourner ſes idées : Permettez-moi, ſeigneur, de ne pas approuver ici ce que Fatmé vient de raconter. Suis-moi, dit Naour, d'un air froid, & il ſortit ſans regarder Fatmé, cette Fatmé à laquelle il avoit toujours tant de choſes à dire.

Les ſentimens que l'on renferme davantage, n'en ont que plus de vivacité ; & il ſemble que les paroles les faſſent exhaler & les diminuent. Naour pour n'avoir rien dit, n'en prit pas moins le parti de rompre tout commerce avec cette infidelle, & de ſe venger de ſa perfidie. La contrainte qu'il s'impoſa pour un moment, n'eut d'autre motif que la honte de paroître jaloux.

Quand Nadir fut retiré dans son appartement, il s'abandonna à tous les troubles & à toute l'horreur de la jalousie. La confiance déçue, la privation de ce qu'on aime encore malgré soi; les partis violens qui se succedent continuellement; cette agitation cruelle de tous les sens, qui rend incapable de toute autre idée que d'un objet que l'on aime, & que l'on hait tout-à-la-fois, les projets de vengeance & de pardon; enfin, la foiblesse que l'on se reproche, tourmentoient le roi, qu'un instant avoit rendu malheureux, lui que l'on pouvoit regarder comme le plus heureux homme de la terre quelques momens auparavant.

Cependant pour ne point agir avec précipitation, & faire usage de la prudence qui lui étoit si naturelle, il voulut consulter son visir sur le genre de punition qu'il feroit éprouver aux coupables. Son amour propre humilié par les procédés de Fatmé, voulut au moins se soulager en faisant usage d'une patience qui lui paroissoit difficile à pratiquer.

Dès que le soleil eut planté son étendard blanc, & que la nuit, la reine des étoiles, se fut retirée, ce roi monta sur son trône, & sévère pour lui-même comme il l'étoit pour les autres, il ne voulut point, malgré le trouble de son ame, manquer au devoir qu'il s'étoit imposé, & fit publier à son ordinaire que tous les sujets pouvoient prétendre à la justice. Il est vrai que tous ceux qui eurent recours

moit si vivement tous ses desirs, que Fatmé se troubla ; & ses yeux à moitié fermés par la tendresse & l'éblouissement, étoient cependant encore assez ouverts pour prononcer, se faire entendre, & pénétrer son cœur : toutes ces choses si difficiles à rendre & si longues à écrire, sont des éclairs de l'amour.

Naour en sentit toute la force ; mais il sut calmer les mouvemens de sa jalousie ; & sans l'interrompre, tout convaincu qu'il étoit, il écouta tranquillement en apparence Fatmé qui disoit : Vous conviendrez donc, seigneur, que rien n'est impossible à deux amans qui s'aiment ? Aboucazir qui s'apperçut du trouble qui paroissoit dans les yeux du roi, quelque peine qu'il se donnât pour se contraindre, voulut dire pour détourner ses idées : Permettez-moi, seigneur, de ne pas approuver ici ce que Fatmé vient de raconter. Suis-moi, dit Naour, d'un air froid, & il sortit sans regarder Fatmé, cette Fatmé à laquelle il avoit toujours tant de choses à dire.

Les sentimens que l'on renferme davantage, n'en ont que plus de vivacité ; & il semble que les paroles les faissent exhaler & les diminuent. Naour pour n'avoir rien dit, n'en prit pas moins le parti de rompre tout commerce avec cette infidelle, & de se venger de sa perfidie. La contrainte qu'il s'imposa pour un moment, n'eut d'autre motif que la honte de paroître jaloux.

manière dont on ſatisferoit la vengeance qui fut réſolue, ils convinrent enfin qu'on leur donneroit le lendemain un breuvage empoiſonné.

Naour, croyant faire un acte de juſtice, eut peine à différer juſques-là ſa vengeance; mais il falloit le tems de préparer ce funeſte breuvage, il falloit trouver les moyens de le faire donner ſans éclat; & le roi qui vouloit ſauver les apparences, uniquement pour cacher ſa honte & ſon déshonneur, fut obligé d'y conſentir. Ils ſe promirent un ſecret mutuel pour conſerver la réputation du prince; quand les ſecrets de cette nature ſont divulgués, ils augmentent le repentir que le crime ſeul doit cauſer.

Le viſir en quittant Naour revint chez lui; ſon premier ſoin fut d'aller voir ſa fille unique, qu'il aimoit juſqu'à la folie; la triſteſſe qu'il remarqua ſur ſon viſage l'affligea, & l'inquiétude s'empara vivement de ſon cœur. Il voulut ſavoir le ſujet de ſon chagrin; auſſi-tôt elle lui apprit qu'elle ſortoit du harem du roi, & que Fatmé l'avoit traitée avec un mépris dont malheureuſement toutes les autres femmes avoient été témoins. Le viſir, piqué pour ſa fille, emporté par ces amitiés aveugles dont les effets ſont ſouvent auſſi dangereux que ceux des plus grandes inimitiés, oublia de quelle importance étoit le ſecret que ſon maître lui avoit confié, & lui dit: Conſole-toi, ma fille, la roſe de ſa vie ſera bientôt flétrie, & le nom de Fatmé doit être

inceſſamment effacé du regiſtre des vivans. La curioſité de ſa fille n'étant que plus animée par un diſcours ſi vague, & qu'elle pouvoit ſi peu comprendre, l'engagea à faire pluſieurs queſtions à ſon père, & à le conjurer de l'éclaircir & de l'inſtruire. Pouvoit-il douter, lui diſoit-elle, d'un ſecret qu'il lui avoit confié, & d'un ſecret qui pouvoit intéreſſer l'honneur & la vie d'un père auſſi chéri? En un mot, elle fit ſi bien que le viſir lui avoua non-ſeulement tout ce qui s'étoit paſſé, mais encore la vengeance que le roi avoit réſolu d'en tirer. La fille du viſir tranſportée de joie, car la vengeance eſt le ſentiment le plus vif des femmes ordinaires, remercia mille fois ſon père, en lui promettant de toujours garder un ſecret d'une ſi grande conſéquence, pour ſa propre ſatisfaction. Son père la quitta, ne penſant qu'au plaiſir de la laiſſer plus tranquille, & fut travailler aux affaires que ſon emploi lui donnoit. Il étoit à-peine ſorti de chez elle, que Fatmé frappée elle-même du procédé que les idées de ſon amour lui avoient fait avoir avec la fille du viſir, envoya un officier de l'intérieur du palais, pour lui faire des excuſes ſur ce qui s'étoit paſſé. Le compliment n'étoit pas achevé qu'elle l'interrompit, en lui diſant : Tout le monde conviendra que les mépris que j'ai eſſuyés, ne ſe peuvent réparer, & qu'ils méritent d'être punis; cependant je n'en ſuis que médiocrement occupée,

manière dont on ſatisferoit la vengeance qui fut réſolue, ils convinrent enfin qu'on leur donneroit le lendemain un breuvage empoiſonné.

Naour, croyant faire un acte de juſtice, eut peine à différer juſques-là ſa vengeance; mais il falloit le tems de préparer ce funeſte breuvage, il falloit trouver les moyens de le faire donner ſans éclat; & le roi qui vouloit ſauver les apparences, uniquement pour cacher ſa honte & ſon déshonneur, fut obligé d'y conſentir. Ils ſe promirent un ſecret mutuel pour conſerver la réputation du prince; quand les ſecrets de cette nature ſont divulgués, ils augmentent le repentir que le crime ſeul doit cauſer.

Le viſir en quittant Naour revint chez lui; ſon premier ſoin fut d'aller voir ſa fille unique, qu'il aimoit juſqu'à la folie; la triſteſſe qu'il remarqua ſur ſon viſage l'affligea, & l'inquiétude s'empara vivement de ſon cœur. Il voulut ſavoir le ſujet de ſon chagrin; auſſi-tôt elle lui apprit qu'elle ſortoit du harem du roi, & que Fatmé l'avoit traitée avec un mépris dont malheureuſement toutes les autres femmes avoient été témoins. Le viſir, piqué pour ſa fille, emporté par ces amitiés aveugles dont les effets ſont ſouvent auſſi dangereux que ceux des plus grandes inimitiés, oublia de quelle importance étoit le ſecret que ſon maître lui avoit confié, & lui dit: Conſole-toi, ma fille, la roſe de ſa vie ſera bientôt flétrie, & le nom de Fatmé doit être

heur qui la menaçoit, elle ſut parler avec tant de force & de vivacité à l'officier du palais, qu'elle l'engagea à conduire Aboucazir dans ſon appartement. Il s'y rendit, déguiſé en eſclave; la converſation fut longue & intéreſſante. De quoi ne vient point à bout l'amour, alarmé pour les jours de ce que l'on aime? Ce même amour ſembla faciliter leurs arrangemens; ils firent ſi bien qu'ils ameutèrent les mécontens qui ſe trouvent dans toutes ſortes de gouvernemens, même dans les plus juſtes. Aboucazir & Fatmé joignirent donc leurs amis aux mécontens; & dans la même nuit, Naoûr & ſon viſir, qui n'étoient point ſur leurs gardes, furent impitoyablement maſſacrés.

C'eſt bien fait, dit Hudjiadge; il avoit bien affaire auſſi d'être prudent hors de propos, & d'aller demander conſeil à un viſir. Ceux qui ſont ſi avides de conſeils inutiles, n'en demandent jamais quand ils en auroient beſoin. Il eſt vrai, Sire, répondit Moradbak; mais ſi l'excès de la prudence eſt un défaut, les dangers d'une femme qui s'écarte de ſon devoir, ſont encore plus conſidérables. Elles ne ſont pas toutes comme toi, reprit Hudjiadge, avec un air de douceur qu'il n'avoit peut-être pas eu depuis vingt ans; auſſi nos pères ont-ils bien trouvé, continua-t-il, que l'on ne ſauroit trop les captiver & les enfermer. C'en eſt aſſez pour aujourd'hui, continua-t-il, allez tous vous repoſer, & ſoyez

puisque bientôt elle ne pourra se vanter d'en avoir aussi mal usé avec moi, & que sa mort doit me venger suffisamment. L'officier du palais parut charmé d'apprendre cette nouvelle, & lui dit : Que votre discours m'est doux ! Mon cœur a tressailli de joie, de l'espérance que vous lui donnez. Quand serons-nous assez heureux pour voir le roi capable d'une résolution si ferme ? mais il est trop prévenu en faveur de Fatme, ajouta-t-il. Si vous aviez la force de garder un secret, reprit la fille du visir, je vous conterois tout le détail d'une affaire, dont je ne suis pas encore revenue moi-même, tant elle m'a surprise. L'officier lui promit plus qu'elle n'exigeoit, & bientôt elle eut soulagé son cœur. Celui-ci ne fut pas plutôt instruit qu'il alla trouver Fatme, & lui conta ce qu'il venoit d'apprendre ; son attachement pour elle, les obligations qu'il lui avoit, & l'amitié qu'il ressentoit depuis long-tems pour Aboucazir, l'engagèrent à ne perdre aucun instant pour l'avertir, & commettre cette espèce d'infidélité.

Que le séjour des cours seroit différent, si la fausseté ou l'indiscrétion n'étoient employées que pour obliger ses amis !

Fatme fut très surprise en apprenant cette terrible nouvelle, elle auroit juré comme tous les amans, qu'elle s'étoit contrainte, que le roi n'avoit pu s'appercevoir de rien. Mais la nouvelle étoit si positive, & si détaillée, que n'envisageant plus que le mal

heur qui la menaçoit, elle ſut parler avec tant de force & de vivacité à l'officier du palais, qu'elle l'engagea à conduire Aboucazir dans ſon appartement. Il s'y rendit, déguiſé en eſclave; la converſation fut longue & intéreſſante. De quoi ne vient point à bout l'amour, alarmé pour les jours de ce que l'on aime? Ce même amour ſembla faciliter leurs arrangemens; ils firent ſi bien qu'ils ameutèrent les mécontens qui ſe trouvent dans toutes ſortes de gouvernemens, même dans les plus juſtes. Aboucazir & Fatmé joignirent donc leurs amis aux mécontens; & dans la même nuit, Naour & ſon viſir, qui n'étoient point ſur leurs gardes, furent impitoyablement maſſacrés.

C'eſt bien fait, dit Hudjiadge; il avoit bien affaire auſſi d'être prudent hors de propos, & d'aller demander conſeil à un viſir. Ceux qui ſont ſi avides de conſeils inutiles, n'en demandent jamais quand ils en auroient beſoin. Il eſt vrai, Sire, répondit Moradbak; mais ſi l'excès de la prudence eſt un défaut, les dangers d'une femme qui s'écarte de ſon devoir, ſont encore plus conſidérables. Elles ne ſont pas toutes comme toi, reprit Hudjiadge, avec un air de douceur qu'il n'avoit peut-être pas eu depuis vingt ans; auſſi nos pères ont-ils bien trouvé, continua-t-il, que l'on ne ſauroit trop les captiver & les enfermer. C'en eſt aſſez pour aujourd'hui, continua-t-il, allez tous vous repoſer, & ſoyez

exacts à vous trouver ici demain à l'heure ordinaire. Nous y ſerons, Sire, reprit Moradbak, & j'aurai l'honneur de vous conter une hiſtoire mogole. Le pays n'y fait rien, lui dit-il encore. J'eſpère, pourſuivit la belle fille de Fitéad, en ſe retirant avec modeſtie, qu'elle amuſera votre majeſté. La modeſtie de Moradbak n'étoit peut-être qu'une confiance d'auteur. Le lecteur en jugera mieux qu'elle, & même que le ſultan.

Fin de la première partie des Contes Orientaux.

AVIS.

L'on a cru, pour la plus grande intelligence d'un paſſage de l'hiſtoire du roi de Cachemire, & pour ſatisfaire la curioſité du Lecteur ſur un uſage de l'Orient, devoir lui donner une liſte de quelques Mané ou Salams, qui ſont des préſens ſimples, en même-tems que des ſignes dont les amans conviennent pour tromper la vigilance de ceux qui s'oppoſent à leur bonheur. Les Perſans ſont plus dans l'habitude de ſe parler par les différentes eſpeces de fleurs, leurs couleurs & leur arrangement, elles leur ſervent pour le même objet, & nous en avons pluſieurs exemples dans quelques traductions ou livres de cette nation; mais juſqu'ici on n'a fait aucune mention dans notre langue, des Mané, & je ne les ai vu rapportés que dans le voyage de la Motheraye. Il eſt encore néceſſaire de ſavoir que ce n'eſt pas la ſeule fantaiſie, ou bien une ſimple con-

vention, qui font préférer une chofe à une autre pour la déclarer Mané ; mais que la terminaiſon du nom de la chofe envoyée doit rimer ordinairement avec un vers ou quelque paſſage connu, comme on dit, par exemple : Gris de lin, amour ſans fin, &c.

LISTE
DE
QUELQUES MANÉ
OU
PRÉSENS MUETS
DONNÉS PAR LES HOMMES.

QUELQUE CHOSE DE BLEU. Je ſuis charmé de toi. *Plus l'étoffe ou la choſe envoyée eſt claire, plus l'expreſſion eſt forte.*

UNE PERLE. Tu me trompes, tu n'es qu'une infidelle.

DU MASTIC. Je t'aime, ô charmante fille.

DU GINGEMBRE. Mon cœur ne brûle que pour toi.

DU BOIS D'ALOÈS. O doux remede de mon cœur !

UNE GRAPPE DE RAISIN. Mes deux yeux.

DU PLOMB. Mon amour eſt fixé en toi, ou, je ſuis ivre d'amour pour toi.

DU FIL. Que ma princeſſe ſache que je ſuis ſon amant.

DU MIRTHE. Que le ciel te livre à mes deſirs.

DU CIPRÈS. Tu m'as fait aſſez ſouffrir.

UNE CAROTTE. Ton cœur fait une cruelle réſiſtance.

UN CHEVEU. Quelle faute puis-je avoir commis ? *Quand une femme l'envoie, il veut dire* : Enleve-moi.

DU JASMIN. As-tu juré d'être inſenſible à mes peines ?

UNE FIGUE. Tu as enchaîné tous mes ſens.

DU PAPIER. Eloigne de toi tous mes rivaux.

DE LA FARINE. Tu as martyriſé mon cœur.

DU THÉ. Soleil de mes jours les plus clairs, & lune de mes nuits les plus ſereines.

DU SANG DE DRAGON. Ame de mon ame.

DU SEL. Le feu de mon amour brûle pour toi jour & nuit; le ſoleil & tous les aſtres m'en ſont témoins.

DE L'ORGE. Si je ne t'ai pas vu hier, c'eſt une nuit pour mon amour, qui a rencontré des obſtacles inſurmontables.

DU TABAC. Mon cœur eſt ſincère & fidele.

DU MUSC. Je ſuis incapable de mentir.

UNE TASSE A CAFÉ. Je te ſacrifierois plutôt mille vies.

DU CORAIL. Je mets tout ce que j'ai à tes pieds.

DE LA CANELLE. Diſpoſe abſolument de moi.

UNE GRENADE. Je ſuis ton ſerviteur fidele.

UN CLOU. Ton eſclave.

PRÉSENS

PRÉSENS DES FEMMES.

UNE POIRE. Tu peux avoir quelque eſpérance ; ſi tu es rubis, je ſuis émeraude.

UNE PLUME. Ne crains point, tu ſeras ſoulagé.

DE LA TERRE. Défais-toi de tes vieilles amours.

DU MIEL. Viens prendre poſſeſſion de mon cœur.

UN OIGNON. Tes bras me tiendront lieu de ceinture.

DES CHEVEUX. O toi, couronne de ma tête.

DES JUJUBES. Fais de moi tout ce que tu voudras.

DU FIL. L'eſclave fidelle de ton lit.

DE LA COULEUR DE ROSE. Doux roſſignol de mon cœur.

DE L'AMBRE JAUNE. Tu as d'autres yeux que les miens.

DE LA FILASSE. Mon cœur eſt-il fâché contre moi, m'auroit-il abandonné ?

UNE POMME. Ne t'éloigne pas de moi, ô printems de ma vie.

UN CONCOMBRE. Les rivales me vont déſeſpérer.

DU FIL D'OR. Il y a long-tems que je ne t'ai vu.

DE LA COULEUR DU VIN. Pourquoi t'éloignes-tu de moi ?

UNE FEVE. Je n'ai pas dormi cette nuit.

DE LA CRAIE. Tu m'as ôté la raiſon.

DU CYPRÈS. Viens au plus vîte au rendez-vous.

DE LA COULEUR AURORE. Ote-moi donc la vie.

UNE OLIVE. J'aimerois mieux te voir mort qu'infidele.

DU CHARBON DE BOIS. Que je meure & que tu vives long-tems.

Fin du septième volume.

TABLE

DU SEPTIÈME VOLUME.

LES MANTEAUX,

SECONDE PARTIE.

Avis de l'Imprimeur, page 1
Lettre de M. Z, 2
Le Manteau ou Pallium, *par rapport aux monumens antiques*, 7
Les Manteaux des Saints, 11
Manteau d'Élie, ibid.
Manteau de S. Florent, 14
Manteau ou Pallium, *par rapport au Clergé*, 20
Manteaux des Ducs & Pairs, & des Préſidens à mortier, 24
Les Blanc-Manteaux, ordre de S. Benoît, 47
La rue Froid-Manteau, 49
Extrait des Dictionnaires, 51
Réflexions hiſtoriques ſur les Manteaux, 63
Supplément, 66
Notice ſur le court Manteau, 75

LE POT-POURRI.

Avertiſſement imprimé en tête de l'édition de 1748, page 91
Aphranor & Bellanire, conte, 93
Mélazie, nouvelle, 129
La princeſſe Minon-Minette & le prince Souci, conte, 160
Hiſtoire de Bedihuldgemal, fille du roi des Eſprits, & de Seifulmulouk, fils du roi d'Égypte, 192
Hiſtoire de Naz-Rayyar, gouverneur de Babylone, & d'un prince du Koraſſan, 208
Hiſtoire de Chadul, princeſſe de la Chine, 223
Lettre ſur une aventure véritable, 266
Lettre véritable, 277

CONTES ORIENTAUX ET FÉERIES,

TROISIÈME PARTIE.

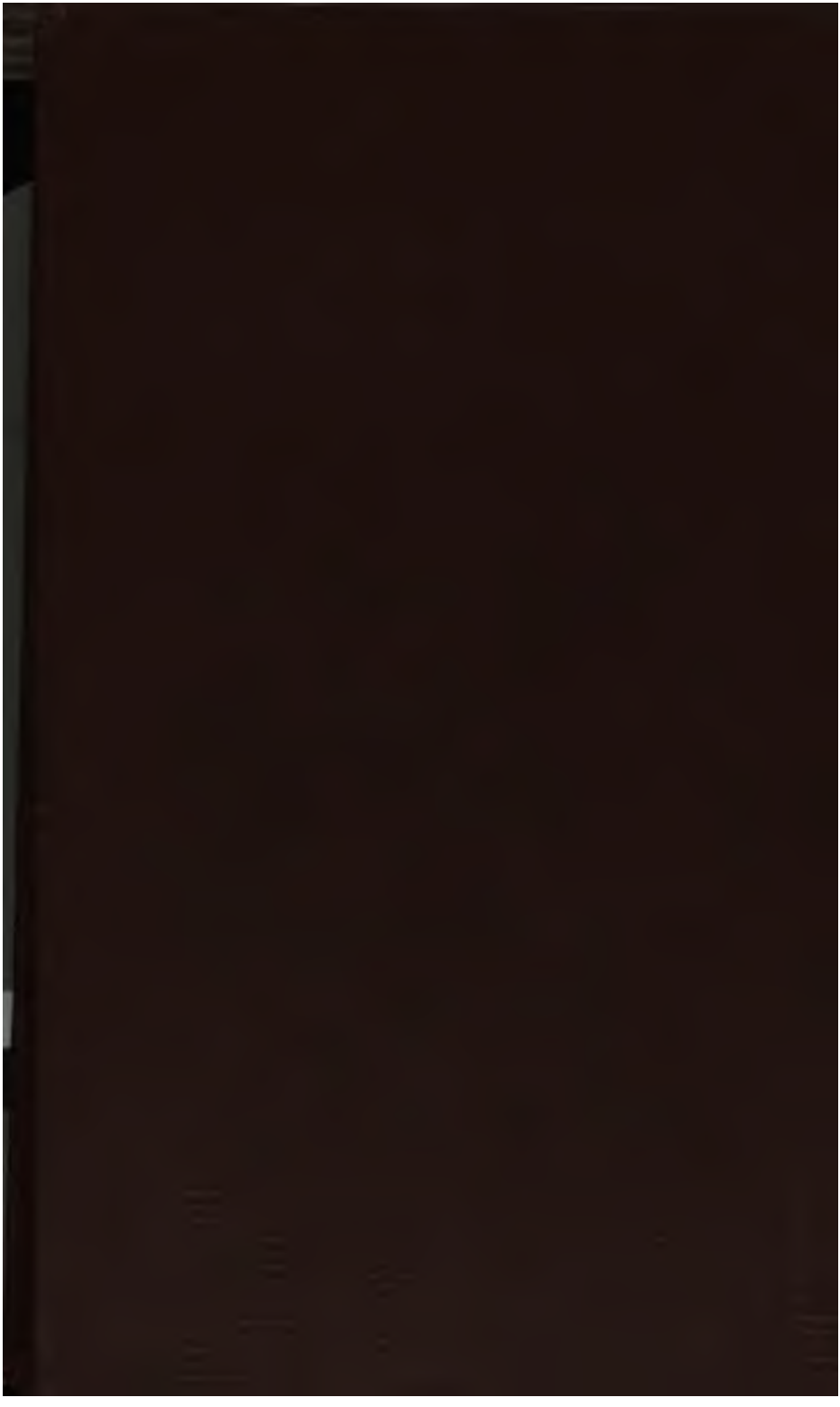
Avertiſſement de l'Éditeur, 285

NOUVEAUX CONTES ORIENTAUX,

PREMIÈRE PARTIE.

Hiſtoire de Moradbak, 289
Hiſtoire de Dakianos & des ſept Dormans, 300

Hiſtoire de la naiſſance de Mahomet, page 348
Hiſtoire d'Abdul Motallab, 365
Hiſtoire d'Yarab, 374
Hiſtoire de Temimdari, 384
Hiſtoire d'Aboutaleb, 394
Hiſtoire de Naour, roi de Cachemire, 407
Hiſtoire de Naerdan & de Guzulbec, 414
Hiſtoire du derviche Abounadar, 430
Hiſtoire du Griffon, 442
Liſte de quelques Mané, ou préſens muets donnés par les hommes, 461
Préſens des femmes, 465

Fin de la Table du ſepième volume.

A SENS,
De l'Imprimerie de la veuve TARBÉ, Imprimeur du Roi, 1787.